LE

DERNIER AMOUR

QUATRIÈME PARTIE (1).

Je savais dès lors tout ce qu'il m'importait de savoir : le passé de cette liaison, le présent, les aspirations vers l'avenir; le degré actuel de sincérité, de lucidité ou d'entraînement de l'un et de l'autre coupable, les audaces, les sophismes, les craintes et les espérances, je savais tout. Mon rôle changeait de phase. Je n'avais plus à m'éclairer, l'enquête était finie; j'avais à examiner la cause en moi-même et à prononcer le jugement.

Mais, quelque irrité et indigné que je fusse, j'étais un homme trop réfléchi pour ne pas voir qu'avant de juger les coupables il fallait juger l'importance du délit, et avant cela encore juger l'espèce humaine. Il fallait même remonter plus haut et se perdre dans la contemplation de l'infini, car nous ne pouvons définir l'homme sans mettre Dieu en cause.

Je ne pouvais procéder que d'après mes propres lumières, et je n'avais pas attendu jusqu'à ce jour pour me fixer dans ma croyance. Ni spinosiste, ni cartésien, je procédais pourtant en grande partie, comme tous les hommes de mon temps, de l'un et de l'autre système, et je m'étais complété par la doctrine du progrès, qui semble devoir accorder les deux doctrines. En effet, s'il est certain que Spinosa ait raison en faisant la liberté et la responsabilité de nos

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet, et du 1er août.

consciences moins absolues que ne l'admet Descartes, et si Descartes a raison aussi d'étendre, plus que ne le fait Spinosa, le domaine de cette responsabilité et de cette liberté, nous ne trouvons ni chez l'un ni chez l'autre le dernier mot de cette grave question. Le catholicisme est cartésien en ce sens qu'il admet la responsabilité absolue, partant le châtiment éternel. — Le catholicisme ne résout donc rien, puisque le châtiment éternel est repoussé par la raison, par le sentiment et même par l'expérience, procédant par analogie.

Les nouvelles philosophies admettent toutes une notion supérieure, et il ne faut être ni bien érudit, ni bien subtil pour être frappé de la vérité qui se dégage des principales études de notre époque. C'est une vérité claire, basée sur l'expérience, c'est-à-dire sur la critique de l'histoire des hommes, et qui a cette rare puissance d'expansion que la raison et le sentiment l'acclament aussitôt.

L'homme n'est ange ni bête, eût dit Pascal. — Nous disons en somme aujourd'hui la même chose, et nous le disons tous ou à peu près tous; l'homme subit en grande partie la fatalité de ses instincts, son âme n'est pas absolument libre; en certains cas, beaucoup trop fréquens pour qu'on les dise exceptionnels, cette âme n'est même pas du tout libre. Et pourtant Spinosa est sinon condamné, du moins dépassé et rectifié. L'homme est un agent moral. Quand il n'est pas, en tant qu'individu, responsable de ses pensées et de ses actes, il est susceptible, en tant que membre de l'humanité, de le devenir. L'espèce a été créée perfectible : l'homme est donc virtuellement libre; chaque siècle, chaque heure de son existence ôte une écaille de ses yeux, adoucit une rudesse de son instinct, développe une lumière de sa raison, une puissance de son cœur.

Cela ne paraît pas toujours dans l'ensemble, mais cela est. Même aux époques qui semblent pencher vers la décadence, un travail souterrain répare en préparant. La vie de l'humanité a ses hivers plus ou moins rudes, ses printemps reviennent toujours, et, comme le milieu de l'homme progresse insensiblement, l'homme, qui a la sensibilité, progresse sensiblement et insensiblement à la fois.

Une société peut être gangrenée, elle peut se dissoudre et disparaître. La vérité a marché quand même. N'eût-elle qu'un représentant debout, elle existe, elle se répandra, elle formera des sociétés nouvelles. Les cataclysmes ne détruisent pas les lois divines, ils n'altèrent pas plus l'essence des choses morales et intellectuelles qu'ils n'altèrent l'essence physique. Non-seulement ces vérités ne périssent pas, elles montent et s'épurent.

La conséquence de mon humble philosophie personnelle était bien facile à déduire. Si les coupables que j'avais à juger étaient, à n'en

pouvoir douter, deux esclaves de l'instinct, deux victimes de leur organisation excessive ou défectueuse, ils n'en étaient pas moins deux êtres intelligens qu'une meilleure éducation et un milieu plus propice eussent pu affranchir de la servitude de leurs appétits. En méprisant jusqu'au dégoût la fantaisie maladive qui leur avait fait méconnaître le bonheur conjugal pour se jeter dans les bras adultères l'un de l'autre, j'étais obligé de me rappeler que j'avais devant les yeux un homme qui eût pu, avec l'aide d'une autre destinée sociale, devenir un très honnête homme, une femme qui, dès l'enfance, préservée par l'amour paternel des dangers de l'isolement, eût pu rester pure et ne pas subir, le reste de sa vie, la fatalité morale et physique d'une première faute. La liberté morale subsiste; mais elle peut être étouffée chez l'individu par l'absence de secours intellectuels, par la contagion despotique du mal.

Devant ce problème, je n'avais pas à examiner la question suprême du mariage et à me demander si l'indissolubilité qui le frappe était praticable pour le sentiment. Il redevenait une question de fait, d'ordre public. L'adultère caché échappait au contrôle du législateur. L'époux redevenait juge dans sa propre cause. Je me voyais investi d'un droit terrible; mais tout droit est corrélatif d'un devoir. Je cherchai à bien définir et à bien connaître mon devoir.

Nous marchons tous, et quelques-uns de nous très vite. J'avais dépassé mon demi-siècle. Le temps n'était plus où je me plaisais à la lecture d'un roman intitulé *Jacques*, qui a fait quelque bruit et qui m'a ému dans ma jeunesse. C'était une œuvre de pur sentiment que l'auteur a refaite plusieurs fois sous d'autres titres, et avec des réflexions, on pourrait dire des acquisitions nouvelles qui ont dérouté les critiques inattentifs. J'avais assez bien compris l'ensemble de son œuvre et suivi la marche de ses idées. Donc l'opinion de Mme Sand, ou pour mieux dire ses aperçus et ses recherches n'étaient pas sans importance pour moi. Mes instincts se rapportaient assez aux siens, et j'avais lu et commenté *Jacques* comme tout mari tant soit peu littéraire l'a lu et commenté en son temps.

C'était une époque encore agitée par l'irruption des vues passionnées du romantisme, l'époque provenant des René, des Lara, des Werther, des Oberman, des Childe Harold, des Rolla, types des meurtris, des désespérés ou des fatigués de la vie. *Jacques* était un petit bâtard de cette grande famille de désillusionnés qui avaient eu leur raison d'être, historique et sociale. Il entrait dans le roman, déjà pâli par les déceptions; il croyait pouvoir revivre à l'amour et il ne revivait pas. Il était l'*Oberman* du mariage, ou plutôt le mariage n'était pour lui que la goutte de fiel qui fait déborder la coupe. Il se tuait pour laisser aux autres un bonheur dont il ne se

souciait plus, auquel il ne croyait pas. S'il avait en lui quelque instinct de grandeur, c'était son désintéressement de la vie. Impropre à la lutte, il n'acceptait pas le devoir; mais il se faisait justice, et la morale du livre eût pu être celle-ci : — puisque tu ne sais pas vouloir, tu n'as pas le droit de vivre. On a voulu faire de ce roman une thèse pour ou contre le mariage. Je crois que l'on s'est beaucoup trompé. L'auteur ne s'élevait pas si haut et n'en cherchait pas si long. Il était jeune, et il appartenait à une littérature qui n'avait pas encore vieilli.

J'ai dit que mes instincts de jeunesse avaient répondu à ceux de *Jacques*. Plus tard, ils avaient été ravivés par le dénoûment d'un très beau drame d'Alexandre Dumas, *le Comte Hermann*, un *Jacques* plus vivant, plus instructif et plus audacieux que celui de Mme Sand, car il s'immolait par pur héroïsme, sans avoir ressenti d'avance le dégoût de la vie. En somme, ces martyrs volontaires de l'amour trahi n'étaient pas fous. Tout cœur généreux déçu dans sa foi éprouve immédiatement la soif de mourir.

A l'époque que je vous raconte, ces fictions littéraires eussent pu trouver encore en moi un écho de sentiment. J'avais été romantique comme tout le monde, j'étais, je suis resté romanesque; la raison de l'âge mûr n'avait pas plus émoussé ma sensibilité que ne l'a fait depuis le poids de la vieillesse. Il est donc certain que, si j'eusse écouté la voix qui sanglotait au fond de mon cœur et celle qui murmurait des imprécations dans mes rêves, j'aurais monté à la prairie de *la Quille*, et j'aurais cherché dans le glacier voisin la mort ignorée que me souhaitait mon rival, et qu'eût acceptée ma femme.

Mais j'étais devenu un homme. La lâcheté ou plutôt l'inutilité du suicide m'était apparue, en même temps que la notion du devoir s'était agrandie et formulée. Je sortis vainqueur de la tentation qui me guettait dans le trouble du sommeil. Éveillé et lucide, je ne m'y arrêtais même pas un instant.

Un autre personnage de l'auteur de *Jacques* eût pu venir, plus tard ou plus tôt, m'influencer quelque peu. *Valvèdre* ne recommence pas *Jacques*. L'infidélité de sa femme rend la vie à son cœur. Il couve et garde un autre amour. La question du divorce est soulevée. Les personnages appartiennent à cette législation et peuvent en profiter. L'époux trahi ne croit pas devoir rompre des liens qui établissent sa protection sur sa femme. Il l'assiste à sa dernière heure, il ne se remarie que quand il peut donner une autre mère à ses enfans. L'adultère cette fois a puni et tué l'épouse. L'époux a triomphé de la colère et de la douleur.

Ma situation n'était point la même, tant s'en faut. Tant qu'elle

avait réussi à me tromper, ma femme ne m'avait pas rendu malheureux, et aucune autre ne devait plus me présenter l'idéal d'une meilleure existence. A quoi pouvais-je désormais me rattacher dans la vie qu'on venait de briser? A rien autre qu'au devoir, un devoir aride, effrayant et sans aucune compensation tangible.

Ce devoir, quand ma conscience l'eut élucidé, n'était ni de châtier ni d'absoudre. Comme il est impossible d'apprécier la dose de résistance intellectuelle et morale qu'une conscience humaine plus ou moins éclairée peut opposer à la violence brutale de l'instinct, il est impossible au philosophe et au physiologiste de prononcer avec certitude une condamnation quelconque en matière criminelle. Le législateur l'a reconnu en séparant le juge du bourreau d'une manière radicale. Le jury vote sur l'existence ou la non-existence de l'acte qui emporte telle ou telle peine. Le magistrat ne juge rien; il applique un texte de loi : tout repose sur un calcul de probabilités plus ou moins réussi.

On serait embarrassé pour soi-même de décider pourquoi l'on fut lâche ou brave un tel jour. L'examen de conscience d'une âme vraiment délicate est parfois un travail sérieux et qui nous laisse quelques doutes. Comment donc faire ce travail pour un autre, eussiez-vous toute sa confiance, et fussiez-vous assuré de sa sincérité?

Je ne pouvais donc pas châtier ce que mon cœur et ma raison condamnaient pourtant sévèrement. Le crime seul tombait sous la coulpe de mon blâme, le droit de punir les coupables m'échappait. Je ne pouvais pas davantage absoudre. Les mêmes raisons s'y opposaient. Je savais avoir affaire à deux êtres très intelligens sous plus d'un rapport, et à qui les bons conseils et les bons exemples n'avaient pas toujours manqué. Il y avait eu une dose de lumière et de liberté dans ces âmes, même dans celle de Tonino. Ils méritaient à coup sûr de sanglans reproches et quelque rude leçon.

Cela suffisait bien à mon ressentiment légitime; outre que je n'admets pas la peine de mort, je n'ai jamais eu le goût de tuer, de frapper ou de torturer. Je me fais d'ailleurs une telle idée de la dignité humaine que je ne connais pas d'expiation comparable à celle de se voir flétri à bon droit par le dédain d'un homme juste.

D'ailleurs, eussé-je eu, selon moi, le droit de tuer mon rival, je ne l'eusse pas fait. Il était père de famille, et sa femme l'idolâtrait. Elle était pure et vraiment digne et dévouée, cette Vanina. Elle nourrissait une innocente créature à qui l'on avait donné mon nom et que ma bouche avait bénie. Je me représentais l'horreur d'une scène de violence dont cette famille eût pu être témoin et victime. Je me souciais fort peu de ce que l'on pourrait railler en moi, si

l'on venait à découvrir le secret qui souillait mon intérieur. Un homme qui se respecte aussi scrupuleusement que je l'ai fait toute ma vie sait très bien qu'il aura sa revanche devant l'opinion. Ce n'était pas, on l'a bien vu, pour préserver ma réputation, c'était pour empêcher le public d'avilir et de briser ma malheureuse femme, que j'avais réduit par la force Sixte More au silence.

Quand je me fus mis en présence du blâme à infliger et de la leçon à donner, je dus séparer les deux causes et faire une distinction entre les coupables.

Lequel était le plus coupable? Par le fait et en apparence, c'était Tonino. La perversité de ses instincts était flagrante; mais, comme intelligence et comme raisonnement, il était très inférieur à Félicie. Sa conscience avait été moins avertie; son éducation morale, entreprise tardivement par moi, avait été interrompue et vite effacée par les circonstances. S'il trouvait dans sa femme une tendresse aveugle, il n'y trouvait aucune résistance sérieuse à ses mauvais penchans, aucune vive lumière pour se diriger. Il était réellement l'élève et la création de Félicie. C'est elle seule qui eût pu le rendre chaste, sincère et désintéressé. Elle n'avait pu lui donner la droiture et la chasteté qu'elle n'avait pas; le désintéressement qu'elle avait, elle n'avait pas su le lui faire aimer et comprendre. Au lieu d'agir sur lui par l'esprit, elle l'avait laissé réagir sur elle par les sens. Le jour où j'avais surpris cet enfant de son cœur baisant ses cheveux, j'avais surpris aussi un sourire mêlé à la répression, un sourire ému et lascif qui ne m'avait pas trompé et que je n'aurais jamais dû absoudre. C'était peut-être le premier encouragement involontaire donné à cette passion dont elle devait subir la honte; mais à coup sûr dès ce jour-là Félicie appartenait à son prétendu fils adoptif, le sentiment d'adoption maternelle était profané et devenait une triste et lâche imposture.

Hélas! oui, cette femme était moins excusable que son complice. Si celui-ci avait eu l'initiative de l'attaque, il avait obéi à l'instinct viril, à la curiosité délirante de la puberté, à une première explosion des sens que Félicie avait subie jadis à ses dépens et dont elle connaissait bien le danger. Elle n'avait su ni réprimer cette explosion chez Tonino, ni l'épurer par une franche acceptation de l'avenir qu'il rêvait. Il était trop jeune, trop inconsistant, m'avait-elle dit alors, pour qu'elle pût songer à en faire son mari. Il fallait pourtant ou l'éloigner sans retour et sur l'heure, ou l'éloigner provisoirement et sanctifier sa passion par une promesse.

Mais non; elle s'était éprise en ce temps-là d'un autre qui ne songeait point à elle. Elle avait vu en moi un être qui lui avait paru très supérieur à Tonino et à elle-même. Elle m'avait aimé avec son

orgueil et par besoin de chercher sa réhabilitation plus haut que dans son milieu. — M'avait-elle vraiment aimé? Pourquoi non? Elle avait eu l'aspiration au vrai, la curiosité de l'esprit, comme Tonino avait eu celle des sens. Je me rappelle l'ardeur avec laquelle ses yeux m'interrogeaient quand je parlais devant elle, puis ses questions, ses objections, son ergotage, ses soumissions enthousiastes, ses luttes renaissantes, les révoltes et les abandons de son âme troublée, ses inintelligences systématiques, ses élans généreux, ses feintes humilités, ses sourdes colères, ses lassitudes affectées, ses réveils spontanés, tout ce monde de pensées et de sentimens que nous avions remué ensemble dans nos longs entretiens et dans nos irréprochables tête-à-tête. Elle avait alors énormément pris sur elle, soit qu'elle eût joué une habile comédie, soit qu'elle eût sincèrement résolu de dompter ses instincts, car elle m'avait semblé la plus chaste des femmes, et jamais impureté secrète ne fut mieux cachée.

Même dans l'effusion d'amour sanctionnée par le mariage, Félicie avait su jouer son rôle. Elle avait soigneusement gardé avec moi le charme de la pudeur, et, en y songeant bien, je concevais qu'elle eût pu comprendre et goûter à son tour le charme des voluptés exquises sans s'imposer l'effort de la ruse. Il y avait tout un côté de son être, délicatement perfectible, par lequel elle appréciait la passion vraie, la sainteté de l'amour exclusif. N'était-elle pas d'autant plus criminelle de vouloir compléter sa vie par les âcres plaisirs de l'adultère?

Peut-être regardait-elle ceci comme un droit. L'idée admise par certaines écoles philosophiques de développer l'être dans toutes ses manifestations et de le satisfaire dans tous ses appétits avait pu être admise aussi par cette femme incertaine et troublée; mais aucune doctrine de liberté, quelque cynique qu'elle fût, n'a jamais admis l'imposture systématique. Les partages de sentiment, les promiscuités les plus éhontées ne se sont jamais mises en principe sous la protection d'un époux trompé. Félicie avait regardé comme un grand bienfait de mon affection, comme un grand honneur rendu par moi à son caractère, le mariage qui nous liait. Elle ne voulait pas renoncer à ces avantages. Elle les conservait au prix du mensonge : pouvait-elle se croire innocente et seulement excusable?

Elle avait des remords, mais insuffisans pour la retirer du mal. Elle avouait elle-même qu'aux jours de sa passion satisfaite elle avait été insouciante *comme un oiseau* et s'était sentie pure *comme une fleur!* Elle était entrée alors dans cet état de l'âme que, ne l'ayant pas connu, je ne pouvais pas juger : l'enivrement absolu. Ce

qui me la faisait paraître plus lâche et plus inique était-il précisément ce qui devait me rendre plus compatissant et plus miséricordieux? Quand on rencontre un homme ivre, près de tomber dans l'eau ou de se faire écraser par les voitures, on sait bien qu'il a perdu la force et la raison par sa faute, et cependant on le retire du danger, la pitié faisant taire le mépris ou le dégoût. Hélas! l'ivrogne aussi croit développer sa vitalité et compléter son rêve en détruisant son intelligence. Pour le philosophe impassible, il n'y a là qu'un imbécile qui se trompe.

Comme les sauvages qui ne savent pas que l'ivresse conduit à la mort ou à l'imbécillité, Félicie avait voulu boire *l'eau de feu*; mais les pauvres Indiens ignorent-ils réellement le désastre qui les attend? Ne voient-ils pas succomber leurs frères? Une première expérience faite sur eux-mêmes ne les éclaire-t-elle pas? Et pourtant on voit de nobles races s'éteindre ainsi tout entières. L'Indien est beau, brave, intelligent. L'héroïsme se traduit chez lui en cruauté, la sobriété stoïque aboutit à l'intempérance. Il a l'hospitalité antique, et vous n'êtes pas en sûreté chez lui, car il a l'imagination déréglée, et, pour un rêve qu'il a fait la nuit, il assassine l'hôte qu'il chérissait la veille.

J'étais forcé de comparer Félicie à ces natures généreuses, mais incultes, qui offrent l'effrayant accord des dons sublimes et des perversités farouches. Nous n'avons qu'un criterium pour juger les autres et nous-mêmes. Plus l'être est développé en intelligence et favorisé de la nature, moins ses fautes nous paraissent pardonnables, et il ne nous semble pas que Dieu, dont la conception ne se déduit pour nous que de l'examen et du sentiment de notre propre justice, puisse avoir une autre justice que nous.

Mais n'est-ce pas là une erreur fatale et qui fait injure à la divine mansuétude de *celui* qui ne punit pas? Punir! je crois vous l'avoir dit déjà plus d'une fois, c'est la plus amère douleur d'une âme généreuse. L'homme qui se plaît à rendre le mal pour le mal, qui trouve sa volupté dans les supplices qu'il inflige ou voit infliger, l'inquisiteur qui sourit au bûcher, le juge qui triomphe en arrachant une condamnation à mort, Dieu les renie sans doute cent fois plus que leurs victimes, fussent-elles cent fois coupables. Comment admettre Dieu insensible à la douleur, si on l'investit des devoirs du juge? Et pourtant le souverain bien ne peut pas souffrir! Donc nous avons sur Dieu les notions les plus contradictoires. Nous avons besoin de concevoir sa justice basée sur les mêmes erremens que la nôtre, et s'il l'exerçait à notre manière, nous perdrions tout amour et tout respect pour lui.

Je m'abîmais dans ces méditations douloureuses, et peu à peu la

douleur portait ses fruits amers, mais toniques pour les âmes droites. La pitié l'emportait sur l'indignation en ce qui concernait Félicie. Quant à son complice, je devenais de plus en plus dédaigneux et glacé. Sa souriante perversité le dégradait tellement à mes yeux que je voyais de moins en moins en lui un de mes semblables. Pour Félicie, ce mot des bonnes gens qui apprécient les mérites évanouis me revenait machinalement aux lèvres : Quel dommage! Pour Tonino, en me rappelant tout le passé, je me disais : Cela devait être!

Pour celui-ci, aucun châtiment profitable n'étant admissible, il n'y avait à lui appliquer que les mépris de la répression. Je me me rendis chez lui et je lui parlai ainsi : — Vos discussions d'intérêt avec ma femme me fatiguent et me blessent. Je ne veux pas que son repos soit plus longtemps troublé par vos projets de fortune. Vous lui contestez un remboursement dont j'exigerai qu'elle vous tienne quitte. Vous lui demandez, pour d'autres entreprises, une somme que je vous accorde de sa part; mais c'est à une condition : vous partirez dès ce soir pour le pays qu'il vous plaira de choisir à cent lieues au moins d'ici. Vous préparerez un établissement provisoire ou définitif d'ici à six semaines, et dans six semaines j'y conduirai votre femme et vos enfans. A partir du moment où nous voici, vous ne reverrez pas Félicie, ou devant elle je vous infligerai l'outrage que méritent ceux qui manquent à leur parole, car vous allez me donner la vôtre, si vous voulez toucher les vingt mille francs que vous lui demandez, et recevoir la quittance des cinq mille que vous lui devez.

Tonino était pâle comme la mort. Il comprenait, il avait un tremblement convulsif d'épouvante, mêlée à une certaine joie inquiète. Il voulut parler, je l'interrompis.

— Donnez-vous votre parole ?

— Mais...

— La donnez-vous?

— Je la donne.

— Parlez à votre femme. Prenez votre bâton et votre sac de voyage. Je veux vous voir partir, vous avez un quart d'heure.

— Ma femme va être bien inquiète, je ne sais comment lui dire...

— Appelez-la ici. Je lui parlerai moi-même.

— Monsieur Sylvestre...

— Ne prononcez pas mon nom. Obéissez.

Il obéit.

— Vanina, dis-je à la jeune femme, je fais partir votre mari pour une affaire qui ne souffre pas une minute de retard. Sa fortune, l'a-

venir de vos enfans dépendent de ce voyage, et la promptitude assure absolument le succès. Ne vous alarmez de rien, réjouissez-vous au contraire. Gardez pendant quelques jours le secret sur ce départ. Votre mari vous écrira de sa première étape, et dans six semaines vous serez réunis, j'en réponds.

Tonino confirma mes paroles, embrassa sa famille avec agitation, prit quelque argent et boucla son sac de voyage. Nous partîmes sur la route d'Italie.

— C'est par là que vous allez? lui dis-je.

— Oui, je veux aller d'abord dans mon pays pour donner un air de vraisemblance à mon voyage.

— C'est bien vu; mais votre pays est trop près, je ne vous permets pas d'y rester plus de vingt-quatre heures.

— J'irai en Vénétie. Nous avons là des parens éloignés, un reste de famille. J'ai besoin d'une notoriété quelconque pour m'établir.

— Allez.

— Comment recevrai-je là la somme et la quittance?

— Je vous les porterai en vous conduisant Vanina et vos enfans.

— Mais toutes les choses que je laisse? mes affaires en train, mon bétail, mon mobilier?

— Je me charge de tout comme si vous étiez mort, et que j'eusse à liquider la situation de votre famille.

— Il y aura bien du préjudice!

— On vous le paiera.

— Vous consentez à ce que je vous écrive?

— Non. Vous n'écrirez qu'à votre femme. Toute infraction à mes volontés annulera mes promesses.

— J'obéirai, dit-il. Voulez-vous me permettre de vous remercier?

— Je vous le défends au contraire.

Il hésita un instant à s'éloigner et tenta je ne sais quelle comédie. Il plia le genou devant moi et pleura de vraies larmes. Il pleurait à volonté, comme les femmes.

— Relevez-vous, lui dis-je, et partez!

— Eh bien! s'écria-t-il, frappez-moi, crachez-moi à la figure, foulez-moi aux pieds. J'aime mieux cela que votre indifférence.

Je lui tournai le dos. Il prit son parti et disparut.

Je retournai auprès de Félicie, je ne lui dis rien. Je vaquai à mes occupations habituelles. J'étais bien sûr que Tonino ne lui écrirait pas. Il la redoutait; peut-être la haïssait-il. Dans tous les cas, il s'applaudissait d'un dénoûment qui l'enrichissait au gré de son ambition, en le délivrant du tourment de feindre la passion

qu'il n'éprouvait plus. Quant à la honte que je lui infligeais, elle était sans doute déjà bue.

Quelques jours s'écoulèrent dans un calme apparent. J'avais remarqué chez Félicie des phases de douceur et de tranquillité que je m'expliquais maintenant. Elle éprouvait par intervalles le besoin d'oublier Tonino, et presque toujours, après une entrevue orageuse, elle évitait de penser à lui et s'abstenait d'en parler. Sa nature fiévreuse exigeait ces phases de repos. Quand les forces étaient réparées, elle s'agitait de nouveau pour le revoir en secret, ou pour s'occuper ostensiblement de ses affaires et de sa conduite.

Je laissai passer ces quelques jours, et quand elle me dit qu'elle était inquiète *des enfans* et s'étonnait de n'en pas entendre parler, je lui appris que Tonino était parti.

— Parti? où donc?

— Pour très loin et pour ne pas revenir.

Elle tomba sur son siége comme foudroyée.

— Qu'avez-vous donc? lui dis-je en lui prenant la main.

Je n'oublierai jamais l'expression de ses yeux clairs et profonds, qui me demandaient avec une terreur ingénue :

— L'avez-vous tué, et allez-vous me tuer aussi?

Et comme mon regard, à moi, ne lui révélait rien d'effrayant, elle eut un sourire égaré, et joignit les mains comme pour rendre grâce à Dieu de ne s'être pas trahie.

Il faut admirer comme les coupables sont parfois stupides, et comme ils croient aisément se jouer des honnêtes gens!

Elle ne comprit rien à mon air tranquille et me demanda en balbutiant l'explication de l'étrange nouvelle que je venais de lui apprendre.

— Ma chère amie, lui dis-je, il fallait en finir avec une situation pénible. Vous m'avez caché, par générosité, vos peines secrètes; mais je les ai depuis longtemps pénétrées.

Elle se crut encore perdue.

— Ah oui! s'écria-t-elle en tombant comme prosternée devant moi, vous savez tout, je le vois bien!

— Pourquoi cette attitude de repentir ou de désespoir? repris-je : de quoi et à qui demandez-vous pardon?

Elle se releva, effrayée de son trouble, et recommença à me regarder étrangement.

— Vous n'avez, repris-je, aucun tort que je sache dans cette situation, ou, si vous en avez envers Tonino, je ne puis en être juge. J'ai vu que ce jeune homme était très mécontent de son sort malgré tous les sacrifices que vous aviez faits pour le satisfaire. Vous vous êtes plainte amèrement à moi de son ingratitude, et je

vous ai vue redouter le préjudice que son ambition pouvait vous porter. J'ai réfléchi et je l'ai interrogé. J'ai su ce qu'il voulait. Il est dégoûté du pays et de sa condition actuelle. Il veut de l'argent comptant et sa liberté. Je lui ai conseillé de partir, il est parti. Je lui ai promis l'argent dont il vous disait avoir besoin, vous le lui enverrez. Vous serez ainsi délivrée de ses plaintes et de vos impatiences, de ses obsesssions et de l'indignation qu'elles vous causaient. Vous ferez un sacrifice nécessaire à votre repos et au mien, sacrifice qui me paraît peu de chose auprès des avantages que vous en retirerez sous tous les rapports.

Je m'étais préparé à tout en parlant ainsi, et pourtant l'effet de ma déclaration me surprit extrêmement. Au lieu de se résigner à un arrêt si modéré et de comprendre qu'elle ne pouvait pas trop payer le silence et l'éloignement de son complice, Félicie se révolta contre le sacrifice d'argent que je lui imposais. Elle si généreuse et si désintéressée, car elle l'était toujours, elle se sentit humiliée d'avoir à compter avec celui dont elle avait subi la flétrissure, et qui, de la prière et de la soumission, semblait passer au commandement et à la menace. Sa richesse avait été une puissance, une arme entre ses mains, et plus encore, hélas! un moyen de séduction ou d'intimidation qu'elle avait sans doute rougi de compter pour quelque chose dans ses honteuses amours, et qui avait pourtant compté pour beaucoup, elle me le laissait voir!

Elle défendit donc avec énergie le seul moyen qui lui restait de ramener l'ingrat à ses pieds; oui, elle défendit son argent avec âpreté, assurant que je m'étais trompé sur la gravité de ses discussions avec Tonino, et que je ne pouvais pas parler sérieusement en la condamnant à céder à des exigences aussi déplacées. — D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous vous trompez encore bien plus, si vous croyez que nous aurons acheté la paix. Tant qu'il me restera un pré ou un champ, il rêvera de me le faire vendre pour l'aider dans ses spéculations. Plus il obtiendra, plus il comptera obtenir, et avant deux ans vous le verrez revenir ici pour nous supplier.

La malheureuse se flattait de cet espoir. Je n'hésitai pas à le lui ôter. Je ne voulais pas punir, mais je voulais faire cesser le mal. — Vous savez, lui dis-je, que Tonino est très poltron. S'il revient, je le menacerai, et cela suffira pour l'éloigner à jamais. Vous n'ignorez pas qu'il est certains hommes qui ne peuvent pas lutter un instant contre certains autres hommes. Je le lui ai fait sentir. Il ne reviendra pas, et il ne vous écrira jamais. Quant à s'adresser à moi pour obtenir d'autres sommes, je doute en effet qu'il y renonce; mais cela importe peu : je me ferai juge de ses besoins, et s'ils sont réels, vous comprendrez qu'il faut venir à son aide. Quand vous lui

donneriez la moitié ou les deux tiers de votre fortune, vous auriez encore de l'aisance, et je ne vois pas pourquoi vous regretteriez d'enrichir le seul parent qui vous reste.

— Sylvestre, vous êtes fou! s'écria Félicie hors d'elle-même. Vous méprisez l'argent jusqu'à la folie! Vous croyez donc que je dois quelque chose à Tonino, quand c'est lui qui me doit tout? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là, de me placer à jamais dans la dépendance d'un ambitieux résolu à me dépouiller? Où sont les droits de Tonino sur mon existence, sur les fruits de mon travail et du vôtre, sans parler de celui de mon frère, qui devrait nous être sacré?

— Vous garderez l'île Morgeron votre vie ou du moins ma vie durant, je vous le promets; mais le reste est superflu pour nos besoins. Nous n'avons ni ambition, ni postérité, ni goûts de luxe, ni infirmités. Nous pourrions vivre de très peu, je vous assure.

— Vous avez l'air de vous moquer. Pourquoi donc cette tendresse soudaine, cette tolérance sans bornes pour Tonino, que vous n'aimiez guère il y a quelques jours?

— J'ai réfléchi, vous dis-je; j'ai pris pitié de lui en voyant que vous ne l'aimiez plus vous-même.

— Vous avez vu clair! Dieu m'est témoin que je ne l'aime pas!

— Eh bien! que vous ayez tort ou raison, je l'ignore; mais vous l'avez beaucoup aimé dans son enfance, vous l'avez habitué à compter sur vous. Il n'a compris le travail qu'avec votre aide, l'avenir qu'avec votre garantie. Il n'était pas né stoïque, votre tendresse l'a empêché de devenir homme. Vous pensez qu'il ne la mérite plus, soit! mais il est trop tard pour que vous lui en retiriez les témoignages et les effets. Pour lui, ces effets et ces témoignages s'appellent argent. Vous êtes forcée de lui donner de l'argent...

— Et si je ne lui en donne pas?

— Il se plaindra de vous, Félicie... Il dira qu'en d'autres temps vous avez été meilleure pour lui, et comme il va demeurer loin, je ne pourrai pas l'empêcher de vous maudire et de vous accuser à mon insu.

— Ainsi, pour avoir été envers lui une bonne et tendre mère, il faut que toute mon existence lui appartienne?

— Réfléchissez...

Ce mot fit tomber l'audace ingénue de sa défense. Elle douta de ma simplicité, elle eut un frisson, et, profondément humiliée de sa situation, elle alla ouvrir la fenêtre pour respirer.

— Que voulez-vous? repris-je, un peu cruel dans ma patience; il faut savoir payer ses plaisirs en ce monde!

— Ses plaisirs! s'écria-t-elle effarée.

— Les plaisirs purs comme les plaisirs impurs, tout se paie. Ça

été pour vous une douce joie d'adopter cet enfant et de vous croire sa mère. Ce bonheur a duré des années : il a constitué des droits au fils adoptif.

Elle respira. Elle admira ma candeur, mais elle n'osa plus la discuter, et le lendemain, dévorée d'une inquiète curiosité, elle alla trouver la Vanina.

Celle-ci n'était pas tout à fait aussi simple qu'elle le paraissait. Elle était femme à l'occasion, et d'ailleurs Tonino lui avait toujours donné à entendre ou à deviner que Félicie était encore sourdement éprise et jalouse de lui. Si elle ne craignait pas précisément cette rivalité, elle n'en souffrait pas moins, honnête comme elle l'était, de voir son mari sous la dépendance d'une femme qui, à un moment donné, pouvait lui vendre honteusement ses bienfaits. Voilà en quelle abjection Félicie était tombée dans l'esprit peu développé, mais assez juste de son ex-servante.

C'est là précisément que l'attendait le plus amer de ses châtimens, celui que je n'avais pas songé à lui infliger et dont se chargeait l'inexorable logique des faits. Comme elle interrogeait un peu vivement et d'un ton d'autorité la Vanina sur la manière dont s'était opéré le brusque départ de son mari, sur ce qui s'était passé entre lui et moi à ce moment-là, la jeune femme, à qui j'avais recommandé la discrétion durant quelques jours, refusa de s'expliquer et se mit en révolte ouverte. J'ignore ce qui se passa précisément entre elles et quelles terribles révélations furent échangées. Félicie se mit au lit en rentrant, et je dus appeler le médecin.

C'était toujours ce même Morgani qui l'avait soignée dès son enfance.

— Ah! me dit-il après l'avoir vue, elle a eu une grande émotion.

— Elle vous l'a dit?

— Elle ne dit jamais rien, et je n'ai besoin de rien savoir quand j'ai tâté son pouls.

— Son mal est-il sérieux cette fois?

— Cela vous regarde. Consolez-la, et elle résistera au mal chronique qui la menace.

— Vous parlez maintenant d'un mal chronique? Quel est-il?

— Il n'est pas déterminé, mais il est imminent, si l'exaspération générale continue.

— Ainsi, mon ami, vous ne voyez rien à faire, et vous venez pour l'acquit de votre conscience?

— De ma conscience d'ami, car ma conscience de médecin n'a rien à voir dans tout ceci; mais écoutez-moi avec calme, comme il convient à un époux dévoué et à un philosophe. On me dit que Tonino est parti : faites qu'il ne revienne pas.

— Pourquoi? expliquez-vous. Je suis aussi calme et aussi sage que vous pouvez le désirer.

— Il faut que je m'explique? J'aurais cru que vous m'aideriez et que vous étiez pour quelque chose dans le départ du cousin. Eh bien! n'importe. Sachez que Tonino est amoureux de Félicie, que cela trouble son ménage, et que Félicie est offensée de cet amour, qui persiste en dépit de son indignation.

— Vous êtes mal renseigné, docteur. Tonino n'est pas amoureux de Félicie, son ménage est heureux : donc Félicie n'a pas lieu d'être offensée.

— Alors prenez que je n'ai rien dit. Administrez de légers fébrifuges avec prudence, et tâchez de ramener la gaîté : moi, je croirai que les aveux délirans de votre femme n'ont aucun sens et ne portent sur aucune réalité.

Je m'installai auprès de Félicie. Elle délirait en effet, et je ne devais permettre à personne de surprendre ses paroles. Elle était surtout dévorée de colère contre Tonino et Vanina. Il n'y avait ni regret, ni amour, ni crainte, ni remords dans ses plaintes. Elle n'était malade en ce moment-là que de honte et de dépit.

Dans la nuit, elle s'apaisa et me reconnut. Elle me demanda avec effroi si elle avait parlé dans son sommeil. Je lui dis que non. Elle dormit plus tranquille.

Peu de jours après, elle fut rétablie; mais ce n'était qu'une guérison relative. La fièvre persistait, peu déterminée, mais incessante. Morgani m'assura que c'était l'état normal d'un pouls exceptionnel. Plus attentif que lui, je constatai une aggravation, et dès lors je résolus de guérir le moral autant que possible.

L'expiation était suffisante, elle était même trop grave, si elle mettait la vie en danger. La répression était complète et absolue. Je ne comptais pas contraindre Félicie à payer toute sa vie les amers plaisirs d'un an d'adultère. Tonino avait très bien compris mon attitude méprisante : il était trop craintif pour tenter rien de nouveau contre moi. Ma misérable femme était donc délivrée de lui. Le fait humiliant de donner de l'argent pour cela était une leçon assez cruelle et assez amère.

Mon devoir était désormais de tenter la réhabilitation de cette âme brisée. Il fallait la mettre à même de sentir, sans trop de blessure, l'aiguillon du repentir, et de lui ouvrir l'horizon d'un avenir plus digne d'elle. Mon ressentiment était apaisé, ma dignité satisfaite. J'étais tout entier à la compassion, j'appartenais à la loi de patience.

Et d'abord je me demandai si, la crise passée, il serait utile à cette conversion de montrer le rôle que j'y jouais. Je reconnus bien

vite que c'eût été renouveler l'expiation. Félicie avait eu, en me croyant informé de sa faute, des souleurs d'épouvante telles qu'elle fût, je crois, tombée morte, si je ne l'eusse dissuadée. Ce qu'il y avait de plus horrible à envisager pour cet esprit où l'orgueil combattait la luxure, c'était d'encourir mon mépris. C'était là un si grand désastre pour elle, qu'elle n'y eût pas survécu. Je crois qu'elle ne pouvait pas se représenter l'horreur d'une telle situation, puisqu'elle se laissait si facilement persuader que j'étais sa dupe.

Il importait donc de conserver ce rôle sans m'en lasser, quelque irritant et humiliant qu'il pût être. Demander une confession n'eût pas été seulement tyrannique, cela eût été puéril. Pour se confesser avec sincérité, il faut être repentant; Félicie n'en était qu'à l'humiliation intérieure. Pour l'amener à l'attendrissement, il eût fallu m'attendrir moi-même. Cela, je ne le pouvais pas sans me dégrader. Montrer mon cœur brisé à cette femme brisée par un autre, c'était une lâcheté impossible.

Elle éprouvait pourtant le besoin de me confier une partie de ses peines, et, si je l'eusse permis, elle m'eût désormais parlé de Tonino à toute heure, aimant mieux en dire du mal que de n'en point parler; mais je jugeai que ce soulagement était pire que le silence : je le lui interdis en lui répétant d'un ton sévère et froid qu'il ne fallait pas juger Tonino sur un passé qu'elle avait fait elle-même, mais qu'il fallait voir comment il gouvernerait l'avenir en se voyant seul responsable de sa propre existence et de celle de sa famille. Elle prit d'abord de l'humeur et m'accusa de faiblesse. Elle railla mon optimisme. Je la laissai dire sans répliquer, elle se tut, elle n'osa plus y revenir.

Vanina demanda bientôt à me voir. Elle était pressée de partir. Irritée contre Félicie, elle ne s'expliquait pas; mais, sans l'interroger, je vis bien que tout était à jamais rompu entre elles. Vanina savait maintenant que cette fortune annoncée par moi à son mari n'était autre chose qu'un don imposé par moi à Félicie, don considérable eu égard à sa petite fortune territoriale. Vanina souffrait de voir Tonino accepter ce bienfait, que sans doute Félicie lui avait reproché en le lui révélant. Elle voulait partir avec ses deux enfans et une servante, rejoindre Tonino avant qu'il ne se fût établi, l'empêcher de profiter de ma générosité, le forcer à être pauvre au besoin, à travailler avec courage sans rien devoir à personne. — Il y a bien assez ici, disait-elle, pour nous acquitter envers votre femme : qu'elle reprenne tout ce qu'elle nous a donné. Moi, je ne veux plus rien lui devoir. Je suis forte et je suis fière. Je ne crains pas ma peine et je ne suis pas inquiète de mon mari. Il a trop d'esprit pour ne pas faire fortune sans le secours des autres.

Je cherchai à lui faire entendre qu'elle n'avait pas le droit de refuser ce que, de bonne grâce ou non, ma femme donnait à son mari, et par conséquent à ses enfans. D'ailleurs, avant de faire un éclat que Tonino pouvait blâmer et rendre inutile, il fallait le consulter. Elle me promit de prendre patience jusqu'au terme fixé pour mon départ avec elle; mais elle ne put tenir parole. J'appris le surlendemain qu'elle était partie, avec ses enfans et deux de ses serviteurs, pour la Vénétie, où Tonino était déjà rendu, mais non établi encore.

En apprenant cette nouvelle, Félicie redevint généreuse. Elle s'inquiéta des enfans, de la fatigue du voyage pour cette jeune mère qui nourrissait, du peu d'argent qu'elle pouvait avoir. Elle voulait courir après eux, non pas demander pardon à la Vanina, mais la forcer à l'admirer et à l'aimer encore. Elle faisait des paquets de vêtemens, elle s'agitait. Sa fièvre augmentant, je dus encore la calmer en lui remontrant que la Vanina était forte et résolue, que les enfans étaient robustes, les serviteurs dévoués, et que Tonino leur avait laissé plus d'argent qu'il n'était nécessaire pour un voyage de cent lieues.

Elle s'apaisa, mais bientôt elle me pressa de partir pour tenir ma promesse à Tonino. Elle avait, avec une résolution extrême, réalisé très vite la somme d'argent que je devais porter à son prétendu fils adoptif. Je m'aperçus alors qu'elle se préparait elle-même au voyage, comptant qu'au dernier moment elle me déciderait à l'emmener. Je fis échouer cette combinaison désespérée, dernier effort d'une irrésistible passion. Je lui déclarai que je ne m'intéressais pas assez à Tonino pour aller lui rendre visite. L'empressement de Vanina à partir sans moi, et à mon insu, avait fait échouer la sollicitude que j'avais promise d'avoir pour elle et pour mon filleul. Dégagé de ma promesse en ce qui la concernait, je ne me sentais nullement obligé de porter moi-même à Tonino un don qu'il était beaucoup plus sûr et plus facile de lui faire tenir par un banquier.

La chose fut faite comme je la décidais. Tonino reçut le salaire de sa bassesse, et il fut content. Sa femme m'écrivit pour m'annoncer son heureuse arrivée à Venise, son départ pour les terres que Tonino allait affermer, et me dire la reconnaissance qu'elle éprouvait pour moi. Elle n'avait pas réalisé ses projets de fierté, son mari avait dû l'y faire renoncer; mais elle se vengeait en s'abstenant de nommer Félicie. Je refusai de montrer cette lettre à ma femme; elle la chercha en vain sur mon bureau, je l'avais brûlée; Félicie dut se contenter de savoir que l'on était satisfait là-bas. Ce fut un coup de poignard, le dernier. Elle se résigna.

Nous entrâmes alors dans une nouvelle phase d'existence con-

jugale. La première, jusqu'à la chute de l'épouse, avait été belle et pure. La seconde, leurre odieux pour moi, avait été pour elle un avilissement suivi d'expiation. La troisième, celle de la réhabilitation, commençait pour elle; qu'allait être pour moi cette entreprise terrible? Je ne m'étais pas encore demandé si j'aimais toujours ma femme, et à quel point je souffrais de sa trahison. Je n'avais pas voulu m'occuper de moi-même, sentant bien que, le jour où je me laisserais aller à la douleur, je n'aurais plus la force nécessaire pour accomplir mon devoir. Sans doute il est des âmes assez fortes pour porter à la fois le sentiment du devoir et celui de la douleur; moi, je n'étais pas un stoïque proprement dit, ne l'oubliez pas. J'étais, j'ai toujours été tendre. Quand j'ai du courage, et j'en ai quelquefois, c'est à la condition de m'abstraire de ma personnalité, de me considérer comme une machine obéissante, agissant sous l'empire d'une volonté supérieure à moi. C'est ma manière d'être religieux, chacun a la sienne, résultant des ressources que lui offre son organisation.

Je peux donc m'anéantir en quelque sorte jusqu'à un certain point, me rayer de mes propres comptes, ou du moins me compter pour un zéro n'ayant de valeur que par rapport aux chiffres qui doivent régler la conduite et la destinée. Je peux, à un moment donné, quand je plie sous une vive souffrance, sous une extrême fatigue ou sous un suprême chagrin, prononcer sur moi cet arrêt temporaire, il est vrai, mais énergique et utile : *peu importe!* C'est comme une suspension de sensibilité que je peux m'imposer à moi-même dans les très grandes crises, non dans les petites. Il y a de cela chez tous les hommes. On sait moins réagir contre une contrariété que contre un désastre. Ceux qui se sont un peu observés en se sentant vivre savent que leurs faiblesses trouveront l'occasion d'être rachetées par quelque inspiration de grandeur, et il leur serait difficile de croire qu'un principe divin de force, de sagesse et de bonté ne plane pas au-dessus d'eux pour rendre leur tâche possible, leur bon vouloir profitable.

J'avais donc traversé et supporté l'épreuve horrible des premiers jours sans égarement et sans faute. Pendant près de deux mois, tout entier à l'action, je m'étais interdit et préservé de trop souffrir. Je ne m'étais pas écrié une seule fois en levant les bras contre le ciel : Suis-je assez malheureux!

Le moment de la réaction où l'esprit se détend, où il faut bien le laisser se détendre sous peine de le voir se briser, approchait inévitablement. Félicie provoqua elle-même la crise amère.

Sa santé se rétablissait à vue d'œil. Il semblait que ma fermeté tranquille l'eût délivrée du démon qui l'avait possédée; elle ne

feignait plus d'oublier Tonino, elle l'oubliait réellement. J'étudiais les soubresauts de souffrance que lui causait son nom quand on le prononçait devant elle, le calme, l'espèce de bien-être moral et physique où elle se plongeait, quand des journées entières se passaient sans qu'elle fût forcée de se rappeler son existence. Je mettais tous mes soins à prolonger ces jours d'oubli nécessaires à sa guérison intellectuelle. Le fantôme s'évanouit très vite, et le repentir commença.

Je m'en aperçus au redoublement de soins et de soumission dont je fus l'objet. Félicie avait été dissimulée avec audace et résolution, mais elle n'avait pas été réellement hypocrite. Plus clairvoyant, j'eusse deviné alors aux mille excuses assez plausibles, mais un peu monotones qu'elle m'avait données de ses fréquentes préoccupations, une gêne secrète et des invraisemblances dans nos rapports intimes. Dans ce temps-là, elle n'avait pas simulé l'amour avec moi, elle en avait ajourné l'expression, comme si, ayant toute la vie pour m'aimer, elle eût voulu ménager la fraîcheur de sa tendresse. Délicat comme ceux qui aiment véritablement, je n'avais pas voulu l'interroger sur sa réserve; j'avais attendu le retour de l'effusion, me disant que le provoquer c'était risquer de l'imposer, et qu'il ne faut jamais condamner la femme à manifester l'enthousiasme qu'elle n'éprouve pas.

Quand elle se sentit libre de revenir à moi, elle s'étonna de me trouver à mon tour inintelligent et préoccupé. Elle épia mon assiduité au travail, mon ardeur à la promenade, l'accablement d'un sommeil chèrement acheté par des semaines de réflexion et d'insomnie, et un jour elle s'écria en pleurant : — Vous ne m'aimez plus!

—Je vous aime plus que jamais! lui répondis-je en prenant dans mes mains sa tête brûlante, qu'elle cachait dans ma poitrine; mais quand mes lèvres s'approchèrent de son front pour le purifier par le pardon de l'amour, une force invincible roidit mes bras. Je tins cette pauvre tête dégradée à distance de la mienne sans qu'il me fût possible de les rapprocher l'une de l'autre, et cette force contre laquelle je luttais en vain fut si convulsive que Félicie, effrayée, s'écria : — Oh! que vous me faites de mal! Vous voulez donc me tuer?

Je la lâchai et je m'enfuis. Que s'était-il passé en moi? Je ne pouvais m'en rendre compte. Le ciel m'est témoin qu'en disant à cette femme : « Je vous aime plus que jamais, » je croyais lui dire la vérité. J'avais eu une si fervente résolution de lui pardonner, que je ne doutais pas de moi-même. J'étais paternel, j'étais évangélique dans ce moment-là. Je croyais recevoir dans mon sein

l'enfant prodigue, rapporter au bercail sur mon épaule la brebis égarée; mais en surprenant, au lieu d'un rayon de reconnaissance, un éclair de volupté dans ces yeux d'azur, je ne sais quelle secrète horreur s'était emparée de moi, comme si j'allais, en partageant un désir sacrilége, souiller la plus noble victoire de l'âme, le pardon de la charité!

C'est alors que je compris enfin ce qui s'était brisé en moi. Je m'étais cru ravivé et renouvelé par les efforts de ma volonté; je croyais pouvoir sauver cette âme sur laquelle j'avais juré de veiller et d'étendre la protection infatigable de l'amour. L'amour m'échappait... Le dégoût s'emparait de moi à la pensée d'unir mes lèvres à ces lèvres souillées, de confondre dans un baiser l'âme d'un homme sans reproche et celle d'une femme avilie. Qui d'elle ou de moi était devenu un cadavre? L'abîme du tombeau s'était ouvert entre nous; à la pensée de le franchir, tout mon être se révoltait. Ah! c'est bien elle qui était morte! En simulant la vie, le spectre devenait effrayant; c'était l'ombre de mon passé qui se levait devant moi pour me dire : Unissons-nous dans la mort! — Mais la mort est sacrée; elle est le lit nuptial des âmes qui se sont chéries saintement. Elle n'est pas la couche ardente des amans enivrés. Point d'arrivée et point de départ pour les étapes de la vie éternelle, elle s'exprime par le majestueux abandon de la personnalité apparente. Elle a ses lois à part, aussi mystérieuses que celles de Dieu même, et si cette loi est l'amour encore, c'est avec des manifestations que les hommes ne connaissent pas.

Qu'y avait-il de commun désormais entre la chair de l'amante de Tonino et la mienne? Ce lien était rompu. Comment avais-je pu me flatter de le renouer? Toutes les eaux du Léthé, toutes les eaux du ciel même ne pouvaient laver la souillure de cette chair profanée. Était-ce préjugé? Je me posai sincèrement la question. Je m'élevai aux plus hautes intuitions de l'idéal. Je vis la figure de Jésus traçant ces mots sublimes : « que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre! » Je ne la vis pas conduisant au lit de l'époux outragé la femme adultère. Oubli et pardon, oui, dans le sens de la charité; mais dans celui de l'hyménée, non... cela est impossible à la nature humaine, à moins d'une grossièreté d'appétit dont l'homme civilisé rougit, s'il y succombe!

Je m'efforçai de rêver l'état de sainteté absolue, l'oubli entier, complet, formel, de l'égoïsme et du sentiment de la propriété. Ma femme m'aimait encore, je le voyais bien; elle m'avait toujours aimé; elle avait été fascinée, envahie, égarée; elle n'attendait pour redevenir pure que le retour de ma tendresse sans bornes. C'était le signe de ma confiance en elle qui seul pouvait lui rendre la con-

fiance en elle-même; c'était l'acte de foi par lequel notre union devait être renouvelée et à jamais dégagée de l'entrave du mal.

— Pourquoi ne serais-je pas un saint? me disais-je. N'ai-je pas fait le plus difficile? N'ai-je pas terrassé la colère et bu la douleur? N'ai-je pas traversé le désespoir et vaincu l'orgueil? J'ai agi en philosophe, en ami, en homme religieux, en homme du monde; je ne me suis pas cru délié de mes sermens; j'ai été le père spirituel de cette âme enfant, de cette organisation sauvage dont je n'avais pas prévu, mais dont j'ai subi les écarts et les déchaînemens. J'ai épuisé ce calice jusqu'à la dernière goutte, et au moment de recueillir le fruit de ma sagesse et de ma bonté voilà que la haine remonte, et qu'au lieu de donner le baiser de paix mes lèvres frémissent d'horreur et d'épouvante! Est-ce que je redeviens l'homme irréfléchi, vulgaire, instinctif que j'ai résolu de ne pas être?

Je retournai auprès de Félicie pour la rassurer au moins sur la bizarrerie de mes manières. Si je lui laissais deviner ce qui se passait en moi, elle était perdue; elle mourait de douleur et de honte, ou elle faisait pis : elle se rejetait éperdue dans le rêve de son impure passion. Il fallait lui ôter ce doute, lui paraître aussi naïf, aussi aveugle que l'idiot dont je jouais le rôle avec héroïsme. J'y réussis en montrant un enjouement qui me déchirait le cœur; je la fis sourire. Il y avait une légère nuance de mépris dans ce sourire à demi triste, à demi perfide. La femme n'admire plus l'homme qu'elle ne craint pas un peu. Je vis poindre ce dédain, et je le supportai...

Il s'effaça pourtant. Félicie était trop passionnée pour se guérir d'un amour sans se rejeter dans un autre. Elle pouvait oublier Tonino, avec l'espérance de retrouver en elle l'enthousiasme qu'elle avait eu pour moi. Elle était prête à subir cet enthousiasme; il fallait le faire renaître, mais pour cela il fallait l'éprouver!

Je ne parle pas ici à mots couverts dans l'intention prude et libertine de faire deviner plus que je ne veux ou peux dire. Le mariage dévoilé a son impudeur pour ceux qui n'y voient qu'une série de plaisirs faciles, sans y faire entrer l'amour vrai, le grand amour. Cette manière de l'envisager n'était pas la mienne; je n'avais épousé Félicie ni par convenance, ni par amitié, ni par galanterie. Je l'avais aimée d'amour, c'est-à-dire avec tout mon être; idées, affections, sympathies physiques, tout ce qui était moi lui avait appartenu. Nous n'étions pas assez jeunes l'un et l'autre pour ne pas prévoir que les sens s'éteindraient avant l'estime et la tendresse réciproques. L'amour vit encore par le souvenir des joies pures, et c'est la foi au passé qui le rend impérissable; mais ôtez la foi et l'estime, la tendresse ne peut plus se manifester sainte-

ment par le plaisir. Pour reprendre comme maîtresse agréable l'épouse souillée, il faut abjurer l'amour et rire de soi-même. Je ne pouvais pas être si bon plaisant que cela : j'avais trop sincèrement aimé !

Il eût donc fallu pouvoir oublier ! Elle le pouvait, elle ; elle le voulait. Elle se haïssait peut-être elle-même, mais elle croyait pouvoir tout réparer, et moi qui ne l'avais pas haïe, moi qui croyais aussi à la réhabilitation toujours possible, je ne pouvais chasser l'image de l'adultère interposée entre nos deux images et les empêchant de se confondre.

Alors commença une lutte funeste. La malheureuse voulut reprendre son empire; elle crut que, rassasié de bonheur tranquille, j'entrais dans la phase de paresse intellectuelle où l'on n'a plus soif d'idéal, et où l'on retombe dans les habitudes de caractère que l'on avait avant de rêver le bien suprême. Elle fut plus habile et plus patiente que je ne l'en eusse crue capable. Elle feignit de respecter les études où je feignais, moi, de m'absorber, pour lui cacher mes angoisses. Elle se fit craintive, émue, coquette de modestie et de chasteté comme aux jours où je me défendais de partager son amour; c'est par l'humilité qu'elle m'avait vaincue, elle crut me vaincre encore en ne m'adressant ni plainte ni reproche, et en essuyant à la dérobée les larmes que lui arrachait mon apparente préoccupation.

Je fus ému peu à peu de cette douceur, et je saluai en moi l'émotion comme la bonne nouvelle. C'est peut-être *la grâce* qui descend sur moi, me disais-je. Peut-être vais-je oublier le passé, peut-être un matin ou un soir quelque rayon luira sur ma triste nuit de désespérance. Je reverrai cette figure chérie que je ne peux plus me représenter. Elle aura retrouvé son nimbe, son profil pur, la virginité de son attitude. Mme Sylvestre aura disparu à jamais; Félicie Morgeron, la fille biblique, élégante et pudique, avec sa cruche sur la tête, reviendra de la fontaine en me disant : « bois, » et je ne saurai plus que sa main m'a versé le poison du mensonge.

Ah ! la revoir ainsi, ne fût-ce qu'un instant, j'aurais donné pour cela le reste de ma vie ! Il y avait des jours où j'étais tenté de me fouiller le cœur avec mon canif pour en extirper le souvenir, ce ver rongeur qui m'empêchait d'espérer.

Il arriva, ce jour fatal que je demandais si naïvement à la destinée. Félicie était allée à l'église, non pour prier, elle ne croyait réellement à rien au-delà de la vie, mais pour rêver ou se recueillir, peut-être pour essayer de croire. J'écrivais quand elle entra parée, animée, vraiment belle et rajeunie. Je la regardai. Elle s'agenouilla et me dit : — Vous souvenez-vous d'un air que j'improvisai

par hasard il y a trois ans, et qui vous parut, vous me l'avez dit plus tard, *révéler*, *proclamer* et *imposer* l'amour? Je l'avais oublié, je n'ai jamais pu le retrouver. Il vient de me revenir à l'église : voulez-vous l'entendre?

— Non! lui dis-je vivement, sans trop savoir ce que je disais.

Je me repentis de ma réponse. Si elle n'en pénétra pas le sens, elle le pressentit à sa manière.

— Vous n'aimez plus rien du passé, me dit-elle abattue et comme brisée; c'est ma faute, je vous le laisse trop oublier.

Je n'oubliais rien, je craignais de retrouver mes souvenirs enlaidis et dénaturés; mais, voyant que je l'avais affligée, je la priai de réveiller la voix endormie du précieux violon. Elle s'y refusa, disant que j'y mettais de la complaisance, et qu'elle se contenterait de fredonner l'air à demi-voix pour me le rappeler.

Alors elle chanta tout bas, presque dans mon oreille, et, bien qu'elle n'eût pas de voix et chantât rarement, elle mit tant de charme et d'émotion dans son accent voilé, qu'une larme vint au bord de ma paupière au souvenir de cet air qui m'avait pour ainsi dire ouvert le cœur et l'esprit à l'amour la première fois qu'elle me l'avait fait entendre. Je me rappelai les circonstances où cette magie s'était emparée de moi, je revis le paysage où j'étais, la mâle et douce figure de Jean m'apparut et me sourit. Un souffle printanier glissa dans ma chevelure, et je me sentis tout jeune, comme à l'instant où cette vibration magnétique du violon de Tonino Monti avait embrasé l'air que je respirais. Je crus au miracle, comme un homme qui a déjà senti la transformation miraculeuse et qui n'en croit pas le retour impossible. Félicie s'était remise à genoux près de moi en chantant; j'oubliai le spectre, j'étreignis la femme, je crus étreindre l'amour.

Mais ce n'était que le rêve, l'amour physique qui fait sentir plus odieusement l'absence de l'amour moral. Le réveil fut affreux, car l'ivresse trompeuse m'arracha des sanglots, et Félicie comprit enfin que je savais tout!

Elle feignit de croire à une excitation nerveuse, et me laissa seul sans m'interroger. Moi j'étais trop troublé pour m'apercevoir de sa découverte; j'étais certain de n'avoir pas laissé échapper un mot qui trahît mon désespoir; j'étais brisé, mais je n'avais pas été lâche. Je n'avais pas insulté la femme qui me brisait. Qui sait, me disais-je, si cette révolte de ma conscience ne sera pas la dernière? L'amour a le don du miracle : ne peut-il faire taire l'esprit?

Mais alors je me représentais Félicie savourant dans les bras de son amant l'ivresse qu'elle venait de goûter dans les miens, et se disant ce que je ne pouvais jamais me dire : Le plaisir est tout l'a-

mour, il est plus fort que tout, la conscience n'est rien devant lui! Elle avait vécu de ce blasphème et elle allait en vivre encore, puisqu'elle trahissait le souvenir de l'amant sans aucun trouble, pour demander à l'époux l'enivrement de même nature, sauf à comparer après quel vin était le plus capiteux et provoquait le mieux l'athéisme du cœur, dernière ressource d'une mauvaise conscience et d'un instinct perverti.

J'eus beau m'efforcer de l'excuser, je sentis qu'elle me devenait, non pas odieuse, car la haine est un amour encore, mais étrangère sous un certain aspect. Cette femme n'était plus mienne par la chair. Sa beauté ne me parlait plus. J'eusse eu le droit de lui chercher un autre époux, que je l'eusse cherché avec sollicitude et bonté, comme on le cherche pour une parente, pour une fille, sans concevoir une jalousie possible. L'amour qu'elle venait d'obtenir de moi me parut un égarement bestial dont je fus honteux, irrité contre moi-même. Si j'eusse été dominé par des instincts violens et impétueux, il devenait évident pour moi que je l'eusse étranglée après la crise.

C'était donc à un paroxysme de férocité, c'était donc au meurtre que me conduisait la vaine tentation du pardon complet! Le meurtre révoltait tout mon être, à ce point que je me sentis défaillir; mais tout aussitôt une réaction terrible me fit tourner ma rage contre moi-même. Je déchirai ma poitrine avec mes ongles, j'avais besoin de haïr et de torturer quelqu'un, je me détestais et je me prenais moi-même pour victime. Quand je me vis couvert de mon propre sang, j'éprouvai un soulagement étrange, comme celui d'une bête de proie satisfaite et repue. Ce fut une grande révélation pour moi. L'homme le plus doux et le plus civilisé peut avoir des momens de fureur féline où il ne s'appartient plus, et où il est capable d'agir sans conscience de ses actions. En voyant le mal physique que je venais de me faire sans le sentir, j'eus peur de moi comme d'un ennemi plus fort que moi. J'étais donc capable, à un moment donné, de subir cette démence et de l'exercer sur un autre? Et sur quel autre tomberait-elle, si ce n'est sur la malheureuse qui provoquait les appétits du tigre?

Je songeai à fuir; c'était le plus lâche des palliatifs. Je m'interrogeai sévèrement. Ma loyauté intérieure me répondit: Aucun danger, aucune colère, aucune vengeance possible pour celui qui n'impose pas silence à une conscience éclairée et timorée comme la tienne; mais malheur à toi, si tu veux boire l'eau de feu qui a enivré ta femme! Ce breuvage-là ne peut pas s'assimiler à un tempérament sain et fort comme le tien. Les gens bien trempés ne supportent pas les excitations factices. Tu as voulu vaincre la nature

en toi-même. La nature qui ne s'est pas laissé fausser par le mal est une sainteté et une logique. Elle répugne au sophisme, elle rejette les alimens empoisonnés, quand même ils sont cachés sous l'huile et le miel. Tu t'es trompé par excès de bon vouloir. Tu as voulu être plus doux que Dieu même, qui, selon toi, ne châtie point. En cela, tu n'as point compris la profondeur et la beauté des lois qu'il a instituées et qu'il ne transgresse jamais. Ces lois attachent la punition immédiate au mal que l'homme se fait à lui-même. Tu t'es déchiré la poitrine, tu saignes. Tu as voulu boire la sainte volupté dans un vase souillé, la douleur s'est emparée de toi. Tu as cru que la pitié pouvait ramener l'amour, la haine s'est déclarée. Ouvre les yeux et humilie-toi, disciple trop naïf et trop ambitieux de l'idéal! L'idéal n'est une vérité qu'à la condition de rester dans la voie de la nature. L'amour dans l'homme est un idéal aussi. Il est l'aspiration à l'assimilation de deux êtres différens dans un acte de foi commune. Réduit au plaisir des sens, il n'est plus l'amour. Il est l'appétit qui engendre l'oubli, la lassitude et même l'aversion s'il y a abus, car la nature est sage et logique dans ses fonctions matérielles aussi bien que dans ses fonctions intellectuelles. *Ne jouez pas avec l'amour* est un grand mot dont le sens va bien au-delà de ce qu'il semble indiquer. Il ne menace pas seulement de brûler celui qui en approche sans défiance, il condamne à être dévoré celui qui s'y jette sans savoir qu'il faut la foi pour affronter le feu sacré. Appétit bestial, il énerve; enthousiasme aveugle, il égare; amitié sans discernement, il écœure. Il veut être à la fois plaisir, vénération et tendresse pour vivifier et retremper les âmes et les corps; mais il ne renaît pas de ses cendres. Qui l'a laissé éteindre ne peut pas le ranimer. Si tu lisais dans le cœur de ta femme adultère, tu verrais qu'elle n'aime plus ni le mari, ni l'amant, et que ses efforts pour s'aimer elle-même seront impuissans désormais. Elle ne peut plus connaître l'amour. Il ne se présentera plus à elle qu'à travers la souffrance du désir ou l'effroi du châtiment. Ses yeux, en plongeant dans les tiens, y cherchent en vain la volupté; ils y liront toujours la sentence de mort, le mépris qu'elle mérite et que tu ne peux pas lui épargner. Cette femme est punie par toi, malgré toi, c'est la loi, et tu es forcé de la subir aussi bien qu'elle. Tu avais deviné cela dès le premier jour en décrétant que tu ne la punirais pas; tu sentais bien qu'elle était déjà punie. Tu as fait ton devoir, pourquoi veux-tu le dépasser, l'annuler par conséquent? Pourquoi veux-tu transformer le pardon en récompense, et vaincre en toi le dégoût, cette chose vraie et forte qui vient, comme le désir légitime, des hautes régions de l'équité naturelle? Va, le détachement n'est pas une simple lassitude physique qu'un peu de volonté sur-

monte. C'est le profond repos qu'exige l'être après les luttes suprêmes. Ce n'est pas un épuisement de la charité, c'est celui de la vaine sensibilité qu'une certaine paresse de cœur entretient en nous. C'est une protestation que notre dignité nous impose sous peine de nous abandonner.

Je me rendis à cette voix qui parlait en moi, et de moi à moi-même. C'était le vrai moi humain, complet et sûr de lui, qui réclamait son droit à la vie normale.

Oh! non, non, pensais-je, ce n'est pas un préjugé, ce n'est pas une tyrannie que de vouloir être aimé exclusivement quand on a vraiment aimé ainsi soi-même, et que rien n'a excusé ni seulement motivé la trahison. On a avili mon amour, on l'a condamné au partage,... car Félicie avait menti à son amant! Elle était revenue à moi plus d'une fois durant ses amours avec lui, et on m'avait conduit les yeux fermés dans un temple d'impureté où j'avais cru embrasser l'autel de la chasteté conjugale. Devais-je pardonner cela? Non, puisque je ne devais pas l'oublier? Et puisque je ne le pouvais pas malgré des efforts de dévouement où ma raison avait failli se briser, c'est que la nature ne le voulait pas. Dieu ne pouvait pas faire le miracle que je lui avais demandé, Dieu ne fait pas de choses insensées.

Je retrouvai le calme; je revins prendre mon repas avec ma femme. Je lui parlai avec une douceur plus grande encore que de coutume. Elle m'avait cru malade, disait-elle, elle était inquiète de moi. Ne pouvais-je lui expliquer les larmes et les cris qui m'étaient échappés dans ses bras? Je ne le pouvais pas sans mentir. Je ne voulais pas mentir davantage; je ne voulais pas parler non plus. Ne pouvions-nous pas nous entendre sans entrer dans d'odieuses explications?

— Soyez certaine, lui dis-je, que si j'ai quelque grand chagrin intérieur, ce qui est toujours possible dans une vie quelconque, je le surmonterai et ne vous le rendrai pas insupportable. Je vous demande seulement de ne pas m'interroger quand je souffre, et de ne jamais rien craindre de ma part. Vivez aussi heureuse que possible, et ne me regardez pas avec cet air d'épouvante qui me fait injure. Si vous avez aussi quelque chagrin secret, ne l'envenimez pas par des frayeurs inutiles. Je veille sur votre réputation, sur votre sécurité, sur votre indépendance. Aucune catastrophe, aucune lutte ne vous menace. Désormais je n'ai qu'une préoccupation, qui est le rétablissement stable de votre santé, la dignité et la tranquillité de votre vie; je vous l'ai prouvé, je vous le prouverai toujours, et, loin qu'il m'en coûte, ce sera ma suprême consolation dans les épreuves qui pourront survenir.

Elle m'écouta en silence, la tête penchée sur son assiette. Nous étions à table, la bouilloire chantait dans l'âtre. Elle se leva et me servit le café. Sa main ne tremblait pas, ses mouvemens étaient libres, son regard était fier et froid. Elle eût semblé à tout autre que moi n'avoir pas compris; mais loin de là, je fus effrayé de sa tranquillité apparente. Était-elle offensée de ma douceur? Avais-je été trop explicite? Ne fallait-il pas l'être assez pour qu'elle n'osât plus revendiquer l'amour?

Nous passions toujours la soirée ensemble, je lui faisais la lecture quand elle me le demandait. Elle me le demanda ce soir-là, je la priai de choisir elle-même le livre. Elle m'apporta *les Affinités électives* de Goethe, et je commençai à lire, redoutant quelque projet de discussion amenée par le choix étrange de cette lecture; mais je vis bientôt qu'elle ne m'écoutait pas. Elle avait pris son aiguille et ne s'en servait pas. Ses yeux étaient fixés sur la table, ils se fermèrent, elle dormait.

Elle était sujette, comme toutes les personnes actives, levées avec le jour, à ces lassitudes soudaines. Je baissai la voix peu à peu, je fermai le livre, je la regardai. Elle était pâle, mais elle dormait avec une respiration égale, et elle reposa ainsi près d'une heure sans faire un mouvement. Son pouls était calme et seulement un peu faible quand elle s'éveilla.

— Est-ce que vous me croyez malade? me dit-elle. Je ne le suis pas.

— Non, mais il vous faudrait revenir aux toniques durant quelques jours. Vous n'êtes pas aussi forte que de coutume.

— Vous n'y connaissez rien, reprit-elle avec une certaine brusquerie; je ne me suis jamais mieux portée. J'ai besoin de repos, voilà tout. Permettez-moi de me retirer.

Elle rangea ses boîtes avec le plus grand soin, alla parler à ses servantes, donna des ordres pour le lendemain, selon son habitude, et revint pour fermer les contrevents de la salle. Je ne lui laissais jamais prendre ce soin elle-même. Je l'en empêchai donc, disant qu'elle n'avait pas besoin de me rappeler l'heure.

— Bah! me répondit-elle avec une aigreur singulière, cela vous ennuie de songer à ces choses-là! Allez travailler là-haut. Je suis sûre qu'il y a longtemps que vous voudriez être seul.

— Qu'avez-vous, Félicie? lui dis-je en lui prenant la main. Vous ai-je montré quelque lassitude de votre société, quelque impatience de me retirer?

— Non, répondit-elle avec une amertume croissante. J'ai tort! C'est vous qui avez toujours raison, n'est-ce pas?

Elle me quitta sur ces mots cruels et si profondément injustes

que la stupeur m'empêcha d'insister pour savoir ce qui se passait en elle.

Au bout d'un instant, craignant qu'elle ne fût malade, j'allai frapper à la porte de sa chambre; elle était enfermée. — Laissez-moi reposer, dit-elle, je n'ai rien, j'ai sommeil. Quel mal y voyez-vous?

Ainsi elle repoussait mon amitié en reconnaissant qu'elle ne possédait plus mon amour. Je devais m'attendre à cela chez un caractère aussi tendu, et j'en fus néanmoins très surpris. Je croyais mériter plus d'égards, sinon de reconnaissance. La haine allait-elle naître dans ce cœur tumultueux qui ne savait pas s'attendrir et se fondre?

Je montai à mon appartement, dont je laissai les portes ouvertes, afin de pouvoir lui porter secours, si ce dépit aboutissait à une crise de chagrin ou de souffrance quelconque. J'ouvris, comme toujours, beaucoup de livres sur ma table, afin d'avoir l'air occcupé et paisible, si on venait me surprendre. C'était un rôle arrangé depuis trois mois, car je ne travaillais pas, cela m'eût été impossible. Je passais les heures de ma veillée et une grande partie de mes nuits à méditer douloureusement sur la veille et sur le lendemain.

J'étais donc très attentif à ce qui se passait dans la maison. J'entendis les servantes fermer les portes d'en bas et se retirer dans leurs chambres. Félicie marcha un peu chez elle, et le silence se fit. Chez les gens nerveux et chez presque toutes les femmes, la fatigue se manifeste par l'excitation. Sans doute Félicie avait reçu une vive commotion intérieure en me voyant pleurer. Elle avait dû pleurer aussi; elle était brisée. Après une bonne nuit de sommeil, car il semblait qu'elle dormît, elle serait plus douce, plus vraie, et s'il fallait en venir à une explication, je la trouverais mieux disposée à me rendre justice.

Dans cet espoir un peu vague, brisé moi-même et n'ayant plus la force de commenter l'attitude iniquement absurde qu'elle semblait vouloir prendre, je m'assoupis, les coudes sur ma table. Je ne voulais pas me coucher sans m'être assuré par une attente raisonnable que je pouvais dormir sans crainte.

Vers minuit, je fus rappelé à moi-même par le son du violon. Félicie jouait l'air qu'elle m'avait chanté le matin. Elle le commença avec la pureté et la largeur qui caractérisaient son jeu remarquable. Puis tout à coup elle dénatura la mélodie, et, attaquant avec âpreté je ne sais quelle autre idée, elle s'égara dans une suite de divagations pénibles. Elle semblait par momens vouloir en vain se rappeler le motif retrouvé dans la journée, en d'autres momens

elle semblait le rejeter avec dédain et vouloir exprimer un ordre de sentimens contraires. Mon imagination surexcitée eût pu interpréter ces divagations musicales comme une sorte de récit symbolique qu'elle voulait me faire de ses orages, de sa chute et de son désespoir; mais je cherchai en vain la vraie note de la douleur, elle n'y était pas. C'était plutôt celle de la colère; sa plainte ressemblait à une malédiction. Cette voix âpre du violon froissé et fouetté par l'archet frémissant me faisait un mal horrible. Je crois que j'eusse préféré les plus atroces paroles. Félicie déployait une habileté d'exécution que je ne lui connaissais pas, mais je sentais que son esprit était impuissant à rendre une émotion saine. Sa musique était folle, ses idées heurtées, incompréhensibles, comme si elle eût eu l'intention de faire souffrir sans s'avouer vaincue par la souffrance.

Elle le fut enfin, car elle jeta le violon brusquement, et il me sembla qu'il se brisait en tombant. Je vis sur le massif d'arbres, en face de la maison, passer le reflet d'une lumière qui changeait de place dans sa chambre; mais Félicie marchait sans faire aucun bruit, comme une ombre.

Une grave inquiétude s'empara de moi. Je me demandai si ce chant bizarre, au milieu de la nuit, était un cri de révolte ou un adieu éperdu. Allait-elle essayer de fuir pour rejoindre Tonino? Mais Tonino ne voulait plus d'elle, j'en étais sûr. Se faisait-elle illusion sur son dégoût, ou prétendait-elle, par je ne sais quel parti extrême, le forcer encore à jouer la passion pour obtenir le repos de son ménage?

Je descendis sans bruit l'escalier, et dans l'obscurité je m'assis sur la dernière marche, près de sa porte. Elle ne pouvait pas faire un mouvement sans que je l'entendisse. A aucun prix, je ne voulais la laisser courir à sa honte et à sa perte. Chassée par Vanina, abandonnée par Tonino, elle n'aurait plus de refuge que dans le suicide, car je ne me sentais plus le courage de tolérer de nouveaux égaremens.

Il me sembla entendre pétiller du feu dans sa cheminée. Je m'avançai sur le balcon, et je vis en effet une raie de fumée sur le ciel clair et constellé. Elle brûlait sans doute des papiers, car nous étions en plein été, et à moins d'être très souffrante elle ne pouvait avoir besoin de se réchauffer. Une brise qui rabattit un instant cette fumée me fit saisir une odeur âcre qui n'était pas celle du papier, mais plutôt celle du linge brûlé. Je revins près de sa porte, j'entendis qu'elle ouvrait le verrou comme si elle se disposait à sortir. Ne voulant pas que sa fuite, si elle l'avait résolue, reçût le moindre commencement d'exécution, je fis du bruit avec mes pieds

pour l'avertir de ma présence, et je lui parlai à travers la porte, encore fermée, pour lui demander si elle était malade. — Non, répondit-elle d'une voix résolue; entrez si vous voulez!

— Pourquoi ne dormez-vous pas? lui dis-je en entrant; il faut que vous souffriez beaucoup, puisqu'en vous retirant vous éprouviez le besoin de dormir.

— Je ne souffre pas, dit-elle, vous le savez bien; vous avez dû entendre que je faisais de la musique, puisque vous ne vous êtes pas couché.

— J'étais inquiet de vous. Nous nous sommes quittés hier soir comme nous ne nous quittons jamais, vous m'avez froidement retiré votre main, et vous paraissiez irritée. Si je vous ai offensée, sachez que je n'avais pas, que je n'ai jamais eu d'intention cruelle envers vous. Je vous le jure, ne me croyez-vous pas?

— Sylvestre! s'écria-t-elle d'une voix sourde et âpre, vous pouvez jurer tout ce qu'il vous plaira, je ne vous croirai plus. Vous me haïssez au point que tantôt vous avez voulu vous ôter la vie. Montrez-moi votre poitrine! Ah! vous voyez que vous ne le voulez pas! Eh bien! je ne sais pas si vous êtes profondément ou légèrement blessé. Je crois que ce n'est pas dangereux, puisque vous voilà; mais ce qui est sérieux, c'est le chagrin qu'il faut avoir pour se déchirer comme vous l'avez fait. Tenez! je viens de brûler votre chemise que vous aviez ôtée en rentrant et jetée dans un coin de votre chambre sans vous soucier de ce que nos servantes penseraient de ces effroyables taches de sang. Le hasard m'a fait trouver cela, et je suis tombée comme morte, ne comprenant pas, croyant d'abord que quelqu'un avait tenté de vous assassiner. En revenant à moi, je me suis retracé votre désespoir de ce matin. Vous aviez cédé à mes caresses, à un reste d'amour, à un désir d'homme qui vit seul et triste depuis longtemps, et puis tout de suite l'horreur de moi vous est revenue, et, comme une espèce de saint ou une espèce de fou que vous êtes, vous vous êtes martyrisé la poitrine pour punir le cœur qu'elle contient d'avoir battu pour moi un instant! Vous voyez bien que je suis un monstre à vos yeux, et que vous feriez mieux de m'abandonner et de me fuir, ou de m'accabler de coups et d'injures que de me laisser voir et deviner le mal que je vous fais en vivant près de vous. Voyons, laissez-moi partir. Je ne peux plus rester ici, je serais méprisée de tous, car votre chagrin saute aux yeux. Tout le monde me demande pourquoi vous êtes si changé et tout à coup si vieilli. Vous ne vous apercevez pas que depuis deux mois vos cheveux sont devenus tout gris? Et cette chemise déchirée et sanglante que j'ai fait disparaître, comment eût-on expliqué cela? Croyez-vous que le départ de Tonino

n'ait pas fait parler? Vous vous imaginez avoir agi bien prudemment! Il y avait mieux que cela à faire, allez! Il fallait agir en homme qui aime. Il fallait tuer ce misérable que je hais, que je haïssais déjà, que j'ai toujours haï peut-être, et, après vous être vengé, il fallait me battre, me fouler aux pieds, me cracher à la figure, après quoi vous m'auriez pardonné, et vous m'aimeriez à présent comme avant ma faute, tandis qu'avec votre patience et votre vertu vous ne vous êtes pas exhalé (*sfogato*), et vous gardez sur le cœur un ressentiment qui vous étouffe et ne s'en ira jamais. Ce que je vous dis vous étonne, vous me trouvez sauvage. Eh bien! vous ne l'êtes pas, vous; aussi vous n'aimez pas, car l'amour est sauvage, et vouloir le moraliser c'est n'y rien comprendre et ne l'avoir jamais ressenti.

Elle parla longtemps encore en italien sur ce ton de reproche et d'invective, raillant ma conduite, méconnaissant ou dédaignant mon caractère, dépeignant l'amour dont elle prétendait être l'avocat ou la prêtresse avec des expressions mêlées de cynisme et de poésie vulgaire à la manière de Tonino. Elle était de son école depuis qu'elle avait été à son école. La corruption des mœurs avait porté ses fruits, elle avait gagné le cœur; ce cœur était gangrené, perverti, monstrueusement ingrat. D'une âme généreuse, d'une tête intelligente, d'une vie de force, de reconnaissance, de travail et de dévouement, il ne restait qu'une vanité de femme irritée et des désirs maladifs sans objet déterminé, puisqu'elle était désormais à qui voudrait la prendre.

Je l'écoutais en silence, avec stupeur. Le mépris entrait en moi et pesait sur ma pensée comme un bloc de glace. Je la regardais, je la trouvais laide dans sa beauté maigre et ardente. Demi-nue devant moi, elle ne songeait point à se couvrir, et sa nudité me choquait, moi son mari, comme une effronterie. La pitié me quittait. Elle n'était même plus ma pupille ou ma protégée; c'était pour moi comme une vieille maîtresse qui m'avait quitté par caprice, qui revenait à moi par ennui, et dont la galanterie malsaine me trouvait rassasié et indifférent.

Je ne pus lui répondre un seul mot : le dégoût est muet; il ne peut pas réveiller le chagrin ni la colère. Il n'y avait plus de langage possible entre nous. Nous ne nous serions pas compris.

Je me levai pour la quitter.

— Ainsi, me dit-elle exaspérée, il vous est indifférent que je parte ou que je reste?

— Je vous défends de partir, répondis-je froidement.

— Vous m'en empêcherez par la force, vous? allons donc!

— Je ne porterai jamais la main sur vous! J'appellerai vos gens

les plus devoués, je leur montrerai que vous êtes folle, et ils vous empêcheront de courir à votre déshonneur.

— Et vous me ferez enfermer?

— Je vous enfermerai, s'il le faut.

— Dans une maison de fous?

— Dans votre propre maison. Vous êtes assez riche pour être bien soignée et bien gardée.

— Et vous resterez là comme geôlier en chef?

— Je resterai à mon poste.

— Dix ans, vingt ans?

— Toute ma vie, s'il le faut.

— Et si je deviens folle furieuse?

— N'étant ni fou, ni furieux, moi, je vous ferai traiter avec une inaltérable douceur.

Elle éclata de rire. Ce rire affreux entra dans mon cœur comme une blessure mortelle, la dernière. Il palpita de douleur un instant et s'éteignit.

— Je ne veux pas partir, reprit Félicie avec une tranquillité épouvantable. Vous n'avez pas besoin de tant de vertu. Est-ce que vous allez me surveiller?

— Je sais que ce serait inutile, si vous étiez bien décidée à fuir; mais il serait toujours facile de vous rejoindre et de vous ramener, puisqu'on sait où vous iriez.

Elle s'élança sur moi, tomba à genoux et s'écria : — Sylvestre! un mot de colère, je t'en conjure; un seul mot de haine contre Tonino et de jalousie contre moi! sois homme! maudis ton rival et punis ta femme! Je croirai alors que tu m'aimes, et je t'adorerai!

— Ne m'adorez pas, lui dis-je. Je ne pourrais pas vous rendre ce que vous me donneriez.

Je la quittai ainsi. La mesure était comble. Le lendemain, je la retrouvai debout, vaillante, active, et comme étrangère au drame de cette nuit horrible. Elle avait toute sa présence d'esprit, elle commandait, elle travaillait, elle rangeait; elle était aimable par momens avec ses gens, et avec moi, devant eux, presque enjouée. Pensait-elle à mes menaces et voulait-elle me montrer qu'il ne serait pas aisé de la faire passer pour folle, si elle prenait la fuite? Je fus révolté de cette lâcheté. Elle savait que jamais je ne la traduirais comme coupable devant un tribunal. Allait-elle travailler à se faire haïr, à me mettre hors de moi, à lasser ma patience, à me rendre méchant? Me créer des torts envers elle était sa dernière ressource.

Elle l'essaya et elle échoua. Je me renfermai dans une politesse et dans une habitude de déférence inexpugnable. Le savoir-vivre est une forteresse dont les gens mal élevés ne connaissent pas la

solidité. Félicie fut vaincue et par momens touchée de ma patience à toute épreuve. Hélas! je n'y avais plus aucun mérite. Rien de sa part ne pouvait plus m'offenser, ni seulement m'émouvoir. Je ne l'aimais plus.

Et pourtant j'acceptais une tâche de dévouement qui pouvait absorber le reste de ma vie. Je ne pouvais ni ne voulais oublier que Jean Morgeron m'avait, par sa confiance et son amitié, légué cette tâche dont il m'avait donné le noble exemple. Félicie m'avait aimé autant qu'il était en elle d'aimer. Son affection m'avait rajeuni et enivré quelque temps; j'avais eu, grâce à elle, deux ans de bonheur, illusoire par le fait, mais réel pour moi, puisque j'avais eu la foi. De plus elle m'avait associé à une vie de bien-être dont je n'éprouvais nullement le besoin, mais qu'elle m'avait faite aussi douce et aussi honorable en apparence que possible.

Tout cela était gâté, souillé; mais, en m'engageant devant Dieu et devant les hommes à accepter et à garder ce que je croyais être un honneur et un bien, l'amour et les soins de cette femme, j'avais perdu, ce me semble, le droit de proclamer que c'était un mal et une honte. Je ne pouvais le constater qu'en secret; le lui dire à elle-même n'eût servi qu'à exaspérer la cruauté de ma situation.

Mon mariage avec elle était une erreur de mon jugement, une folie et une sottise pour parler le langage de la vie pratique. Il faut savoir subir les conséquences de ses propres fautes, et quand on n'a à se reprocher qu'un excès de candeur et de probité, on souffre de ses déceptions sans trop d'amertume, puisqu'on n'a point à en rougir vis-à-vis de soi.

J'avais été encore plus loin dans mon aveuglement. Je m'étais intéressé à Tonino, j'avais cru à sa sincérité. Je l'avais fait rentrer au bercail. Je m'étais livré pieds et poings liés à ce voleur de grand chemin, que, comme don Quichotte, j'avais eu le ridicule espoir de relever et purifier. Tout en pensant à ce type de l'idéal chevaleresque, je reconnaissais qu'il était plus grand que moi, car j'avais ouvert les yeux, et lui il ne les ouvrait pas. Jusqu'à la mort, il étreignait sa chimère : sublimité d'autant plus touchante qu'elle était plus inutile. Je n'étais réellement pas plus un fou incurable que je n'étais un saint absolu. J'étais un homme et je ne voulais pas cesser de l'être. Si la patience me semblait toujours un devoir, la fierté désormais me paraissait un devoir tout aussi sérieux. Ni vengeance ni faiblesse, voilà le cercle où je parvins à me renfermer.

En me sentant plus fort qu'elle, grâce à ce qu'elle appelait mon inertie, Félicie renonça bientôt à la pensée de lutter. Elle craignait d'ailleurs beaucoup le scandale, et quand elle s'était vantée à moi jadis de ne faire aucun cas de l'opinion, elle se mentait à elle-

même. Quand elle vit que, malgré ses prévisions, rien de nos malheurs domestiques n'était ébruité, elle travailla à paraître heureuse et me sut gré de la déférence de mon attitude vis-à-vis d'elle; mais le mal était trop profond pour être guéri par le traitement normal que dictait la logique naturelle. L'ennui s'empara de Félicie, et le besoin d'échapper à cette souffrance intolérable pour elle se fit sentir avec violence. Elle se reprit de folle passion pour moi, et m'imposa le supplice de lutter contre ses reproches, ses injures et ses pleurs.

Ma vie devint un enfer, et par momens je sentis ma raison se troubler; mais je vainquis l'enfer et ses larves. Je me mis à travailler sérieusement, à m'instruire pour mon propre bien, à élever mon caractère par la saine nourriture de l'esprit. Je ne cessai pas pour cela de veiller sur ma malheureuse compagne; je la soignais comme un malade, assidûment, consciencieusement, et avec une alternative d'indulgence et de sévérité, selon que je voyais l'opportunité d'une méthode ou de l'autre. Elle avait quelquefois besoin d'être grondée comme un enfant pour être empêchée de s'exaspérer. D'autres fois il fallait laisser passer la crise. Ces palliatifs gagnaient du temps. J'espérais toujours que le temps, c'est-à-dire l'âge, amènerait le calme. Un an se passa ainsi.

Un jour, elle me parut distraite et sombre; le lendemain et le surlendemain, elle le fut davantage. Elle se portait cependant aussi bien que possible. Je lui proposai une excursion pour la distraire, et contre mon attente elle accepta sans discuter. Nous partîmes en carriole avec un seul domestique qui conduisait un bon cheval. Nous descendîmes le versant des Alpes italiennes. Elle continua d'être morne et absorbée, mais elle fut très douce, et après trois jours de promenade sans fatigue et sans émotion elle revint chez elle sans plaisir et sans chagrin apparens. Elle se coucha de bonne heure en rentrant, et rien ne put me mettre sur mes gardes. Je me couchai aussi dans la chambre au-dessus de la sienne. La maison, haute et étroite, n'était pas distribuée de manière que nos appartemens fussent contigus.

Il y avait si longtemps que son humeur emportée et fantasque ne m'avait laissé de répit, que je dormis profondément cette nuit-là.

Le matin, comme le premier rayon du soleil frappait sur mes rideaux, je me levai suivant ma coutume. Félicie était ordinairement plus matinale que moi, elle était debout dès la pointe du jour. Je fus surpris, en descendant, de ne pas l'entendre remuer; j'approchai l'oreille de sa serrure. J'entendis sa respiration plus égale et plus forte que de coutume. C'était le signe d'un bon sommeil.

Je marchai légèrement, et je descendis au jardin. Quelques instans après, je vis passer le vieux médecin qui commençait sa tournée. Je l'appelai, et nous causâmes de la santé de Félicie. Il m'approuva de l'avoir fait promener et me conseilla de réitérer les excursions. Il l'avait vue quelques jours auparavant, il la trouvait très bien. Je crus devoir lui dire pourtant qu'elle était plus triste que de coutume et comme indifférente à tout ce qui d'ordinaire réagissait sur elle. Je lui fis même observer que ses fenêtres n'étaient pas encore ouvertes. C'était la première fois que je la voyais dormir aussi tard. Enfin je le priai d'attacher son cheval à la porte et d'attendre un peu avec moi que ma femme fût visible. Il y consentit.

Une demi-heure s'écoula. Nous parlions d'elle. — Vous avez suivi mon conseil, me disait Morgani; vous avez, par je ne sais quel moyen et sous je ne sais quel prétexte, — cela ne me regarde pas, — empêché le retour de Tonino; vous avez bien fait. Ce drôle lui a causé de grands chagrins, et si elle n'eût été une femme forte comme elle l'est, il eût pu l'entraîner dans de grands malheurs. A présent tout va bien : elle est calme, vous voyez, elle dort le matin. Elle vous paraît morne, c'est l'activité fébrile qui cède. Ne vous inquiétez pas, vous l'avez soignée et traitée avec l'intelligence du dévouement. Vos peines ne seront pas perdues; bientôt vous en recueillerez le fruit.

Ainsi parlait le médecin, et Félicie ne s'éveillait pas. Il s'étonnait de mon inquiétude; je le priai de m'attendre. Je rentrai dans la maison, j'allai frapper à la porte de Félicie; on ne me répondit pas. Les servantes alarmées me dirent qu'elles avaient déjà frappé inutilement, que la maîtresse était enfermée, qu'elle ne dormait pas, car elles l'avaient entendu remuer, mais qu'elle ne voulait pas répondre et qu'elles ne savaient que faire.

J'enfonçai la porte. Félicie était assise sur un fauteuil auprès de la table, la tête appuyée sur ses mains, les membres tellement roidis que je ne pus changer son attitude; puis tout à coup le corps s'assouplit, la peau brûlante se refroidit rapidement, la tête se laissa relever, les yeux s'ouvrirent, et les lèvres articulèrent des mots confus.

Morgani, attiré par le bruit que j'avais fait pour enfoncer la porte, s'élança vers moi et me dit : — De l'air, de l'air! elle étouffe. Pendant que j'ouvrais la fenêtre, Félicie expirait dans ses bras. Le docteur éperdu me montra d'un geste expressif une lettre ouverte et un verre vide sur la table. Je respirai d'abord le verre, il avait contenu du laudanum. Je jetai les yeux sur la lettre : elle était adressée à Tonino; je m'en saisis, je la cachai dans ma poche.

— Il faut la lire, me dit Morgani.

— Elle n'est pas pour moi.

— N'importe, il faut savoir si elle s'est donné la mort volontairement.

— Il n'y a pas à en douter, repris-je en lui présentant le verre; mais ne pensez pas à cela maintenant. Agissez, agissez vite! la mort n'est peut-être qu'apparente.

Tout fut inutile, Félicie était morte. La mort a cela de grand et de sacré qu'elle raie comme d'un trait de plume les comptes les plus impossibles à régler durant la vie; on sent tellement le souffle de Dieu passer en soi en voyant s'accomplir ce mystère, que tout souvenir terrestre, tout ressentiment fondé s'efface dans le recueillement du pardon. La mort rend tout à coup respectable l'être dégagé des étreintes de la souffrance; elle met la pâleur de l'ascétisme et la tranquillité du juste sur les fronts dévastés par le vice et dans les traits naguère contractés par la fureur. Doublement coupable dans la vie et dans la mort, puisqu'elle finissait par le suicide, Félicie, couchée dans ses draps blancs et couverte de fleurs, était redevenue si belle et si pure que je baisai respectueusement son front et ses mains glacées sans me rappeler le mal qu'elle m'avait fait et sans me préoccuper de celui qu'elle voulait me faire en quittant volontairement la vie.

Sans doute il y avait là un dernier, un sanglant reproche qu'elle croyait devoir m'atteindre. Je ne voulus pas le savoir, je ne voulus pas y songer avant d'avoir rendu à son corps les honneurs de la sépulture. Je veillai près du lit funèbre, j'imposai silence aux cris, aux questions, à toutes les manifestations bruyantes. Morgani me marqua beaucoup d'affection et ne me quitta presque pas. Il était inquiet de ma résignation et craignait une réaction violente. Il craignait aussi autre chose; quand nous revînmes du cimetière, il me parla ainsi : — Je n'ai pu cacher aux autorités légales la cause de la mort. Non-seulement vous, mais encore toutes les personnes qui entouraient et servaient cette pauvre femme sont tellement à l'abri du soupçon que l'on a consenti à me laisser attribuer cette mort à une attaque d'apoplexie foudroyante, dont au reste l'aspect du cadavre offrait les symptômes frappans. Je m'engage sur l'honneur à ne dévoiler le secret du suicide que dans le cas où la justice croirait devoir faire des recherches ultérieures. Cela n'arrivera pas, si quelque personne malintentionnée ne s'en mêle pas; mais je crois Tonino capable de tout. Il faut que vous lisiez la lettre que votre femme lui a écrite au moment de se tuer. Je l'exige pour vous, pour moi, pour la vérité. Dans ce dernier écrit, elle doit avoir exprimé sa résolution de mourir; c'est une preuve de votre innocence dont vous ne devez pas vous dessaisir pour la mettre dans les mains

d'un homme qui sera votre ennemi, s'il croit n'y rien risquer, et si son intérêt l'exige.

Le nom de Tonino me fit hausser les épaules. — Tonino étant le seul héritier de ma femme, répondis-je, ne deviendrait mon ennemi qu'en cas de contestation de ma part, et il n'en sera pas ainsi.

— Et pourquoi donc? Votre femme doit avoir pris des dispositions pour vous assurer sa fortune ou tout au moins l'usufruit.

—Ma femme savait que ces dispositions seraient un outrage pour moi. Elle ne les a pas prises.

— Un outrage! s'écria le docteur; pourquoi donc un outrage?

— Parce qu'elle avait commis une faute dans sa jeunesse et que je l'avais épousée à la condition de ne rien recevoir d'elle ni durant sa vie, ni après sa mort.

— Vous êtes fou, dit Morgani, mais logique dans votre folie, et je vous respecte, Sylvestre!... Mais qu'allez-vous devenir?

— Rien. Je resterai ce que je suis : un homme qui aime le travail et qui n'a pas besoin de bien-être.

— Mais l'âge viendra, malheureux! votre santé a souffert dans ces derniers temps.

— Ne vous inquiétez pas de moi. Je vous jure que je ne connaîtrai pas la misère ou que je la subirai sans qu'elle paraisse.

— Comment ferez-vous?

— Je ne demanderai rien à personne et ne me plaindrai jamais.

— Venez, Sylvestre, venez demeurer avec moi. Je suis seul, j'ai quelque aisance. Je vous apprendrai la médecine, vous m'apprendrez tout le reste. Nous vivrons et mourrons ensemble, ce sera moins triste que de vivre et de mourir seuls.

— Merci, mon ami; mais je ne saurais rester dans ce pays. Il faut que je le quitte et n'y revienne jamais.

— Oui, je comprends. Pourtant... ne maudissez personne! ne haïssez pas le souvenir de votre femme!

— Je ne le hais pas. Pourquoi supposez-vous...

— Sylvestre, c'est assez dissimuler vis-à-vis l'un de l'autre! Vous saviez tout, elle me l'a dit la dernière fois que je lui ai parlé. Moi aussi je savais tout, et depuis longtemps. Il faut savoir pardonner; il y a des fatalités d'organisation devant lesquelles le médecin est forcément matérialiste... Et si je vous disais que, vous-même, vous avez subi cette fatalité en causant le dégoût de la vie qui a porté votre femme au suicide?

— Elle vous l'a dit?

— Non, mais elle m'a répété trois fois : « Il ne peut plus m'aimer! »

— S'est-elle plainte de mes reproches, de mes emportemens?

— Oh! bien au contraire! Elle vous rendait pleine et entière justice! C'est pourquoi je vous répète : Lisez la lettre et gardez-la; elle contient probablement quelque allusion à une faute dont vous voulez certainement annuler tout vestige.

— Mais si c'est un testament en faveur de Tonino, comme tout me porte à le croire?

— Eh bien! qu'importe? Dans ce cas, vous le remettrez fidèlement et vous saurez ce que vous faites.

L'avis était bon. Quand je fus seul, j'ouvris la lettre, qui était à peine pliée et nullement cachetée. Félicie avait certainement voulu que cet écrit passât sous mes yeux.

LETTRE DE FÉLICIE.

« Plus d'espoir, plus du tout... Il ne m'aime plus, il ne m'aimera plus jamais! Son cœur est mort, nous l'avons tué. Depuis un an, je lutte pour retrouver son affection ou pour éteindre celle que j'ai pour lui; je m'efforce de le haïr, par momens je le hais. Une femme peut-elle pardonner le plus sanglant des outrages, l'indifférence? Et pourtant je vais mourir pour qu'il me pardonne, à moi! Morte, il me plaindra peut-être, il aura peut-être quelque regret, quelque pitié, il se souviendra de m'avoir aimée, il oubliera mon crime; il me gardera dans son cœur, purifiée par le châtiment qu'il n'a pas voulu m'imposer et que je me serai infligé à moi-même. La mort! c'est tout ce que je peux faire, puisque ma vie ne peut rien réparer. J'ai voulu t'écrire cela. Je ne veux pas que tu croies que je meurs pour toi et que je te regrette. Non, je te méprise et te maudis. Et ne crois pas non plus que je sois en colère contre toi; j'ai essayé de te pardonner et de t'aimer encore; que n'ai-je pas essayé depuis un an pour échapper à l'horreur de l'isolement! Tout a été inutile. Le dégoût que j'inspirais à Sylvestre, j'ai senti que je l'éprouvais pour toi. Lâche! tu vas venir recueillir mon héritage, n'est-ce pas? Tu vas habiter ma maison, ta femme dormira dans mon lit à tes côtés! et toi, tandis qu'elle reposera à ta droite, verras-tu à ta gauche le cadavre que je serai tout à l'heure?

« Oh! mon Dieu, mourir déjà, moi jeune encore et si forte, si remplie de volonté! Je ne peux pas m'imaginer ce que c'est que d'être mort. Je me jette dans l'inconnu comme quelqu'un qui se précipiterait dans les ténèbres, sans savoir s'il tombe dans un abîme ou dans le vide. Peut-être ne tombe-t-on pas du tout! On se retrouve peut-être debout et actif, devant quelque tâche nouvelle, avec d'autres êtres, d'autres souffrances, d'autres idées. Ah! pourvu

qu'on oublie cette vie que je vais quitter! Je n'ai pas d'autre désir, oublier! Ne plus savoir que je suis souillée et méprisée! A ce prix, j'accepterais avec joie les plus atroces tortures et même les feux et les épouvantes de l'enfer.

« Ah! je ne sais pas s'il y a un Dieu, mais je sens qu'il y a une justice, car j'ai été bien punie. Après avoir été si heureuse, si aimée, si honorée, se voir seule et dédaignée, et sentir qu'on ne peut plus rien pour reconquérir l'estime!

« Il n'y pouvait rien non plus, lui! il voulait m'aimer, il y avait entre lui et moi quelque chose qui le repoussait. Il me l'avait bien prédit que, le jour où il ne m'estimerait plus, je lui deviendrais étrangère et indifférente. Tout cela, c'est ma faute. J'aurais dû t'épouser et te tromper pour lui. Tu me l'aurais pardonné, toi qui n'as pas de cœur et que l'argent console de tout. Voilà ce que je pense de toi, voilà mon adieu. Il le lira, lui à qui je n'ose plus parler. Il crachera sur ton nom et sur mon héritage, qui salirait ses mains pures; mais il ne crachera pas sur ma tombe. Il y mettra des fleurs, une larme peut-être!... Ah! Sylvestre, si vous saviez comme je vous aimais!.. Mais vous ne pouvez pas le croire, vous ne comprenez pas qu'on aime et qu'on trahisse... — Vous... non, je ne veux pas lui parler, je l'irriterais. Tout ce qui est moi vivante lui est amer et repoussant. Allons, il faut mourir. J'ai horreur de la mort pourtant, et je n'aurais jamais cru en venir là! J'ai été si souvent et si longtemps malade que je comptais sur elle pour me délivrer de mes tourmens... Mais je guéris, je ne souffre plus de mon corps, et mon âme me torture. Il faut que je me la donne à moi-même, cette mort dont j'ai peur!... Eh bien! raison de plus : si j'avais envie de mourir, si je me sentais épuisée, infirme, lasse d'agir, où serait le courage, où serait ma punition?

« ... C'est fini, j'ai bu. Vais-je souffrir? Sera-ce long? Je sens de la force à présent, je vois clair dans ma vie, je n'ai pas d'excuse. Sylvestre, admirable; toi, infâme; moi... l'orgueil m'a empêché d'accepter ma déchéance. J'ai sans doute commis un grand crime; mais à quoi bon s'humilier, puisque rien ne peut l'effacer? La mort seule... Ah! mourir vite! — Oui... bientôt. Je ne peux plus penser. — Tout est lourd. Tout m'écrase. L'air m'écrase. Tout me... rien ne... Félicie... trente-deux ans... morte le... je ne sais plus. »

Je relus plusieurs fois cette lettre navrante, je la recopiai pour la conserver, et j'envoyai l'original, comme lettre de faire-part, à celui dont l'amour avait tué Félicie.

Je me demandais cependant avec effroi si je n'étais pas, autant que lui, le meurtrier de cette infortunée. Par le fait, hélas! oui! Si j'avais pu lui rendre mon amour, elle eût pu vivre. Je ne croyais

plus au sien; il était mêlé, depuis une année, de trop de colère et de ressentiment. L'orgueil blessé avait amené la haine et le désespoir. Si j'avais su feindre, je l'aurais sauvée; mais il est des natures qui ne peuvent pas mentir et qui l'essaieraient en vain. Pouvais-je me reprocher de n'être pas un hypocrite? Et même, au-delà de la mort, pouvais-je faire grâce à cette femme qui n'avait pas voulu accepter la conséquence inévitable de son égarement, et qui semblait chercher à me punir de sa faute en m'infligeant un éternel remords?

Je fis grâce pourtant. Je sentis dans ce suicide le côté mal éclairé, mais réel, d'une grandeur native. Félicie avait aspiré à l'idéal sans le bien connaître. Elle avait eu soif d'honneur, elle avait cru qu'on peut le perdre et le retrouver, puisque, déjà déchue, elle avait gagné mon respect et reçu ma foi. Elle n'avait pas été libre de réfléchir au jour de la seconde chute, et après cette chute elle avait été moins libre encore de comprendre sa situation et la mienne. La lumière de l'âme ne traverse pas impunément certaines ténèbres. La conscience s'oblitère, le flambeau intérieur pâlit de plus en plus. Dans ce demi-jour de sa raison et de son affection pour moi, elle avait espéré se purifier par une mort qu'elle jugeait héroïque, et dont l'athéisme n'avait pas empêché l'épouvante. Cela était affreux, mais elle avait certes cru faire le contraire d'une lâcheté, puisqu'elle comptait sur le sacrifice de sa vie pour se racheter à mes yeux. Pauvre Félicie!

Je rangeai avec un soin respectueux la chambre où elle avait dormi son dernier sommeil, et quand la nuit fut venue, je remplis son dernier vœu en portant des fleurs sur sa tombe. J'y pleurai de toute la pitié de mon âme, et je lui envoyai avec ferveur le pardon absolu qui peut et doit franchir l'horizon de cette vie.

Je me retirais, vers minuit, quand je trouvai un homme qui s'effaçait pour ne pas se croiser avec moi à la porte du cimetière. Je le reconnus malgré le soin qu'il prenait de se cacher. C'était Sixte More. — Pourquoi m'éviter? lui dis-je. Il n'y a plus de mauvais souvenirs au seuil de ce triste lieu.

Il se jeta dans mes bras en pleurant; il avait beaucoup aimé Félicie.

— Monsieur Sylvestre, dit-il en m'emmenant un peu plus loin au dehors, il faut que vous sachiez tout. Ce n'est pas la bassesse de son amant, ce n'est pas la fierté de son mari, c'est moi, ce sont mes menaces qui l'ont tuée!

— Ce n'est pas vrai, Sixte, c'est impossible! vous n'avez pas manqué à votre serment?

— Je n'avais pas juré de ne lui rien dire, à elle! J'étais libre de

lui remontrer sa faute et de lui reprocher le malheur de ma vie. Le hasard nous a mis en présence l'un de l'autre, il y a huit jours, dans un endroit désert où elle errait un peu en folle et où je confesse que je n'ai pas cherché à l'éviter. J'étais malheureux, allez! malheureux par elle, et depuis si longtemps! Il m'a bien fallu lui dire qu'elle avait trompé un homme juste, qu'elle regrettait un misérable, et que, si elle était ma femme, je la couperais par morceaux. Elle a eu peur de moi. Elle a voulu m'adoucir, et elle m'a rendu encore plus fou, car elle a été coquette et elle a menti. Elle a prétendu m'avoir aimé, elle m'a donné à entendre qu'elle pourrait m'aimer encore. J'ai bien vu son manége, je l'ai appelée lâche. Enfin... tuez-moi, si vous voulez; à présent je suis dégoûté de la vie, moi aussi; je ne me défendrai pas. Cette femme m'avait ôté la raison. Elle m'a rendu coupable envers vous qui m'aviez épargné et traité en homme. Elle ne m'aimait certes pas, elle me l'a dit ensuite. Elle n'a plus voulu me revoir. Elle m'a écrit qu'elle se tuerait. Je n'y ai pas cru, et elle s'est tuée. Eh bien! vengez-vous sur moi. Cette femme avait des passions terribles; elle avait déjà été à moi avant d'être à Tonino et à vous. Je voulais l'épouser; c'est elle qui m'a refusé en me mettant au défi de la trahir. Tuez-moi, vous dis-je, ou plutôt laissez-moi vivre encore huit jours, car j'ai un devoir à remplir; il faut que j'en finisse avec celui qui nous a outragés tous les deux.

— Parlez encore, répondis-je, je ne veux pas de réticences, je veux savoir si je n'ai aucun reproche à me faire de la mort de cette malheureuse. Dans cet endroit désert, il y a quinze jours, elle s'est donnée à vous?

— Oui.

— Par peur de vos menaces?

— Par peur de mes révélations; mais je ne la menaçais pas de cela, j'étais lié par ma parole.

— De quoi donc la menaciez-vous?

— D'aller chercher querelle à Tonino afin de pouvoir le tuer.

— Et vous avez mis pour condition à votre pardon qu'elle vous appartiendrait?

— Non! cela je le jure devant Dieu, non! je ne faisais pas de conditions, je ne lui demandais rien, je ne voulais rien d'elle. C'est elle qui m'égarait le cœur et l'esprit avec des regards et des paroles auxquels un homme follement épris ne peut pas résister. Donc c'est moi qui suis coupable, mais pas avec préméditation, et quant à vous... eh bien! vous êtes coupable aussi, vous, à votre manière, je ne peux pas dire autrement... Il fallait redevenir l'amant de votre femme. Ses passions ne se seraient pas égarées.

— Un mot encore. Vous êtes exalté, mais vous êtes sincère. Après avoir reçu les derniers embrassemens de cette femme que vous n'estimiez pas, que vous êtes-vous dit l'un à l'autre? L'avez-vous bénie du bonheur qu'elle venait de vous donner? Vous a-t-elle promis d'avoir confiance en vous? Vous êtes-vous quittés, elle touchée de votre amour, vous fier de vous-même? Y a-t-il eu dans vos âmes un moment, un seul moment d'oubli du passé et d'espoir de réconciliation dans l'avenir?

— Non! nous avions tous deux de la rage, de la honte et de la haine. Je lui ai dit : Va-t'en, ne me parle pas! Je te jetterais dans le torrent.

— Et elle alors?

— Alors elle, se cachant la figure avec ses mains, elle s'est enfuie sans se retourner.

— Et depuis vous avez pourtant demandé à la revoir?

— Pour l'assassiner, oui, c'était devenu mon idée fixe.

— Eh bien! Sixte, voilà l'effet de l'amour qui survit à l'estime, et voilà pourquoi je n'ai pas voulu, je n'ai pas dû redevenir l'amant de ma femme. Allez-vous-en. Ne profanez pas sa tombe par vos adieux. Vous n'avez pas le droit de prier pour elle. Je vous défends d'approcher de la terre où elle repose. Je vous défends aussi de vous venger de Tonino. Je ne puis punir ni lui ni vous, sans attenter à la mémoire de Félicie dans l'estime publique. C'est la seule chose qui lui reste. Que ses secrets soient morts avec elle. Au nom du Dieu clément qui a repris son âme et dont nous ne connaissons pas les desseins sur elle, je vous commande de laisser vivre Tonino. Félicie n'appartient plus ni à lui, ni à vous, ni à moi.

Sixte baissa la tête et se retira en silence. Je ne l'ai jamais revu.

Je voulus encore absoudre celle dont je venais d'apprendre un nouvel égarement. J'allai cueillir une poignée de fleurs dans le pré voisin, et je retournai les répandre sur sa fosse en lui disant : « Oublie ma blessure et que Dieu guérisse la tienne! »

Le lendemain, je vécus comme dans un rêve, presque sans conscience de ce qui se passait autour de moi. On me demandait des ordres, et je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Enfin je fis un effort pour secouer cette torpeur. Je donnai toutes les clés et la gouverne de toutes choses au plus ancien et au plus honnête de nos serviteurs, après quoi, ne prenant avec moi que quelques hardes nécessaires et mes papiers personnels, j'allai attendre chez le docteur le droit de m'en aller, sans que mon départ ressemblât à une fuite.

Trois jours après, Tonino arriva. Il n'osa demander à me voir, et pourtant, dès qu'il se vit maître des biens dont il avait peut-être

craint d'avoir à partager avec moi la jouissance, il s'effraya de sa richesse mal acquise et songea à m'offrir une pension. Cette dernière lâcheté lui vint à l'esprit. Morgani savait trop quelle serait ma réponse pour se charger de la commission, il lui refusa dédaigneusement de m'en parler.

Dès que je sus Tonino en possession de la fortune des Morgeron, j'embrassai le docteur et je partis en secret. J'étais aimé dans le pays, et je ne voulais pas de scènes d'adieux, je ne voulais pas qu'on plaignît ma pauvreté, qu'on admirât mon désintéressement, qu'on me rendît compte des faits et gestes du nouvel héritier, et qu'on crût m'être agréable en le dénigrant. A certaines tristesses il faut la solitude, à certaines fiertés le silence. Je m'en allai par le glacier, après avoir pris quelques momens de repos aux chalets Zemmi. Le soleil était chaud, mais j'évitai l'ombre du rocher de la Quille. Il y avait là pour moi un souvenir empoisonné. Je regardai le ciel, les cimes, les aigles qui planaient, les bois de la région inférieure qui me cachaient la maison et l'île, la prairie mollement ondulée sous mes pieds, et au loin les massifs superposés des Alpes italiennes. Tout cela était beau et grand. La nature était innocente de mes maux. Je n'avais reçu d'elle que des sourires, des enseignemens et des forces. Je n'avais plus un seul ami sur la terre, car, moi aussi, j'étais mort pour tous ceux avec qui je venais d'être doux, humain et juste pendant cinq ans.

Ne devant et ne voulant jamais les revoir, jamais leur donner signe de vie, jamais rien savoir de ce qui se passerait sur ce coin de terre où j'avais compté finir mes jours, j'allais être un peu regretté et vite oublié. On ne s'occupe guère de ceux qui ont du courage et qui ne veulent pas qu'on les plaigne. Donc je me retrouvais après cinq ans aussi seul, aussi inconnu, aussi livré à moi-même que le jour où j'avais dormi à l'auberge du Simplon et rencontré le pauvre Jean.

Tous mes liens alors étaient brisés dans la vie et dans la société. Ils l'étaient de nouveau et plus encore. Tout pour moi était le passé, rien n'était l'avenir. Il est peut-être impossible de se figurer une existence plus amère, une situation plus alarmante.

Eh bien! je repris mon paquet et mon bâton ferré, je marchai sur la glace, et puis sur le gazon des sentiers, et puis sur la poussière des routes. Je marchai jusqu'au soir, et, le soir venu, je dormis sans rêver. Et le jour suivant je vis lever le soleil éblouissant dans un site sublime; alors je ne sais quelle vigueur morale et physique rentra dans tout mon être. Je retrouvai cet élan de joie mystérieuse qui m'avait surpris le jour de la découverte de mon malheur. Je me sentis heureux d'exister, heureux d'avoir à recommencer à vivre, heureux même d'avoir déjà vécu.

Moi heureux? Pourquoi? De quoi? Comment cela pouvait-il être? Étais-je donc un cœur glacé, un stupide égoïste? Non; je ne crois pas. Je ne me faisais pas d'illusions sur la difficulté de vivre encore, car, quelque chose qui pût m'arriver, une existence nouvelle quelconque allait me créer de nouveaux devoirs. Je ne possédais absolument rien, et, ne fût-ce que le devoir de travailler, il allait falloir m'y soumettre le lendemain, peut-être le jour même. Tout homme nouveau que j'allais rencontrer et à qui j'aurais affaire serait un étranger pour moi, et il allait falloir établir un lien moral entre cet homme et moi; ce serait une lutte, quel que fût cet homme. Il y avait vingt chances contre une que j'inspirerais la méfiance d'abord, comme tout homme sans appui et sans ressources qui demande du travail.

Rien de tout cela ne me causait le moindre effroi, j'avais la force et la volonté de travailler, je savais travailler. J'étais certain de me rendre utile et de forcer les autres à m'être utiles par conséquent. N'eussé-je pas eu la force d'assurer ma vie, rien n'était si simple que de me coucher dans un fossé et d'y mourir en paix, si aucun passant de bon cœur ne m'eût relevé. Ma situation morale et sociale offrait cet avantage que la mort ne pouvait pas être un malheur pour moi. De quoi donc pouvais-je me réjouir en sentant rentrer en moi la force d'être encore moi, tant qu'il plairait à Dieu que je fusse un habitant de ce monde?

Je vais essayer de vous le dire : je n'étais pas mécontent de moi. J'avais sans doute manqué de prévoyance, de pénétration, de charme suffisant pour convaincre, de science morale et intellectuelle pour guérir; mais, n'étant pas orgueilleux et ne voyant en moi qu'un homme ordinaire, je pouvais me rendre ce témoignage que j'avais tiré de mon propre fonds tout ce qu'il m'était possible de consacrer au vrai et au bien. J'avais commis des fautes de jugement, jamais mon cœur ne s'était égaré, et tout ce qui constitue l'être moral avait fait ce qu'il avait pu faire de mieux, aucune passion mauvaise n'avait terni la conscience.

La conscience, mes enfans! s'écria le vieux Sylvestre en achevant son récit et en se levant avec la vigueur d'un jeune homme malgré ses soixante-quinze ans; la bonne conscience est ce quelque chose de vrai et de lucide, ce pur talisman, ce classique miroir de l'âme qui fait paraître les choses telles qu'elles sont : la nature belle, l'homme perfectible, la vie toujours acceptable, et la mort souriante.

GEORGE SAND.

Palaiseau, 15 mai 1866.

LA
PHILOSOPHIE POSITIVE

M. AUGUSTE COMTE ET M. J. STUART MILL.[1]

A LA VEUVE D'AUGUSTE COMTE.

I.

Une réponse (mon présent travail est une réponse) fait nécessairement des détours, des écarts, des excursions. Pour obvier à cet éparpillement, je pose tout d'abord le point du débat. La philosophie positive est-elle une manière de concevoir le monde ou une manière de concevoir l'homme? Cette question, à part un incident considérable sur la sociologie, est au fond de toute la discussion.

M. J. Stuart Mill vient de publier un travail considérable sur M. Comte et la philosophie positive (2). Ceux qui s'occupent de philosophie positive, de M. Comte et de M. Mill, connaissent les rapports que ces deux hommes ont eus ensemble. M. Mill reçut une grande lumière des ouvrages de M. Comte; il le témoigna dans son *Traité de logique*. On peut voir, dans mon livre sur Auguste Comte, toute cette histoire, nombre de lettres dont je dois la communication à la bienveillance de M. Mill, et l'indice des assentimens et

(1) La *Revue* a souvent critiqué la philosophie positive, ses adversaires ont eu à diverses reprises la parole sur ou contre le système de M. Auguste Comte; il était de toute justice de l'accorder à l'un de ses plus éminens défenseurs.

(2) *Auguste Comte and Positivism*, London 1865.

dissentimens que son nouveau travail a pour but d'exposer dans tout leur jour et dans leur forme définitive.

Malgré les dissentimens, cette publication a été favorable à la philosophie positive. Le nom de M. Mill, justement célèbre, a agrandi pour elle le champ de la publicité. C'est quelque chose, car en tous lieux se trouvent des esprits qui l'ignorent, mais qui, impatiens de théologie et de métaphysique, sont curieux de ce qui se propose pour les remplacer.

Ce nouveau travail de M. Mill a produit en moi des impressions diverses : tantôt j'ai voulu le traduire, tantôt j'ai voulu le combattre, suivant qu'il m'attirait ou me repoussait; mais cela n'a pu durer. Il fallait ou que M. Mill m'attirât de son côté, ou que M. Comte me retînt du sien. Voilà bien des occasions où je suis amené à faire passer par une épreuve rigoureuse mon adhésion aux dogmes fondamentaux de la philosophie positive. Cette fois l'épreuve à laquelle M. Mill présidait a été particulièrement sévère; mais cette fois encore mon esprit s'est confirmé dans cette adhésion, et, rassemblant mes forces, j'ai informé M. Mill que je tenterais de lui répondre comme on répond à un homme qu'on admire et qu'on aime.

Inséré dans la *Revue de Westminster*, réimprimé à part en Angleterre, bien accueilli à New-York, l'ouvrage de M. Mill a obtenu un notable succès. Ce serait scinder le témoignage que d'attribuer le succès, indépendamment du talent et du renom de l'auteur, à ce que M. Mill dit en faveur de l'œuvre de M. Comte, car il y approuve de grandes choses; mais ce serait le scinder aussi que d'attribuer le succès à la critique qu'il en fait. Louange et critique ont attiré l'attention, car le public sait qu'un débat entre la théologie, la métaphysique et la science, tel que le condense et le résume la philosophie positive, est une grosse affaire. M. Comte, dans sa première carrière, immolant tout à son œuvre, personnalité et succès, déclarait se contenter de cinquante lecteurs en Europe. Les temps ont fait plus, les temps ont fait mieux; pourtant la philosophie positive reste toujours la grande nouveauté, ne récompensant ceux qui la servent que par le sentiment de l'avoir servie.

Je suis un disciple de la philosophie positive; M. Mill en est un critique, critique qui y est très versé, dont le mode de penser la côtoie, mais enfin qui serait fâché que l'on crût qu'il lui appartient, et c'est à lui-même sans doute qu'il fait allusion quand il dit : « Bien que le mode de penser désigné par les termes *positif* et *positivisme* soit très répandu, on connaît mieux, comme c'est l'ordinaire, les mots eux-mêmes par les adversaires que par les partisans, et plus d'un penseur qui jamais n'a donné ni à lui ni à ses opinions cette qualification, se gardant soigneusement d'être confondu avec ceux qui se la donnent, se trouve quelquefois à son dé-

plaisir, bien qu'avec un instinct assez juste, classé parmi les positivistes et attaqué comme tel. » Pour achever de caractériser la position, je note les paroles où il exprime que l'œuvre de M. Comte est une vue saine de philosophie avec un petit nombre d'erreurs capitales. Je m'efforcerai tout à l'heure de montrer que là où la critique est juste l'erreur n'est pas capitale, et que là où l'erreur serait capitale la critique n'est pas juste.

Après avoir rappelé que M. Comte aimait à considérer Descartes et Leibnitz comme ses principaux précurseurs, M. Mill, qui trouve en effet beaucoup de ressemblance entre eux et lui, esquisse brièvement le parallèle. « Ils avaient, comme lui, une puissance extraordinaire d'enchaînement et de coordination; ils enrichirent le savoir humain de hautes vérités et d'importantes conceptions de méthode; ils furent, de tous les grands penseurs scientifiques, les plus conséquens — et pour cela souvent les plus absurdes, parce qu'ils ne reculèrent devant aucunes conséquences, bien que contraires au sens commun, qui découlaient manifestement de leurs prémisses. » Cela est vrai de Descartes et de Leibnitz; mais cela est-il vrai de l'œuvre de M. Comte? Ils furent les plus conséquens et pour cette raison souvent les plus absurdes..... Non, ce n'est pas pour cette raison. La conséquence est la première qualité d'un philosophe, et philosopher sans elle est une chétive besogne. L'absurdité de Descartes et celle de Leibnitz, auxquelles M. Mill fait allusion, sont pour l'un la doctrine de l'automatisme des bêtes, et pour l'autre l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps. Descartes, dans sa philosophie toute psychologique, se fondait exclusivement sur le témoignage de l'âme humaine; mais ce témoignage se trouvait inquiété par toutes ces apparences d'âmes que présentent les animaux avec leur sensibilité, leur moralité, leur intelligence, moindres sans doute que chez l'homme, mais de même apparence. Il se débarrassa de l'obstacle en le niant, soutint que les animaux étaient des machines, fut conséquent, révolta le sens commun, et ne douta pas que la vérité suprême qu'il croyait tenir n'emportât tôt ou tard l'exception gênante et inexpliquée qui se rencontrait dans la nature des bêtes. Il en est arrivé tout autrement, et c'est l'exception qui a emporté le prétendu principe; la science postérieure a reconnu que, puisqu'il n'existe aucune différence anatomique absolue entre le cerveau de l'homme et le cerveau des bêtes, et non plus aucune différence fonctionnelle absolue par rapport aux facultés, les phénomènes sont de même ordre, et qu'une psychologie qui nie ce fait, une philosophie qui se fonde sur cette psychologie, sont avortées. L'erreur de Descartes n'est pas d'avoir été conséquent, c'est d'avoir eu un faux principe.

Il n'en est pas autrement de l'harmonie préétablie de Leibnitz. Ce philosophe admettait en toute chose une suffisante raison; suivant lui, Dieu était la suffisante raison de l'univers, et chaque être, chaque phénomène avait en soi une suffisante raison particulière qui était pour cet être, pour ce phénomène, ce que Dieu était à l'univers, c'est-à-dire sa cause et son explication. Venant à l'esprit et à la matière, il les trouva agissant l'un sur l'autre, l'esprit sur la matière, la matière sur l'esprit, et il lui fut impossible de découvrir dans leurs attributs respectifs aucune suffisante raison pour expliquer cette action mutuelle. Ainsi acculé, Leibnitz recourut à la toute-puissance divine, recours naturel et toujours ouvert à l'ancienne philosophie, tout imbue de théologisme, et il supposa que l'esprit et la matière étaient comme deux horloges que Dieu avait montées de manière qu'elles sonnassent toujours en même temps, sans avoir rien de commun l'une avec l'autre. Leibnitz ne s'étonna point de cette conséquence, mais le monde s'en étonna; puis vint la science positive, qui démontra que les manifestations intellectuelles et morales sont à la substance nerveuse ce qu'est la pesanteur à toute matière, c'est-à-dire un phénomène irréductible qui, dans l'état actuel de nos connaissances, est à soi-même sa propre explication. Ici encore il faut blâmer le philosophe non d'avoir été conséquent, mais d'avoir pris pour une loi de l'univers la raison suffisante, qui n'est qu'une conception subjective.

Maintenant en quoi cela touche-t-il à M. Comte? S'il est par esprit de conséquence tombé dans des énormités qui étonnent le sens commun, il faut en conclure sans hésiter, comme pour Descartes et pour Leibnitz, qu'il est parti d'un faux principe; mais, contrairement à ces deux philosophes, ce qui l'a précipité dans les énormités qu'on lui reproche, c'est qu'il a été infidèle à son principe, à sa méthode. Chez Descartes et Leibnitz, le principe est responsable des conséquences; chez M. Comte, les conséquences sont indues et le principe demeure intact. Il y a donc dans l'appréciation de M. Mill une confusion que je n'ai pas voulu laisser passer.

Continuant le parallèle, M. Mill dit : « S'il fallait exprimer toute notre pensée sur M. Comte, nous le déclarerions supérieur à Descartes et à Leibnitz, sinon intrinsèquement, du moins parce qu'il lui fut donné de déployer une puissance intellectuelle égale à la leur dans un état plus avancé de la préparation humaine, mais aussi dans un âge moins tolérant pour de palpables absurdités et à qui celles qu'il a commises, sans être en soi plus grandes, paraissent plus ridicules. » De cette dernière phrase de l'ouvrage, le dernier mot est *ridicules*. Je ne conteste pas à M. Mill le droit de l'appliquer à telle ou telle des conceptions malheureuses qui ont marqué

la fin de M. Comte. Je ne l'aurais pas employé, croyant que ces *absurdités* sont plutôt pathologiques que philosophiques; mais ce qui blesse mon sentiment d'équité et même d'artiste, c'est que ce triste mot soit le dernier sur lequel on laisse le lecteur, et qu'une phrase digne de M. Comte et de M. Mill ne reporte pas l'esprit sur les grandeurs de l'homme et de son œuvre (1).

Ce mot malheureux, sur lequel je n'aurais pas voulu que M. Mill quittât M. Comte, je ne veux pas à mon tour qu'il soit le dernier sur lequel je quitte ici M. Mill, et je prends dans le commencement un morceau de critique élevée sur les devoirs de la critique à l'égard des grandes nouveautés, morceau que je donne comme un enseignement et comme un modèle.

« C'eût été une faute, si les penseurs dont M. Comte a gagné et gardé l'admiration, sinon l'adhésion, s'étaient tout d'abord occupés d'attirer l'attention sur ce qu'ils regardaient comme des erreurs en son grand ouvrage. Tant que dans le monde de la pensée il n'avait pas pris la place qui lui convenait, l'affaire importante était non de le critiquer, mais de le faire connaître. En mettant sur les points vulnérables le doigt de ceux qui ne connaissaient ni n'étaient en état de connaître la grandeur du livre, on en retardait indéfiniment la juste appréciation sans avoir pour excuse la nécessité de se garder de quelque grave inconvénient. Aussi longtemps qu'un écrivain a peu de lecteurs et nulle influence sinon sur les penseurs indépendans, la seule chose qu'on y doive considérer est ce qu'il peut nous enseigner. S'il est quelque point où il se trouve avoir moins de lumière que nous n'en avons déjà, il est loisible de n'y pas prendre garde jusqu'à ce que le temps arrive où ses erreurs peuvent faire du mal. La haute place que M. Comte a désormais obtenue parmi les penseurs européens et l'influence croissante de son principal ouvrage, si elles inspirent plus de confiance pour entreprendre de recommander au public les fortes parties de sa philosophie, font que pour la première fois il n'est pas inopportun de discuter ses méprises. Les erreurs qu'il a commises peuvent maintenant devenir dommageables, tandis que la libre critique de ces erreurs a cessé de l'être. »

J'en ai fini avec le préambule; mais il a bien fallu introduire M. Comte et M. Mill et préparer le débat.

(1) Quelque chose de ce que je demande se trouve un peu plus haut, et M. Mill m'accuserait avec raison de n'être pas équitable, si je ne citais ces lignes écrites avec un cœur touché : « D'autres peuvent rire, mais nous, nous pleurerions plutôt à la vue douloureuse de cette décadence d'un grand esprit. M. Comte reprochait à ses premiers admirateurs anglais d'entretenir la conspiration du silence à l'égard de ses dernières productions. Le lecteur peut maintenant juger si un tel silence n'est pas suffisamment expliqué par un souci délicat de sa réputation et par une crainte consciencieuse de jeter un discrédit immérité sur les nobles spéculations de sa première carrière. » On peut voir dans mon livre sur *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 517-591, ce que j'ai dit des dernières productions de M. Comte; je n'y reviens pas dans le présent travail.

II.

Ce débat, il importe d'en exposer en un seul mot tout d'abord le point, afin de mettre entre les mains du lecteur le fil qui doit le conduire. M. Comte a voulu faire une philosophie, on le sait; il l'a nommée positive, on le sait encore. M. Mill nie que l'œuvre proposée soit accomplie, pour deux raisons : l'une que la sociologie y est manquée, l'autre que la psychologie en est absente. Contre M. Mill, je maintiens d'une part que la sociologie y est constituée, ce qui suffit au but philosophique de M. Comte, d'autre part que la psychologie en est absente sans dommage pour l'œuvre, et que le rapport entre la philosophie positive et la psychologie est autre que ne le suppose la critique de M. Mill. Ce sont pour moi les questions capitales dans le travail de M. Mill. Les autres, tout intéressantes qu'elles sont, me laissent tranquille; car, soit que je les résolve avec M. Mill ou contre lui, je n'ai rien à changer aux bases de ma croyance philosophique.

Maintenant qu'est la philosophie positive? Si on n'en précise pas l'idée, la discussion ne peut procéder. « M. Comte est le premier, dit M. Mill, qui ait tenté la complète systématisation du point de vue positiviste et l'extension scientifique de ce point de vue à tous les objets de la connaissance humaine. » Cette systématisation est en effet le propre de la philosophie positive; mais cela ne suffit pas à ce que je veux, et il faut une définition qui montre clairement le fond, la nature, le but de la philosophie positive. Je reprends donc ici celle que j'en donne depuis longtemps : la philosophie positive est la conception du monde telle qu'elle résulte de l'ensemble systématisé des sciences positives. — Cette définition, qui a la propriété de se coordonner avec les philosophies théologique et métaphysique, a surtout l'éminente propriété de partager immédiatement le monde en deux parts, l'une connue, l'autre inconnue, ce qui est notre situation réelle.

Je reviens sur ma définition et j'y ajoute un développement qui y est impliqué : conception du monde par coordination des faits généraux ou vérités fondamentales qui y conduisent, et je l'étends, comme cela doit pouvoir se faire, aux philosophies particulières des sciences, disant : La philosophie d'une science est la conception de cette science par coordination des faits généraux ou vérités fondamentales qui y appartiennent.

Autre est la définition que donne M. Mill : « Nous admettons que la philosophie est, suivant la signification attachée par les anciens à ce mot, la connaissance scientifique de l'homme en tant qu'être

intellectuel, moral et social. Comme ses facultés intellectuelles renferment la faculté de connaître, la science de l'homme renferme tout ce que l'homme peut connaître, en d'autres termes toute la doctrine des conditions de la connaissance humaine. » Cette définition confond la philosophie avec une logique générale, si bien que, quelques lignes plus bas, il nomme la philosophie d'une science logique de cette science.

Il m'est impossible d'accepter cette manière de voir et de confondre la logique et la philosophie. Je sais bien que, dans le passage que je viens de transcrire, il est parlé de « tout ce que l'homme peut connaître par ses facultés intellectuelles, » et j'accorderai, si l'on veut, que de cette formule on peut faire sortir les sciences positives, et peut-être leur classification; mais il n'en est pas moins vrai qu'en disant la philosophie étude de l'homme, on manque le droit chemin que M. Comte a sûrement tracé. La philosophie est l'étude générale du monde, ou, en terme scolastique, de l'objet, et dans ce monde, dans cet objet, l'homme se retrouve à sa place, soit comme être vivant, soit comme être social. Mettre l'homme en tête de la philosophie, c'est donner un faux titre, si l'on ne veut que rentrer, après un détour, dans la voie objective, ou donner une fausse méthode, si en effet le point de vue psychologique est celui duquel on part.

Mon objection est de même nature quand il nomme la philosophie d'une science logique de cette science. « La philosophie d'une science signifie cette science même considérée non quant à ses résultats et aux vérités qu'elle découvre, mais quant aux procédés par lesquels l'esprit les atteint, quant aux caractères par lesquels il les reconnaît, et quant à la coordination et à la méthode qu'il y introduit, — en un mot la logique de la science. » Ici M. Mill identifie complétement philosophie avec logique; à tort, selon moi. La philosophie d'une science est ce qu'a fait M. Comte pour la mathématique, pour l'astronomie, pour la physique, pour la chimie, pour la biologie. Quand on dit logique d'une science, on assimile cette science à l'entendement auquel la logique appartient en propre, et on entend les conditions sous lesquelles elle pense, si je puis parler ainsi, et elle connaît. Or ces conditions ne sont pas les généralités qui en constituent la philosophie, ce qui devient très visible dans l'opposition entre logique de l'esprit humain et philosophie de l'esprit humain : logique de l'esprit humain, c'est-à-dire conditions de la pensée et de la connaissance; philosophie de l'esprit humain, c'est-à-dire idées générales sur la psychologie. Enfin au fond de tout cela, et c'est là que j'en veux venir, on voit que la logique est formelle, et la philosophie réelle; la logique, une manière d'être de

l'entendement, et la philosophie, une conception des choses. J'ajouterai que là est la raison cachée, mais décisive, qui empêche qu'on ne puisse arriver à la philosophie positive par la psychologie.

Ce n'est point par subtilité et par chicane que j'ai argumenté M. Mill sur sa définition de la philosophie d'une science en particulier; mais c'est que le point de vue psychologique et logique qui est propre à M. Mill renferme la cause profonde de ses dissentimens avec M. Comte, celle qui fait qu'il appartient à un autre mode de philosopher. Cette divergence, qui est à l'origine, se montrera sous différentes formes dans la suite de ce travail.

C'est la définition réelle, non formelle, objective, non psychologique, qui seule se concilie avec l'histoire philosophique. En effet, dans le développement de la pensée humaine, avant le temps de la philosophie positive est le temps de deux grandes philosophies, la philosophie théologique et la philosophie métaphysique. Là est manifeste l'impuissance de considérer la philosophie soit comme l'étude de l'homme en général, soit comme une sorte de logique générale, et historiquement aussi bien que philosophiquement ce dont il s'agit dans la philosophie, c'est une conception du monde.

La philosophie théologique conçoit que le monde est mû, ordonné, gouverné, créé par des volontés dont le modèle est dans la volonté humaine; elle admet entre l'homme et ces volontés des communications qui lui révèlent les hauts mystères; elle s'appuie souvent sur des livres dits inspirés, d'où se forme le dogme, variable suivant les religions. Le dogme est un vrai traité de philosophie. Le polythéisme, le mosaïsme, le brahmanisme, le zoroastrisme, le boudhisme, le christianisme, le mahométisme, nous offrent autant de systèmes étroitement liés les uns aux autres. Les conceptions théologiques sont la forme la plus ancienne de la pensée commençant à spéculer, à généraliser; et, sans être en état d'affirmer que cette pensée n'a pu avoir d'autre début, il est établi historiquement qu'en fait elle n'en a pas eu d'autre.

La philosophie métaphysique est aussi une conception du monde, mais différente de la précédente dans son origine et dans ses résultats. Elle est née d'une autre impulsion de l'intelligence; tandis que, dans le développement primitif, l'impulsion théologique de l'intelligence fut nécessairement de croire que tout était volonté, dans le développement secondaire l'impulsion métaphysique de l'intelligence fut nécessairement de penser que tout ce qui lui paraissait logiquement raison des choses devait être raison des choses effectivement. Il a fallu bien des siècles et bien des travaux pour détruire la force prétendue du raisonnement *à priori*. Par ce changement, la philosophie substituait au principe de l'autorité divine

le principe rationaliste, et en même temps elle agrandissait le champ de la spéculation, car au domaine théologique, qui ne comportait que l'idée de personnes divines ou théisme, et qu'une métaphysique des écoles élaborée de concert avec la théologie, elle ajoutait le panthéisme ou système dans lequel la vie, l'esprit, le divin est infusé à toute chose, à tout être, à tout phénomène, et le matérialisme ou système des atomes, dans lequel le mouvement et la forme des atomes sont supposés les producteurs de tout. On ne peut donc pas ne pas considérer la philosophie métaphysique comme un avancement considérable dans la spéculation philosophique.

Après la philosophie métaphysique vient dans l'ordre des temps et du développement la philosophie positive, nouvelle conception du monde, où règnent non des volontés, mais des lois, d'où sont bannies les idées nécessaires de l'ancienne métaphysique, et où tout, émanant de l'expérience, retourne à l'expérience. Ce grand achèvement, qui est l'œuvre de M. Comte, avait toujours été jugé philosophiquement impossible; mais pour cela il fallut, ce qui n'est guère un moindre achèvement, partager l'univers en deux parties, celle que nous connaissons et où notre intelligence a pour fanal l'expérience, et celle que nous ne connaissons pas, interdite à toutes nos spéculations.

Pour les anciennes philosophies, l'univers est un tout infini dans lequel l'intelligence humaine se promène sans trouble et sans terreur, donnant aux principes qu'elle y suppose une égale infinité, n'y laissant aucune place où elle n'introduise sa raison, le droit de concevabilité et celui d'inconcevabilité, et réglant des choses reculées aussi loin des yeux corporels que des yeux de l'esprit avec un sang-froid qui jette aujourd'hui le moindre penseur dans un profond étonnement. Ces philosophies y sont, si je puis ainsi parler, en pays de connaissance, et ce qui leur paraît nécessaire leur paraît en même temps réel, éternel et infini. Mais à peine la philosophie positive a-t-elle pris possession de son empire que cet univers, cessant de se montrer concevable en son ensemble, se partage en deux parts, l'une connue selon les conditions humaines, l'autre inconnue soit dans l'étendue de l'espace, soit dans la durée du temps, soit dans l'enchaînement des causes. Cette séparation entre l'accessible et l'inaccessible est la plus grande leçon que l'homme puisse recevoir de la vraie confiance et de la vraie humilité.

J'ai noté que la philosophie théologique est l'œuvre de la raison concevant des volontés dans les choses; j'ai noté que la philosophie métaphysique est l'œuvre de la raison mettant dans les choses les vues de l'esprit comme nécessaires; je note maintenant que la philosophie positive est l'œuvre de la raison prenant dans les choses

ce qui doit être mis dans l'esprit. La primordialité du premier état ou état théologique à l'égard des deux autres est évidente, et la gradation du passage entre les trois ne l'est pas moins.

Ce qui a graduellement ébranlé dans l'esprit des hommes les philosophies théologique et métaphysique, c'est d'une part l'invérification qui leur est inhérente (il a toujours été impossible de vérifier *à posteriori* leur dire), et d'autre part l'incapacité où elles ont été de s'unir avec les sciences positives (il a toujours été impossible d'établir un rapport qui permît soit de remonter de la science à la théologie ou à la métaphysique, soit de descendre de la théologie ou de la métaphysique à la science). Ce qui fait l'ascendant croissant de la philosophie positive, c'est qu'il n'est rien dans la science qui n'y aboutisse, et rien dans cette philosophie qui ne redescende à la science. Jamais si vaste développement n'a été ouvert à la méditation, jamais le vol de la pensée humaine n'a été tracé à une si grande hauteur.

Ainsi toute la philosophie, telle que l'histoire nous la présente, provient de trois sources : l'opinion que les choses sont gouvernées par des volontés, la raison abstraite et l'expérience. Ce dernier terme, c'est M. Comte qui l'a ajouté, et avoir ajouté un terme à une pareille série, quel effort et quel succès! La marche, on le voit, est, comme cela doit être, du moins difficile au plus difficile. La plus ancienne est une inspiration suggérée par le premier coup d'œil jeté sur les choses; la seconde est un travail énergique de la réflexion; la troisième succède et ne peut succéder qu'à des progrès continus dans tous les domaines du savoir.

Par quel procédé M. Comte est-il parvenu à fonder sur l'expérience acquise, je viens de le dire, dans tous ces domaines, la base d'une philosophie? A son point de vue, M. Mill se croit justifié à écrire que la philosophie dite positive est non pas une récente invention de M. Comte, mais une simple adhésion aux traditions de tous les grands esprits scientifiques dont les découvertes ont fait la race humaine ce qu'elle est. Les grands esprits scientifiques! ce terme implique pour moi une confusion. S'agit-il de philosophes? Eh bien! les philosophes appartiennent à la théologie et à la métaphysique, et ce n'est pas leur tradition que M. Comte a suivie. S'agit-il de ceux qui ont illustré les sciences particulières? Eh bien! ceux-là n'ayant pas philosophé, M. Comte n'a pu recevoir d'eux sa philosophie. Ce qui est récent dans la philosophie positive, ce qui est l'invention de M. Comte, c'est d'avoir conçu et construit une philosophie en choisissant dans l'œuvre des sciences particulières et des grands esprits scientifiques des groupes de vérités tels qu'on pût leur appliquer une méthode.

La philosophie positive provient de deux opérations : la détermination des faits généraux de chaque science fondamentale, et le groupement ou coordination de ces faits. Déterminer les faits généraux d'une science particulière et les coordonner, c'est, comme il a été dit plus haut, faire la philosophie d'une science. Ce travail, toujours ardu, même quand il se borne à un seul domaine, devient immense quand il s'étend au domaine entier de ce que M. Comte appelle les six sciences fondamentales. Aucun philosophe n'a exécuté rien de pareil. Si, pour en venir à bout, il fut besoin d'un esprit encyclopédique, il fut besoin aussi d'une instruction encyclopédique, qui, je ne crains pas de le dire, n'appartenait à personne qu'à M. Comte quand il commença et acheva son entreprise. Au reste, M. Mill admire grandement et loue hautement toute cette partie de l'œuvre, du moins jusqu'à la biologie et sauf ce qui est relatif à la sociologie. Quand M. Comte eut ainsi entre les mains tous les faits généraux des sciences positives, il comprit (mais qui l'avait compris avant lui?) qu'il tenait les élemens d'une nouvelle philosophie, un *substratum* philosophique complétement original et tout à fait différent de celui des philosophies antécédentes. De cette façon, la première opération était terminée et la matière de la philosophie était trouvée.

La seconde opération consistait à infuser dans ce *substratum* la vie et le mouvement, c'est-à-dire à y appliquer une méthode qui lui convînt. Comme la philosophie d'une science est la coordination de ses faits généraux, il s'ensuit que la philosophie totale est la coordination des groupes particuliers obtenus dans la première opération. L'écueil était de prendre pour principe de coordination une vue quelconque de l'esprit et d'introduire par une grave méprise le subjectif, banni de tout le reste. La coordination fut réglée par le degré de complication des phénomènes, suivant la hiérarchie qu'offre la nature elle-même dans les faits physiques, chimiques et biologiques, et elle s'appuie concurremment sur l'ordre historique, qui est conforme au degré de complication, et sur l'ordre didactique, qui oblige l'esprit à passer par un degré pour atteindre l'autre.

Ainsi fut faite la philosophie positive avec un *substratum* qu'aucune main n'avait encore rassemblé et avec un principe de coordination naturelle, historique et didactique qu'aucune spéculation n'avait encore mis en usage.

M. Mill, à propos de la sociologie, dit que l'espérance de la créer fut dès les premiers temps le mobile de tous les travaux philosophiques de M. Comte. Cela n'est point suffisamment exact : constituer la sociologie fut pour M. Comte un moyen, non un but; le but était la philosophie positive. M. Comte trouvait une mathématique, une astronomie, une physique, une chimie, une biologie

portées à un état pleinement positif par ces grands esprits scientifiques dont M. Mill parlait tout à l'heure; une sociologie positive lui manquait et lui était nécessaire. Il se mit à l'œuvre, et quand il eut réussi à son gré, tous les élémens essentiels de sa conception furent en son pouvoir. Eût-il eu devant lui une sociologie toute constituée comme il avait une biologie ou une chimie, la philosophie positive restait encore à faire.

Ainsi déterminer les faits supérieurs de tout le savoir humain, les coordonner suivant une méthode naturelle, en tirer une conception réelle du monde, constituer une notion assez positive pour être en plein accord avec les élémens scientifiques et assez générale pour en assigner la place et la valeur dans l'ensemble, telle est la philosophie positive, telle est l'œuvre de M. Comte.

III.

Je viens d'indiquer ce qu'a voulu faire, ce qu'a fait M. Comte. J'ai indiqué aussi les points d'attaque de M. Mill : la sociologie et la psychologie. Il ne me reste plus qu'à entrer dans le cœur du débat.

Sous le nom de philosophie positive, M. Mill entend quelque chose de différent de ce qu'entend M. Comte; mais il n'a pas spécifié le sens précis qu'il attache à cette locution, il ne m'appartient pas, de peur d'erreur, de le spécifier pour lui. Quant à moi, toutes les fois que je dis philosophie positive, c'est au sens qui vient d'être défini plus haut, c'est au sens de M. Comte.

Par nous autres disciples de cette philosophie positive, le coup que porte M. Mill ne peut être que fortement ressenti. Si la sociologie n'est pas constituée, si la psychologie est indispensable à la constitution d'une philosophie positive, il est certain que M. Comte est resté à mi-chemin, et que nous nous sommes trop hâtés de prendre pour une lumière générale une conception qui n'est encore que partielle, et dont le complément peut modifier sinon le principe, du moins la méthode, les aspects et la portée. Une seule de ces blessures suffirait pour renvoyer l'œuvre à un autre temps; toutes deux s'aggravent mutuellement. Il s'agit de savoir si la philosophie positive est venue ou est à venir. J'ai pensé, il y a maintenant plus de vingt-cinq ans, qu'elle était venue; je le pense encore, même contre M. Mill. Lui et moi, nous plaidons devant le public présent et futur, et devant les solutions qu'amèneront le progrès de la pensée philosophique et le cours des choses. En attendant que ces juges prononcent, voici mon plaidoyer.

Sociologie. — Comme il a été montré plus haut que le but suprême de M. Comte a été de fonder une philosophie et spécialement la philosophie positive, comme pour atteindre ce but il faut

que les sciences qu'il nomme fondamentales soient constituées, comme la sociologie est l'une et dans sa hiérarchie la dernière de ces sciences, enfin, comme avant lui la sociologie n'était pas constituée, c'est pour son œuvre une question vitale de décider si effectivement il a opéré cette constitution ou s'il y a échoué.

M. Mill nie qu'il y ait réussi. Ainsi le débat roule d'abord sur la définition qu'on donne de la constitution d'une science, puis sur l'application qu'on fait de cette définition à l'œuvre sociologique de M. Comte. En 1863, dans mon livre sur *Auguste Comte et la philosophie positive*, je consacrai plusieurs pages à élucider cette idée, défendant, contre un des plus éminens penseurs de l'Angleterre contemporaine, M. Herbert Spencer, la série hiérarchique établie par M. Comte. M. Mill approuve le sens que dans cette discussion j'attribuai au terme de constitution, mais il conteste que ce terme ainsi défini appartienne à ce qu'a fait M. Comte en sociologie; je pense au contraire qu'il y trouve une juste application. Tandis qu'alors je défendais la notion générale de constitution de science, aujourd'hui j'entreprends de défendre la persuasion où fut M. Comte, où je suis comme lui, que réellement il a constitué la sociologie, c'est-à-dire qu'il en a fait suffisamment la philosophie pour s'en servir au même titre que de la biologie, de la chimie et des autres sciences, dans l'édification de la philosophie positive.

En cette discussion circonscrite, un point de départ commun n'est pas difficile à fixer. M. Mill me l'offre, donnant pour exemple de la constitution d'une science la détermination des propriétés élémentaires des tissus organiques dans la science de la vie. Cet exemple m'est familier, je l'ai allégué plus d'une fois; je l'accepte pleinement. Les propriétés élémentaires des tissus une fois déterminées, il apparut que la science de la vie n'était un appendice ni de la mécanique, ni de la physique, ni de la chimie, ce qu'avaient toujours été tentés de croire les savans d'auparavant; que la vie était dans un rapport régulier et constant avec la substance organisée, ce qui écartait les conceptions théologiques; qu'il était inutile et trompeur d'admettre ontologiquement des principes indépendans des organes pour en expliquer l'action, puisque les propriétés étaient immanentes aux tissus, ce qui écartait les conceptions métaphysiques; enfin que cette notion des propriétés élémentaires devait dorénavant présider à toutes les conceptions biologiques. Voyons donc maintenant si M. Comte a fait pour la sociologie ce que Bichat fit alors pour la biologie.

Des lois sociologiques équivalentes aux lois biologiques dont il vient d'être parlé pourraient, on le conçoit *à priori*, être prises soit dans l'état statique des sociétés, soit dans leur état dynamique, je veux dire soit dans le mode suivant lequel elles subsistent, soit

dans le mode suivant lequel elles se développent. Néanmoins cette liberté de choix disparaît devant l'examen, et l'état statique est impropre à les fournir, non pas précisément parce qu'il n'a rien de permanent (quelles différences n'offre-t-il pas depuis le rudiment qui appartient aux sociétés des sauvages, et, plus anciennement encore, à celles de l'âge de pierre, de l'âge lacustre ou de l'âge des cavernes?), mais parce que la cause de son impermanence gît non pas en lui, mais dans l'état dynamique qui est la cheville ouvrière du changement.

On n'aurait pas une idée nette de l'état statique et de l'état dynamique, si on ne les rapportait à ce qui, dans la nature humaine, en est la cause efficiente. L'état statique provient originellement de l'instinct d'association : ce qui le prouve, c'est que des sociétés existent chez certains animaux; l'état dynamique provient de l'intelligence humaine associée : ce qui le prouve, c'est que l'état dynamique reste étranger aux bêtes, et que l'intelligence animale ne peut s'y élever. Les élémens sociaux se combinent d'abord (état statique) suivant leurs affinités propres; puis (état dynamique) ils se développent suivant les applications de l'intelligence aux besoins et aux industries, à la morale et aux affaires de la vie commune, à la poésie et aux arts, à la recherche du vrai et à la science. Sans doute la priorité appartient à l'état statique, et, si je puis m'exprimer ainsi, une priorité ascendante, je veux dire que c'est au sein des états statiques successifs que l'état dynamique exerce son action; mais cette priorité n'affecte en rien l'importance respective. Cela est si vrai que, s'il n'y avait que l'état statique soit chez les animaux soit à l'origine chez l'homme, il ne serait pas nécessaire de concevoir la sociologie; la biologie suffirait à expliquer ces rudimens.

Un phénomène se comprend surtout lorsqu'il est dans sa simplicité; quelque compliqués que finissent par devenir les états statiques, ils proviennent d'un faible commencement amplifié sous l'influence de l'état dynamique successif. Celui-ci a pour caractère essentiel de ne prendre naissance que dans l'association instinctivement et primordialement formée, et de n'être pas le propre de l'individu. Aussi est-ce par lui qu'on sépare positivement la sociologie de la biologie. Notons ceci, car c'est l'essentiel : séparation de la sociologie d'avec la biologie. L'état dynamique seul est ce qui constitue un nouveau domaine scientifique; l'état statique n'y suffirait pas : rudimentaire, il retomberait dans la biologie; compliqué et part importante de la sociologie, il est subordonné au développement historique. Le développement historique appartient à ce que j'ai nommé des résidus (1), résidus dont la science inférieure

(1) Voyez mon livre sur *Auguste Comte*, p. 304.

(ici la biologie) ne peut rendre compte, et qui forment la base de la science supérieure quand arrive un génie qui sait les utiliser.

Ce génie fut pour la sociologie Auguste Comte. Saisissant le point qui était au-dessus des forces de la biologie, il y trouva le noyau d'une science indépendante et supérieure, et construisit la théorie du développement des sociétés, première œuvre hors de laquelle il n'y a point de sociologie. J'en ai pour garant l'étude de l'état statique et l'économie politique, dont M. Mill reproche tant l'omission à M. Comte, dont je dirai tout le bien que voudra l'illustre auteur anglais, mais qui pendant trois quarts de siècle a été cultivée par des esprits très éminens sans avoir durant ce long intervalle donné aucune vue d'évolution, incapable qu'elle est de produire des vues de ce genre et capable seulement d'être mise à son rang dans un ensemble sociologique. L'histoire est la partie première de la sociologie; l'état statique n'en est que la partie seconde, et l'économie politique est une portion de l'état statique. L'état statique est proprement et originairement biologique; l'état dynamique n'est jamais que sociologique. Si M. Comte eût cherché dans l'état statique la constitution de la sociologie, il ne l'y aurait pas trouvée, car, remontant de proche en proche, il serait arrivé à des conditions biologiques, et sa recherche se serait évanouie entre ses mains.

Je n'ai pas besoin d'exposer la théorie historique de M. Comte, elle commence à devenir célèbre parmi les penseurs; il me suffit de dire que le développement social passe par trois degrés : le degré théologique, qui est le plus ancien; le degré métaphysique, qui s'y adjoint et tend à le remplacer; enfin le degré positif, qui est le dernier et substitue les lois aux volontés et aux conceptions ontologiques. Cette théorie du développement n'est admise, je le sais, ni par les théologiens, ni par les métaphysiciens; mais ici ce n'est pas avec eux que j'ai à discuter, c'est avec M. Mill, qui y voit le plus haut des achèvemens de M. Comte. Le plus haut, à mon gré, n'est pas la théorie du développement historique, c'est la création de la philosophie positive. Quoi qu'il en soit, M. Mill ne met en doute ni la réalité ni la grandeur de cette théorie.

Mais comment ne serait-elle pas la constitution de la sociologie? Elle la sépare de la biologie, ce que nulle autre ne peut faire et ce qui est indispensable; elle la retire au domaine théologique en montrant que le cours des choses dépend non d'interventions providentielles, mais de conditions et de lois inhérentes aux sociétés; elle la soustrait à la métaphysique en écartant par la vue des choses les vues de l'esprit; enfin elle établit la base sur laquelle toutes les conceptions ultérieures doivent s'appuyer, aucune ne pouvant échapper aux formes et aux successions de l'évolution sociale. Qu'a fait de plus Bichat instituant la doctrine des propriétés élémen-

taires des tissus? Qu'a fait de moins M. Comte instituant la doctrine du développement historique? L'un a montré inhérentes aux tissus les propriétés dont jusqu'alors on avait cherché la cause au dehors, et a rendu positive l'étude de ces propriétés et de ces tissus; l'autre a montré inhérente aux sociétés la faculté de croître suivant un certain mode, attribuée jusqu'alors à de tout autres agens que la société elle-même; il a rendu positive l'étude de cette faculté et du milieu où elle s'exerce. Pour moi, l'équivalence est complète, et aucun nuage n'obscurcit à mes yeux les droits d'Auguste Comte à se dire le constituteur de la sociologie.

Quelque convaincu que je sois, je ne puis en rester là, et je dois exposer les motifs qui jettent M. Mill dans un avis contraire. Il ne s'explique pas, comme je viens de m'expliquer, sur les parties qui, suivant lui, constituent la sociologie; en tout cas, il attache une importance prépondérante à l'état statique, à l'économie politique, et à ce que j'appellerai d'une seule dénomination la physiologie sociologique. Aussi, bien qu'acceptant, ainsi que je fais, le développement historique tracé par M. Comte, comme il trouve chez lui peu de chose sur cette physiologie sociologique, — et dans ce peu beaucoup à critiquer, — il juge le travail incomplet et défectueux, renvoie le tout à un plus ample informé, et déclare que M. Comte n'a rien fait en sociologie qui ne demande à être fait de nouveau et mieux. De ce qui est à refaire, j'excepte hautement, et M. Mill excepte avec moi, la doctrine du développement historique, et cela, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, suffit à toutes les prétentions de M. Comte et de ses disciples.

En effet, sociologiquement et dans la hiérarchie des parties de la science, l'état dynamique a la prépondérance sur l'état statique, puisqu'il le détermine dès qu'il y a changement, et puisqu'il n'y a sociologie que parce que le changement se produit, ce qui fait que nécessairement la constitution de la science y est attachée. Puis, philosophiquement, il importe non que les parties secondes soient élaborées, mais que les parties premières soient constituées, afin qu'il soit possible d'établir la philosophie positive, qui est l'œuvre poursuivie. En un mot, M. Comte a fait ce qui devait être fait, d'une part pour jeter le fondement de la science sociologique, d'autre part pour créer le dernier élément sans lequel la philosophie positive ne pouvait apparaître dans son achèvement.

Pour la précision du langage et par conséquent des idées, il ne sera pas inutile de rappeler ici la distinction qu'à une autre époque je fis des deux sens du mot « sociologie » et qui vient à point. Je disais (1) :

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 51.

« Il n'existe point de traité de sociologie. Les trois volumes qui terminent le *Système de philosophie positive* contiennent non une sociologie, mais le dessin du développement de l'histoire. J'en donnerai très brièvement une idée claire en les comparant en biologie à un traité sur l'évolution de l'individu d'âge en âge. La *Politique positive* est, dans l'intention de l'auteur, un livre d'application où il s'efforce de montrer comment il faut passer des principes philosophiques et sociaux à l'organisation des sociétés. Personne, depuis, ne s'est essayé à un aussi grand sujet, et, pour continuer ma comparaison avec la biologie, il n'existe en sociologie aucun traité qui soit l'équivalent d'une physiologie : faute de termes qui ne sont pas encore créés, je suis obligé de prendre *sociologie* en deux sens différens. Dans l'un, il désigne la science totale et répond à *biologie;* dans l'autre, il désigne une portion de science et veut dire *physiologie sociologique.* »

Entre les critiques diverses auxquelles M. Mill soumet l'œuvre sociologique de M. Comte, et qui, soit que j'y donne, soit que j'y refuse mon acquiescement, m'ont fait réfléchir et étudier, je choisis, pour y revenir, ce sujet de l'économie politique. On peut déjà, par le rang que je lui ai assigné dans l'ensemble de la sociologie, préjuger le sens et le caractère de mon explication; mais comme M. Stuart Mill est d'opinion que l'économie politique touche à la constitution même de la sociologie, et comme la faveur dont elle jouit suggérerait peut-être l'idée que je crains d'aborder au côté que je sens faible et ouvert à une dangereuse trouée, je ne veux pas me contenter d'une réponse implicite. L'on sait que M. Comte non-seulement n'a donné aucune importance à l'économie politique, mais encore, passant à une condamnation sévère, l'a rejetée de l'ordre des connaissances positives. M. Mill, célèbre dans l'économie politique non moins que dans la logique, a vivement attaqué M. Comte pour avoir ainsi parlé. Moi-même, bien que sans autorité en ces matières, j'ai dans un livre qui a déjà trois ans de date (1), signalé mon dissentiment avec M. Comte sur l'économie politique, la comparant, afin d'en donner une idée, à ce qu'est la vie végétative dans l'animal; mais je n'allai pas plus loin, tandis que M. Mill déclare que là se montre « le côté faible de la philosophie de M. Comte, » qui rejette l'unique essai systématique fait par une suite de penseurs pour constituer une science non pas sans doute des phénomènes sociaux en général, mais d'une grande classe de ces phénomènes.

Ici j'abandonne M. Mill et je repasse du côté de M. Comte. N'oublions pas qu'il s'agit de la constitution de la sociologie. A quoi pouvait y servir cette systématisation partielle? L'économie politique n'est qu'une partie de l'état statique; l'état statique lui-même

(1) *Auguste Comte et la Philosophie positive,* p. 674.

est, des deux élémens sociologiques, le moins déterminant et le moins caractéristique; eût-il été systématisé tout entier, ce qui d'ailleurs aurait été impossible, il n'eût pas même alors fourni les bases de la constitution de la science, qui sont dans l'état dynamique. Pour cette constitution, M. Comte n'a donc eu aucun besoin ni de l'économie politique ni de la systématisation partielle; il a eu tort de la condamner, il a eu raison de n'en pas user.

Une systématisation partielle dans l'ordre qui doit devenir général serait un avant-coureur qui indiquerait la voie et qui pourrait être utilisé; mais la systématisation partielle de l'économie politique n'est pas, dans l'ordre qui doit devenir général, un avant-coureur qui indique la voie; en d'autres termes, on ne la prolonge pas quand on constitue la science. Seulement on reconnaît, quand cette constitution est faite, la place qui lui convient.

Un exemple de systématisation partielle incompétente pour la constitution de la science m'est fourni par la biologie; il rend frappant le cas de l'économie politique. Avant que la détermination des propriétés inhérentes aux tissus organiques eût été faite, ce qui fut, comme je l'ai dit, la constitution de la biologie, on possédait des systématisations partielles très étendues. Ainsi la digestion, la formation du chyle, le transport de ce liquide dans le sang et celui du sang dans tout le corps par la circulation formaient un ensemble lié qui égalait en importance, pour ne rien dire de plus, les acquisitions de l'économie politique. Pourtant ce ne fut pas en prolongeant cette systématisation partielle qu'on détermina les propriétés immanentes; ce ne fut pas en se l'incorporant que telle ou telle conception grandit et se développa en constitution de la science. En voyant aujourd'hui quelle est cette constitution et quelle était cette systématisation partielle, on voit aussi qu'il n'y a pas de chemin de la seconde à la première; en effet, la lumière est venue d'ailleurs, et qui songerait à contester la réalité de la constitution sur cet argument que celui qui la trouva n'usa pas de la systématisation partielle qui préexistait?

Je viens de rappeler la comparaison que je fis de l'économie politique en sociologie avec la vie végétative en biologie; mais, après la ressemblance, l'étude à laquelle je me livre ici m'indique une importante différence. Il est de méthode pour l'étude du corps animal que les fonctions nutritives soient traitées avant les fonctions supérieures. Rien d'équivalent ne se présente dans le corps social. Là, la primauté en méthode appartient au développement dynamique ou historique, attendu qu'il est ce qui règle la condition du reste. Sans doute, il faut que le corps social subsiste pour se développer; mais, s'il ne faisait que subsister, il n'y aurait pas de société au-delà de l'état rudimentaire, pas d'histoire, pas de science

sociale, tandis que, dans l'organisation vivante, il suffit qu'elle subsiste pour que tout y dépende d'abord des fonctions nutritives. Dans cette différence entre le corps social et le corps animal apparaît par une autre face la différence essentielle entre la sociologie et la biologie. En tout cas, il valait la peine de prévenir de fausses conséquences qu'on aurait pu tirer de l'analogie entre la vie végétative et l'économie politique.

M. Mill conteste à M. Comte le mérite d'avoir le premier rendu positives les recherches sociologiques. Voici comment il s'exprime : « On ne saurait nier que les meilleurs auteurs, sur des sujets qui avaient occupé les facultés de tant d'hommes de la plus haute capacité, n'aient accepté aussi complétement que M. Comte le point de vue positif et rejeté aussi décidément que lui les points de vue théologique et métaphysique. Montesquieu, même Machiavel, Adam Smith et tous les économistes, tant en France qu'en Angleterre, Bentham et tous les penseurs initiés par lui avaient la pleine conviction que les phénomènes sociaux se conforment à des lois invariables que leur grand objet fut de découvrir et d'illustrer. Tout ce qui peut être dit, c'est que ces philosophes n'allèrent pas aussi loin que lui dans la découverte des méthodes les plus propres à mettre ces lois en lumière. » Que ces philosophes aient conçu comme réglés les phénomènes sociaux, je ne le conteste pas; mais c'était là une vue de l'esprit simplement hypothétique tant que des lois n'y avaient pas été effectivement constatées. Que ces philosophes aient connu bon nombre de faits positifs, je ne le conteste pas non plus; mais connaître de tels faits ou connaître la loi fondamentale d'une science sont deux choses bien différentes. Ce que l'on remarque ici en histoire s'est remarqué semblablement en chimie et en biologie, où l'on a eu, pendant un certain intervalle, des faits positifs sans doctrine positive, des systématisations partielles sans systématisation générale. Celui-là seul a rendu positives les recherches sociologiques, qui, le premier, a transformé une vue simplement hypothétique en une loi vérifiée, et qui a donné aux faits positifs acquis un lien non soupçonné aussi longtemps qu'il n'y avait eu que des systématisations partielles. Il ne faut pas attribuer à la préparation ce qui ne convient qu'à la constitution.

Au point de vue de M. Comte (et je m'y range sans réserve), la constitution de la sociologie est nécessaire pour que se fasse la philosophie positive. Je ne sais quel est là-dessus l'avis de M. Mill; il me reste douteux s'il conçoit la philosophie positive, à l'exemple de M. Comte, comme une éclosion que produit la coordination des faits généraux des sciences, ou s'il la fait dériver de quelque autre source, de quelque autre combinaison. Pour l'une et l'autre alternative, la sociologie conserve le caractère de science, et la théorie

du développement historique selon M. Comte est, non pas, comme le veut M. Mill, une méthode propre à mettre en lumière les lois sociologiques, mais la première de ces lois, le fait essentiel de la sociologie, et la systématisation générale et indépendante dont sont dépendantes les autres systématisations.

En résumé, dans la critique de M. Mill, je signale trois défectuosités qui, à mon sens, la rendent faible contre l'œuvre de M. Comte : d'abord n'avoir pas reconnu l'inégalité entre l'état dynamique et l'état statique, ce qui induit à ne pas voir la constitution de la sociologie là où elle est; puis avoir cherché dans M. Comte une physiologie sociologique plutôt que le premier moteur auquel la physiologie sociologique est subordonnée; enfin avoir perdu de vue le but de M. Comte, pour qui la constitution de la sociologie est un moyen d'arriver à la constitution de la philosophie positive.

Psychologie. — C'est la seconde grande objection de M. Mill, laquelle comprend quatre chefs : avoir fait de la psychologie une part de la biologie; n'avoir pas admis la psychologie dans la série des sciences; avoir rendu imparfaite la constitution de la sociologie, en n'y faisant pas intervenir la psychologie; ne pas fournir le criterium logique de la vérité.

Suivant M. Comte, il n'y a point de psychologie en dehors de la biologie; suivant M. Mill, la psychologie forme un ensemble de notions dont la biologie ne peut rendre raison. Que dirai-je à cela, quand j'y remarque tout d'abord une confusion que j'ai besoin d'éclaircir avant de me prononcer? Cette confusion est que par le mot de psychologie on comprend tantôt les facultés cérébrales, tantôt les produits de ces facultés. S'il s'agit d'étudier les facultés, je suis avec M. Comte; s'il s'agit d'étudier les produits, je suis avec M. Mill.

Cela vaut la peine d'être plus amplement expliqué. Il est bon nombre d'observations et de faits qui sont inscrits dans les livres des psychologistes, et qui pourtant ont un caractère purement biologique. M. Comte argue contre la psychologie que nous ne pouvons nous observer raisonnans; M. Mill fait remarquer que l'argument n'est pas valable, puisqu'il est prouvé que l'esprit peut non-seulement avoir conscience de plus d'une impression à la fois, mais encore y donner son attention. J'en conviens, et cette remarque est dans les livres des psychologistes; néanmoins elle appartient à la biologie et non à la psychologie. M. Mill ajoute que les faits qui se passent dans l'esprit peuvent être étudiés non dans le moment même de leur perception, mais dans le moment qui suit et quand la mémoire en est encore fraîche. A la bonne heure; mais cela aussi appartient à la biologie. Enfin il dit que, pour accomplir l'a-

nalyse des diverses facultés élémentaires, il est besoin d'une étude psychologique directe portée à un haut point de perfection, puisqu'il est nécessaire entre autres de rechercher le degré d'influence des circonstances sur le caractère mental, vu que nul ne suppose que la conformation cérébrale soit tout, et les circonstances rien. Je le concède, mais cela encore est du domaine biologique.

Tout ce qui est facultés, analyse ou classification des facultés, jeu ou fonction des facultés, modification des facultés par les diverses influences et par les milieux, appartient à la biologie. Cette doctrine, sans être ancienne, n'est pas nouvelle : quoique vraie, elle est loin d'être beaucoup répandue en dehors du cercle des hommes voués à la science des êtres vivans; mais elle est admise par les physiologistes avancés, et Gall, tout en la compromettant par ses localisations, a rendu un grand service par cela seul qu'il l'a conçue et soutenue avec une précision et une vigueur que personne n'avait eues avant lui. Il ne faut pas oublier, parmi les philosophes, M. Comte, qui s'en fit, à son point de vue, le promoteur dans son *Système de philosophie positive;* je ne parle pas, bien entendu, de la tentative phrénologique à laquelle il se laissa si malheureusement aller dans ses œuvres postérieures. Pour reconnaître, observer, analyser, classer les facultés cérébrales, la biologie emprunte des renseignemens à la sagesse vulgaire, qui a ses intuitions, à la psychologie, qui a beaucoup travaillé le sujet, à la phrénologie, qui, comme étude de la nature cérébrale chez l'homme et chez l'animal, est digne d'attention, indépendamment de la localisation. Sans doute la physiologie cérébrale a pour but de trouver le rapport entre l'organe et la fonction, et, comme on sait, elle ne possède encore de cette doctrine qu'une imparfaite ébauche; mais cette imperfection ne l'empêche pas d'étudier fonctionnellement ce qu'elle ne peut étudier à la fois fonctionnellement et organiquement; comparable à la pathologie, qui, ignorant les conditions organiques de beaucoup de névroses et de plusieurs folies, ne les étudie pas moins dans leurs phénomènes, sans que personne songe à faire un domaine particulier, pour je ne sais quelle psychologie pathologique, de ces états morbides sans lésion connue. La physiologie est venue tard à traiter des facultés affectives et intellectuelles, qu'elle nomme maintenant, sans hésiter, du nom commun de facultés cérébrales; tout cela était jadis de la philosophie, de la psychologie; aujourd'hui elle reprend ce qui fut distrait de son domaine.

L'erreur est de croire qu'étudier fonctionnellement ne soit pas étudier physiologiquement. Je viens de rappeler plusieurs cas de pathologie où l'étude, pour n'être que fonctionnelle, n'en est pas

moins physiologique. La condition n'est pas différente pour les facultés cérébrales; on les étudie physiologiquement, même quand, comme c'est le cas, on est hors d'état de les analyser anatomiquement. Cette investigation purement fonctionnelle est incomplète sans doute, mais n'en est pas moins positive, dirigée qu'elle est par l'ensemble des connaissances acquises sur les tissus vivans en général et sur le tissu nerveux en particulier, et on peut dire, sans beaucoup se tromper, que la valeur des psychologistes, en tant qu'occupés des facultés intellectuelles et affectives, se mesure sur le compte plus ou moins grand qu'ils tiennent des notions biologiques.

Il n'est pas douteux qu'il y ait une psychologie des animaux supérieurs, psychologie rudimentaire par rapport à celle de l'homme, mais néanmoins très réelle. Cela appartient à la biologie, bien que ne pouvant non plus être étudié que fonctionnellement. La psychologie animale et par suite la psychologie comparée mettent à néant l'indépendance de la psychologie à l'égard de la biologie.

Ces explications montrent que M. Comte n'a commis aucune erreur de méthode en plaçant dans la biologie l'étude de la psychologie, si par psychologie on entend les facultés intellectuelles et affectives; mais si par psychologie on entend simultanément l'idéologie et même la logique, alors on reproche à M. Comte une chose toute différente de celle qu'on lui reprochait. Ce sont des confusions qu'il n'est pas sans importance d'écarter, et là intervient la distinction que j'ai indiquée tout à l'heure entre les facultés et leurs produits. Je commence par un exemple qui présentera ma pensée sans l'exagérer ni l'amoindrir. Parmi les localisations cérébrales tentées par la physiologie contemporaine, il en est une qui approche beaucoup de la démonstration, je veux parler de celle qui place la faculté du langage dans une des circonvolutions antérieures du cerveau. Voilà de la physiologie cérébrale complète, une fonction déterminée, un organe déterminé; mais si la faculté du langage appartient à la biologie, la grammaire, qui en est le produit, ne lui appartient pas. C'est ainsi que n'appartiennent à la biologie ni l'idéologie, ni la logique, et j'ajouterai ni l'esthétique, ni la morale, qui sont aux facultés esthétiques et affectives ce qu'est l'idéologie aux facultés intellectuelles. Ce sont des résultats qu'il faut chercher et étudier dans les règles de morale personnelle, domestique et sociale qui interviennent parmi les hommes, dans les œuvres poétiques, architecturales, pittoresques, sculpturales, que produisent les génies créateurs, dans les méthodes qu'enfantent les sciences en se développant, dans les idées et les raisonnemens dont on examine les conditions. Ces embranchemens ont un ensemble d'objets

où ils puisent expérimentalement leurs doctrines; il est manifeste qu'ils ne rentrent pas dans la biologie; M. Comte n'en a point traité dans sa philosophie; j'y reviendrai plus loin.

Ne pas admettre, dit M. Mill, et c'est le second chef de son objection, la psychologie dans la série des sciences, c'est vicier cette série, c'est rendre défectueuse la philosophie qui s'appuie dessus, car on sait que le fondement de la philosophie positive est dans la série hiérarchique des sciences. Toute ma réponse est dans la distinction que je viens de faire. S'agit-il des facultés, le reproche porte à faux, car il en a été question en biologie tout autant qu'il était nécessaire pour la fondation de la philosophie positive. S'agit-il des produits de ces facultés, idéologie, logique, esthétique, morale, le reproche porte encore à faux, car ces embranchemens, productions des facultés qui y correspondent, n'impliquent rien qui modifie la place hiérarchique des facultés et leur considération dans la conception du monde. Pour cette conception, il fallait la place hiérarchique des facultés, il ne fallait pas leurs produits.

Je continue l'examen de l'objection. « La branche psychologique, dit M. Mill, de la méthode positive aussi bien que la psychologie elle-même, M. Comte les délaissa, et elles furent placées dans leur vraie position comme partie de la philosophie positive par des successeurs qui se mirent convenablement au double point de vue de la physiologie et de la psychologie, M. Bain et M. Herbert Spencer. » Que M. Herbert Spencer et M. Bain aient avancé l'étude des facultés cérébrales au-delà du point où elle était du temps de M. Comte, je le constate avec reconnaissance : on l'avancera encore après eux, et cela ne touche en rien à la philosophie positive, pas plus que n'y touchent les découvertes faites postérieurement à M. Comte en chimie ou en physique; mais on insiste, et l'on dit que la place est vide où l'on devrait trouver la branche psychologique de la méthode positive, comme on trouve à leurs places respectives la branche biologique, la branche chimique, etc., de cette même méthode. Si j'interprète bien les mots : « branche psychologique de la méthode positive, » ils signifient la philosophie de la psychologie. La philosophie de la psychologie, ou étude générale des facultés tant dans leurs rapports entre elles que dans leurs rapports avec l'organisation (chose indispensable), ne peut être scindée de la biologie. Quant à la morale, à l'esthétique, à l'idéologie, là sans doute n'en est pas la place; mais leur théorie générale n'est pas plus partie intégrante de la philosophie positive que ne le serait la théorie générale du langage et de la grammaire, car vraiment pourquoi ne pas réclamer en faveur de celle-ci, fort considérable assurément, si l'on réclame en faveur de celles-là?

Si on définit la philosophie, comme je fais, une conception du

monde, on se passe de la psychologie. Si on la définit, comme fait M. Mill, l'étude de l'homme et une sorte de logique générale, la psychologie y est nécessaire. J'ai discuté ces deux définitions, et je n'y reviens pas; mais, à mon gré, je ne puis trop insister sur cette différence fondamentale qui sépare M. Comte et M. Mill, l'un étant au point de vue objectif, l'autre étant au point de vue subjectif. Pourquoi ne pas les combiner? dira-t-on. Les combiner, non, mais les subordonner. La conception positive du monde n'est qu'au prix d'une élaboration purement objective.

En n'ayant pas une psychologie, dit M. Mill, et c'est le troisième chef de son objection, on rend imparfaite la constitution de la sociologie, et l'on sait que, dans le système de M. Comte, la sociologie est indispensable à la philosophie positive. Contre ce reproche, ma distinction intervient et suffit. Ce sont les facultés telles que la biologie les connaît qui importent, car il faut que dans la sociologie rien ne se glisse qui soit contradictoire avec les données fondamentales de la physiologie cérébrale. M. Comte a usé des notions qu'on avait de son temps, ainsi qu'il a usé de celles qu'on avait sur la chimie ou la physique; comme pour la physique ou la chimie, elles ont suffi à son objet, et depuis rien n'est survenu qui ait démenti son œuvre.

Enfin le quatrième chef de l'objection est une inculpation prise au domaine de la logique, à savoir qu'on ne trouve pas dans la philosophie positive le criterium qui montre que les résultats obtenus l'ont été par un procédé régulier, et que l'induction qui a servi à former les vérités générales est légitime. Après avoir rappelé la revue que M. Comte a instituée des vérités de chaque science, M. Mill s'exprime ainsi : « Après tout, ceci reste une question ultérieure et distincte. On nous enseigne le droit chemin pour chercher les résultats; mais, quand un résultat a été obtenu, comment saurons-nous donc qu'il est vrai? Comment nous assurer que le procédé a été accompli correctement, et que nos prémisses consistant en généralités ou en faits particuliers prouvent réellement la conclusion que nous y avons fondée? Sur cette question, M. Comte ne jette aucune lumière; il ne fournit aucun criterium de vérité. » Puis, entrant plus particulièrement dans l'examen du procédé d'induction, capital en tout l'ordre scientifique, il ajoute : « Toutes les lois dernières sont des lois de causation, et la seule loi universelle au-delà du giron des mathématiques est la loi de causation universelle, à savoir que tout phénomène a une cause phénoménale et quelque phénomène autre que lui, ou quelque combinaison de phénomènes à quoi il est conséquent d'une manière invariable et inconditionnelle. C'est sur l'universalité de cette loi que repose la possibilité d'établir une règle de l'induction. Une proposition gé-

nérale obtenue inductivement n'est prouvée vraie que quand les cas sur lesquels elle repose sont tels que, s'ils ont été correctement observés, la fausseté de la généralisation est incompatible avec la constance de la causation, avec l'universalité du fait que les phénomènes de la nature ont lieu conformément à d'invariables lois de succession. »

Tout ceci est de la logique; j'en fais grand cas, et je m'intéresse singulièrement à l'étude qui nous enseigne les conditions imposées à la connaissance par la nature de notre esprit, et qui donne, si je puis ainsi parler, une sanction légale à nos raisonnemens; mais est-il bien vrai que le plan suivi par M. Comte ne lui ait pas fourni l'équivalent de cette sanction? Ce plan, qui est la combinaison de la hiérarchie des sciences avec leur philosophie, lui a procuré dans chaque domaine pour criterium de certitude le criterium même de chacune de ces sciences; il est assez incontesté pour que je ne le discute pas; ce criterium est l'expérience ou vérification.

Mais on me presse, et l'on me dit : Comment savez-vous que votre expérience, que votre vérification est valable? Ici, tout au rebours de croire que l'expérience ait besoin de la logique, je crois que c'est la logique qui a besoin de l'expérience. Si les vérités scientifiques n'étaient vraies que logiquement, elles ne sortiraient pas du cercle des simples hypothèses; mais c'est quand l'expérience les a fournies que se fait la théorie logique de l'induction. Bien loin que la philosophie positive dépende de la logique, c'est la logique qui dépend de la philosophie positive.

Ainsi dans le passage de M. Mill, cité plus haut, comment connaît-on l'universalité de la loi de causation? Par l'expérience, non par la logique, car c'est une des excellentes opérations de la psychologie positive d'avoir démontré que la notion de cause n'est pas immanente à l'esprit humain. Cela posé, comment sait-on qu'une proposition générale de l'ordre scientifique est vraie? En montrant que dans tous les cas qui se présentent l'expérience la confirme; s'il survient des exceptions, il faut la sacrifier ou la modifier. Tout cela est si certain que nos inductions les plus assurées ne sont acceptées que sous le bénéfice d'une vérification constante, et la sanction que leur donne la logique ne peut leur ôter ce caractère relatif, c'est-à-dire qu'elle n'ajoute absolument rien à leur certitude. Il y a deux caractères de la vérité et de l'erreur, l'un mental donné par la logique, l'autre expérimental donné par les sciences. Ce n'est pas le caractère mental qui domine le caractère expérimental, c'est le caractère expérimental qui domine le caractère mental. M. Comte a suivi celui qui domine et n'a pas eu besoin de celui qui est dominé.

Une expérience se constate par intuition; une induction, une dé-

duction se vérifie par expérience, c'est-à-dire par intuition. La certitude scientifique est donc partout et toujours une certitude d'intuition; elle ne demande pas sa preuve à la logique ou régularité des raisonnemens et des procédés; elle la demande à l'expérience ou intuition. L'intuition, ne relevant que d'elle-même, constitue le criterium de la vérité objective, selon M. Comte et la philosophie positive. C'est ainsi que je résume ma réponse au quatrième chef d'objection.

Ici je pourrais m'arrêter. Le groupe mal limité, mal défini qu'on nomme psychologie n'est nécessaire ni à la constitution de la sociologie ni à la série des sciences telle que M. Comte l'a fixée, et son œuvre demeure intacte. Il faut, même après ces critiques, concevoir comme lui le monde, et, comme lui aussi, prendre pour méthode des méthodes, pour lumière des lumières cette hiérarchie du savoir humain qui pense et philosophe pour nous partout où nous la conduisons. Je pourrais, dis-je, m'arrêter; mais considérer l'idéologie, la logique, l'esthétique, la morale par rapport à la philosophie positive, c'est une discussion qui, dans la tournure actuelle du débat, ne m'a pas paru dénuée d'importance.

Cette question m'occupe, me préoccupe même depuis longtemps, étant convaincu d'une part que la philosophie positive n'est ni défectueuse, ni incomplète, ni impropre à son service, et d'autre part inquiété par les longues liaisons que la psychologie, l'idéologie, la logique, la morale, ont eues avec la philosophie.

Mon éducation biologique ne me permettait pas de ne pas renvoyer à la biologie l'étude des facultés cérébrales, bien que les psychologistes y aient établi une part de leur domaine, et aussitôt naquit pour moi la distinction entre ces facultés et leurs produits, distinction dont j'ai usé précédemment pour faire le partage entre ce qui appartient à la physiologie cérébrale et ce qui n'y appartient pas.

La comparaison chez les animaux et dans les différens âges m'offrit une classification de ces facultés, fonctionnelle, non anatomique, mais pourtant naturellement hiérarchique : facultés de besoins, facultés affectives, facultés esthétiques, facultés intellectuelles. Le principe de la hiérarchie est la diminution croissante de l'empire qu'exerce la personnalité (1).

C'est de la place de ce groupe qu'il s'agit par rapport à la phi-

(1) Cette coordination des facultés cérébrales, je la consignai en 1859 dans mes *Paroles de philosophie positive*. Cela me parut alors une vue subsidiaire à la doctrine des trois états théologique, métaphysique et positif, par laquelle M. Comte a constitué la science sociale. Je n'ai point abandonné cette idée, du moins en ce sens qu'elle me semble pouvoir servir de base à une physiologie sociologique; mais je confesse sans peine que de pareilles idées n'ont corps et valeur que quand, mises en œuvre, elles

losophie positive. Si l'on recherche ce qu'il est, on voit qu'il représente la doctrine du sujet prise dans les besoins (la chose n'a point encore reçu de nom), dans les actes (morale), dans les œuvres (esthétique), dans les idées (idéologie). La doctrine du sujet ne peut prétendre à un rang plus élevé que le sujet lui-même. Or, que le sujet soit subordonné à l'objet, la conception de l'homme à celle du monde, c'est un des principes les plus certains et les plus féconds de la philosophie positive. Ainsi de ce côté encore se confirme l'invalidité de ce qui a été objecté à cette philosophie au nom de la psychologie, et apparaît quelle fut la sûreté de vue et la fermeté de M. Comte, quand, dans son acheminement vers son but grandiose, il négligea des conceptions que tout le passé lui recommandait comme indispensables.

Toutefois, la doctrine du sujet ayant un caractère qui lui est propre bien que secondaire, il me paraît qu'elle doit être considérée soit comme un appendice à la philosophie positive, soit comme une branche de l'anthropologie. Quoi qu'il en soit, le point sur lequel j'insiste et qui m'est propre, c'est que philosophiquement on ne disjoigne pas ces quatre embranchemens, et que, même en les traitant isolément, on les conçoive comme des parties d'un tout, qui est le sujet.

Voici terminé l'examen des objections faites contre la philosophie positive au nom tant de la psychologie que de la sociologie. En le poursuivant avec toute l'attention dont je suis capable et que me commandait en cette circonstance l'autorité de mon adversaire, je me suis convaincu une fois de plus que la philosophie positive est fondée, que la conception du monde telle que l'homme peut l'avoir est obtenue, que l'ordre hiérarchique des vérités générales est déterminé, que, grâce à cette conception et à cet ordre, le penseur se trouve au vrai centre de la nature intelligible, enfin que les conditions d'une philosophie positive, étant de provenir des sciences et d'instituer le rapport du tout et des parties, ont leur accomplissement dans ce qui a été fait par M. Comte et a reçu de lui un nom qui grandit.

Non pas que je prétende que l'œuvre soit close, et qu'il n'y ait plus qu'à répéter la parole du maître. Loin de moi cette pensée; M. Comte nous a seulement, nous et nos successeurs, mis sur le seuil; d'immenses travaux sont à exécuter, car, l'ancien point de

ont servi à bâtir un véritable édifice. En 1863, dans mon livre sur *Auguste Comte et la Philosophie positive*, j'ai appliqué le même principe de classification, ce qui a été facile, non plus aux facultés, mais aux produits, et j'ai eu une série ascendante selon le même ordre, à savoir la théorie des besoins qui n'a guère occupé que les physiologistes, puis la morale, l'esthétique et l'idéologie. A mon gré, il y a déjà une lumi re concevoir superposées.

vue des choses étant changé, il s'agit de tout remettre au nouveau. J'aurai donné à mon idée toute l'étendue et en même temps toute la restriction qu'elle comporte en disant que M. Comte a fait la constitution de la philosophie positive, voulant dire, d'après le sens que j'attribue à la constitution d'une science, que depuis M. Comte elle a sa base, qui est dans les sciences, sa méthode, qui est dans la hiérarchie scientifique, et son résultat, qui est dans la conception du monde, mais voulant dire aussi qu'une philosophie constituée est seulement une philosophie commencée.

IV.

Ma tâche est finie; mais je viens d'être aux prises avec les conditions fondamentales de la philosophie que je professe, et avec un ordre d'objections puisées non plus, comme c'est l'ordinaire, dans la théologie ou la métaphysique, mais dans une doctrine où l'on a la volonté de philosopher suivant un mode positif tout en se séparant de la philosophie positive, œuvre de M. Comte. Le lecteur ne s'étonnera donc pas qu'à cette tâche, toute finie qu'elle soit, j'ajoute quelques considérations, qui, bien que subsidiaires, étendront et éclairciront la discussion.

M. Mill, quand la philosophie positive lui tomba entre les mains, avait reçu sa préparation essentielle par la psychologie et par la logique, dans lesquelles il s'est acquis tant de réputation et d'autorité. Moi, quand cette même philosophie positive est venue à ma connaissance, j'avais reçu ma préparation par la médecine, par la physiologie, par la biologie : non pas que j'aie eu en biologie, comme M. Mill en logique, le bonheur d'attacher mon nom à quelque œuvre considérable; mais ce n'en est pas moins l'étude de ma jeunesse, celle qui a laissé les plus profondes traces dans mon esprit, et qui m'est encore aujourd'hui un objet de lectures et de méditations. M. Comte, dans le temps de mon intimité avec lui, n'avait pas manqué de noter cette différence entre M. Mill, avec lequel il entretenait une correspondance philosophique, et moi qui étais son disciple. Ce n'est pas pour signaler cette différence d'origine et pour le futile plaisir de rappeler d'où je suis parti que j'ai amené cette courte digression; c'est pour quelque chose de plus utile, c'est pour montrer que, dans le mode positif de philosopher, l'état actuel de la pensée offre deux manières, l'une procédant de la psychologie positive, l'autre du groupe de sciences que M. Comte a disposées en un ordre hiérarchique.

M. Mill, dans son excellent livre sur la philosophie de sir William Hamilton, parle de l'école qui est partout et constamment en ascendant depuis qu'a cessé la réaction contre Locke et Hume, ce

qui date de Reid en Angleterre et de Kant sur le continent. Cette école, qui est l'école psychologique, je l'accepte et lui voue beaucoup de reconnaissance pour avoir rendu positive la psychologie; mais elle n'a point fait une philosophie, et, à vrai dire, je ne pense pas qu'elle en fasse jamais une effective, m'appuyant sur ce principe invincible, déjà cité, que le sujet est subordonné à l'objet. On n'échappera pas à la nature des choses, et l'étude de l'homme ne donnera pas la conception du monde.

Philosopher positivement suivant le mode psychologique est une impasse, et c'est là qu'éclate le service rendu par M. Comte. Il a créé le second mode positif de philosopher, le mode objectif. Tandis qu'il écartait la philosophie théologique en substituant des lois aux volontés, et la philosophie métaphysique en remplaçant les notions *à priori* par des notions *à posteriori*, il écartait la philosophie psychologique en substituant l'étude du monde à l'étude de l'homme. Alors il n'y eut plus d'impasse : les sciences, transformées en un tout organique par la hiérarchie qui les subordonne l'une à l'autre, conduisirent la philosophie jusqu'au terme, sans solution dans l'enchaînement, sans contradiction dans la teneur.

Cette distinction entre l'origine psychologique et l'origine objective dans le mode positif de philosopher me mène directement au célèbre principe de la relativité de la connaissance humaine. Ce principe, qui est incorporé à la philosophie positive, est antérieur à M. Comte, et M. Mill rappelle qu'il appartient à Bentham, à James Mill et à William Hamilton. Cela est incontestable; cependant il importe grandement de distinguer les deux voies par lesquelles les philosophes anglais d'une part et M. Comte d'autre part y sont parvenus. Pour les philosophes anglais, le principe est psychologique et résulte de la nature de notre faculté de connaissance; pour M. Comte, il est empirique et résulte de ceci, qu'en toute science positive on est arrivé à un fait, à un phénomène au-delà duquel on n'a pu aller.

Ces deux manières diffèrent non-seulement par le procédé, mais encore par le résultat. La démonstration psychologique de la relativité de la connaissance humaine est insuffisante philosophiquement; elle ne prouve qu'une seule chose, à savoir que nous ne connaissons un objet que par les sensations qu'il excite en nous, que la connaissance en est purement phénoménale, et que nous ne pénétrons jamais dans ce qu'il est en soi; mais elle ne prouve pas que cela même, qui n'est aperçu de nous que phénoménalement, n'est pas au fond partie et manifestation d'un absolu, s'il est un absolu. En d'autres termes, elle ne ferme pas la voie aux causes premières. Ainsi, pour donner des exemples, dans le système matérialiste, la relativité de la connaissance au sujet de la matière interdit seule-

ment de professer que nous la connaissons en soi, mais n'interdit pas de la considérer comme un *substratum* absolu et une cause première de toute chose; dans le système déiste, la même relativité au sujet de Dieu interdit seulement de s'enquérir de l'essence divine, mais n'interdit pas de rattacher toute chose à une cause créatrice et providentielle. Là se montre clairement l'impuissance objective de la psychologie, et, par une conséquence irrésistible, sa subordination à l'objet, ce qui détermine sa place en philosophie positive.

Autre a été le procédé de M. Comte et autre le résultat. Le procédé : ayant construit la philosophie de chaque science fondamentale, il reconnut *à posteriori* que dans toutes on arrivait à des conditions dernières ou non, mais au-delà desquelles on ne pouvait trouver d'autres conditions; c'est ainsi qu'il a formé expérimentalement son principe que dans la connaissance humaine rien n'est absolu, car telle est la formule qu'il en a donnée. — Le résultat : tandis que la psychologie ne détermine en aucune façon le caractère de la limite où s'arrête la possibilité de décomposer les phénomènes en effets et en causes et laisse ouverte la porte à l'admission des causes premières, la philosophie positive, par la main de M. Comte, indique d'une façon lumineuse et certaine que cette possibilité s'arrête au phénomène irréductible que chaque science se déclare incapable de décomposer, ce qui marque la borne du monde intelligible et le bord de celui où l'intelligibilité cesse pour nous. Ainsi dans la question de la cause première, soit matière, soit Dieu, dont j'ai parlé tout à l'heure, chaque science dans son domaine n'atteint rien qui puisse être dit premier, mais elle atteint certaines causes, ou existences, ou conditions, qu'elle n'a aucun droit de qualifier autrement que de causes, existences, conditions impénétrées.

Tout cela étant considéré, il n'est pas exact de dire qu'en incorporant la relativité de la connaissance humaine à la philosophie, M. Comte n'ait rien innové, et n'ait fait que prendre à son service un principe qu'il a trouvé dans le domaine commun. Le sien diffère du principe psychologique par la source et par la portée. En effet, d'une part, bien loin que la relativité de la connaissance humaine soit le fondement de la philosophie positive, elle en est le résultat, le corollaire; la philosophie positive ne s'est pas faite par ce principe, elle a fait ce principe, et d'ailleurs il n'est dans la relativité psychologique de la connaissance humaine aucune vertu contre la notion des causes premières; il n'en est que dans le principe expérimental de la relativité, qui, n'ayant rien à dire sur leur existence ou leur non-existence, indique les points divers où dans la recherche ascendante des causes l'esprit humain est arrêté. Le

principe psychologique et le principe expérimental de la relativité appartiennent à deux terrains différens. Le terme où l'un conduit est de suprême importance, puisqu'il s'agit de la conception du monde; le second ne mène qu'à une certaine condition de notre mode de connaître et de notre esprit. Toujours et partout on trouve la psychologie subordonnée à la philosophie positive.

M. Mill est un critique qui, passant aux imperfections de détail, les signale sans être inquiet de les mettre à la charge d'un fond qu'il n'admet pas; moi, je suis un disciple qui les signale comme des taches qu'il est utile de faire disparaître afin de donner plus d'éclat et de force à un fond que j'accepte. C'est pour ces deux buts différens que nous nous rencontrons en des critiques secondaires. M. Comte, on le sait, n'apercevant que la négativité des dogmes révolutionnaires, les poursuivit d'une polémique inexorable. M. Mill montre que ces dogmes, outre la partie proéminente, qui est négative, renferment aussi une partie positive qui ne doit pas être négligée.

« La souveraineté du peuple, dit-il, cet axiome métaphysique qui en France et dans le reste du continent a été si longtemps la base théorique de la politique démocratique et radicale, est regardée par M. Comte comme purement négative et exprimant seulement le droit du peuple à se débarrasser par l'insurrection d'un ordre social devenu oppressif, et il ajoute que, si on l'érige en principe de gouvernement, elle condamnera indéfiniment tous les supérieurs à une dépendance arbitraire à l'égard de la multitude des inférieurs, et qu'elle est une sorte de transfert aux peuples du droit divin tant reproché aux rois. Sur cette doctrine, en tant que dogme métaphysique ou principe absolu, la critique est juste; mais il y a aussi une doctrine positive qui, sans aucune prétention à être absolue, réclame la directe participation des gouvernés dans leur propre gouvernement sous les conditions et avec les limitations que ces fins imposent. »

J'accepte cette rectification, j'accepte aussi celle du point de vue de M. Comte par rapport au protestantisme :

« Comme presque tous les penseurs même incrédules, dit M. Mill, qui ont vécu dans une atmosphère catholique, M. Comte ne voit le protestantisme que par son côté négatif, regardant la réformation comme un mouvement purement négatif auquel il fut coupé court prématurément. Il ne semble pas s'apercevoir que le protestantisme ait eu aucune influence positive différente de l'influence générale du christianisme, de sorte qu'il laisse échapper un des faits les plus importans qui en dépendent, c'est-à-dire la remarquable efficacité qu'il a eue, par opposition au catholicisme, pour cultiver l'intelligence de chaque croyant individuel. Le protestantisme, qui fait appel à cette intelligence, compte qu'en le recevant elle sera active, non passive. Le sentiment d'une responsabilité directe de l'individu envers Dieu est presque entièrement une création du protestantisme, même quand les protes-

tans furent presque aussi persécuteurs que les catholiques, même quand ils croyaient aussi fermement que les catholiques le salut attaché à la vraie foi; pourtant ils maintenaient que cette foi devait être non pas acceptée d'un prêtre, mais cherchée et trouvée par le fidèle, à son péril éternel s'il se trompait. Éviter une erreur fatale devenait ainsi en grande partie une question d'instruction et de lumières, et chaque croyant, quelque humble qu'il fût, était sollicité par un puissant mobile à chercher l'instruction et à y faire des progrès. Aussi, dans ces contrées protestantes dont les églises ne sont pas, comme l'église d'Angleterre fut toujours, des institutions principalement politiques, en Écosse par exemple et dans les états de la Nouvelle-Angleterre, une somme d'éducation dont il n'y a pas d'autre exemple parvint jusqu'aux moindres du peuple. Chaque paysan expliquait la Bible à sa famille, beaucoup à leurs voisins, ce qui procurait à l'esprit la pratique de la méditation et de la discussion sur tous les points de la croyance religieuse. L'aliment peut n'avoir pas été le plus nourrissant, mais nous ne devons pas fermer les yeux pour ne pas voir combien de si grands objets étaient propres à aiguiser et à fortifier l'intelligence. »

Il est un grief que j'ai non pas contre la philosophie positive, mais contre M. Comte, car lui aussi a quelquefois manqué contre cette philosophie qu'il a créée. Ce grief, que je trouve articulé aussi chez M. Mill, est que, sur la fin de son grand traité, M. Comte se donne licence d'admettre un certain arbitraire avec la preuve, avec l'objectivité, avec la rigoureuse correspondance entre une conception et la réalité extérieure. Je laisse parler M. Mill.

« Dans un résumé de la méthode positive, M. Comte réclame en termes exprès la licence d'admettre, « sans aucun vain scrupule, » des conceptions hypothétiques, « à l'effet de satisfaire dans les limites convenables nos justes inclinations mentales qui se tournent toujours, avec une prédilection instinctive, vers la simplicité, la continuité et la généralité des conceptions, tout en respectant constamment la réalité des lois extérieures en tant qu'elles nous sont accessibles. Il prétend que le point de vue le plus philosophique nous conduit à concevoir l'étude des lois naturelles comme destinée à représenter le monde extérieur de manière à donner aux inclinations essentielles de notre intelligence toute la satisfaction compatible avec le degré d'exactitude commandée par l'ensemble de nos besoins pratiques (1). Parmi ces inclinations essentielles, il compte non-seulement notre prédilection instinctive pour l'ordre et l'harmonie qui nous fait goûter toute conception, même fictive, servant à réduire les phénomènes en système, mais même « les convenances purement esthétiques, qui, dit-il, ont une part légitime dans l'emploi du genre de liberté resté facultatif pour notre intelligence. » Après la satisfaction convenable « de nos plus éminentes inclinations mentales, » il restera encore « une marge considérable d'indétermination qui devra être employée à gratifier directement notre besoin d'idéalité en embellissant nos pensées scientifiques, sans en endom-

(1) *Cours de Philosophie positive* d'Auguste Comte, t. VII, p. 639-642.

mager la réalité essentielle. » Conséquemment à tout ceci, M. Comte met les penseurs en garde contre un trop sévère examen de la vérité des lois scientifiques, et frappe « d'une sévère réprobation » ceux qui détruisent « par une investigation trop minutieuse » des généralisations déjà obtenues, sans être capables d'en substituer d'autres. »

J'ajouterai que M. Comte, qui condamne les investigations trop minutieuses à l'encontre des généralisations déjà obtenues, a condamné aussi l'astronomie stellaire, inutile, suivant lui, à nos besoins théoriques et pratiques qui sont renfermés dans l'enceinte de notre système solaire; condamnation dont, au nom de la philosophie, j'ai appelé il y a longtemps. M. Mill attribue de telles propositions à ce que M. Comte était peu soucieux du criterium logique de la preuve, comme si, indépendamment du cas de l'astronomie stellaire auquel ce reproche est inapplicable, comme si, dis-je, M. Comte avait eu besoin du moindre criterium pour apprécier l'irrégularité de telles conceptions, et comme s'il avait été aveuglé en ceci par quelque illusion de raisonnement! Mais de propos délibéré il faisait céder la rigueur de la réalité à une fausse utilité, jugeant plus avantageux de s'accommoder à certains penchans et plaisirs de l'intelligence que de poursuivre rigoureusement la correspondance entre la conception et le fait. Quel que soit le motif du reste, la philosophie positive doit repousser ces accommodations. Il n'est pas bon de prendre pour suffisantes des conceptions sciemment hypothétiques, il n'est pas bon de respecter des généralisations que la critique entame et défait, il n'est pas bon enfin d'interdire les recherches qui plongent dans l'infinité de l'espace. A cela, le péril serait double, soit que scientifiquement on s'exposât à étouffer la connaissance de faits dont la portée logique ne peut être estimée, soit que philosophiquement on ouvrît la porte à je ne sais quelle théologie ou métaphysique bâtarde.

Si je ne puis accepter de la main de M. Comte un pareil arbitraire dans le maniement de la science, je ne puis accepter de la main de M. Mill les accommodations qu'il suppose possibles entre la philosophie positive et le point de vue théologique. Je traduis le passage.

« Il est convenable de commencer par décharger la doctrine positive d'un préjugé que l'opinion religieuse a contre elle. La doctrine condamne toutes les explications théologiques et les remplace ou pense qu'elles sont destinées à être remplacées par des théories qui ne tiennent compte que d'un ordre reconnu de phénomènes. On en infère que, si ce remplacement était accompli, le genre humain cesserait de rapporter la constitution de la nature à une volonté intelligente, et de croire aucunement en un créateur et suprême gouverneur du monde. La supposition est d'autant plus naturelle que M. Comte était ouvertement de cette opinion. A la vérité, il re-

poussait avec quelque acrimonie l'athéisme dogmatique, et même il dit (dans un ouvrage postérieur, mais les antérieurs ne contiennent rien qui soit en contradiction) que l'hypothèse d'un dessein a plus de vraisemblance que celle d'un mécanisme aveugle; mais une conjecture fondée sur l'analogie ne lui semblait pas, au temps de la maturité de l'intelligence humaine, une base capable de soutenir une théorie. Il regardait toute connaissance réelle d'une origine comme inaccessible, et s'en enquérir, c'était, suivant lui, outre-passer les bornes de nos facultés mentales; mais ceux qui acceptent la théorie des stages successifs de l'opinion ne sont pas obligés de le suivre jusque-là. Le mode positif de penser n'est pas nécessairement une négation du surnaturel; il se contente de le rejeter à l'origine de toutes choses. Si l'univers eut un commencement, ce commencement, par les conditions mêmes du cas, fut surnaturel; les lois de la nature ne peuvent rendre compte de leur propre origine. Le philosophe positif est libre de former son opinion à ce sujet conformément au poids qu'il attache aux analogies dites marques de dessein, et aux conditions générales de la race humaine. La valeur de ces marques est, à la vérité, une question pour la philosophie positive; mais ce n'en est pas une sur laquelle les philosophes positifs doivent être nécessairement d'accord. — Une des méprises de M. Comte est de ne jamais laisser de questions ouvertes. La philosophie positive maintient que, dans les limites de l'ordre existant de l'univers, ou plutôt de la partie qui nous en est connue, la cause directement déterminative de chaque phénomène est naturelle, non surnaturelle. Avec ce fait, il est compatible de croire que l'univers fut créé et même qu'il est continuellement gouverné par une intelligence, pourvu que nous admettions que le gouverneur intelligent adhère à des lois fixes qui, étant seulement modifiées ou contrariées par d'autres lois de même dispensation, ne sont jamais délaissées capricieusement ou providentiellement. Quiconque regarde tous les événemens comme des parties d'un ordre constant, chacun de ces événemens étant le conséquent invariable de quelque antécédent, condition ou combinaison de conditions, celui-là accepte pleinement le mode positif de penser, soit qu'il reconnaisse ou ne reconnaisse pas un antécédent universel duquel tout le système de la nature fut originellement conséquent, et soit que cet universel antécédent soit conçu comme une intelligence ou non. »

Dans la préface que j'ai mise en tête de la nouvelle édition du *Cours de philosophie positive* de M. Comte, j'ai discuté une question fort analogue. M. Herbert Spencer fait de ce qu'il appelle l'*incognoscible* et de ce que j'appelle l'inconnu la puissance suprême dont l'univers est la manifestation. Je l'ai combattu en disant que définir ainsi l'*incognoscible*, c'est véritablement le connaître dans un de ses attributs essentiels, ce qui implique contradiction, car alors il n'est plus l'*incognoscible*. L'argumentation de M. Mill n'échappe pas à une contradiction à peu près du même genre. Elle se réduit à ceci : pensez ce que vous voudrez de la cause première, de l'origine, de l'antécédent universel; admettez nommément que

cette cause a créé et gouverne le monde; pourvu que vous admettiez en même temps qu'elle ne se manifeste jamais dans les choses, vous ne sortez pas du mode positif de philosopher. Mais si cette cause ne se manifeste pas dans les choses, si les lois seules s'y manifestent, elle est soustraite à toute aperception humaine, et il implique que l'on voie ce qui ne se montre jamais, que l'on connaisse ce qui ne se fait jamais connaître. Bien plus, c'est aux marques de dessein qu'on se réfère pour arriver jusqu'à la cause première; mais les marques de dessein perpétuellement renouvelées dans la structure des mondes, dans le mouvement des astres, dans l'appropriation de notre planète, dans l'organisation des êtres vivans, de telles marques de dessein, dis-je, que serait-ce autre chose que des actes d'intervention incessante de la cause première? Par conséquent, si on les admet, on rompt avec le principe de la philosophie positive, qui repousse les interventions et n'accepte que les lois. Ainsi l'admission d'un antécédent universel montre son incompatibilité avec le mode positif de philosopher, tantôt en lui faisant dire qu'il connaît ce qu'il ne connaît pas, tantôt en lui imposant au milieu des lois la doctrine de la finalité. La valeur des marques de dessein n'est en effet pas autre chose que la doctrine de la finalité. Cette doctrine de la finalité, chaque science particulière l'a convertie en une doctrine positive connue sous le nom de principe des conditions d'existence, principe qui bannit toutes les interventions, et qui, rencontré dans chaque domaine particulier de la science, est devenu un principe général de la philosophie positive. Il est la dernière borne à laquelle la connaissance puisse atteindre; si on va au-delà, on quitte à la fois la science et la philosophie.

Il ne faut pas considérer le philosopher positif comme si, traitant uniquement des causes secondes, il laissait libre de penser ce qu'on veut des causes premières. Non, il ne laisse là-dessus aucune liberté; sa détermination est précise, catégorique, et le sépare radicalement des philosophies théologique et métaphysique : il déclare les causes premières inconnues. Les déclarer inconnues, ce n'est ni les affirmer ni les nier, et c'est, quoi qu'en dise M. Mill, laisser la question ouverte dans la seule mesure qu'elle comporte. Remarquons-le bien néanmoins, l'absence d'affirmation et l'absence de négation sont indivisibles, et l'on ne peut arbitrairement répudier l'absence d'affirmation pour s'attacher à l'absence de négation. Il ne serait pas impossible de retourner les argumens qu'avec raison M. Mill a employés contre M. Comte, accommodant à la satisfaction de nos inclinations mentales la rigueur de la preuve et l'objectivité du fait. La rigueur de la preuve et l'objectivité veulent ici que l'on ne nie pas, que l'on n'affirme pas, et malgré cela, par pure

satisfaction de certaines vues partielles, on permet d'affirmer sans nier.

On ne peut servir deux maîtres à la fois, le relatif et l'absolu. C'est l'absolu que vous servez quand vous donnez aux choses un antécédent universel; mais alors le philosopher positif, que rien ne peut faire sortir du relatif, vous abandonne et ne vous considère plus comme siens. Faire résoudre la question des causes premières dans un mode de philosopher qui partout en a constaté expérimentalement l'insolution, introduire l'absolu dans un mode de philosopher qui ne comporte que le relatif, concevoir une connaissance là où ce mode de philosopher met rigoureusement l'inconnu, c'est non pas concilier, mais juxtaposer les incompatibilités.

Enfin je rappelle ici la distinction que j'ai faite ci-dessus entre l'origine psychologique et l'origine expérimentale du principe de la relativité. Psychologiquement, la relativité de la connaissance humaine ne contredit pas l'admission d'une certaine théologie, sans quoi M. Mill, partisan déclaré de cette relativité, n'aurait en aucune façon parlé d'antécédent universel; mais expérimentalement elle ne laisse la voie ouverte à rien de pareil. Cette remarque, qui porte à la fois sur le présent litige et sur le rapport entre la psychologie et la philosophie positive, montre une fois de plus le désaccord entre les deux conceptions du monde et clôt la discussion.

V.

M. Mill pense que M. Comte n'a pas fondé ce qu'il nomme la philosophie positive, qu'il n'en a créé que des parties, et que l'œuvre, quelle qu'elle soit, reste toujours à mener au terme. Moi, au contraire, je pense que la philosophie positive est créée dans ses élémens essentiels, que l'avenir développera ces élémens sans les dénaturer, et qu'ainsi elle est, dans l'ordre général, ce que chacune des sciences positives est dans l'ordre particulier, c'est-à-dire un point de départ et une voie tracée.

Trois objections capitales (je ne parle point des objections de détail, qui laissent l'édifice intact et n'exigent que des réparations) sont faites par M. Mill : la sociologie n'est pas constituée; la théorie des facultés intellectuelles et morale n'est pas donnée; la doctrine de la preuve n'est pas établie.

Ma réponse est, quant à la sociologie, que M. Mill n'a pas suffisamment pris en considération l'inégalité de valeur entre la subsistance des sociétés ou état statique et le développement des sociétés ou état dynamique; que le premier, ramené à son origine, ce qui est scientifiquement indispensable, ne diffère pas notable-

ment de l'état de société de certains animaux, et peut s'expliquer par les facultés étudiées en biologie; qu'au contraire le second appartient exclusivement aux sociétés humaines, est le propre de la sociologie, la sépare de la biologie, a été systématisé pour la première fois par M. Comte, et forme l'assise primordiale soit de la sociologie prise en elle-même, soit de la sociologie employée comme élément d'une philosophie positive, ce qui est le point de vue de M. Comte. Ma réponse est, quant à la théorie des facultés intellectuelles et morales, que M. Comte l'a instituée en la biologie, où en est la juste place; qu'à la vérité d'une part les matériaux physiologiques dont il s'est servi se sont améliorés, et que d'autre part il n'a pas fait usage de travaux psychologiques très dignes d'attention, mais que cela ne le met pas, par rapport à la philosophie positive, dans une position différente de celle où le mettent les progrès de la chimie ou de la physique; et que, l'important étant de savoir si les accessions, perfectionnemens, rectifications changent le rapport des sciences particulières avec la philosophie positive, comme aucun changement de ce genre ne se produit, cette philosophie dont le caractère est, sous peine de mort, de s'accommoder avec tout le développement ultérieur des sciences, n'en reçoit aucune atteinte. Enfin ma réponse est, quant à la doctrine de la preuve, qu'en soi la philosophie positive n'a pas d'autre doctrine que celle qui appartient à chaque science particulière, et que cela, suffisant à ces sciences, lui suffit aussi; que, s'il s'agit de passer de la preuve expérimentale à la preuve logique, c'est-à-dire de montrer que ce qui est légitime selon l'expérience l'est aussi selon la logique, cette recherche, très intéressante, n'importe pas à la philosophie positive, qui non-seulement n'en a pas besoin pour son but de la conception du monde, mais encore prête sa doctrine expérimentale à la doctrine psychologique, pour que celle-ci puisse être conçue non plus comme purement subjective, mais comme réelle.

M. Mill admire profondément les pages immortelles où M. Comte a tracé la philosophie des diverses sciences et la doctrine du développement de l'histoire. Ce sont pour lui de belles parties, mais seulement des parties de la philosophie positive. Cela étant reçu des mains de M. Comte, il y ajoute, comme autre partie, la psychologie positive telle qu'elle résulte définitivement de récens travaux dus à des hommes éminens d'Angleterre; il y ajoute une logique positive, à laquelle lui-même a fourni une précieuse contribution dans un livre renommé. Mais comment, de ces différentes parties, un tout se fait-il? Quel en est l'enchaînement et la hiérarchie? M. Mill ne nous le dit pas. On y voit seulement un mode positif de philosopher, et encore un mode de philosopher où la subordination entre

le point de vue objectif et le point de vue psychologique n'est pas appréciée.

C'est donc sans regret que, quittant ce qui me semble imparfait, je me tourne vers la philosophie positive, œuvre de M. Comte. Là aussi se trouve un mode positif de philosopher; mais ce mode y est réalisé en toutes ses parties. Ce que l'homme sait est systématisé, ce que l'homme ne sait pas est rigoureusement séparé, systématisation et séparation sans lesquelles il n'y a point de positivité en philosophie.

La philosophie positive vient faire pour le règlement de la pensée générale et pour le gouvernement des choses humaines ce que chaque science a fait pour le règlement de la pensée particulière et le gouvernement des choses spéciales. En d'autres termes, avec la force dorénavant inhérente aux notions positives, elle se substitue au règne des notions théologiques et métaphysiques sous lesquelles s'est formée la jeunesse de l'élite de l'humanité.

« Une croyance, dit M. Mill, qui a gagné les esprits cultivés d'une société est sûre, ou plus tôt ou plus tard, à moins que la force ne l'écrase, de parvenir à la multitude. » Cette opinion, qui a été celle de M. Comte et qui est aussi la mienne; dissipe les illusions qu'on se fait quelquefois quand on croit que, sur le domaine historique, philosophique ou scientifique, les recherches peuvent demeurer encloses dans les livres et dans les écoles. Non; quelque intention qu'on ait, elles vont inévitablement porter coup à l'ancien ordre intellectuel, moral, social. Les partisans de cet ancien ordre ne s'y trompent pas, et s'indignent des vaines protestations dont on se couvre. Jamais la philosophie positive n'en a fait ni n'en fera, car elle sait et professe qu'on ne peut pas avoir une conception du monde différente de celles qui régnèrent et qui règnent sans que tout, s'en ressentant, se modifie et se transforme.

C'est au bruit néfaste du canon que j'ai achevé ce travail médité depuis plusieurs mois, et j'ai éprouvé un véritable malaise à philosopher si impersonnellement, tandis que tout près de nous le sang coulait à torrens. Certes cette jonchée de corps allemands sur le sol de la patrie allemande, excitant une juste horreur et ne s'en faisant pas moins, témoigne combien l'ancien ordre intellectuel, moral, social, qu'on attaque, est justement attaqué. Il n'a pas d'adversaire plus déterminé, plus effectif, plus radical que la philosophie positive.

É. LITTRÉ.

LE

GRAND ŒUVRE

ENTRETIENS SOUS UN CHATAIGNIER

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

30 septembre.

Je viens de relire ta lettre. Dans ce réquisitoire écrit de bonne encre, je trouve un passage que je ferai bien, je pense, de m'appliquer. Tu peins certains optimistes de ta connaissance qui se sont fait une philosophie d'hommes gras, et qui par égard pour leurs digestions ont juré de ne plus se fâcher. Ils ôtent leur bonnet à la sottise, ils ont des indulgences d'état pour le crime heureux, ils approuvent tout indistinctement : le 18 brumaire, la perruque du grand roi, même les temps de ténèbres et de barbarie, l'âge d'or du froc et des coupe-jarrets; ils ont découvert que tout a du bon, et décidé, quoi qu'il arrive, de donner toujours raison à M. le prieur. Sur quoi tu t'écries : « A quoi se réduit l'histoire moderne de l'Europe? A douze siècles de massacres inutiles suivis d'une révolution avortée. »

Quelle mouche t'avait piqué? et que penseras-tu de ma réponse, si je te l'envoie jamais? M'assigneras-tu une place dans la confrérie

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet et du 1er août.

de ces hommes gras dont le contentement t'exaspère?... Distinguons, distinguons. Nombre d'entre eux ont des raisons d'être contens qui ne sont pas de mon goût et qui n'ont rien de commun avec les miennes; mais il n'y a pas de honte, ce me semble, à dire du bien de M. le prieur quand on ne lui demande rien. Je ne couche en joue aucune prébende. Êtes-vous bien sûrs, vous les mécontens, d'être tous aussi désintéressés que moi, et que des ambitions trompées n'aigrissent pas vos chagrins?

Je cherche à comprendre parce que j'ai besoin de comprendre. C'est ma seule ambition. Et si décidément je ne comprenais pas, si le mot de l'imbroglio m'échappait, si je devais confesser comme vous autres que notre pauvre globe détraqué est le Charenton de l'univers, oh! sur ma foi, je m'attacherais une pierre au cou et j'irais tout de ce pas me noyer dans les profondeurs de mon beau lac. Moque-toi de moi, l'amour de la raison est devenu la plus sérieuse de mes passions, et s'il m'était démontré que la raison est absente de ce monde, j'en voudrais déloger sur l'heure.

Un homme qui a de l'oreille et le goût de la musique, et qui serait condamné à faire à perpétuité sa partie dans un charivari... quel supplice! Mais que parlez-vous de charivari? Vous vous trompez; c'est une symphonie qu'on exécute ici. En dépit des méchantes fioritures, des fâcheuses dissonances et des fausses entrées, la mélodie est fort reconnaissable et sent son maître. Musique mâle, grave, un peu compliquée, d'une exécution difficile. Heureusement l'orchestre est infatigable. Je vois les cahiers ouverts sur les pupitres, je vois les violons et les clairons, je vois le chef d'orchestre debout, sa partition devant lui, et coupant l'air de son archet. Je ne suis qu'un misérable croque-note, mais je veux emboucher bravement mon flageolet et je soufflerai dedans jusqu'à perte d'haleine.

O Montesquieu, notre maître et notre consolateur!... Platon louait le ciel de ce qu'il était né du temps de Socrate; moi je le remercie de ce qu'il m'a fait naître cent quarante ans après Montesquieu, et dans un temps qui, grâce à ses leçons, aspire à comprendre tout, même l'erreur, même le mal. *L'Esprit des Lois* est sous ma main; à la première page, je lis ces lignes : « J'ai d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que dans cette infinie diversité de lois et de mœurs ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies. » C'est le commencement et le principe de la sagesse. Expliquer tout par des fantaisies ou croire à autre chose, cela fait deux classes d'esprits.

Durant des siècles, le vulgaire crut que la nature elle-même était gouvernée par la fantaisie. Rien de fixe, pas de lois; on rap-

portait tous les phénomènes à des volontés particulières insondables à la raison. C'est à peine si quelques esprits d'élite s'affranchissaient de l'universelle superstition; il fallait avoir du génie pour avoir du bon sens. Quand Périclès raillait son pilote sur les folles terreurs que lui inspirait une éclipse, quand Anaxagore disséquait la tête d'un bélier unicorne, et démontrait qu'à l'atrophie d'un lobe du cerveau répondait l'hypertrophie de l'autre, et qu'ainsi les monstres mêmes rendent témoignage à la permanence des lois de la nature, la foule regardait de travers ces grands hommes, elle traitait leur sagesse d'impie témérité. Pour elle, au ciel et sur la terre, tout était présage, pronostic, décret ou avertissement des dieux; sa folie, faisant délirer la nature, lisait l'avenir dans la queue enflammée d'une comète. Quelle révolution s'est opérée dans les esprits! La foi des Périclès et des Anaxagore a fini par s'imposer au commun des hommes, et ce n'est pas une petite gloire pour notre siècle qu'aujourd'hui, dans d'immenses cités, on voie le menu populaire admettre comme les savans que la nature se gouverne par des lois, ce qui, soit dit en passant, ne laisse pas d'être gênant pour tous les prêcheurs de miracles. Je suis bien trompé, Paul, ou, dépossédée d'une de ses provinces, la doctrine du bon plaisir est en chemin de perdre l'autre; plus on étudiera l'histoire, plus on se convaincra que la raison y règne aussi souverainement que dans la nature, — et si les sciences physiques ont pour premier principe que, d'un bout de l'univers à l'autre, pas un atome ne périt, les sciences historiques démontreront chaque jour avec plus d'évidence que dans le monde des idées rien ne se perd non plus et que le mort y saisit le vif. L'idée est indéfectible comme la matière, — voilà le fondement de la science.

De prime abord, j'en conviens, le moyen âge est embarrassant pour qui veut croire au progrès. Oui, le moyen âge est le grand rémora de la philosophie, le scandale du Juif, la folie du Grec. Les vices du système féodal sautent aux yeux, il n'est pas besoin d'une grande clairvoyance pour les signaler. Tant de désordres, de luttes incessantes, de honteuses superstitions... Cependant regardez de plus près : ce qui couvait sous cette barbarie a renouvelé le genre humain, — et dépouillez la société moderne des sentimens et des idées qu'elle en a hérités, vous la mutilerez cruellement. L'Europe deviendrait une Chine, moins les magots et la muraille.

L'antiquité grecque et romaine voyait tout dans la cité; elle enfermait entre quatre murailles les pensées et les affections de l'homme; les philosophes seuls, se dressant sur la pointe du pied, réussissaient à apercevoir l'horizon. La famille, les coutumes domestiques, l'éducation, les mœurs étaient des dépendances de la

vie publique; le sacerdoce lui-même n'était qu'une fonction civile, les dieux une propriété de l'état.

Quelle autre idée se firent de la société les descendans de ces Germains qui ne pouvaient souffrir que leurs habitations fussent attenantes les unes aux autres, et dont chacun laissait autour de sa maison un espace clos et fermé! A l'exemple de leurs pères, qui ne se plaisaient que dans des demeures isolées, les barons féodaux sentirent le besoin de respirer à l'aise et pour ainsi dire de ménager de l'espace autour de leur vie. Ils craignaient la gêne plus que la mort; tout ce qui menaçait de les mettre à l'étroit, toute entreprise sur leurs immunités faisait pétiller leur sang dans leurs veines; au seul nom de fisc et de légistes, leur épée frissonnait dans le fourreau. Les premiers, ils s'avisèrent que l'homme n'est pas fait pour la société, mais que la société est faite pour l'homme, et que, dans tout ce qui ne concerne pas les obligations qu'il a souscrites, il ne relève que de son for intérieur. En ceci, du moins, M. de Lussy a raison : au moyen âge, pour la première fois, le pacte social fut considéré comme un contrat par lequel l'individu aliène une part de ses franchises naturelles, à la condition qu'on lui garantira le reste; les clauses de son engagement sont limitées, expresses et reposent toujours sur l'utilité réciproque; pour tout ce qu'il se réserve, son droit de possession et de jouissance est illimité. Qu'après cela il se donne à ce qu'il aime; en disposant de lui-même, il prouvera qu'il s'appartenait. Aussi n'est-ce pas de son maître Aristote, mais de l'esprit de son siècle que s'inspira l'ange de l'école, quand il reconnut à l'homme des biens propres et comme un domaine sacré qu'il ne peut ni aliéner, ni engager; tout ce qui en lui relève soit de la nature, soit de la conscience, soit de l'esprit, n'appartient qu'à lui; que si la société lui prétend faire des conditions léonines, elle le délie de ses engagemens et lui confère le droit à l'insurrection. Ainsi l'idée moderne de la liberté est née dans les manoirs de ces tyranneaux qui ne la voulaient que pour eux; elle a grandi dans les luttes intestines d'une société partagée entre des puissances rivales, royauté, noblesse, parlemens, église, bourgeoisie, qui, jalouses de leurs prérogatives, se tenaient réciproquement en échec et hasardaient tout plutôt que de se rien céder. Rome et Athènes ont brillé d'une immortelle grandeur; mais, je te le dis, il n'est pas un de nous qui n'étouffât au forum ou dans l'agora. Le moyen âge a mis au large la personne humaine; il a affranchi, pour parler avec Montaigne, les coudées de la liberté, et cette indépendance à laquelle prétendaient les privilégiés d'alors, les petites gens d'aujourd'hui ne s'en peuvent passer.

Et regarde, je te prie, aux conséquences. Dans l'antiquité, la vie

publique était la source de tout honneur, de toute dignité. Discuter les affaires de l'état était la seule occupation libérale. Aristote et Platon ne réputaient vrai citoyen que l'homme de loisir qui, ne faisant œuvre de ses doigts, se dévouait tout entier aux intérêts de la cité, et votait, élisait, délibérait, laissant aux gens de rien et aux esclaves le soin de travailler le fer et de tisser la laine. De là les superbes mépris qu'affectait la politique pour les arts mécaniques, pour les professions industrielles. D'un côté, le citoyen, l'homme qui pense, parle et agit, — de l'autre, le travailleur, l'homme de métier, — cela faisait deux races, l'une esclave de fait ou digne de l'être, l'autre née pour commander.

Qui a réhabilité la main-d'œuvre? Le moyen âge. Dans l'abaissement de la cité, ce que le citoyen perdit, l'homme le gagna; la tribune n'effaçant plus le foyer et l'atelier, la vie privée profita en quelque sorte de sa dépouille, grandit en importance, en dignité; le travail s'ennoblit. Ce fut lui désormais qui groupa les particuliers; unis par des intérêts communs, tous ceux qui exerçaient le même métier s'assemblèrent et s'associèrent; la corporation dont ils étaient membres leur rendait une patrie, ils lui engageaient leur foi, ils étaient jaloux de son honneur, ils confondaient leur fortune avec la sienne, et joignaient à l'amour du profit cet esprit de corps où il entre toujours un peu de vertu. Bientôt le travail réhabilité releva la cité de son abaissement, la reconstitua sur un nouveau principe. Autres avaient été Rome et Sparte, autres furent les républiques du moyen âge. L'importance de la société civile y prima celle de l'état. A Florence, vingt et une corporations, celle des drapiers en tête, se partagèrent la souveraineté, leurs compétitions furent l'âme et le ressort de toute la vie publique, et la constitution porta pour ainsi dire la marque des métiers. Le moyen âge, qui fut l'âge héroïque du commerce, délivra des lettres de noblesse à l'industrie. Les premières familles de Florence durent leur grandeur au travail. Les Pazzi, les Capponi, les Buondelmonti, les Corsini fabriquaient et exportaient des draps. On vit alors ce qui ne s'était jamais vu, des marchands devenir des gonfaloniers sans déserter leur comptoir, et employer leurs loisirs à lire Platon, à fonder des bibliothèques, à protéger les arts. Quand Venise voulut ajouter l'industrie à son commerce, elle fit venir dans ses murs vingt des principaux fabricans de soieries de Lucques. On leur accorda le droit de cité; quelques-uns furent inscrits sur le livre d'or... Et l'on ose parler de dix siècles perdus pour l'histoire du genre humain!

Autre conséquence. La cité antique avait un caractère auguste et presque sacré qui imprimait aux esprits une sorte de vénération

superstitieuse. Les dieux qui avaient présidé à sa naissance, le miracle des origines, les exploits des héros fondateurs et patrons, l'ombre toujours présente de ces législateurs à demi divins qui avaient écrit sous la dictée du ciel, ces grands souvenirs tenaient les imaginations en bride et les âmes en tutelle. Si hardis dans l'action, si aventureux parfois dans les recherches de pure spéculation, les anciens se montrèrent singulièrement timides dans l'expérimentation politique. Toutes leurs audaces en ce genre datent de l'âge des héros et des premiers sages; passé ce temps d'originalité féconde, leur verve d'invention parut épuisée; perfectionner et renouveler leur était également impossible; le visage tourné vers le passé, l'œil ébloui par l'éclat de la légende, ils n'osaient rien, ne savaient que se souvenir; la tradition enchaînait leurs pensées. En dépit de sa Médée, l'antiquité tout entière ignora le grand secret du rajeunissement des peuples. Ni Agis et Cléomène, ni les Gracques ne furent des novateurs; ils rêvaient de restaurer le passé et consumèrent leurs forces à évoquer des ombres. Et que fut l'empire romain? Le suprême effort du *conservatisme* antique, qui, prenant conseil des circonstances, s'avisa d'un expédient et se proposa moins de renouveler Rome que de la faire durer.

Ce fut le moyen âge qui, en émancipant l'homme de la cité, le délivra de l'idolâtrie des traditions; il lui enseigna cette insolence de la passion et du génie qui méprise les choses au nom de l'idée et manque de respect à la société jusqu'à lui imposer sa chimère. Oui, l'homme qui sait tout ce qu'il vaut et tout ce qu'il peut, qui sent l'infini en lui, qui interroge comme des oracles ses pressentimens et ses rêves, et, affirmant tout haut sa vision, se flatte de porter dans sa tête les destinées du monde, cet homme-là fut créé par le moyen âge. Montre-moi, si tu le peux, dans les temps classiques quelque chose d'analogue à cette fille des champs qui inventa l'idée moderne de la patrie en gardant ses moutons, et résolut de fonder un grand royaume parce qu'elle avait ouï des voix! Le ciel soit loué! Les chevaliers d'une idée, les aventuriers de la pensée, ces croisés à qui leur cœur avait parlé et qui disaient : Dieu le veut! léguèrent en héritage au monde moderne leur sublime orgueil et leur sainte folie. Le monde moderne en a vécu, et qu'il s'agît de découvrir un nouveau continent, de donner aux consciences un nouveau *credo*, d'émanciper les opprimés ou simplement de transformer les arts par l'audace de quelque invention, toujours un homme s'est levé qui a dit : *Moi seul, et c'est assez!* Les héros même de la révolution en vain empruntaient-ils des noms à Rome et à Sparte, l'âme de la chevalerie était en eux quand ils s'écriaient : Périssent les colonies plutôt qu'un principe! et que faisant des lois, non pour un peuple,

mais pour tous les hommes, méprisant les objections du bon sens, jugeant tout possible, ivres d'avenir et aspirant à recommencer l'histoire, le fer en main ils imposaient leurs espérances aux hommages de toute la terre... O chevalerie! te raille qui voudra. Tu fus pour les nations la fontaine de Jouvence. Nous nous plaignons de notre vieillesse. Après quatorze siècles d'existence, la France, antique serpent qui a changé dix fois de peau, est plus jeune que ne l'était Athènes cent ans après Marathon et Rome au temps de ses Scipions.

Enfin, sous le régime de la cité, l'obéissance étant la vertu suprême parce qu'elle conserve les états, la conscience ne se piquait pas d'être plus délicate, plus scrupuleuse, plus généreuse que la loi; la discipline des mœurs s'opposait également aux déréglemens du vice et aux scrupules exaltés de l'honneur; les philosophes seuls cherchaient l'extraordinaire dans la morale, les honnêtes gens prenaient pour règle ce qu'avait ordonné la république, l'exemple des ancêtres et les maximes du sens commun, qui est l'esprit des choses et n'a pas la prétention de leur faire des leçons. Le romanesque fut profondément étranger à l'antiquité classique, et c'est le moyen âge qui se chargea de mettre de l'imagination dans la vertu. Le goût de l'étrange et des actions qui étonnent la nature, l'estime pour les œuvres surérogatoires, la préférence donnée à ces devoirs sur lesquels la loi se tait et que la conscience seule impose, les subtilités du point d'honneur, les raffinemens de la générosité, la courtoisie envers les petits, les faibles, les vaincus, voilà ce que la chevalerie prisait sur toutes choses, et son influence a donné aux mœurs modernes certaines délicatesses que l'antiquité ignora, et qui sont la fleur de notre civilisation. Souvent les anciens nous semblent par trop naturels; la façon dont ils traitaient leurs ennemis, les invectives bien méritées, mais grossières et sanglantes dont Démosthènes chargeait Eschine, dont Cicéron accablait Antoine, révoltent l'homme moderne; il s'étonne également que l'injure ait été proférée et qu'elle ait été dévorée. C'est qu'il a appris du moyen âge à s'occuper moins de ce qu'il doit aux autres que de ce qu'il se doit à lui-même.

A ces délicatesses, à ces pudeurs de l'âme que nous avons héritées de la société féodale, je veux joindre certaines maladies subtiles de l'esprit et du cœur qu'elle nous a inoculées et dont je n'ose souhaiter que nous guérissions entièrement. Quand l'homme se fut accoutumé à ne se plus considérer seulement comme membre d'une communauté, comme une des parties d'un grand tout dont il tirait sa vie et son être, il acquit en quelque manière une existence absolue, indépendante de tous les rapports sociaux, et il traita avec

l'univers d'égal à égal. Alors il s'intéressa à sa vie comme il n'avait jamais fait; il découvrit dans les profondeurs de sa pensée tout un pays nouveau qu'il n'avait pas eu le temps d'explorer; il s'étudia, se raconta à lui-même et aux autres, fixa par la parole ses impressions les plus fugitives; sa passion étant l'âme de son âme, il en fit aussi en quelque sorte l'âme du monde; il ne vit plus dans les choses que des symboles de sa pensée, les êtres inanimés lui servirent de témoins et de confidens, il les fit entrer dans ses joies et dans ses peines; la source pleura avec lui, le vent répéta ses plaintes, les rochers participèrent à ses secrets, les étoiles l'entretinrent avec mystère, il remplit de sa chimère et de sa folie les abîmes du ciel; puis, trouvant partout des bornes et le monde lui semblant trop petit, il en inventa un autre, monde de lumière et d'harmonie qu'il peupla de ses imaginations, après lequel il soupira, et, comme autrefois sur les bords du Gange, la parole humaine exprima les tourmens d'un être condamné à vivre et qui se sent fait pour autre chose. A la poésie classique il appartenait de chanter ces passions générales que peut avouer la raison. Une nouvelle poésie se chargea de dire toutes les sensations d'un cœur en proie aux songes et de noter toute la musique des désirs et des rêves.

Vraiment, si Virgile revenait au monde, que comprendrait-il aux *canzone* de Pétrarque, aux romans de la Table-Ronde? Qu'est-ce donc que ce rêveur qui voit l'infini dans le sourire d'une femme? Et ce chevalier qui tantôt respirait les fureurs de la guerre, il vient d'apercevoir sur la neige trois gouttes de sang tombées de la blessure d'un oiseau; son bras retombe; oubliant tout, changé en statue, il se plonge dans une extase qui n'a ni fond ni rive. A quoi pense-t-il?... Folle comme un rêve, voilà la poésie du moyen âge. C'est Ophélia, les cheveux en désordre, assise au pied d'un saule, au bord de ce ruisseau où Tristan se plaisait à laisser descendre au fil de l'eau des copeaux et ses pensées. Sa tête est couronnée de fantasques guirlandes; la renoncule s'y mêle à l'ortie, les pâquerettes aux orchis, et dans le funèbre bouquet qu'elle tient à la main je vois la fleur du souvenir mariée à la colombine, symbole du délaissement, et à cette herbe de grâce qui signifie chagrin. De ces fleurs réunies se dégage un enivrant parfum que nous avons tous respiré. Classiques ou romantiques, toutes les poésies nous sont bonnes, ce sont des airs que toute âme se chante à elle-même elon que le vent souffle de l'est ou de l'ouest.

Ainsi, Paul, il se trouve que, pour confondre nos idées et comme pour démontrer ce grand mystère de contradiction qui est le fond des choses, des temps d'oppression inventèrent la liberté, des

temps voués à l'ouvrage batailleur mirent en honneur les humbles travaux de la paix, des temps de superstition proclamèrent la souveraineté de l'idée, des temps grossiers raffinèrent tous les sentimens.

Et qu'a fait, je te le demande à toi qui nies la logique de l'histoire, qu'a fait l'Europe depuis que la féodalité eut succombé sous les coups de la royauté moderne? Combattue entre deux principes qu'elle ne pouvait sacrifier l'un à l'autre, elle a cherché obstinément un système de civilisation composite qui fît sa part à chacun. En cela, les lettres et les arts donnèrent l'exemple à la politique. La renaissance entreprit d'accorder la Germanie et la Grèce, le goût classique et les imaginations du moyen âge. Raphaël, l'Arioste! que se proposèrent ces grands hommes, sinon de révéler au romantisme les secrets de l'antique beauté? La révolution, qui ne fut pas autre chose qu'une renaissance sociale, poursuivit dans le remaniement des sociétés une combinaison analogue : témoin le code civil, glorieux essai de conciliation entre le droit coutumier et le droit romain, en les corrigeant l'un par l'autre et tous deux par la raison. Mais quelle tâche avait assumée et nous a léguée la révolution! Elle ne doutait de rien; elle opérait sur les réalités comme sur des abstractions, elle les maniait comme un esprit pur se joue de ses idées; rien ne lui pesait, rien ne lui résistait, elle commandait aux élémens, elle se croyait capable de repétrir l'humanité. La loi de la cité antique, remise en lumière par Rousseau, et le nouveau principe de liberté qui avait germé au moyen âge, elle voulut tout concilier, et comme ses pensées embrassaient le monde, les biens civils et politiques qui jusqu'alors avaient été l'apanage du petit nombre, elle résolut de les communiquer à tous. Athènes comptait quatre cent mille esclaves et vingt mille citoyens, et sa maxime était qu'il n'y a point de citoyens où il n'y a point d'esclaves; au moyen âge, les puissans avaient seuls l'honneur d'être des personnes : sans priviléges, point de liberté! La révolution abolit toutes les servitudes et tous les priviléges, et, la main étendue sur l'autel de la justice, elle déclara que désormais tout homme serait un citoyen, tout homme serait une personne.

De là les formidables difficultés contre lesquelles nous nous débattons, non sans gloire. Nous ressemblons à ce statuaire dont le rêve était de trouver une matière qui eût l'éclat et le poli du marbre, et se laissât couler comme le bronze. Qui nous apprendra le secret de *couler en marbre* la statue de l'avenir? Fils du moyen âge, petits-fils de la Grèce et de Rome, les contradictions nous assaillent; c'est notre tourment, mais, je le répète, c'est notre gloire. L'esprit moderne a soif de la vérité complète; il a pénétré le sens des grandes harmonies de l'histoire; les principes exclusifs

ne lui sauraient suffire, il aspire à résoudre les contradictions. Deux systèmes sont en présence : l'un demande que la raison, s'incorporant pour ainsi dire dans les lois et dans les institutions, tienne les individus sous sa discipline, se charge de leur éducation et de leur sort, les élève à la dignité d'hommes et de citoyens, ne laisse rien au hasard ni dans leur destinée ni dans leurs pensées. L'autre considère au contraire chaque individu « comme un tout solitaire et parfait, » et rêve un état de société où chacun, ne dépendant que de soi, se ferait à lui-même sa destinée, ses croyances, ses mœurs, ses dieux, tirerait tout de son fond, imprimerait à sa vie la marque de sa volonté, et, libre de se tromper, s'avançant en pionnier dans le champ de l'inconnu, instruirait les autres et lui-même par ses expériences, de sorte que chaque existence serait comme une aventure tentée au profit de tous. Quiconque adopte résolûment l'un de ces deux systèmes au préjudice de l'autre se montre infidèle au génie de la révolution, laquelle a juré d'accorder la discipline qui fait les états avec les franchises de l'homme moderne, et de ne sacrifier l'une à l'autre ni la liberté et la démocratie, ni la société et l'individu.

A combien de tâtonnemens ne sommes-nous pas condamnés avant que s'ouvre l'âge d'harmonie! Nous avons, comme on dit, de la besogne toute taillée, et nous en laisserons à nos descendans. Tant que l'œuvre ne sera pas achevée, les uns se plaindront qu'il n'y a pas assez de raison dans le monde, les autres pas assez de liberté.

Mais que dire des impatiens qui voudraient que Rome se bâtît en un jour? S'ils possèdent la lyre d'Amphion, qu'ils en jouent! Ils nous épargneront les lenteurs des maçons. Et que répondre à ceux qui disent tout haut ou tout bas : Donnez-nous les premières places, à nous et à nos amis. Que cherchez-vous? Il n'y a rien à chercher : nous voici... Ils s'imaginent que leur personne est une solution!... Patience, messieurs. Hélas! l'Évangile a raison : les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, et le progrès se fait le plus souvent sans nous et malgré nous; mais que sait-on? notre tour viendra peut-être.

Et toi, Paul!... ô pilote de Périclès qu'une éclipse épouvante, lève les yeux, le soleil te regarde!...

XII.

1er octobre.

Douteras-tu encore que mes châtaigniers ne tiennent école de sagesse? Suppose qu'il y a deux ans une négresse coiffée d'un foulard rouge fût venue un soir frapper à ma porte... Que fût-il ar-

rivé? Peut-être serais-je en route pour Téhéran. Veux-tu savoir comment les choses se passent aujourd'hui?... L'Iris couleur de suie frappe trois petits coups discrets. On ouvre. — Que voulez-vous? — Point de réponse, un air effaré, un doigt se posant en travers sur deux grosses lèvres. Du silence, du mystère. Elle entre, regarde autour d'elle, interroge les murailles, sort enfin de sa poche un billet. — Demain, à la même heure, je viendrai chercher la réponse... et de s'échapper dans la nuit.

Je restai seul avec le billet. Il fut bientôt lu. — « Je ne sais pas dire non. Il faut que je parte. » Une jolie écriture, ma foi! très courante, oh! mais courante à courir à toutes jambes jusqu'au bout du monde.

— C'est étrange, Georgette, pensais-je; à vous voir, on dirait que tout mouvement vous coûte, et vous voilà prête à chercher le bonheur à pied et à cheval. Belle Orientale, belle paresseuse, vous êtes de singulières filles, vous et vos pareilles; votre vie est un sommeil jusqu'à ce qu'un éclair de passion vous réveille en sursaut; alors vous osez tout, et si la porte est fermée, vous sautez par la fenêtre.

Je veux être sincère. Je conviens que je gardai longtemps ce billet dans ma main; je le rouvrais et je le refermais, et je ressentais une sorte d'émotion qui ne laissait pas de me plaire. Il est toujours agréable de pouvoir se dire : Si je voulais!... — Maître sot, vous savez bien que vous ne voudrez pas. — Cela est certain, mais si je voulais...

J'arpentai la chambre à grands pas en fredonnant une chanson. Et de nouveau je regardais le billet qui me regardait aussi. Ce chiffon de papier était ensorcelé. Par momens je voyais s'y dessiner une petite bouche mignonne, finement découpée, fraîche comme une cerise, et deux grands yeux languissans. L'instant d'après, je ne voyais plus que la figure ridée et mystérieuse d'une sibylle qui semblait me dire : Veux-tu? ne veux-tu pas?

Je ne sais ce qui se passa, mais il est certain que vers minuit ma lampe s'éteignit, et qu'au clair de la lune il s'engagea dans ma chambre un entretien très animé. Un des interlocuteurs (tous deux me ressemblaient) était un homme grave qui se promenait en long et en large, les mains derrière le dos, et qui semblait se dire à peu près comme le nonce Roberti : — *Bisogna infarinarsi di teologia e farsi un fondo di politica.* Le second, grand jeune homme pâle et chevelu qui me rappelait certain portrait à l'huile qu'on fit de moi il y a six ans, se tenait debout et immobile derrière un rideau, dans l'embrasure d'une fenêtre; de là il regardait attentivement deux lumières qui brillaient au-dessus d'un massif, et en les regardant il croyait voir M. Adams se démenant dans sa chambre

comme un ours blanc en sa cage, et, dans une autre pièce, Georgette accroupie sur un coussin, les yeux au plafond, l'âme je ne sais où. Sur quoi le grand jeune homme chevelu se demandait quelle distance il pouvait bien y avoir entre ces deux chambres, et combien de portes il faudrait ouvrir pour aller de l'une à l'autre. Et chaque fois qu'il recommençait ce calcul, il faisait cette triste réflexion, qu'il n'est pas besoin d'être amoureux pour être jaloux.

— Quittez donc cette fenêtre! disait l'homme grave. Vous voilà planté sur une patte comme un héron qui rêve dans son marais. Que signifie cette pose d'oiseau échassier? A quoi pensez-vous?

— A la plus charmante aventure.

— Vous voulez dire à la plus sotte escapade. Supposons que je vous laisse partir. Bon, vous voilà en route. Où irez-vous?

— Je n'en sais rien, et c'est ce qui me plaît. Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai eu le goût des folles équipées. Le beau mérite de franchir un fossé quand on sait ce qu'il y a de l'autre côté!

L'homme grave haussa les épaules : — Les casse-cou devraient s'arranger pour avoir toujours vingt ans. Passé ce bel âge, on n'a plus le talent de s'estropier avec grâce, et il faut craindre le ridicule.

— Elle est si belle! reprit l'autre. Elle ne ressemble à rien.

— C'est ce qui se dit toujours en pareil cas, c'est ce que vous-même avez dit mille fois. Le fond de l'amour est une curiosité toujours renaissante et toujours déçue. On se croit à chaque instant sur la voie d'une découverte; mais en arrivant à la dernière ligne du chapitre on s'aperçoit qu'on l'avait déjà lu : il n'y avait de changé que la vignette du frontispice. Toutes les femmes se ressemblent et tous les amours aussi. Dix jours de parfait bonheur, après quoi on se dégrise, on se lasse, on se dégoûte, on se ravise, on se repent et quelquefois on se pend.

— Quand cela serait vrai, un seul jour de folie heureuse vaut mieux que dix années de froids raisonnemens. Un sage n'a-t-il pas dit que, pour approfondir certaines questions, il faut attendre d'être vieux, riche et Allemand?

— Raisonner est le seul plaisir qui ne trompe pas, et les idées, mon bel ami, sont les seules maîtresses qui ne vieillissent point. Toujours fraîches, toujours nouvelles! Mais je vois ce qui vous monte la tête. Vous êtes de ces gens qui mettent toujours un peu de littérature dans leurs passions, vous avez cru trouver une Aïssé dans Mlle Georgette. Quelle différence, bon Dieu! Aïssé avait de la France emprunté, comme dit la chanson, *les charmes de l'esprit, de l'air et du langage*. D'autre part, le chevalier d'Aydie avait des rentes. Qu'avez-vous à offrir à votre belle Orientale? Une chaumière

et votre cœur. Je ne pense pas qu'elle se contente de si peu, ni que le petit caprice qu'elle peut avoir pour vous résiste longtemps aux privations. Croyez-moi, ce bel oiseau de paradis ne tarderait pas à regretter les barreaux dorés de sa cage, son nid d'édredon et sa mangeoire toujours pleine.

— Vous n'entendez rien aux questions de sentiment! murmura le jeune homme indigné.

L'homme grave fit un sourire de pitié, fronça le sourcil et levant les yeux au ciel : — Incorrigible! dit-il. Et il ajouta en faisant la roue : — N'espérez pas que je vous accompagne; ma maison, mon parc, mes arbres de haute futaie... Que l'amour vienne me chercher s'il lui plaît! Je ne courrai pas après lui. J'ai pris racine ici, et j'entends partager mon temps entre l'administration de mon domaine et le plaisir de raisonner.

Cette discussion menaçait de se prolonger jusqu'au matin. Je me dressai sur mon séant et criai d'une voix de stentor : — Silence, messieurs! Vous avez la manie de discuter ce qui n'est pas en question. Paix! laissez-moi dormir.

A ces mots, je n'aperçus plus personne, ni près de la fenêtre, ni dans le fond de la salle, et je ne tardai pas à m'endormir. O le bon sommeil de propriétaire!

Dès que je fus levé, je pris une plume et j'écrivis : « Il faut dire non. Du courage. Je me charge et je réponds du reste. » Après quoi, ayant mis le papier sous enveloppe, je le serrai dans un carnet que je gardai dans ma poche jusqu'au soir.

La journée me parut longue; j'en employai une partie à errer comme une âme en peine sous mes ombrages déjà jaunissans. Je descendais de la maison jusqu'au lac, je remontais du lac à la maison, je m'asseyais par instans, mais je ne pouvais demeurer en place, les pieds me démangeaient, et je recommençais à rôder.

Je ne sais si l'oiseau bleu dont m'avait menacé M. Adams est venu nicher dans un de mes châtaigniers; mais des fumées de romantisme me montaient à la tête. Il me ressouvenait de certains passages des poèmes de la Table-Ronde, et ces vieux vers chantaient comme des rossignols dans un coin de ma cervelle. C'est l'endroit où Tristan, contrefaisant le fou, s'en vient trouver le roi Marc et le prie de lui céder Yseult. — Dieu te bénisse! répond le bon roi à ce niais de Sologne; mais si je te donnais la reine, fou, dis-moi, qu'en ferais-tu, et en quelle part du monde la voudrais-tu mener? — Roi, fit le fou, là-haut, dans l'air, j'ai une maison où je loge la nuit. Elle est grande et belle, les murs en sont de verre; elle pend au ciel, parmi les nuées, et il n'est vent si fort qui la puisse secouer. Dans ce palais est une chambre faite de cristal et d'ambre. Le soleil à son lever y répand d'étranges clartés.

Les oisivetés enfantent les rêves. Pour ne plus penser à mon palais de cristal, je voulus me donner de la besogne. Le châtaignier au pied duquel mes voisins viennent deviser avec moi est environné de vieilles souches pourries qui en gâtent les abords, et le sol inégal où il plonge ses racines n'offre à nos causeries qu'un siége peu commode. Je résolus d'arracher les souches, d'aplanir le terrain, d'entourer le tronc d'un banc de gazon où le romantisme, le positivisme et la philosophie pussent s'asseoir à leur aise. Quand tu viendras nous voir, nous trouverons bien une place à ta mélancolie. Après avoir déjeuné sur le pouce, je m'armai d'une hache, d'une pioche; me voilà travaillant comme Robinson. Toutefois, bien que j'eusse le cœur à l'ouvrage, les heures me duraient; il me tardait de voir arriver le soir, et avec le soir la négresse. N'as-tu pas remarqué que, lorsqu'on a pris un parti, on est impatient de mettre un événement entre sa volonté et soi? Le tête-à-tête est périlleux, il est bon de prendre la fortune pour tiers.

Comme je m'escrimais de mon mieux, arriva M. de Lussy. Il ne pouvait manquer de s'attendrir sur les vieilles souches; je vis son visage s'allonger. S'étant assis, les bras ballans :

— Le poète a raison, dit-il. Chassez le naturel... Vous vous donnez les gants de n'être plus jacobin. Si j'en juge cependant par l'aisance avec laquelle vous maniez le joli instrument que voici...

— Regardez ces souches, interrompis-je. Elles sont pourries jusqu'au cœur.

— Qu'importe? quel mal vous font-elles?

— Prenez garde, lui répondis-je. Il ne faudrait pourtant pas que le respect pour les morts nous empêchât de vivre.

Chaque coup de ma cognée lui fendait le cœur. Je la posai à terre, et, m'asseyant à côté de lui, je cherchai à lui faire goûter mon projet.

— Un simple banc de gazon! lui dis-je, et peut-être une banne par-dessus, ce n'est pas donner dans les recherches d'un luxe asiatique. Franchement, la vue qu'on a d'ici ne mérite-t-elle pas qu'on fasse quelques frais pour en jouir plus à son aise?

Et je lui montrais du doigt le lac sombre et clapoteux admirablement encadré dans un ciel effumé, brouillé, noyé de vapeurs roussâtres. Sur les teintes cuivrées de l'horizon et sur les eaux glacées de violet, une barque, glissant en silence, déployait ses grandes voiles d'un gris cendré.

— Quand vous aurez le banc de gazon, me répondit-il, il vous faudra des coussins; quand vous aurez la banne, vous rêverez d'un pavillon, et quand vous aurez tout cela, vous ne regarderez plus le lac. C'est l'éternelle histoire du progrès; la fin contredit toujours le commencement... Mais vous rompez les chiens, poursuivit-il en

riant. Je vous parlais de votre hache; convenez que cet outil vous plaît, que vous aimez à vous en servir. Vous ne trancheriez pas des têtes, j'en suis presque sûr, mais vous n'êtes pas fâché de vous exercer sur des souches. Peut-être est-ce une recette d'hygiène, un moyen de dériver les humeurs.

— En vérité, je joue de malheur, lui dis-je. Mes anciens amis prétendent que je ne me fâche plus, que je ne m'indigne plus, que j'ai laissé affadir mes convictions par une philosophie à l'eau de rose. Et vous, mon cher, vous soupçonnez que si je taille un vieux bois mort, c'est faute de mieux, et que, frappant sur la souche, je rêve à la guillotine. A qui entendre?

— La main sur la conscience, dit-il, êtes-vous jacobin? ne l'êtes-vous pas?

— Je crois bien que je ne le suis plus, quoique je ne rougisse pas de l'avoir été; mais, vous qui parlez, savez-vous bien ce que c'est qu'un jacobin?

— Belle question!

— Moins simple qu'il ne semble. Vous ne regardez, vous, qu'à la couleur du bonnet. Est jacobin, selon moi, tout homme coiffé de rouge ou de blanc, il n'importe, qui met l'absolu dans la politique et dit : Mes amis et moi, nous sommes la justice, nous sommes la liberté, et hors des institutions que nous prônons il n'y a que servitude et que misère. Ces gens-là n'ont pas des opinions, ils ont des dogmes, et ils ne répugnent guère aux mesures violentes, car il est de l'essence des dogmes d'être persécuteurs. Quiconque se tient assuré que hors de l'église il n'est point de salut sera toujours tenté de pratiquer le *compelle intrare*, et en bonne logique il doit brûler vifs les hérétiques pour leur apprendre à vivre.

— Ainsi, me dit-il, vous avez renoncé à dogmatiser?

— J'ai des croyances, répondis-je, des convictions, de vives préférences et d'ardentes antipathies, des regrets et des espérances; mais je ne cite plus devant mon tribunal les vivans et les morts, je ne distingue plus les hommes en enfans des ténèbres et en fils de la lumière; je ne crois plus que tout le bien soit d'un côté, tout le mal de l'autre; j'estime que les gens qui n'ont pas raison peuvent quelquefois n'avoir pas tout à fait tort. Je n'admets pas non plus qu'il y ait des institutions parfaites, ni que la société que je rêve fût supérieure de tout point à toutes celles que nous voyons dans l'histoire. On a dit que rien n'est si bon que quelque abus ne s'ensuive. On peut dire aussi qu'il n'est pas d'abus si criant qu'il n'en puisse résulter quelque bien. En cela, mais en cela seulement, je suis de l'avis de M. Adams. La nature se plaît à semer le bien dans le mal et le mal dans le bien. Et par exemple je n'envie point aux

beaux jours de l'antiquité cette combinaison de démocratie et d'esclavage qui fit fleurir Athènes; mais le moyen de nier qu'elle ait produit Sophocle et le Parthénon? Pareillement effacez de l'histoire le grand roi et Versailles. Aurions-nous Bossuet et Racine? Ou bien supposez que l'Italie du XVIe siècle eût gardé toute la sévérité des mœurs antiques. Raphaël eût-il été Raphaël? Le proverbe veut que bien mal acquis ne profite guère. Cela n'est pas vrai de l'histoire; bien mal acquis fut souvent d'un grand profit pour les peuples, et telle fleur parfumée et précieuse a crû sur un fumier.

En revanche tout progrès se paie. Vous vous plaignez qu'aujourd'hui les caractères sont plus rares qu'autrefois; il est possible que l'adoucissement général des mœurs ait eu pour effet d'affaiblir les volontés, et il se peut faire que, dans les luttes incessantes qui déchiraient la société féodale, les uns étant toujours occupés à entreprendre, les autres toujours attentifs à résister, les âmes acquissent une fermeté de trempe qui nous manque... Les sciences ont fait de grands progrès, et c'est un grand bien; mais en progressant elles se sont ramifiées à l'infini, et quiconque aujourd'hui veut être quelque chose dans une branche d'études doit s'y renfermer tout entier. Que de savans qui ne sont que des tranches d'hommes!... C'en est fait des vieux préjugés haineux qui divisaient les nations. L'étranger n'est plus pour nous un ennemi; c'est à peine s'il y a encore des frontières. Nous sommes tous plus ou moins cosmopolites, l'Europe est notre chère et grande patrie. Cet élargissement de nos idées est un bien; mais il est certain que dans les temps antiques, lorsque l'habitant d'une petite ville enfermait son cœur dans ses murailles natales et traitait de barbare le reste de la terre, son patriotisme, nourri de la haine et du mépris de l'étranger, enfantait quelquefois des prodiges d'héroïsme qui nous dépassent. Certaines vertus sont attachées à certains préjugés; sans le fanatisme de la cité, point de Léonidas, et n'est-ce pas de Bonald qui a dit que c'est folie de vouloir inspirer l'amour exalté des anciens pour leur patrie à des peuples qui n'ont plus d'esclaves pour travailler à leur place, et qui sont entourés de peuples aussi policés qu'eux et souvent plus heureux?...

Enfin vous nous reprochiez l'autre jour de manquer d'originalité dans l'art : nous n'avons pas de style, nous vivons d'emprunts, imitant tantôt l'antique, tantôt le gothique, n'inventant jamais, nous ressouvenant toujours. Ne voyez-vous pas que cette infériorité tient à un avantage que nous avons sur nos pères, car à quelle époque a-t-on compris le passé comme aujourd'hui? Ce temps-ci a vu naître la critique; ce qu'on appelait naguère de ce nom n'était que jeu d'enfans. N'est-ce rien que ce don d'univer-

selle sympathie qui nous permet de pénétrer les secrets de tous les peuples et de tous les siècles? Nous aurions à en apprendre à Varron sur les commencemens de Rome, à Aristote sur les origines de la religion grecque. Nous avons conquis l'espace et le temps; nous nous sentons partout chez nous. Il est malaisé d'être soi quand on comprend si bien les autres. Excusez nos archivoltes romaines et notre gothique flamboyant. Nous avons plus d'intelligence que de génie. *Onc ne furent à tous toutes grâces données...* Voilà les concessions que je vous fais; mais vous n'en faites point, vous, jacobin blanc, qui croyez qu'un siècle a tout possédé, et que nous n'avons rien.

— Il m'est permis d'avoir des dogmes, me répliqua-t-il. Je puise mes idées à la source des éternelles vérités. Je suis chrétien, et il ne m'est pas permis de douter que le christianisme n'ait les secrets de la vie présente comme de l'autre. Le crucifix explique tout.

— Le christianisme, lui dis-je, est un levain; mais à quoi sert de faire lever la pâte quand la pâte est gâtée? Eh! je vous prie, dites-moi ce que la religion nouvelle fit de l'empire romain? Elle le pourrit jusqu'aux os, et le bas-empire fut son œuvre. Ah! convenez-en, pour que le christianisme sauvât le monde, il fallut d'abord que les barbares sauvassent le christianisme.

Il ne répondit rien à cela. Certaines convictions lui tiennent trop au cœur pour qu'il consente à en disputer. A son tour, il rompit les chiens. — Ce qui me réjouit, reprit-il, c'est que vous devenez raisonnable. Vous ne croyez plus guère au progrès, et je vous vois professant la doctrine des compensations. Tous les siècles se valent : à l'un le génie, à l'autre l'intelligence; que chacun s'en tienne à son lot!

— Vous m'entendez mal, lui dis-je.

— Eh quoi! ne conveniez-vous pas tout à l'heure qu'en fait de bonheur et de vertu, ce que nous gagnons d'un côté, nous le perdons de l'autre, que partant, d'un siècle à l'autre, les choses sont toujours égales?

— Vous êtes un plaideur à outrance, lui dis-je, et vous ne faites point de quartier. N'accordant rien, retranché dans votre éternel *non possumus*, vous jouez serré contre l'adversaire qui vous donne des points. C'est l'esprit de l'église.

— Ce sera ce que vous voudrez; mais je jouis de votre embarras. Reprenez ce que vous m'avez cédé, sinon...

— Vraiment, interrompis-je, me croyez-vous embarrassé? Ce que je vous ai cédé, gardez-le. Je ne suis pas un disciple de Saint-Just, je n'admets pas sur sa parole que la révolution ait inventé le bonheur et la vertu. Eh! bon Dieu! de la vertu, du bonheur, il y en eut dans tous les temps; mais où trouverons-nous des balances

pour mesurer les doses?... Seulement je me réjouis de vivre dans un siècle où des classes entières ne sont plus condamnées par la loi à la misère et aux abjections de la servitude. Il y aura toujours des criminels, mais la loi ne l'est plus. Purifiée dans un baptême de sang, quoi qu'il arrive, son honneur est sauf, et son honneur est le nôtre.

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je demeure en reste de politesse avec vous! Je vous passe, quoi qu'il m'en coûte, votre baptême de sang. Je veux, pour un moment, qu'avec le cours des âges les lois se soient perfectionnées. Qu'importe, si l'homme est resté le même, s'il n'est devenu ni plus sage ni plus heureux?

— Distinguons, je vous prie... Répondez-moi. Quelle différence faites-vous entre un sauvage et un barbare?

— Mais quel rapport...

— Un peu de complaisance, répondez-moi.

Il se décida à me répondre que les sauvages vivent dans l'état de nature et n'en peuvent sortir, et que les barbares sont des civilisés en espérance.

— Eh bien! lui dis-je, il y a dans l'homme un éternel sauvage qui ne saurait changer et un barbare qui de siècle en siècle s'éclaire et se civilise.

— Et ce sauvage, selon vous...

— C'est la passion. Elle est aujourd'hui ce qu'elle était il y a deux mille ans. Comment changerait-elle avec les lois? Elle n'en reconnaît point. Ce sauvage ne peut rien apprendre ni rien oublier; comme les bêtes des bois, il a ses habitudes, et vous ne lui persuaderez jamais de s'en défaire... Voilà un homme que l'ambition, la cupidité, l'amour, possèdent. Il n'est d'aucun siècle; le désir qui le dévore l'a remis dans l'état de nature. Placez-le en présence de son rival, assurez-lui le secret et donnez-lui un couteau... Ce que la passion faisait il y a vingt siècles, elle le refera aujourd'hui. Ce même homme cependant, faites-le juge d'un cas de morale sociale qui ne le concerne point et où son intérêt ne soit point engagé; demandez-lui par exemple si monsieur un tel a le droit de traiter ses domestiques comme des nègres, ou si tel propriétaire a eu raison de jeter à la rue un honnête ouvrier qui ne pouvait lui payer son terme, ou s'il est juste que le prolétaire vive en bête de somme, à jamais privé de cette culture et de ces joies de l'esprit qui font l'homme. Il n'est plus partie au procès; étant désintéressé, la sagesse moderne parlera par sa bouche; ce que le commun des hommes approuvait autrefois, ce qu'un ou deux sages supérieurs à leur temps s'avisaient seuls de blâmer, lui qui n'est pas un sage le condamnera hautement, et sa réponse vous prouvera que la conscience publique s'est éclairée. Pour décider si le progrès est une

chimère, consultez non la statistique des crimes, mais celle des idées, et ne comparez pas les mœurs privées, mais les principes sociaux.

— Dieu bénisse, s'écria-t-il, ce sauvage qui vit côte à côte avec un barbare à demi civilisé, sans que son commerce ni ses exemples lui profitent! L'un raisonne de mieux en mieux, l'autre est né brute, et brute il mourra.

— Il y a malheureusement du vrai dans ce que vous dites, repartis-je. Jamais la civilisation ne détruira ce fonds d'éternelle sauvagerie qui est en nous; mais elle peut gagner quelque chose sur lui et le resserrer dans de plus étroites limites. Il est des passions innées au cœur de l'homme et qui le troubleront toujours de leurs fureurs; il en est d'autres qui ne sont que des maladies de l'esprit. Je ne voudrais pas jurer que l'Europe en ait à jamais fini avec les guerres de religion; toutefois, dans une société où la loi fait profession de regarder du même œil tous les cultes, l'exemple qu'elle donne n'est pas perdu; les esprits n'en reçoivent d'abord que de faibles et de légères impressions, mais peu à peu l'impression se tourne en habitude, la tolérance gagne de proche en proche, et les consciences apprennent à la longue à respecter les consciences. Quelle conquête sur le sauvage!... Et pareillement mettez l'éducation à la portée de tous, comme le demande l'esprit de ce siècle qui a détruit les priviléges. Pour avoir appris à lire et à chanter, tel paysan brutal n'a pas abjuré ses instincts; il n'a pas trouvé la sagesse dans sa croix de par Dieu et ne regarde pas le champ du voisin avec des yeux moins jaloux; mais vous l'avez rendu capable d'un certain genre de bonheur interdit à l'ignorance. Lire de bons livres, c'est converser avec la raison, et dans la musique aussi il y a comme une raison cachée; au sortir de ces secrets entretiens, il semble à notre homme que quelque grand l'ait admis dans son commerce; il s'en estime davantage, et qui s'estime est en chemin de se respecter. Bon Dieu! vous n'auriez fait qu'ennoblir quelques heures de sa vie, auriez-vous perdu vos soins? Distraire ou assoupir le sauvage, n'est-ce donc rien?

— Vous êtes un idéologue, dit-il en secouant la tête. Les lois, les idées, il semble, à vous entendre, que ce soit tout. Et en vous écoutant je pense aux *Nuées* du poète, divinités des hommes oisifs.

— Et moi, je vous réponds avec Socrate que seules elles sont déesses, que le reste n'est rien. Tout dépend d'elles, elles conduisent tout. Vraiment qu'est-ce que l'histoire? Les religions, les philosophies, les arts, la civilisation, tout dérive de la même source, à savoir de l'idée que l'homme se fait de lui-même, car c'est l'idée-mère à laquelle toutes les autres se rapportent. Une société est toujours l'expression d'une pensée; étudiez-en les lois,

les mœurs, les institutions, et vous saurez ce qu'en tel temps, en tel lieu, l'homme pensait de l'homme. Du bonheur, de la vertu, il en eut tantôt plus, tantôt moins; mais d'âge en âge, de degré en degré, il a continuellement avancé dans la connaissance de sa nature, de ses destinées, et aux révolutions de son esprit ont répondu les métamorphoses des sociétés. Demandez-vous, je vous prie, ce que l'homme fut pour l'homme dans les antiques monarchies de l'Orient, à Athènes du temps de Périclès, en Germanie au fond des bois, à Florence sous les Médicis, en France du temps de Mirabeau, — et après cela censurez nos vices tant qu'il vous plaira; vous me montrerez peut-être dans l'histoire un temps où l'homme avait plus de respect pour la loi, je vous défie de m'en montrer un où la loi ait eu plus de respect pour l'homme.

— Je le crois bien, me dit-il. Que fut la révolution française? Une prodigieuse éruption de l'orgueil humain en démence.

— Eh oui, quel orgueil! Elle décida que l'homme était digne d'être gouverné par la raison.

— Belle sottise, dit-il, qui n'avait pas même le mérite de la nouveauté, car votre chère raison que vous aimez tant, vous vous faites fort de la retrouver partout, et l'on ne pourrait vous ôter de l'esprit que dans tous les temps elle se mêla des affaires humaines.

— Le plus souvent, repris-je, elle gardait un strict incognito, et les lois mêmes qu'elle avait dictées, elle n'osait les signer. Au moyen âge, les bourgeois émancipés auxquels on contestait leurs franchises invoquaient-ils le droit naturel? Point; ils invoquaient des chartes, des titres, et quelquefois des titres supposés. La liberté étant alors un droit seigneurial, on voyait les magistrats des cités affranchies se qualifier eux-mêmes de seigneurie. Ils en usaient comme ce praticien à qui on produisait une fausse obligation, et qui, sans s'amuser à plaider, produisit une fausse quittance... Mais la révolution a dispensé de semblables subterfuges les affranchis d'aujourd'hui. Fille de la philosophie, s'inspirant d'une notion toute nouvelle de la vie et des destinées humaines, elle a inauguré le règne officiel de la raison dans les sociétés. Elle a déclaré que ni les coutumes, ni les traditions, ni aucune autorité, ne peuvent prévaloir contre les franchises naturelles des peuples, que la pensée seule a le droit de commander à la pensée, et que la loi de l'état doit dériver des lois éternelles de l'esprit humain, de sorte qu'en lui obéissant nous ne puissions souffrir d'autre contrainte que les saintes violences de notre raison.

— Et depuis ce temps, me dit-il, tout chemine comme à miracle dans ce pauvre monde. Ce que nous voyons est singulièrement édifiant. Plus d'injustices, plus de désordres; c'est Salente, c'est l'Arcadie, c'est l'âge d'or...

— Un peu de patience, lui dis-je. Après tout, la raison a fait, dans ces dernières années, quelques bonnes affaires dont elle peut justement s'applaudir. Aux deux bouts du monde civilisé, nous avons vu disparaître jusqu'aux derniers vestiges de l'esclavage, et dans les rapports des peuples entre eux le droit nouveau s'est affirmé avec quelque éclat. Ceux qui lui résistent vivent dans de perpétuelles alarmes; ils tremblent pour leur proie, ils ont un secret pressentiment qu'avant peu il faudra rendre gorge. Nous avons assisté à la résurrection d'un peuple; j'estime qu'un prochain avenir nous réserve d'autres surprises... Toutefois, je le confesse, c'est peu que ce qui s'est fait au prix de ce qui reste à faire, et quand nous comparons ce que nous avons obtenu avec ce que nous espérions, les bras nous tombent; mais l'histoire est-elle un conte de fées, et suffit-il de toucher la terre d'une baguette pour en renouveler la face? La révolution a taillé de la besogne à bien des générations. Un problème politique compliqué d'un problème social, voilà de l'ouvrage pour plus d'un jour. Et quoi qu'en disent certains jeunes premiers du journalisme, l'un ne peut se résoudre sans l'autre, et l'on ne refera l'état qu'en refaisant la société. Ce que nos pères ont rêvé, je ne sais si nos arrière-neveux le verront.

— Grand bien leur fasse! dit-il. En vérité vous nous ouvrez des perspectives fort riantes, et pour atteindre à ce résultat douteux, que de catastrophes, n'est-ce pas? que de massacres! que de convulsions! Franchement je demande à quitter la partie.

— Ah! pour cela, lui repartis-je, je ne réponds de rien. Ce que je sais, c'est que sûrement en 1966 il y aura dans l'organisation des sociétés un peu plus de raison qu'aujourd'hui; le passé m'en est garant, tout comme je suis certain que le soleil se lèvera demain, pour l'avoir vu se lever hier, avant-hier et tous les jours de ma vie. Mais comment s'accomplira ce progrès, je ne le sais pas. Soit dit entre nous, la raison suprême, qui se révèle dans l'histoire comme dans la nature, est peu scrupuleuse sur les moyens, elle poursuit avec une inexorable obstination l'accomplissement de ses plans mystérieux; malheur à qui se trouve sur son chemin! elle se soucie très peu de la félicité des particuliers; elle n'est avare ni de nos larmes, ni de notre sang; la foudre et les tempêtes sont ses ministres, et les prières boiteuses ont beau lever des mains suppliantes, elles ne peuvent détourner ses coups. Dans les catastrophes successives du globe, que de générations d'êtres ont été sacrifiées sans pitié! Dans les révolutions des sociétés, combien d'innocens ont misérablement péri! Ce sang crie, mais les destins sont sourds. Pour pouvoir admirer la nature et l'histoire, il faut se rendre impassible comme la raison; alors notre pensée a la joie de se reconnaî-

tre dans la pensée divine, et nous découvrons au fond de nous-mêmes le secret des choses.

Il se leva et me tira son chapeau. — Grand merci de vos consolations! me dit-il. Si demain je me casse la jambe, je vous défie d'adoucir mon chagrin en me démontrant que mon accident était inévitable.

Je lui pris la main. — Rappelez-vous Énée, lui dis-je, et sa vision. A peine Vénus eut-elle dissipé le nuage qui couvrait ses yeux, qu'il aperçut, dans un tourbillon de poussière et de fumée, Neptune sapant de son trident les murailles de Troie, Junon soufflant dans le cœur des Grecs toutes les fureurs de la guerre, Minerve debout sur un nuage de feu, tous les dieux de l'Olympe conjurés pour la perte d'une ville et acharnés sur leur proie, comme des bûcherons qui, la cognée en main, travaillent à déraciner un chêne antique. Cette vision ne rendait pas au héros la ville de ses souvenirs et le toit paternel; néanmoins il s'apaisa, rentra l'épée au fourreau; détournant ses yeux de ces ruines fumantes, il regarda dans l'avenir, et il y vit Rome.

M. de Lussy secoua mélancoliquement la tête, et me frappant sur l'épaule : — Puissent les visions de la philosophie consoler toujours vos espérances trompées! Quant à moi, je ne sais qu'un remède à mes chagrins : un chapelet dit avec foi! — Ou si le mal est léger et se laisse amuser, quelque conte bleu!.. Mais la raison!.. Et il répétait comme le père Canaye : Point de raison! point de raison!

Je chargeai ma hache sur mon épaule, et tout en disputant nous nous mîmes en chemin. Comme nous approchions de la maison, j'aperçus derrière un tronc d'arbre un bout de robe bariolée. La négresse était là qui nous guettait. Elle avança la tête, et, se voyant découverte, me fit de grands signes avec la main. Je me dirigeai vers elle. Étant sortie de sa cachette : — Où est la réponse? dit-elle d'un air effaré. Je la tançai sur son imprudence; la nuit ne faisait que de tomber, on avait pu la voir se glisser chez moi. Elle s'excusa sur l'impatience de *jeune maîtresse*; tout le jour on avait compté les minutes. Je lui remis le billet et elle détala.

Quand j'eus rejoint Armand croisant les bras sur sa poitrine : — Oh! vraiment, me dit-il, grand avocat de la raison...

Je lui fermai la bouche en lui répondant : — Je suis raisonnable au point que moi-même je n'en crois pas mes yeux...

J'étais à table, et tour à tour j'avalais un morceau et lisais deux lignes de Montaigne, faisant, comme dit Jean-Jacques, dîner mon livre avec moi, quand tout à coup grand vacarme à la porte. J'ouvre, et M. Adams entre comme une bombe, le visage en feu, rou-

lant des yeux effroyables. Je crus qu'il allait tout mettre à sac, je reculai de deux pas et recommandai mes meubles à Dieu. Il tenait dans sa main une lettre qu'il agitait en l'air : je compris où le bât le blessait; mais je dois lui rendre cette justice qu'il avait respecté le cachet. Il s'était contenté de happer au passage la négresse, de la confesser, de faire main basse sur le poulet.

Dès qu'il put parler : — *We have a crow to pluck together!* s'écria-t-il; ce qui signifie à peu près : nous avons maille à partir ensemble. — Et il ajouta : — J'aurai l'honneur de vous couper la gorge.

— Faites, lui dis-je en me rasseyant; ne vous gênez pas.

— Vous êtes l'ennemi juré de mon bonheur, cria-t-il encore. Il ne vous suffit pas de m'avoir volé des châtaigniers, maintenant...

Je me chargeai d'achever sa phrase : — Et maintenant je vais vous voler Georgette. N'en croyez rien. Je veux seulement qu'elle s'appartienne, et j'y mettrai bon ordre.

Mais lui, mugissant comme un taureau blessé : — Qu'y a-t-il dans cette lettre?

— Qui vous tient de l'ouvrir? lui dis-je. Vous n'avez point de préjugés.

— Tout à l'heure je la lui porterai, et demain je vous couperai la gorge.

A ces mots, avisant sur la table une carafe, il la fit voler par la fenêtre. J'ouvris une armoire, j'en tirai une coupe en verre de Bohême, et la posant devant lui : — Cassez encore cette coupe, lui dis-je; elle a plus de prix que la carafe.

Mon flegme le démonta. Il s'adossa au mur, baissa la tête, parut rêver, puis se redressant brusquement :

— Je suis bien bon de me fâcher. Je vous dois des remercîmens. Vous avez joué supérieurement votre rôle. J'avais juré d'en finir avec la comédie des poupées; c'est pour cela que je vous ai député auprès de Georgette. J'étais sûr qu'un joli garçon tel que vous ne pouvait rester cinq secondes avec une jolie fille sans lui conter fleurette... Savez-vous comme on prend les oiseaux à la pipée? Vous avez chanté votre petit air; le cœur de Georgette a reconnu cette musique, — et l'oiseau d'accourir!

Et se frottant les mains, comme pour se mettre en gaîté : — Pourquoi donc suis-je fâché? C'est stupide; j'ai fait ma volonté. Et si l'aventure tourne mal, je saurai sur qui passer ma colère, ce qui est encore pour moi un grand sujet de satisfaction. Non, je ne veux plus me fâcher, et c'est sans me fâcher que je vous couperai la gorge; car, *my good fellow*, quoi qu'il arrive, c'est à vous que je m'en prendrai de tout.

— C'est bien ainsi que je l'entends, lui dis-je; bonsoir.

Je me remis à table, mais je ne rouvris pas Montaigne. J'étais perplexe, inquiet. M. Adams serait-il maître de sa colère? A deux reprises je fus sur le point de sortir et de l'aller trouver; mais, ne sachant trop ce qu'y gagnerait Georgette, je n'en fis rien, et j'eus raison, comme tu vas voir.

A minuit et demi, comme tout dormait et que de rage je cherchais à en faire autant, j'entends de nouveau cogner à tour de bras. Les coups étaient si retentissans que tous les chiens des environs se mirent à hurler. Je rallume ma lampe, je descends. C'était encore mon homme, mais quel changement! De la main gauche il tenait une carafe et me tendait la droite d'un air radieux, triomphant. Je pris peur et tout d'abord mis les choses au pis; heureusement je me trompais de moitié.

— *My good fellow*, je vous devrai le bonheur de ma vie, me dit-il, et il cherchait à s'emparer de ma main, que je retirais. — Sans le vouloir, vous m'avez rendu un service que je ne pourrai jamais assez reconnaître. Touchez là; jeune homme, vous pouvez compter sur l'éternelle gratitude de M. Adams. J'ai remis votre petit papier à Georgette. En le lisant, elle est devenue pâle comme la mort... Ne vous épouvantez pas; tout est bien qui finit bien... Je lus à mon tour. — Eh bien! lui dis-je. Eh bien!... Elle cacha son visage dans ses mains : — Pourquoi diriez-vous non? lui demandai-je. Cela n'est pas raisonnable. Et là-dessus je parlai d'abondance pendant deux heures. Pour la première fois de ma vie, j'ai été vraiment éloquent, éloquent comme Fox, comme Sheridan; les mots m'arrivaient en foule, et par grand hasard c'étaient justement ceux dont j'avais besoin. Elle m'écoutait de ses deux oreilles, et quand j'eus fini, elle me dit : Vous avez raison, j'y penserai; laissez-moi le temps de me reconnaître... *My good fellow*, convenez que la carafe que voici vaut bien l'autre. En voulez-vous deux? en voulez-vous trois? Il n'est rien que je ne fisse pour vous.

— Je veux que vous me laissiez dormir, lui repartis-je, — et je le mis à la porte, non sans peine.

Jusqu'au matin, je ne pus fermer l'œil. Je croyais revoir le jeune homme pâle et chevelu. Debout à mon chevet, il me disait : — Pourtant, si tu avais voulu!...

XIII.

2 octobre.

Cette après-midi, ce diable d'homme se présenta de nouveau chez moi. Il était *in fiocchi*. D'un ton solennel, empesé, il m'exposa un beau projet dont il venait d'accoucher et qui me parut bizarre. Georgette se montrant raisonnable, l'heureux vainqueur voulait lui

accorder les honneurs de la guerre. Elle avait le droit, disait-il, de faire ses conditions; tout se passerait selon les règles, un contrat serait dressé en bonne forme, et deux témoins instrumentaires y apposeraient leur signature.

Je lui ris au nez. — Vous plaisantez, lui dis-je. Vous avez déboursé mille écus et reçu un coup de couteau d'un vieux Turc. Allez, Georgette est bien à vous. Qu'avez-vous affaire d'un contrat, de témoins? Le grand-seigneur, quand il jette son mouchoir, s'astreint-il à ces petites formalités? C'est faire beaucoup de cérémonies pour disposer de votre bien.

Il ne se fâcha pas, mais me répliqua posément qu'il ne se décidait jamais à la légère, que le consentement est la base des contrats et que Georgette était consentante, que j'étais libre de m'en assurer, qu'au demeurant il n'était pas un jouvenceau à coups de tête, qu'en s'unissant à la face du ciel avec la femme qu'il aimait il entendait contracter un engagement très sérieux, que cela était écrit sur son agenda, mais qu'en sa qualité d'homme libre il ne pouvait permettre à la société d'intervenir dans ses petites affaires privées, et qu'il prétendait donner un exemple sur lequel se règleraient les générations à venir.

Tout en l'écoutant, je m'avisai que ce pouvait bien être Georgette qui lui avait suggéré l'idée de ce contrat. Apparemment elle avait voulu se ménager un moyen de protester contre la violence qui lui était faite et me mettre en demeure de lui venir en aide. Le baronnet donnait tête baissée dans le panneau; il était trop sûr de son fait pour soupçonner qu'il pût y avoir anguille sous roche.

J'affectai de faire quelques difficultés avant de consentir à ce qu'il me demandait. — Enfin, lui dis-je, puisque vous travaillez au bonheur du genre humain, je me ferais une conscience de vous refuser; mais qui sera notre second témoin?

— Nous allons nous rendre de ce pas chez M. de Lussy, me répondit-il.

Je pris ma canne et mon chapeau, et nous partîmes. Armand n'était pas chez lui. Le baronnet me proposa d'attendre son retour, et, pour passer le temps, entreprit d'examiner sous toutes ses faces le pauvre vieux château, contre lequel il décocha force épigrammes.

Il est certain que ce manoir a un air de vétusté, de mélancolie sans pareille, une physionomie malingre et souffreteuse. Les murailles en ont été déformées par une sorte de rachitisme qui leur a fait subir d'étranges déviations. Elles se sont retirées et rétrécies par endroits; ailleurs elles se ballonnent et font ventre. Partout des gerçures, des taches; du côté de l'ouest, de longues traînées verdâtres, des traces de pluie mal essuyée, des sueurs étranges;

au midi, de brunes cicatrices, comme si la pierre avait été mordue par le soleil; plus loin, de petites écailles blanchâtres où l'on croit reconnaître la lèpre du temps. Effrités, disjoints, crevassés, ces vieux moellons semblent s'étirer, bâiller, se ronger d'ennui, et on ne serait pas étonné, en approchant l'oreille d'une de leurs lézardes, d'en entendre sortir un soupir séculaire.

Les petits toits en éteignoir, les lucarnes décorées d'un épi mutilé et d'une girouette criarde, les fenêtres à plate-bande avec leurs larges meneaux surmontés de bustes qui ont tous le nez cassé, les heurtoirs des portes, gros mufles de lions chagrins, très ennuyés de l'anneau de bronze qu'ils tiennent éternellement dans leur gueule et mal protégés contre les intempéries par de petits auvens tout vermoulus, les gargouilles fantastiques, chimères ailées qui du haut de leurs larmiers semblent faire la grimace au temps présent, rien ne trouva grâce devant les yeux du baronnet. Ces murailles décrépites l'irritaient, il se promettait de s'en rendre quelque jour l'acquéreur pour les démolir de fond en comble.

Il voulut visiter l'intérieur, et ce fut avec le même mépris mêlé de colère qu'il passa en revue les meubles démodés et mal assurés sur leurs pieds, les crédences écloppées, les antiquailles dont sont surchargés les bahuts, les massacres de cerfs dix-cors qui décorent tous les linteaux de portes. Il poussa l'indiscrétion jusqu'à pénétrer dans la chambre à coucher de M. de Lussy. — Eh! que vois-je? s'écria-t-il en s'approchant d'un charmant portrait de femme au pastel pendu au-dessus du chevet du lit. Ne serait-ce point la fille d'Ali, empereur de Médie? — Et étendant l'un de ses bras vers le pastel qui semble être de très fraîche date, et l'autre vers un antique portrait de bisaïeule toute raide dans sa rotonde empesée : — Ici les souvenirs, dit-il; là, une aventure possible. Rien ne manque au bonheur de cet honorable *gentleman*.

— Ne vous moquez pas tant de lui! repartis-je. Il a sur vous un avantage. Votre jolie maison neuve, quand vous n'y êtes pas, est vide et morte. Ce manoir, même dans l'absence du maître, ne laisse pas d'être habité. Une âme en peine s'y promène et contemple curieusement son vieux corps délabré.

— Le charmant avantage! dit-il. Juste ciel! comment peut-on vivre dans un pareil nid à rats? On y respire une odeur de relent, de poussière et de toiles d'araignées; mais vous ne vous trompez pas, ce nid à rats est habité. Regardez la-bas, au fond de ce corridor. Je vois s'y promener une troupe lamentable de souvenirs rances et de rêves chancis...

Et levant les yeux vers une cage vide suspendue au plafond : — Voilà la cage de l'invisible oiseau bleu! ajouta-t-il.

Il s'en alla faire un tour dans le jardin, où il ne trouva rien qui

lui pût agréer. Il est certain que ce *courtil* n'est pas moins triste que le manoir. A l'entrée, le fameux tilleul; plus loin, une avenue de noirs cyprès, quelques maigres rosiers, de petites allées bordées de buis et jonchées de feuilles jaunes, des pommiers rabougris allongeant des branches basses, tortues, comme nouées de goutte, avec cet air de fatigue et d'affaissement qu'ont les vieux arbres fruitiers... Las de produire, ils plient sous les années, et semblent demander grâce à la vie... Çà et là des fouillis d'orties, des planches pourries, des fourmilières, des tas de gravois, des guirlandes de ronces.

Cet humble jardin n'a pour lui qu'une admirable petite grille dormante en fer forgé qui termine l'avenue des cyprès et qui provient d'une abbaye des environs saccagée jadis par les Bernois. Elle se compose de plusieurs panneaux de brindilles forgées à la main, qui, arrêtées aux montans par des embrasses, se contournent en volutes et en rinceaux. Partout le fer est marqueté de coups de poinçon, et les moindres détails de l'ordonnance sont combinés avec un goût exquis. Je voulus faire admirer cette porte au baronnet; à peine daigna-t-il l'honorer d'un superbe regard. En ce moment, M. de Lussy parut.

— Bien semblait l'ermitage de vieille antiquité!

dit-il en souriant à M. Adams. Pensez-en ce qu'il vous plaira, mais ne dites pas de mal de ma grille. Elle date de la fin du XIIe siècle, et je vous la donne pour un chef-d'œuvre. Le moyen âge était artiste dans l'âme; qu'on leur demandât de sculpter une corniche, d'ouvrager une grille ou de décorer un panneau, les hommes d'alors mettaient un peu d'eux-mêmes dans tout ce qu'ils faisaient. Du style et de la sincérité, voilà leur secret, que nous avons perdu. Aujourd'hui nous ne forgeons plus le fer à la main, et nous avons des machines qui travaillent pour nous à miracle; mais nous ne savons plus faire parler le fer ni la pierre, pas le moindre mot, bouche cousue... Approchez un peu. Que de grâce, que de fantaisie dans les enroulemens de ces rinceaux! Quand je suis seul et que je m'ennuie, je viens m'asseoir près de cette grille et je la regarde. Comme on voit bien que celui qui en fit le dessin avait quelque chose à dire!

— J'y consens, dit le baronnet; mais à quoi vous sert-elle?

— Je viens de vous le dire : elle me tient compagnie... Excusez-moi, ajouta-t-il; j'oubliais que vous m'avez demandé l'autre jour de quoi servit au lépreux le baiser de saint François...

— Mon cher monsieur, répliqua le baronnet, tout cela est bel et bon; mais je n'estime que les choses vraiment utiles, celles qui peuvent contribuer à nous rendre la vie agréable et commode. Qu'il y

ait du style et de la sincérité dans cette petite ferronnerie, vous l'assurez, et je suis trop poli pour en douter; mais en plein XIXe siècle nous avons autre chose à faire que de nous amuser à de tels colifichets. Ce sont là des enfantillages indignes d'hommes sérieux. Qu'est-ce que la civilisation? La prise de possession du globe par l'homme, et nous ne serons tout à fait civilisés que lorsque nous ferons venir de tous les coins du monde tout ce qui peut servir aux besoins de notre corps et de notre esprit. Éprouvez tout, a dit l'Évangile, et retenez ce qui est bon. Il faut convenir qu'à cet égard nous avons déjà fait quelques progrès : ainsi, pour le plus modeste de nos repas, nous mettons le monde entier à contribution. Notre thé nous vient de la Chine, notre café des Antilles, notre poivre de Cayenne, notre cannelle de Java, notre sucre des Indes et d'Amérique. Ce n'est encore qu'un commencement : dans un état de civilisation plus avancé, on ne se contentera plus de faire venir de par-delà l'Océan des balles de coton et des sacs de café; mais l'Anglais, le Français s'approprieront à l'envi tout ce qu'il y a de bon dans tous les pays du monde, et nos arrière-petits-fils feront l'acquisition de certains sentimens qui croissent au Japon, de certaines idées qui jusqu'aujourd'hui n'ont habité que le cerveau des Chinois, de certains plaisirs dont les Thibétains seuls se sont avisés, de certaines habitudes qui sont restées propres aux sauvages, lesquels nous ont déjà donné le tabac et ont peut-être d'autres bonnes choses à nous communiquer. Dans ce temps-là, les missionnaires ne seront plus chargés de porter des cargaisons d'idées chez les Hottentots et les Iroquois; bien au contraire, ils nous rapporteront un choix de pensées iroquoises et de sentimens hottentots, dont nous ferons notre profit, et les âmes seront des serres chaudes où fleuriront toute espèce de plantes exotiques. Il suffira pour cela que deux ou trois hommes de bonne et forte volonté donnent l'exemple; tous les moutons de Panurge sauteront le fossé. Voilà l'avenir que je rêve, et vous m'accorderez que, s'il se réalise, les hommes auront des occupations plus utiles que celle de mettre un peu de leur âme dans une petite grille.

— Que dites-vous de ces *futuritions?* me demanda Armand en riant. Et qu'en pense votre chère raison?

— Ma chère raison, lui dis-je, n'a peur de rien. Tout lui sert, tout lui profite. Elle a besoin d'hommes comme vous et d'hommes tels que M. Adams. Sans le vouloir et sans le savoir, le moyen âge a travaillé pour elle, et, fous ou sages, nous faisons tous ses affaires, car fous ou sages, par grand bonheur, nous faisons tous une œuvre qui nous trompe. Les alchimistes cherchaient de l'or; ils ont trouvé la science, qui vaut mieux que l'or. Je crois au grand œuvre.

Cela dit, ayant pris Armand par le bras, je le tirai à part, comme nous en étions convenus le baronnet et moi, et je lui expliquai quel singulier service on attendait de son obligeance. Il recula de trois pas, me demanda si je parlais sérieusement, comment je pouvais m'imaginer qu'il consentît à se prêter à une pareille comédie. Je lui répondis que je n'étais pas plus disposé que lui à seconder les fantaisies musquées de M. Adams, et je lui fis part du soupçon qui m'était venu.

— Il s'agit, lui dis-je, d'arracher une colombe à la serre du vautour. Elle nous appelle à son aide. Vous, admirateur passionné des chevaliers errans, refuserez-vous de prêter main-forte à l'innocence opprimée?

Cet argument produisit quelque impression sur lui; mais ses répugnances étaient si vives que je dus mettre en œuvre toute mon éloquence pour les combattre. Ce fut à force d'insistance que je réussis à lui extorquer son consentement, et je vis bien qu'il ne cédait que dans la crainte de me désobliger.

M. Adams fut enchanté de ma victoire; il ne s'attendait pas à trouver Armand de si bonne composition. Ce premier petit succès lui parut de bon augure pour la suite; tout marchait au gré de ses désirs. Nous partîmes comme la nuit tombait, et, chemin faisant, il donna carrière à sa belle humeur. Je ne l'avais jamais vu si épanoui, si rayonnant de gloire et d'espérance. Il me plaisanta fort agréablement sur ce qu'il appelait mon mysticisme historique, et, enfilant son refrain favori, me représenta qu'il y a dans ce monde des cœurs de lion et des cœurs de poulet, des volontés fortes et des volontés faibles, que les premières disposent des événemens, que tout leur réussit, que les hommes et les choses s'inclinent devant leurs arrêts, que ce sont là ces accidens qui gouvernent l'histoire et décident de la destinée des peuples. Il semblait se faire à lui-même l'application de ces beaux principes, et son bonheur levait la crête, se rengorgeait. Par intervalles il regardait d'un œil complaisant une étoile qui brillait au-dessus du Jura; c'était l'étoile du berger. Sa joie m'exaspérait, j'avais peine à me contenir; ruminant dans ma tête mes plans de campagne, j'attendais avec impatience le moment de démasquer mes batteries.

Nous arrivons. M. Adams avait fait préparer un repas de cérémonie, un vrai festin de noces. Au milieu d'un surtout de vermeil s'étalait un grand bouquet de camélias qu'entouraient des branches de myrte. M. Adams envoya avertir Georgette de notre arrivée. Elle fit répondre par la négresse qu'elle était un peu souffrante, qu'elle ne dînerait pas et ne descendrait qu'au dessert.

— La pauvre enfant ne sait trop où elle en est, dit le baronnet en souriant. Laissons-la faire ce qui lui plaît.

Nous nous mîmes à table. Armand ne mangea guère et parla moins encore. Il semblait soucieux, empêché de son personnage, et se reprochait, je crois, sa complaisance. Quant à moi, j'avais les nerfs agacés et les mouvemens si brusques que je brisai deux verres. J'étais comme le chien du jardinier, qui consent à respecter le panier, mais qui n'entend pas que personne y touche; en approche-t-on, il montre les dents, grogne sourdement. Heureusement la verve de M. Adams ne tarissait pas, et son infatigable babil nous dispensait de parler. Il ne s'interrompait dans ses dissertations que pour vider force rouges bords. Ces fréquentes rasades finirent par l'échauffer; les fumées du vin et de l'amour se mêlaient dans son cerveau; son œil s'alluma, et il battit un peu la campagne. Il entreprit de nous démontrer que les sanguins ont la volonté plus forte et plus tenace que les autres, et que tous les fondateurs de religions et d'états ont été des sanguins. Il se considérait lui-même comme appelé à doter le genre humain d'une institution nouvelle, et croyait de bonne foi, j'imagine, que ce jour serait une date pour les nations.

Comme nous étions au dessert, la porte s'ouvrit, et Georgette entra. Je n'oublierai de ma vie cette apparition. Vêtue de blanc, la tête couronnée d'œillets, de roses, de verveines, de bruyère et de lis, tenant une mandoline de la main gauche, pâle comme la mort, le feu de la fièvre dans les yeux, elle s'avança en chancelant. Elle était si étrangement belle, que M. de Lussy lui-même ouvrit de grands yeux et fit, j'en suis sûr, une infidélité de deux minutes à la dame du pastel, infidélité qu'il expiera par d'éternels remords. Après avoir fait quelques pas, elle s'arrêta brusquement, souleva sa mandoline, en effleura les cordes avec une plume; mais la force lui manqua, et elle se laissa tomber sur une chaise.

— Courage, mon enfant! lui dit M. Adams d'un ton paterne. Vous voulez nous faire de la musique. C'est une charmante idée que vous avez là. La musique convient à un jour de fête, et nous sommes tous connaisseurs. Regardez ces myrtes, ils sont impatiens de vous entendre.

Elle hésita un instant; enfin, ayant tiré quelques accords de sa mandoline, elle chanta sur un air de récitatif d'une funèbre mélancolie les vers que voici. Peut-être ai-je oublié une strophe ou changé çà et là quelques mots; mais je suis bien sûr du sens.

Je te dirai le grand mystère.
Nous qui vivons à peine un jour,
Que sommes-nous? Une poussière
Que Dieu mêla d'un peu d'amour.

C'est peu de chose, une étincelle.
Mais cette étincelle est la sœur

Des soleils que l'ombre éternelle
Voit courir dans sa profondeur.

Hélas! hélas! flamme infidèle!
Dans le cœur vient-elle à pâlir,
Le cœur n'est plus, mourant comme elle,
Que le tombeau d'un souvenir.

Je veux aimer. Le flot, la grève,
Le vent, le silence des cieux,
La fleur, l'étoile qui se lève,
Tout me promet un songe heureux.

O vanité de l'espérance!
Aimer, c'est rêver et souffrir;
Car si douce est cette souffrance,
Que le cœur rêve d'en mourir.

Je te dirai le grand mystère :
L'amour n'est rien, l'amour est tout.
Le monde, sans cette chimère,
Est un conte à dormir debout.

En vain mon cœur m'a dit : Espère!
Voici venir la fin du jour,
Et j'aurai passé sur la terre,
N'ayant rien aimé que l'amour.

— Bravo, Georgette! s'écria le baronnet, qui avait marqué la mesure en coupant l'air avec son index. Comme elle a la voix juste! Pourquoi cette chère et maudite fille m'a-t-elle fait si longtemps un mystère de ses talens?

Georgette se tut quelques secondes; puis, s'étant levée et me regardant d'un œil fixe, d'un air sauvage et farouche, elle continua :

De la mort l'amour est le frère.
— Pour moi cueillez de blancs œillets. —
La mort est le mot du mystère,
De l'amour elle a les secrets.

Aimer, c'est mourir à soi-même.
— Cueillez la bruyère et le thym. —
De la mort j'ai vu le front blême
Couronné d'un myrte divin.

J'ai vu la mort, cette immortelle.
— Pour moi cueillez un lis fleuri. —
L'amour se cachait derrière elle,
Et les ténèbres m'ont souri.

— Cueillez la rose et la verveine. —
La mort est l'éternel baiser,
Et je veux dans sa froide haleine
Respirer le dieu tout entier.

— Les rimes ne sont pas riches, dit M. Adams; je n'en porte pas moins un toast à la mandoline de ma chère Georgette.

— Il s'agit bien de rimes, lui dis-je à l'oreille. Surveillez-la.

Il me regarda d'un air de surprise et me pria de m'expliquer. — Je vous répète, lui dis-je, qu'à votre place je serais inquiet.

Pendant que nous échangions ces deux mots, Georgette avait disparu. Il sortit pour l'aller chercher, et rentra en nous disant qu'effectivement elle était souffrante, qu'épuisée de l'effort qu'elle venait de faire pour chanter, il lui avait pris une défaillance, mais que ce ne serait rien, qu'elle avait seulement besoin de quelques instans de repos et ne tarderait pas à nous rejoindre. En attendant, il nous proposa de vider encore quelques flacons; je ne me sentais pas de force à lui tenir tête, et je refusai. Il insistait quand on vint l'avertir que son vigneron avait des instructions à lui demander. Il nous quitta pour aller lui parler, et j'emmenai Armand prendre l'air dans le jardin. Ce bon et sensible garçon était vivement affecté de ce qu'il venait de voir et d'entendre. — Il me tarde, me dit-il, de retourner dans mon paisible castel. De grâce, que sommes-nous venus faire ici?

Je n'eus pas le temps de lui répondre; des cris perçans qui partaient du bord du lac me firent tressaillir. L'idée d'un malheur s'empara de moi; les cris redoublant, je pris ma course, traversai la route, la châtaigneraie, et trouvai sur la crête de la falaise la négresse, qui avait perdu la tête et se tordait les bras en gémissant et hurlant. Je me penchai, j'aperçus à mi-pente la blancheur d'une robe. Georgette s'était précipitée, mais elle avait mal calculé son mouvement, et était demeurée accrochée par ses vêtemens aux branches d'un épais buisson. Je me laissai glisser jusqu'à elle. Sa tête avait frappé rudement contre une pierre, la violence du coup lui avait fait perdre connaissance. Je parvins, après beaucoup d'efforts, à la dégager et à la charger sur mon épaule, et réussis, je ne sais trop comment, à hisser jusqu'au sommet de la pente mon précieux fardeau. Là je m'arrêtai un instant pour reprendre haleine, et j'ordonnai à la négresse de courir chercher le médecin; puis je me remis en marche en portant la pauvre enfant dans mes bras. La lune éclairait son visage de marbre, ses yeux éteints, ses cheveux en désordre trempés de sang, et où pendaient encore quelques fleurs de sa couronne.

Quand j'arrivai près de la verandah, le baronnet, qui interrogeait Armand sur ma disparition, poussa en m'apercevant un rugissement de bête fauve et s'élança au-devant de moi le bras levé.

— Perdez-vous le sens? lui dis-je. Voulez-vous que nous nous disputions cette tête meurtrie et ces fleurs tachées de sang?

Il me laissa passer. J'entrai au salon, je déposai Georgette sur un sopha. Le baronnet, qui m'avait suivi, me dit un bref *thank you!* S'étant agenouillé auprès d'elle, il visita sa blessure et y fit un premier pansement avec une tendre sollicitude et une délicatesse de main dont je ne l'aurais pas cru capable. Au bout d'un quart d'heure, elle poussa un soupir, rouvrit les yeux. En ce moment, le docteur entra, et je me retirai.

XIV.

Un mois plus tard.

M. Adams l'avait dit : tout est bien qui finit bien. Honneur à ce digne baronnet! Il s'est décidé à entendre raison. Pendant plusieurs jours, l'état de Georgette parut désespéré. Elle était en proie à une fièvre dévorante, le médecin ne répondait plus de rien. Son tyran prit alors un grand parti; dans un moment où elle avait sa connaissance, il lui fit dire qu'il renonçait à ses projets, qu'elle était libre, et que, si elle voulait à toute force se séparer de lui, il allait écrire à sa sœur, qui consentirait sûrement à se charger d'elle et à lui faire un sort. Georgette accepta cette proposition avec des transports de reconnaissance, et de ce jour la fièvre prit son congé. Le baronnet, qui ne fait jamais les choses à demi, se piqua de nous étonner par sa générosité : non content d'affranchir sa belle captive, il lui assura une fortune considérable. Sa sœur arriva tout courant d'Angleterre. Georgette aurait voulu déloger sur l'heure, mais le docteur n'y consentit pas; elle n'aurait pu supporter les fatigues d'un voyage. Elle exigea que du moins jusqu'au jour du départ miss Adams ne la quittât pas d'une semelle; elle ne se sentait en sûreté que lorsqu'elle la voyait assise au chevet de son lit, ou qu'elle pouvait serrer dans ses doigts un pli de sa robe.

Il y eut, à vrai dire, des jours de crise et de tempête où tout fut remis en question. Voyant sa proie près de lui échapper, M. Adams fut pris par intervalles de véritables accès de rage. On l'entendait s'écrier qu'un honnête homme sans préjugés ne peut renoncer sans déshonneur à ce qu'il a voulu pendant dix ans, que se déjuger est un opprobre, que Georgette était à lui, qu'il ne se laisserait pas dérober son bien, et il menaçait de la tuer, de me couper la gorge et de se pendre. Miss Adams, qui est le flegme incarné, essuyait sans s'émouvoir tous ses emportemens et se contentait de dire : Il a toujours été tourmenté des *diables bleus*, mais le cœur est bon...

Ce matin, je vis une berline sortir de la remise de la villa. Elle fut bientôt attelée. Le cocher toucha. Je fus me poster devant ma porte, et quand la voiture passa, je saluai; mais on ne répondit pas

à mon salut. Seulement une petite main blanche s'avança, et deux poupées volèrent par la portière. Je reçus Dudu en plein visage, — et je fis réflexion que, si les vers étaient d'une Géorgienne, le geste était bien d'une Française.

Après déjeuner, nous nous sommes rendus, Armand et moi, auprès du baronnet; pour le distraire de ses chagrins, nous l'avons emmené faire une promenade. Il était sombre comme une porte de prison; de son jonc sifflant il décapitait sans pitié tous les chardons et toutes les fleurettes des haies.

— Déridez-vous, lui disait gravement M. de Lussy. Je n'ose vous proposer les consolations particulières qui sont à mon usage; mais songez du moins que le temps émousse et adoucit toutes les peines. Dans deux mois d'ici, vous aurez pris votre parti.

— Le temps! le temps! répliquait-il en grommelant. Je voudrais vous y voir, monsieur le gentilhomme, et que quelqu'un s'avisât de vous voler votre pastel ou votre grille!

— Je ne me pique pas de vous consoler, lui dis-je à mon tour : on n'a jamais consolé personne; mais mettez-vous dans l'esprit que votre aventure n'est qu'un abrégé de l'histoire universelle. La déconvenue qui vous afflige, tous les grands politiques l'ont éprouvée; ils ont tous fait autre chose que ce qu'ils avaient en tête, et cependant le monde ne pouvait se passer d'eux, car sans eux rien ne se serait fait. Montesquieu l'a dit : « il se trouve que chacun va au bien commun, croyant aller à ses intérêts particuliers. » Cette idée m'est chère; chacun a sa marotte. Le fait est que vous aviez tout prévu, tout calculé, tout combiné; vous vous croyiez très fort, très habile; vous aviez juré que Georgette serait à vous,— et, dotée par vous, Georgette épousera quelque cadet de famille qui vous devra son bonheur...

— Et qui peut-être,... interrompit-il vivement en faisant une singulière grimace; mais il n'acheva pas sa pensée. Il se contenta de passer sa main sur son front et pour la première fois je l'entendis rire. Il ne se pendra pas.

Cette histoire s'est ébruitée, et nos paysans s'en gaudissent. Virgile disait : *Sic vos non vobis*. Dans mon village, on dira désormais par manière de proverbe : travailler pour Georgette!

VICTOR CHERBULIEZ.

LA
CRITIQUE CONTEMPORAINE
EN ANGLETERRE

II.

DAVID MASSON.

I. *Essays chiefly on English Poets*, Cambridge 1856. — II. *Life of Milton*, first vol. London 1858. — III. *British Novelists*, Cambridge, 1859. — IV. *Recent British philosophy*, Cambridge 1865.

Les romans de l'auteur de *Waverley* ont répandu sur l'Écosse une atmosphère lumineuse et comme une vapeur de poésie qui, de loin et de notre point de vue français, l'a presque transfigurée. Si nous mettons à part un public restreint, composé de ceux qui ne regardent pas la philosophie ou l'économie politique comme nées d'hier, mais qui conservent un fidèle souvenir à des intelligences élevées telles que Reid, Dugald-Stewart, Adam Smith, y a-t-il beaucoup de personnes parmi nous qui n'aient une certaine tendance à se figurer l'Écosse comme un pays de ménestrels, de romanciers et de poètes? Tout au moins, quand ils ne sont pas en garde contre leur imagination, les lecteurs de Walter Scott ne se représentent-ils pas une Écosse hantée par des sibylles à la Shakspeare comme Meg Merrilies, sillonnée par de ravissantes apparitions telles que Diana Vernon, la belle amazone jacobite, toute peuplée de paysannes héroïques comme Jeanie Deans, bien fournie encore de valets aussi dévoués que le brave Caleb Balderstone? Il

n'est pas douteux que, pour l'immense majorité du public français, l'Écosse est le pays de Walter Scott, de Robert Burns, des ballades d'aventures, de batailles et d'amour, de Walter Scott surtout, car c'est par lui que nous avons connu Burns et les ballades.

Cependant ce n'est pas seulement par ses poètes que l'Écosse s'est fait connaître au monde. L'ardeur, le feu, que le vieux Buchanan prête à ses compatriotes, *ingenium Scotorum perfervidum*, ce n'est pas l'ardeur, ce n'est pas le feu poétique, et si les Anglais, leurs voisins, n'avaient entendu sortir d'une bouche écossaise que des chants et des vers, ils n'auraient pas créé cette expression proverbiale : « l'Écossais froid et logicien. » Nous-mêmes, nous ne les connaissions pas trop mal autrefois, puisque Joseph-Juste Scaliger disait au XVIe siècle : « Les Escossois sont bons philosophes. » Philosophes, ils l'ont été bien avant d'être poètes, et surtout bien plus longtemps. L'évolution ou, pour emprunter une expression à l'écrivain même qui nous fournit l'occasion de cette étude, l'*avatar* de l'esprit écossais dans la littérature est postérieur à la manifestation de ce même esprit en philosophie. Les calvinistes avaient brisé la harpe des ménestrels. Knox fut pour Robert Burns et Walter Scott un terrible devancier; il pétrit l'intelligence écossaise non-seulement de foi, mais d'amour pour le syllogisme théologique, de haine pour tout ce qui était poésie, et cela si bien que deux siècles ont passé sur la vieille littérature anonyme des ballades et chansons sans la rappeler de la tombe où elle avait été ensevelie en même temps que Marie Stuart. A peine Allan Ramsay, l'auteur du *Gentil Berger*, put-il renouer la chaîne de l'art et des joies de l'imagination au commencement du XVIIIe siècle, et grâce à l'amollissement de la sévérité puritaine; mais à partir du XVIIIe siècle il y a un compromis entre la poésie et la logique, entre l'imagination et le syllogisme, et la critique est née de ce rapprochement.

Ces réflexions nous sont inspirées par la rencontre d'un écrivain écossais dans les rangs de la critique anglaise militante. L'Angleterre n'a jamais manqué de poètes; elle a quelquefois emprunté des critiques et des philosophes à l'Écosse. La critique anglaise de notre siècle a pour ainsi dire pris naissance à Édimbourg. Là elle reçut le baptême de feu des mains de lord Byron, qui ne dédaigna pas de tourner contre elle l'artillerie de ses vers les plus irrités : le titre même de la satire, *les Bardes anglais et les Critiques écossais*, distribuait les rôles littéraires entre les deux contrées, comme si l'Angleterre avait été créée pour faire des vers, l'Écosse pour les enregistrer. Là elle s'affirmait et se consolidait même en ses défauts le jour où Jeffrey disait à Walter Scott, qui se plaignait de l'esprit de parti trop sensible dans son recueil : « Il faut qu'une revue

marche sur deux jambes, la politique et la littérature, et que la politique soit la jambe droite. »

M. David Masson, qui compte aujourd'hui quarante et quelques années, est d'Aberdeen, comme Reid, le père de la philosophie du sens commun. Contrairement à bien des critiques, il n'a pas commencé par les vers ni par les œuvres d'imagination : à dix-neuf ans, il était journaliste. Tour à tour dans sa ville de province, à Londres, à Édimbourg, à Londres surtout, il paraît s'être livré au travail longtemps obscur que peut imposer la presse anglaise à un esprit robuste. Il a grossi les rangs de ces ouvriers anonymes creusant journellement le sillon de la pensée anglaise, et y jetant des semences qui fructifient sans faire connaître la main du semeur. On sait que la presse, chez nos voisins, est avare de renommée; le livre seul circule à visage découvert; le journal se mêle à la foule et lui parle sous le masque, comme autrefois les Vénitiens. C'est une voix humaine, mais elle n'a pas de nom. Souvent on le devine; jamais on ne le crie sur les toits, quelquefois le journal est discret comme la gueule de lion du conseil des dix. Cet usage prive pour longtemps un écrivain de toute espèce de notoriété. La plupart demeurent jusqu'à la fin dans ces limbes de la presse. M. David Masson en sortit au bout d'une dizaine d'années, non-seulement comme écrivain, mais comme professeur de littérature anglaise dans *University-College* à Londres. Aujourd'hui et depuis cette année même, le critique et le professeur de Londres remplit les mêmes fonctions à Édimbourg, dans la ville de Jeffrey, de Dugald-Stewart, de Walter Scott, dans la *moderne Athènes*, à qui Londres, sa puissante rivale, a donné ce nom à cause de l'architecture de ses nouveaux quartiers, mais qui l'a mérité à d'autres titres.

Une vie de Milton, avec la peinture de son temps, dont il n'a paru qu'un premier volume, un recueil d'études sur différens poètes anglais tant anciens que modernes, un cours formant une histoire complète du roman anglais depuis les origines jusqu'à l'époque actuelle, un autre cours sur les philosophes anglais depuis trente ans, tel est le respectable bagage avec lequel M. Masson se présente à nous. Cette collection, déjà importante, ne contient pas tout ce qui l'a aidé à conquérir sa réputation. Avant d'étudier en lui le critique et l'historien des poètes, des romanciers, des philosophes, nous essaierons de dégager ce qu'il y a dans son talent de traditionnel, de commun aux écrivains de son pays, et ce qu'il y a de particulier, ou du moins de propre à une génération nouvelle, en un mot de dire par où il est Écossais, par où il se sépare de l'ancienne Écosse littéraire, par où il se mêle à l'esprit national plus large qui anime la Grande-Bretagne et l'entraîne vers l'avenir.

I.

Deux nations ont été réunies, une petite et une grande : laquelle restera la plus homogène, laquelle se souviendra le plus obstinément de sa nationalité? Sans contredit ce sera la petite. Quand Robert Burns visita Édimbourg dans l'hiver de 1786 à 1787, les questions que la curiosité de tous posait à ce laboureur poète se réduisaient à celle-ci : « comment avez-vous appris à manier la langue de la poésie en tenant la charrue? » Il y répondit par ces vers caractéristiques dans la pièce *A la bonne femme de Wauchopehouse :*

« Dès que pour la première fois au milieu des moissonneurs — je fus compté pour un homme, — dès lors je sentis le désir (et combien il était ardent!), — le désir qui jusqu'à ma dernière heure sera un poids sur ma poitrine. C'était que moi, pour la pauvre vieille Écosse, — je pusse faire ou quelque projet ou quelque livre utile, — ou composer au moins quelque chant. — Si je trouvais le rude chardon qui s'étale — au milieu de la moisson, — je tournais la faux d'un autre côté, — et j'épargnais le symbole cher à la patrie : — aucun pays, aucun rang — ne pouvait exciter mon envie. — Écossais toujours, sans tache toujours! — Je ne connaissais pas de plus haute louange. »

Voilà bien les mâles et simples accens d'un poète lyrique, et ce poète attribue tout son talent à son patriotisme; c'est la pauvre vieille Écosse qui lui a montré à faire des vers. La petite patrie est plus passionnée, parce qu'elle a dû faire plus d'efforts pour combattre la grande, et quand elle a été absorbée, elle continue cette lutte dans le domaine de l'intelligence; elle se défend, elle se concentre; elle est une pensée fixe pour ses poètes comme autrefois pour ses soldats. Voulez-vous une preuve du même patriotisme dans un philosophe? Hamilton, l'Aristote écossais, qui est mort depuis peu d'années, a par momens dans ses notes érudites des accès de nationalité qui montrent tout à coup la toque et le plaid calédoniens. Il s'en va recueillant avec religion les cendres des Balfour, des Duncan, des Chalmers, des Dalgarnos, autant de professeurs de philosophie, aujourd'hui oubliés, que l'Écosse a fournis aux universités de l'Europe. Avec quel orgueil il réclame à l'Angleterre son Newton, dont les ancêtres étaient d'Écosse! Et l'illustre Kant, qui est son maître, n'avait-il pas du sang écossais dans les veines? Il n'est pas jusqu'à notre Destutt de Tracy qu'il ne nous ôte; il était Écossais, et aurait dû s'appeler de son vrai nom Stott! Après de tels échantillons non pas de vanité nationale, mais d'orgueil patriotique, je ne m'arrêterai pas à la passion bien naturelle de Walter

Scott pour son pays et pour les héros, pour les poètes, pour les romanciers de son pays : Walter Scott était jacobite. Je ne parlerai même pas de Jeffrey, qui était whig et critique, lié d'intérêts avec les hommes les plus éminens d'Angleterre, et qui pourtant osait mettre les poèmes de Walter Scott avant ceux de lord Byron.

Comment s'étonner que M. Masson saisisse toutes les occasions de réjouir les cœurs écossais? S'il fait une étude sur Jeffrey, l'un de ses maîtres, elle devient un chapitre touchant l'influence écossaise sur la littérature; s'il écrit une histoire du roman, Walter Scott est le génie, le dieu de ce petit monument. S'il ébauche un tableau du mouvement contemporain de la philosophie en Angleterre, le tableau tourne à la défense du vénérable Hamilton contre le dédaigneux maître de la philosophie anglaise actuelle, M. Stuart Mill. Cependant le *scotticisme* de M. Masson (je lui emprunte ce mot) n'est pas seulement de surface. Comme on peut être un parfait Breton sans parler toujours de l'ajonc et de la bruyère, M. Masson est bon Écossais sans dire un mot du chardon. Il a ce qu'il appelle avec subtilité peut-être, mais les Écossais ne détestent pas la subtilité, il a le scotticisme intérieur, celui qui avec un tour de pensée écossais s'applique à des sujets nationaux, mieux encore à des sujets humains et généraux. Après cela, son patriotisme peut se livrer aux espérances, aux présages les plus flatteurs : que l'Écosse ait, suivant son expression, un *avatar* littéraire aussi prolongé, aussi remarquable que son *avatar* philosophique, nous ne demandons pas mieux. « Du Solway à Caithness, s'écrie M. Masson, nous entendons comme un cri : *Amen!* » Cette foi nous plaît, et nous aussi nous disons : Ainsi soit-il!

Ce qui est plus sûr que les présages, ce sont les facultés sérieuses et fortes du génie écossais, ce scotticisme intérieur, composé de qualités héréditaires, de traits de caractère communs aux poètes comme aux prosateurs de ce pays. En quoi consiste ce tour de pensée, ce trait de famille qui est visible dans tous et que nous retrouvons dans l'écrivain qui nous occupe? Si nous le demandons à la tradition populaire, elle nous répondra que l'esprit écossais est synonyme de dogmatisme, d'entêtement d'opinion, de lutte de parole. Si nous le demandons aux critiques anglais, c'est à peu près la même chose qu'ils nous feront entendre. Interrogez Hazlitt, esprit caustique, mais jamais commun; il vous dira qu'un Écossais est comme ses pères armé en guerre et se battant sur le *border* (la frontière) envers et contre tous, qu'il semble vouloir atteindre la vérité à coups de poing, ou presbytérien compassé ou brigand, toujours excessif, toujours un peu sauvage et mal dégrossi par la politesse anglaise. Qu'en dit Charles Lamb, un humoriste sans amer-

tume? Il admire dans l'esprit des Écossais certaines provisions d'en cas, des morceaux tout disposés pour l'occasion, moins de flair que d'exactitude et de solidité; ils sont à son avis comme les chiens qui ne trouvent pas, mais qui apportent. Macaulay, qui était si lié avec la *Revue d'Édimbourg* et qui d'ailleurs était petit-fils d'un Écossais, n'affiche pas ce dédain anglais pour la *sœur cadette* de l'Angleterre; mais il compare la conversation du célèbre Mackinstosh aux piliers d'un édifice taillés d'avance et tout prêts à servir. Tout cela explique assez bien l'Écossais logicien et préparé à la dispute, mais les poètes, les romanciers? mais les critiques et ceux qui amalgament la logique avec l'imagination?

M. Masson, avec son habitude héréditaire de l'abstraction, me semble avoir trouvé le nœud de la question. Il ne suffisait pas sans doute d'appartenir à la nation dont il s'agit pour la définir, puisque nous prenons volontiers notre pays pour le monde universel, et nos concitoyens pour le genre humain tout entier; mais il a de bonne heure quitté l'Écosse. Obéissant au mouvement qui entraîne ses compatriotes vers le cœur de l'empire, il a observé, étudié loin de la petite patrie. Lui aussi, il a été forcé, comme d'autres dont il raconte la vie, d'aller à Londres, à la ville, comme disent nos voisins; il a été forcé de *mettre le feu à la Tamise,* c'est-à-dire de conquérir le succès. Et sans doute le souci de réussir et de vivre dans une ville, dans un océan, dans un monde comme Londres, ce souci qu'il décrit avec force dans son étude sur Chatterton, n'a pas été sa seule pensée. Comment à cette distance a-t-il jugé ses concitoyens? Comment s'est-il jugé lui-même? J'extrais de son travail sur l'influence écossaise une page touchant le trait principal de l'esprit écossais, qui suivant lui est l'*emphase.* Il faut seulement écarter de ce mot la notion de pompe et d'enflure que l'usage français y attache. On sait que l'*emphasis* dans toutes les langues, excepté dans la nôtre, signifie simplement l'insistance outrée sur une pensée ou l'exagération du sens d'un mot.

« Tous les Écossais sont *emphatiques.* Un Écossais est-il fou, il donne une telle *emphase* à la niaiserie qu'il exprime, qu'il est bien plus insupportable qu'un fou de tout autre pays. Un Écossais est-il homme de talent, il donne une telle *emphase* aux choses excellentes qu'il veut communiquer, qu'elles attirent l'attention sur-le-champ. Cette habitude de l'emphase est précisément ce *perfervidum Scotorum ingenium* dont on faisait la remarque, il y a quelques siècles, partout où les Écossais étaient connus. Cependant *emphase* vaut mieux. Beaucoup d'Écossais sont ardens, *fervidi,* non pas tous; ils sont tous, absolument tous, *emphatiques* (insistant sur leur pensée ou sur leur expression)... David Hume (l'historien philosophe), Reid, Adam Smith et autres froids Écossais de cette espèce n'ont aucune

ardeur; mais ils pratiquent beaucoup l'*emphase*. Dans des hommes tels que Burns, Chalmers, Irving (deux ministres calvinistes), il y avait au contraire autant d'ardeur que d'emphase; il en est de même de Carlyle, de sir William Hamilton (le philosophe). Et comme nous distinguons l'*emphase* de l'ardeur, il la faut distinguer de la persévérance. Les Écossais passent pour être persévérans; cela n'est pas toujours vrai. Les Écossais ont ou n'ont pas la persévérance du caractère; mais tous les Écossais ont l'*emphase* intellectuelle. L'*emphase* intellectuelle, l'habitude de s'appesantir sur certains points plutôt que de coordonner le tout, voilà l'essence du scotticisme des Écossais. Et comme cette observation se vérifie dans l'expérience par la manière même dont les Écossais énoncent leurs mots quand ils conversent, on pourrait la déduire scientifiquement de la nature et des effets de leur sentiment national. L'habitude de penser avec *emphase* (avec insistance sur un point) est un résultat nécessaire quand on a beaucoup pensé en présence d'une négation et en vue d'y résister. C'est l'habitude d'un peuple qui a été accoutumé à se tenir sur la défensive plutôt que d'un peuple se développant paisiblement et agissant d'une manière positive. C'est l'habitude du protestant plutôt que du catholique, du presbytérien plutôt que de l'épiscopal, du dissident plutôt que du conformiste. »

Cette emphase, cette insistance, quand elle règne dans la logique, fait les philosophes de l'Écosse; quand elle règne dans le sentiment, elle fait ses poètes. Les uns et les autres en ont les avantages et les défauts. Deux sentimens, pas plus, l'amour de l'Écosse et la haine du puritanisme, voilà tout Robert Burns : il eût été poète partout; mais c'est pour avoir insisté sans relâche sur ces élémens très bornés qu'il a été le poète écossais par excellence. Hors de là, tout ce qu'il a essayé de faire a peu réussi. Deux sentimens, l'amour de l'Écosse et le culte du passé, voilà le principal, le meilleur de Walter Scott. Il n'a pas l'emphase de la pensée : nul écrivain n'est moins penseur, et rien n'est plus absent des œuvres de Walter Scott que Walter Scott lui-même. Il n'insiste, il ne compte que sur sa chère Écosse et sur les siècles passés; l'imagination aidant, cette perpétuelle répétition d'effets analogues et de personnages de la même famille n'épuise pas la curiosité du lecteur.

On conçoit qu'en philosophie cette insistance sur quelques pensées, ces redites expressives, soient peu favorables à la liaison des rapports simplement ingénieux, à la généralisation facile, toute faite. M. Cousin disait excellemment dans une lettre à un professeur d'Édimbourg : « La philosophie de Reid et de Stewart est l'esprit écossais lui-même appliqué à la métaphysique. » Les métaphysiciens écossais, retranchés sur la limite du *moi* et du *non-moi*, ne ressemblent pas mal à leurs pères toujours armés, toujours sur la défensive. Il semble que là plutôt qu'ailleurs on ait

dû concevoir énergiquement le sentiment de la personnalité; mais pour enfanter la théorie écossaise du sens intime et de la perception extérieure il suffisait du scotticisme intellectuel qui insiste, qui creuse et qui cherche ses idées générales dans le sens de la profondeur, au lieu de les lier de proche en proche et par des à peu près pour la plus grande commodité, comme font les Anglais. On conçoit aussi qu'en critique ils établissent des propositions comme un théologien divise son sermon en tant de points, qu'il reprend ensuite méthodiquement. Macaulay, qui a des habitudes anglaises, dit à propos de son sujet les choses les plus intéressantes, et qui peuvent le mieux servir son drapeau. Jeffrey, plus rigoureux parce qu'il est Écossais, cherche toujours une ligne qui passera par trois ou quatre points donnés; il croit avoir trouvé la vérité, s'il a prouvé sa thèse. L'auteur que j'ai devant moi a certaines idées sur lesquelles il revient souvent. Lui aussi il insiste, il creuse, il a l'*emphasis;* n'a-t-il pas dit que tous les Écossais, absolument tous, ont cette insistance, cette *emphase* intellectuelle? En lui, le critique prend souvent les allures du *lecturer*, et je ne parle pas seulement de ses deux cours sur le roman et sur la philosophie. Il s'agit par exemple de Wordsworth et des trivialités cherchées de sa poésie; bonne occasion pour une petite leçon sur cette question si souvent posée de nos jours : « pourquoi n'écrit-on pas comme on parle? » Mais Wordsworth est un contemplateur! Autre leçon sur la distinction du spéculatif et du contemplatif. Il suffit peut-être de la page que nous venons de citer. L'importance que l'écrivain attache à cette *emphase* écossaise, les conséquences qu'il en tire, ne prouvent-elles pas au besoin qu'il la possède lui-même à un assez haut degré?

Assurément voilà bien des preuves de scotticisme, et M. David Masson est un esprit qui porte bien la marque de son pays; mais, ne vous y trompez pas, il est bien loin d'être un continuateur de Jeffrey, et la nouvelle génération ne s'accommode pas de toutes les idées de sa devancière. Un des points sur lesquels la critique d'aujourd'hui se sépare tous les jours un peu plus de celle qui l'a précédée, c'est le XVIIIe siècle. Cette époque litigieuse est aussi chez nous un terrain de disputes et de combats, mais avec cette différence, que de ce côté du détroit la querelle est littéraire et religieuse, tout le monde étant d'accord pour abandonner le régime politique de ce temps-là, et que de l'autre côté elle est littéraire et politique, tout le monde paraissant renoncer à l'indifférence religieuse de cette époque. En politique, la distinction de whig et de tory, regardée comme capitale il y a cinquante ans, tombe de plus en plus dans le discrédit. En littérature, Pope et Johnson, niés,

tournés en ridicule, bafoués par les critiques du commencement de ce siècle, ne sont plus guère nommés qu'avec respect, souvent avec admiration. En un mot, Jeffrey, Macaulay et la plupart des hommes de leur temps prenaient du XVIIIe siècle la politique et rejetaient la littérature; Matthew Arnold, David Masson, tout ce qui ne suit pas la foule prend du XVIIIe siècle la littérature et rejette la politique. C'est là un résultat curieux; il constate une évolution remarquable des idées littéraires dans la Grande-Bretagne. Je n'ai pas trouvé l'occasion de m'y arrêter dans l'étude sur M. Matthew Arnold; M. David Masson me la présente à plusieurs reprises, je la saisis. Elle me permettra d'éclaircir quelques points demeurés peut-être obscurs pour des lecteurs français, même après les beaux travaux de M. de Rémusat.

D'abord quelle est la valeur de cette distinction de whigs et de tories par rapport à la littérature? Avant la révolution de 1688, la littérature était divisée, comme il arrive toujours, par les intérêts, par le hasard des faveurs et des pensions; mais elle jouissait de son libre arbitre. Après la révolution, tout ce qui comptait dans la société anglaise, tout ce qui était riche et puissant se partagea en deux grandes factions à peu près égales, composées chacune de quelques centaines de maisons qui entraînaient avec elles tout le royaume. La littérature fut contrainte de choisir entre ces deux pôles du monde politique entre lesquels l'Angleterre allait accomplir ses évolutions durant plus de cent cinquante ans. Du côté des whigs, elle rencontrait les hommes qui avaient fait leurs preuves contre l'ancienne royauté, contre le catholicisme et tout ce qui le rappelait de près ou de loin. Du côté des tories, elle trouvait tous ceux qui regrettaient l'ancien régime, la royauté prépondérante et inviolable, l'unité de l'église anglicane et la proscription d'un calvinisme rebelle et vulgaire. Mais, si le nombre était égal, la partie ne l'était pas; les whigs semblaient investis d'une sorte de droit divin pour représenter la révolution; ils conservèrent le pouvoir soixante-dix ans presque sans interruption. S'il ne s'était agi pour la littérature que de s'installer le plus commodément possible dans l'état présent des choses, elle pouvait se tourner du côté du pouvoir, c'est-à-dire du côté des places et de l'argent; elle n'avait qu'à se déclarer whig et à se livrer à la comédie des déclamations libérales et républicaines à l'abri d'une monarchie, ce qui est en tout temps aussi avantageux que facile. Des précédens littéraires républicains, il n'en manquait pas; Milton tout seul, comme poète et comme prosateur, avec autant de danger et de pauvreté que de gloire, avait ouvert la voie aux républicains bien rentés du lendemain des révolutions. Il y eut en effet quelques beaux esprits et quelques rimeurs ingénieux

qui surent faire le bon choix; mais, soit que le pouvoir n'ait pas en général le sentiment des proportions dans le talent littéraire, soit que la littérature ait en elle des affinités électives qui l'entraînent vers l'opposition, ce qui avait le plus de vie, de perfection ou de force dans les lettres anglaises se tourna du côté des tories. Cela dura tant que le pouvoir fut aux mains des whigs. Cela dura même davantage, car la révolution française mit quelque temps le désordre dans les esprits, et l'on vit des orateurs qui avaient jeté beaucoup d'éclat sur les whigs tombés du pouvoir reculer tout à coup effrayés et brûler ce qu'ils avaient adoré. La littérature anglaise, personnifiée dans ses hommes les plus éminens, semblait donc vouée au torysme et à la satire de tout ce que celui-ci méprisait. Aussi ce fut chose bien nouvelle pour les Anglais, quand ils virent naître, il y a cinquante ans, le whiggisme littéraire, quand une ou deux maisons illustres dans le parti whig offrirent aux lettres une hospitalité vraiment princière. Comment ces whigs, soutiens suspects d'une royauté peu chevaleresque, amis des dissidens et autres petits-neveux des têtes-rondes, comment ces exploiteurs de révolutions étaient-ils devenus les Mécènes des nouveaux Pope et des nouveaux Swift, les patrons d'une littérature qui avait désappris le chemin de leur maison depuis cent ans. L'explication était bien simple : les whigs étaient dans l'opposition, « et la littérature est le grand engin qui met en mouvement les sentimens d'un peuple sur les questions les plus importantes. » C'est leur habile avocat, leur illustre historien et critique, c'est lord Macaulay qui a dit ces mots en 1823 (1).

On ne s'étonnera pas trop que Macaulay et les hommes de sa génération, laquelle n'est pas encore éteinte, revendiquent constamment la politique du XVIIIe siècle, une politique whig, et rejettent non moins constamment la littérature du XVIIIe siècle, une littérature tory. Macaulay, si je puis ainsi dire, coupe en deux la biographie du peuple anglais. Suivant lui, jusqu'en 1688, le peuple anglais a été poète; depuis 1688, il est homme d'état, philosophe, historien. Avant 1688, il a eu Shakspeare et Milton; Dryden a quelques beaux restes de l'imagination anglaise avant son déclin, mais il commence ce que Macaulay appelle la poésie critique, laquelle ne compte pas. A partir de ce moment, l'Angleterre appartient à l'histoire, ou plutôt il n'y a pas d'histoire d'Angleterre avant 1688 et l'établissement des whigs. Ce qui précède n'est que chaos et barbarie; on dirait que jusque-là le vaisseau de l'état naviguait au hasard, comme la pirogue du sauvage, en se guidant sur les étoiles,

(1) Miscellaneous Writings, *On the royal Society of literature.*

et que c'est seulement depuis la distinction des whigs et des tories qu'il a une boussole. Personne plus que nous n'est disposé à reconnaître les grands services que whigs et tories, dans leur rivalité égoïste, ont rendus au pays. Ils ont fait, sans le vouloir toujours, l'éducation de la liberté anglaise; dans leurs luttes, ils ont été assez heureux pour ne lui porter aucune blessure sérieuse. Comme des tuteurs jaloux, à la faveur d'une surveillance réciproque, ils l'ont menée jusqu'à complète émancipation. En second lieu, si l'admiration du XVIIIe siècle au point de vue de la politique a été un moyen d'opposition et de gouvernement pour les whigs de nos jours, le mépris du XVIIIe siècle au point de vue de la littérature a été singulièrement augmenté et répandu, grâce à un renouvellement, à un *revival* littéraire qui a réveillé des accens tels que ceux de Wordsworth, de Coleridge, de Byron, de Shelley, et suscité des imaginations comme celles de Scott, de Dickens, de Thackeray.

J'ai dit comment la littérature du siècle dernier a trouvé des censeurs sévères parmi ceux même qui se faisaient les panégyristes de la politique de ce siècle; il importe maintenant de montrer quelle influence exerça cette politique qu'on admire sur cette littérature qu'on méprise, et d'exprimer sur cette dernière un jugement équitable. Hormis Shakspeare et Bacon, exceptions glorieuses, égales à tout ce que les autres nations peuvent citer, le génie anglais ne se pique pas de largeur et d'étendue; mais, il faut l'avouer, le XVIe et le XVIIe siècle de la Grande-Bretagne se distinguent par la hardiesse : une certaine grandeur même ne leur manque jamais. Tout cela disparaît à peu près au XVIIIe siècle. Tout se rapetisse. L'esprit tourne à la satire et à la moquerie; la foi comme la poésie languit et se dessèche. Une sorte de lit de Procruste semble être la mesure fatale des œuvres de ce temps. Voilà le résultat fâcheux des luttes des whigs et des tories pour la littérature. En effet, supposez une lutte analogue au XVIe siècle, quand on ignorait les noms de tories et de whigs : quelle vivacité! quelle sincérité! quelle franchise atteignant au sublime, puisque poètes et prosateurs de ce temps-là ont été si admirables, même avec si peu de liberté politique! Supposez-la au XVIIe siècle, quand les tories et les whigs ne sont pas encore sur la scène : déjà la discussion eût été moins sincère, déjà il y avait le parti des puritains et des cavaliers; mais le champ était encore assez vaste pour engager le débat du bien et du mal, le seul digne d'une société vraiment humaine. Qu'était-ce donc que ces discussions de whigs et de tories? Où était le bien? Où était le mal? Où étaient les principes de la raison, de la liberté, de la vertu? Qui pouvait le dire?

Les tories, en politique, défendaient la prérogative royale, mais

avec de tels sous-entendus qu'on ne savait pas bien si le nom de Brunswick ou de Stuart était dans leur cœur; en religion, ils voulaient l'église établie comme machine de gouvernement et pour se sauver du retour des têtes-rondes, quoique beaucoup d'entre eux, en qualité de fils de cavaliers, fussent tout simplement sceptiques et libertins. Les whigs disputaient la haute église et les évêques à l'influence des tories; mais leur qualité d'amis de la révolution leur faisait un devoir de patronner les dissidens. Ils étaient ministres nés de la royauté nouvelle; mais ils déclamaient en faveur de la liberté républicaine. De leur côté, le roi et l'église n'étaient pas dans une position plus nette; le roi aimait les tories comme monarchiques et les craignait comme jacobites; il détestait les whigs comme serviteurs insolens et se servait d'eux comme partisans de la révolution. L'église était attachée aux tories par la communauté des intérêts, et cependant elle avait souvent en eux une pierre de scandale; elle se défiait des whigs à cause de leur liaison avec les dissidens, et cependant leur vie et leur religion étaient plus correctes.

Si l'on ajoute que tout le monde était obligé de se déclarer whig ou tory, l'on se fera une idée du degré de largeur des horizons dans la pensée de ce temps. Nul ne l'a mieux exprimé que l'auteur de *Gulliver*. On croit généralement que le voyage à Brobdingnag, chez le peuple géant, est une fantaisie plus ou moins imitée de Rabelais. L'imitation y est bien; mais jamais la pensée de Swift n'a pris un essor plus élevé ni un tour plus original. La satire y est forte parce qu'elle est précise. Il prend à partie les petitesses politiques de l'Angleterre qui se croit grande, de l'Angleterre, « le fléau de la France, l'arbitre de l'Europe, le siége de la vertu, de la piété, de l'honneur, de la vérité, l'orgueil et l'envie du monde. » Tout cela est humilié sous le poids de l'ironie; tout cela est souffleté sur la petite joue de Gulliver que le roi de Brobdingnag effleure de ses gros doigts en riant de tout son cœur des ambitions de ce petit peuple et en demandant à Gulliver s'il est whig ou tory. M. David Masson le remarque à juste titre, si quelqu'un parmi les écrivains du XVIIIe siècle anglais réveille un peu l'idée du grand, si commune dans les deux âges précédens, c'est bien Swift; mais aussi nul ne prouve mieux par ce qui lui manque combien le siècle était fait pour rétrécir ce qui était large et rabaisser ce qui était sublime.

Cependant il fallait de l'esprit pour servir la cause du whiggisme ou du torysme; il en fallait pour fournir les luttes personnelles nées des querelles politiques; il en fallait encore pour suffire aux disputes du présent et à celles du passé. Combien d'esprit on dépensa rien que dans cette querelle des *anciens et des modernes* racontée

avec art et agrément par M. Hippolyte Rigault (1). Quand l'esprit s'applique à tant d'intérêts, quand il respire une dose suffisante de l'air de la liberté, le cercle où il vit a beau être restreint, les intérêts qu'il défend ont beau être tyranniquement étroits, il brise souvent le cadre convenu où on l'enferme, il jaillit par-dessus ses limites, il mérite un plus beau nom, il devient éloquence, imagination, passion.

Après tout, il faut en revenir au jugement de M. Villemain et dire que le siècle de Temple, de Swift, de Pope, de Gray, de Thomson, fut un temps de belle et riche littérature (2). Si la poésie manqua de grandeur et de souffle, M. Matthew Arnold en rejette la faute sur le vers de dix syllabes à rimes plates, qui était alors l'instrument de rigueur, la lyre indispensable des poètes anglais voulant donner la mesure de tout leur talent. Est-il vrai, comme le dit M. Arnold, que le génie didactique de Pope fût égal à celui d'Horace, qu'Horace même doive le céder à Pope pour la force satirique, et que la supériorité du poète latin tienne simplement à l'heureuse proportion qui existe entre sa pensée et son hexamètre (3)? On pourrait lui répondre que d'abord autre chose est la force satirique, autre chose l'excellente satire, qu'ensuite avoir manqué du rhythme le meilleur n'est pas un bon signe, et, comme il le dit lui-même, le vers auquel s'arrête une nation ou un siècle donne la mesure poétique de la nation et du siècle; mais il n'est pas nécessaire que Pope soit un très grand poète : il est le poète de la raison dans un temps où l'Angleterre atteignit un haut degré de maturité dans la raison. Il est le Boileau des Anglais, moins original peut-être, mais plus universel et plus profond moraliste.

Hâtons-nous de le dire, le XVIIIe siècle anglais se recommande surtout par ses prosateurs : c'est le caractère des siècles plus positifs que grands. Ce qu'il a perdu en idéalité sublime, il l'a regagné en activité pratique. M. David Masson, qui est volontiers éclectique, explique bien ce caractère du siècle dernier. Il ne se jette pas à l'extrémité du débat pour faire diversion et surprise et forcer l'opinion commune à revenir sur ses pas. Au lieu d'être difficile et délicat, *fastidious*, comme Hazlitt, Macaulay et M. Matthew Arnold, il s'attache à tout comprendre, il n'adore pas une moitié de

(1) L'esprit aussi juste qu'ingénieux de Rigault ne s'est pas assez défié de Macaulay. Bien des points de la querelle auraient été plus clairs pour lui, s'il s'était aperçu qu'il y avait beaucoup de whiggisme et de torysme dans ce combat. A l'exception de Temple, qui était un whig courtisan et vivant dans la retraite, tous les partisans des anciens furent des tories.

(2) *Tableau de la Littérature au dix-huitième siècle*, V^e leçon.

(3) *Essays in Criticism*, 1865, p. 83.

la littérature anglaise pour faire déserter les temples de l'autre; il goûte, il aime le génie littéraire en toutes ses manifestations, il croit le moins possible à la décadence littéraire et professe la doctrine du progrès, c'est-à-dire des évolutions successives; l'entendre autrement serait absurde. Le siècle des *essayistes*, des historiens, des romanciers, a été l'évolution de la prose.

II.

Cette exposition de doctrine sur le siècle de Swift et de Pope montre assez que David Masson a pris sa place parmi les critiques purement anglais et choisi son drapeau dans le champ des débats littéraires. Ajouter quelques observations sur sa méthode est presque indispensable, lorsqu'il s'agit d'un critique non-seulement pourvu d'une chaire, mais didactique au plus haut degré. Johnson, qui était dogmatique, dit quelque part que celui qui excelle a le droit à l'enseignement; j'ajoute : celui qui a une méthode en a la vocation. Johnson, Hazlitt, Macaulay, Matthew Arnold, n'ont pas proprement de méthode, parce que leurs procédés, excellens entre leurs mains, ne sont pas communicables. Jeffrey avait une méthode qui a vieilli, une sorte de dialectique, le raisonnement d'un *debater* ou discuteur, qui a puisé ses habitudes d'esprit dans les sociétés de discussion dont l'Écosse était alors remplie, et qui les a transportées dans la littérature. La méthode de David Masson est visible dans tous ses ouvrages; ses écrits ont été, sont ou pourront être des leçons. Il a surtout deux procédés qu'il est aisé d'indiquer. Le premier est familier aux esprits d'une trempe philosophique; le second est à l'usage des hommes qui croient plutôt au progrès qu'à la décadence dans les choses humaines.

Recueillir les traits caractéristiques d'un écrivain, d'un personnage réel ou fictif, pour apercevoir au travers non pas seulement l'attitude d'un talent, mais la physionomie d'une âme, s'attacher à ces analyses intérieures qui appellent la psychologie au secours de la critique, voilà le premier de ces procédés. Nous le rencontrons dans les pages les plus distinguées des écrivains de nos jours; seulement cette analyse verse trop souvent du côté de la physiologie. M. David Masson en a fait un heureux emploi dans l'étude de Shakspeare, de Goethe, de Milton et en général dans son livre sur les poètes. Rien n'est plus ingénieux par exemple que le choix des textes de Shakspeare, avec lesquels il nous montre combien il y avait de curiosité triste, de mélancolie souriante et attendrie dans cette âme de poète que l'on se plaît à représenter comme impersonnelle à force d'être artiste, comme dénuée de passions à force

de les connaître toutes. On a bien souvent dit qu'Hamlet c'était Shakspeare; oui, mais le Jacques de *Comme vous l'aimez*, c'est aussi Shakspeare; le Claudio de *Mesure pour mesure* l'est aussi; il en est de même de Prospero dans *la Tempête*. Toutes ces mélancolies si diverses, c'est la mélancolie méditative de l'auteur. On va répétant que nous savons peu de chose sur Shakspeare, et en effet sa biographie matérielle est bientôt faite; mais on sent respirer son âme et vivre sa personne dans ses œuvres. M. David Masson a retrouvé comme une biographie morale et psychologique de Shakspeare. Ce poète a médité, a cru, a espéré pour son propre compte. Pas un écrivain n'a mieux connu le monde réel où nous vivons, pas un n'a exprimé avec plus de force les douleurs, les joies, le rire, les larmes qu'il contient; mais aussi pas un n'a plus souvent interrogé l'infini qui enveloppe ce monde comme un océan, et qui répond comme l'autre océan avec une voix solennelle et un éternel murmure.

On a plus d'une fois comparé le démon de Milton avec celui de Dante; David Masson nous présente une comparaison du même genre, mais à sa manière, c'est-à-dire en psychologue plutôt qu'en artiste, et c'est là-dessus qu'il vaut la peine de s'arrêter. Le démon de Dante est horrible à voir; il a trois faces et de grandes ailes velues comme une gigantesque chauve-souris. C'est le diable des visions dans un poème qui est lui-même une vision; il serait ridicule, si l'on songeait à rire d'une vision et d'une foi profonde comme celle de Dante. Shakspeare a-t-il fait un portrait du démon? Je le crois : il s'appelle Glocester ou Richard III. Il est méchant avec délices, et il est méchant parce qu'il est monstrueux (1). Ainsi que Dante, Shakspeare a voulu lier et enchaîner ensemble la laideur physique et la laideur morale. Bien autre est la conception de Milton : son démon, qui est parfaitement beau, est un problème moral aussi curieux que l'imagination même du poète. Comment se fait-il qu'il y ait un tel amour du beau avec un tel puritanisme? Admirable exception qui suffirait à elle seule pour démontrer la liberté de l'âme humaine malgré tant de systèmes préconçus sur la toute-puissance des circonstances! Mais la conception plastique n'est pas le sujet dont M. Masson nous entretient. Il prend, si je puis dire, les trois démons de Luther, de Milton et de Goethe, et il en fait l'analyse psychologique, comme s'ils étaient trois personnages différens.

Le démon de Luther n'est pas seulement un être réel, c'est un adversaire perpétuel, qu'il rencontre partout et qu'il coudoie, qu'il frappe et qu'il chasse, mais sans le voir. Ce démon ressemble à un

(1) Voyez *Richard III*, acte Ier, scène Ire et IIe.

mystérieux ennemi qui nous ferait sentir sa présence par toute sorte de scélératesses, mais sans jamais se laisser prendre sur le fait. Luther en parle sans cesse à ses amis pour s'en plaindre, pour le maudire, pour se venger de lui. Dans ce monde, il ne voit pour ainsi dire que lui-même chargé de remplir une mission de Dieu, et le démon occupé à le contrecarrer. A la maxime catholique, « l'homme propose et Dieu dispose, » Luther eût ajouté : « et le diable s'oppose. » Le démon ainsi conçu s'est désormais enfui, sinon des croyances, du moins des imaginations; mais que la philosophie n'en soit pas trop fière! La commodité de la vie, le progrès du comfortable, plus que le progrès des sciences, en sont la cause. L'homme n'est pas plus sage; il a moins occasion d'avoir peur. Écoutons là-dessus les curieuses réflexions de M. David Masson :

« La civilisation a tendu à diminuer pour nous le nombre des occasions de sentir la terreur, ou même en général de sentir fortement. L'horrible joue un rôle beaucoup moins important dans l'expérience humaine qu'autrefois. Pour ne citer qu'un exemple, les inventions mécaniques appliquées à la locomotion et d'autres circonstances nous exemptent de la nécessité d'être longtemps dans l'obscurité ou dans les solitudes effrayantes. C'est le cas surtout de ceux qui habitent les villes, et qui pour ce motif exercent le plus d'influence intellectuelle. Le gémissement du vent dans une nuit d'hiver est la plus forte impression de ce genre qu'ils puissent recevoir, et n'est-ce pas un fait en faveur de notre thèse que cette facilité plus grande de croire au surnaturel au moment où ils éprouvent cette impression? Les situations où se trouvaient nos ancêtres nous sont étrangères. Nous n'avons pas à voyager aujourd'hui à travers des forêts par la nuit profonde, nous n'avons pas à traverser la plaine solitaire où le corps d'un assassin est balancé à quelque gibet. Tom O'Shanter (1), même avant d'arriver à l'église d'Halloway, en vit plus que beaucoup d'entre nous dans une vie entière.

« Dans ce court intervalle, il traversa la rivière, où par un temps de neige « un chaland de la taverne se noya, il passa au milieu des bouleaux et des « grandes pierres où Charlie pris de vin se cassa le cou, à travers les houx « et les genêts où des chasseurs trouvèrent un enfant assassiné, et près de « l'aubépine qui est au-dessus de la fontaine et où se pendit la mère de « Mungo. »

« Cet effet de la civilisation, qui réduit toutes nos sensations à celle du comfort, est, à notre avis, une circonstance alarmante au point de vue qui nous occupe ici. Il est nécessaire, pour bien des motifs, de résister à l'application universelle de la *philosophie positive*, même en l'adoptant, même en nous mettant à genoux devant elle, considérée comme instrument pour l'explication des choses. La *philosophie positive* nous commande de nous abstenir de toute spéculation sur l'inexplicable. Il faut, pour bien des raisons, mépriser cette défense. La spéculation sur l'essence des choses

(1) C'est le nom d'un héros et le titre d'un poème de Robert Burns.

est la compagne invariable des sentimens forts et profonds, et la nature morale de l'homme périrait d'inanition devant ce maigre râtelier de paille hachée qu'on appelle les relations intellectuelles de similitude et de succession (1). »

Il est probable que Milton ne vivait pas avec l'idée fixe et constante d'un démon le suivant partout, et partout traversant son chemin. Il est certain que le démon de Goethe troublait peu son olympienne sérénité. Le Satan de l'un et le Méphistophélès de l'autre, quelle que soit la croyance de l'un ou de l'autre, sont des créations littéraires. Satan est un colosse, et il reste en lui quelque rayon de la grandeur de l'archange; il est dévoré du besoin d'empire non moins que du besoin d'action. Il a disputé le monde et il dispute l'homme à Dieu même. Méphistophélès est un portrait savamment étudié, le type du mal dans l'humanité moderne, sans grandeur, sans ambition, mais agissant, intriguant, mettant partout sa griffe, plus parfait démon parce qu'il ne croit qu'au mal. Tout le monde lit *le Paradis perdu*, très peu lisent *le Paradis reconquis* par le même auteur. Eh bien! le Satan du *Paradis reconquis* annonce déjà la transition à Méphistophélès. On en peut juger par ces vers sur la tentation du Christ :

« Un vieillard en vêtemens rustiques, cherchant en apparence la trace de quelque brebis égarée, ou allant ramasser des branches mortes pour en faire usage dans les jours d'hiver quand la bise est aiguë, et pour se réchauffer quand il reviendrait mouillé des champs le soir, tel paraissait l'être qu'il vit s'approcher. Celui-ci le considéra d'abord d'un œil curieux et lui parla ensuite en ces termes... »

Ainsi le beau Satan a vieilli, il se plaît aux démarches obliques; il se cache sous des accoutremens misérables; rien, plus rien de sa splendeur d'archange! il a depuis sa chute quatre mille ans de plus sur le corps. Qu'il fasse encore deux mille ans son métier de tentateur, et il sera Méphistophèlès, petit, racorni, venimeux. Le démon est aujourd'hui un être sec, froid, ridé, moqueur. Il a perdu pour ainsi dire tout désir de conquête, regardant déjà le genre humain comme sa propriété. Sans doute il fait signer à Faust l'engagement de lui donner son âme; mais trouvez-vous dans le drame qu'il y tienne beaucoup? Il est persuadé que Faust et toute son espèce lui appartiennent, et il n'agit, il ne parle qu'en vue de satisfaire sa nature diabolique : il est l'esprit du mal ayant perdu tout désir d'être autre chose.

Je me hâte de passer au second procédé de M. Masson, qui consiste dans l'art de classer et de grouper les faits littéraires; c'est

(1) Allusion aux doctrines de M. Stuart Mill.

par là qu'il arrive à déterminer les époques, à montrer les périodes des différentes évolutions. Les deux procédés se tiennent par un lien naturel, le lien qui rattache l'induction à l'expérience, l'histoire à la psychologie. Dans sa critique des systèmes philosophiques, un autre professeur plus illustre n'a pas suivi d'autre marche que M. David Masson dans ses travaux sur les poètes, les romanciers et les philosophes anglais (1). C'est particulièrement son cours de 1858, à Édimbourg, sur les romanciers de la Grande-Bretagne, *British novelists*, et celui de 1865, à Londres, sur la philosophie anglaise contemporaine, *Recent british philosophy*, qui ont donné à M. Masson l'occasion de déployer ce talent vraiment remarquable de généralisateur. Il y a beaucoup mieux réussi dans le premier de ces deux ouvrages : je n'en suis pas surpris; on sent en lui l'excellent professeur et l'homme d'Angleterre qui a peut-être lu le plus de romans.

Le roman anglais moderne commence avec le XVIIIe siècle. Jusque-là, il avait fait de vains efforts pour venir au jour; le souffle puritain était trop contraire à l'éclosion de cette sorte de fleur. *Le voyage du Pèlerin*, de Bunyan, ou l'histoire de l'âme en quête de son salut, voilà le seul roman que se permît tout bon presbytérien. De leur côté, les libertins de la restauration allaient au théâtre et ne lisaient pas. Libertins et presbytériens formaient comme deux pôles d'une batterie électrique; la révolution fut comme l'explosion qui mêla et recomposa ensemble les fluides contraires. L'atmosphère s'éclaircit pour un assez longtemps; il y eut un public. Le théâtre, immoral et corrompu, ne pouvait servir de terrain commun; le roman prit peu à peu sa place. En même temps il empiétait sur le poème, devenu tous les jous plus rare, et installait la prose dans la fiction, jusque-là réservée à la poésie. Telles furent les conditions sociales et littéraires qui présidèrent à sa naissance.

Dès le principe, le roman anglais se porta d'un côté vers la satire, de l'autre vers la peinture de la vie, comme naguère encore nous l'avons vu se partager entre Thackeray et Dickens. Swift, tory et sceptique, tourna sa plaisanterie cruelle, quelquefois féroce, contre l'humanité et ses institutions religieuses, sociales, politiques. De Foe, whig de l'ancienne roche et républicain, cessa d'écrire des pamphlets et se retira du journalisme, qui était son gagne-pain, pour représenter sous leurs vraies couleurs la population des tavernes et des prisons; au milieu de cette famille de récits équivo-

(1) *Cours d'histoire de la philosophie*, par M. Cousin; voyez surtout la 4e leçon de la IIe série.

ques ou obscurs, il y eut un prédestiné qui fit une fortune inouie. *Robinson Crusoé* est le roman le plus lu dans le monde entier. Qui pourrait dire combien ce roman a valu de matelots à l'Angleterre? Swift et de Foe sont du même temps, de deux factions opposées : voilà les seuls rapports qui lient leurs noms entre eux; mais le roman anglais est fondé, les œuvres parfaites désormais se succèdent, elles se tiennent, et l'une amène l'autre.

Un imprimeur qui ne sort pas de sa famille et de son imprimerie, qui n'a vu que les amies de ses deux femmes successives, aussi expert en minuties féminines que versé dans les délicatesses du sexe, cède aux conseils de cet entourage, pour qui il est un oracle, et publie un roman sur l'utilité de la vertu, *Pamela*. Un mauvais sujet, n'ayant pas mauvais cœur, le petit-fils d'un comte, deux fois riche et deux fois ruiné, s'irrite de cette peinture de la vie, qui lui paraît fausse, et raconte les aventures de *Joseph Andrews*, le frère de Pamela Andrews. Chemin faisant, il oublie qu'il fait une contre-partie, et cela lui porte bonheur, car sa parodie devient un excellent roman. L'imprimeur rentre en lice avec un chef-d'œuvre, *Clarisse Harlowe;* le mauvais sujet riposte avec un autre chef-d'œuvre, *Tom Jones*. La balance était exacte entre le roman sérieux et le roman comique, entre la peinture du cœur et celle des mœurs, entre la connaissance de l'homme et celle des hommes. Survient un troisième champion, un jeune docteur écossais, qui avait essayé de tout, même du mariage, pour faire fortune, qui n'y avait pas réussi et qui écrivait pour vivre. Celui-ci donne le premier exemple de gâter le métier de romancier, ce métier tant gâté depuis. Il fait des romans comme il fait des gazettes et des histoires d'Angleterre, pour entretenir son ménage. Il compose *Roderick Random* à l'âge de vingt-huit ans; ses devanciers n'avaient pas fait leur premier roman avant quarante, cinquante et soixante ans. Cependant les œuvres du docteur égalaient presque en talent et dépassaient en grossièreté celles du mauvais sujet. L'imprimeur était Richardson, le mauvais sujet Fielding, le docteur Smollett.

Ce triumvirat du roman ne fut pas de longue durée. Fielding mourut comme pour rétablir la balance; mais la lutte n'était pas égale entre Richardson enrichi, adulé, et Smollett, dont le talent avait des hauts et des bas comme sa fortune. Richardson vécut juste assez pour lire les premiers volumes et voir le succès d'un sixième romancier, Laurence Sterne. Malgré toute la différence qui sépare l'honnête, le vertueux auteur de *Clarisse Harlowe* et ce mauvais cœur, si original pourtant, qui a écrit *Tristram Shandy*, Sterne succédait réellement à Richardson pour que la peinture du cœur humain comptât toujours un maître dans la littérature anglaise. Il

y apportait la sensibilité, chose encore nouvelle, mais qui prit racine dans le roman anglais pour un demi-siècle. A ces six grands noms, il faut ajouter Johnson et Goldsmith, qui laissèrent tomber comme en passant une satire philosophique et une idylle, *Rasselas*, qui couvrit les dépenses de l'enterrement de la mère de Johnson, et *le Vicaire de Wakefield*, qui paya le loyer de Goldsmith. Voilà en peu de mots l'histoire du roman anglais de 1720 à 1770. Jusqu'à cette époque, nous fournissions l'Angleterre de romans; à partir de ce temps, suivant l'expression de M. Masson, le roman anglais passe de l'importation à l'exportation.

De 1770 à 1789, nouveaux troubles. Dans les temps de guerres ou de séditions, l'Angleterre est tout entière à la politique; elle n'écrit que des pamphlets et des articles de journaux, comme une famille en procès qui ne fait plus ni musique ni littérature, qui ne lit plus que mémoires d'avocats et lettres d'avoués. Ces vingt années sont une transition à peine remplie par un dilettante des choses gothiques, Horace Walpole (*Château d'Otrante*), et une femme, miss Burney (*Evelina*), qui s'établit dans le roman comme dans une forteresse qu'elle occupe au nom de son sexe, et où elle fait les réparations de bienséance et de bon ton réclamées par une telle situation. Les femmes ont donné au roman anglais la *respectabilité*, véritable droit de cité dans la société anglaise moderne. Jusqu'à miss Burney, il ne l'avait rencontrée que par de très rares exceptions : *Clarisse Harlowe* elle-même, si elle était lue aujourd'hui, ne l'aurait pas.

D'où vient la supériorité de nombre et peut-être de talent que les femmes ont conquise dans le roman? Le fait est plus remarquable que facile à expliquer. Faut-il croire que leur succès tienne à la facilité du genre? Mais s'il est facile de faire un roman médiocre, il n'y a rien de plus rare qu'un excellent roman. Elles sont plus sérieuses en amour, et le roman traite toujours plus ou moins d'amour : leur avantage vient-il de ce qu'elles expriment ce qu'elles sentent le mieux? Cependant, si ce genre de sentimens séduit le grand nombre, il faut d'autres mérites pour gagner le connaisseur. Il y a dans les femmes un instinct d'observation d'autant plus sûr qu'elles ne prétendent pas aux lois générales, une faculté inductive qui n'en veut qu'aux motifs des actions humaines et qui les pénètre tout d'abord. En leur apprenant moins de choses, l'éducation leur laisse plus de curiosité; en leur défendant l'action, la société leur laisse l'observation. Il y a de même des hommes chez qui l'habitude aiguise cette faculté. Un juge d'instruction doit deviner les hommes mieux qu'un diplomate, un diplomate mieux qu'un journaliste, un journaliste mieux qu'un philosophe. Une femme les devine souvent mieux que tous ceux-ci. Aussi, comme le

roman se compose d'observations, on pourrait dire que ce sont les philosophes qui ont le moins d'aptitude à ce genre, et les femmes qui en ont le plus.

Quelle que soit la cause du fait littéraire qui se présente à nous, il n'y a pas moins de quatorze femmes parmi les vingt romanciers de quelque nom qui ont défrayé la fertile période de 1789 à 1814. Trois au moins ont survécu. Anne Radcliffe et miss Edgeworth ont laissé une réputation européenne. Leurs inventions n'étaient pas purement locales : les terreurs fantasmagoriques de l'une, les livres d'éducation de l'autre, ont servi à leurs romans de pavillon neutre pour passer le détroit. Pourquoi miss Austen, qui a fait les seuls chefs-d'œuvre de cette période féminine, est-elle si peu connue en France? Ses peintures sont tout anglaises; elles n'ont pu forcer le blocus continental qui arrêtait les écrits aussi bien que les marchandises. Trois noms de femme, voilà tout ce que le roman peut citer dans un temps qui comptait une légion brillante de poètes.

Il y a donc une hiérarchie des genres au sein même de la liberté littéraire dont nos voisins se sont toujours piqués, comme il y a une hiérarchie des rangs au sein de leur liberté politique. Le roman est demeuré le puîné de la poésie, et ni Byron, ni Wordsworth, ni Tennyson, n'ont imité l'exemple de Goethe, qui a fait quatre ou cinq romans; mais à ce puîné déshérité, tombé même en quenouille, Walter Scott a donné un beau blason. Il l'a certainement agrandi et mis au niveau de la poésie et de l'histoire. La progression même des œuvres de Scott marque les degrés successifs de dignité que le poète donnait à son enfant d'adoption. Il débuta par le milieu du XVIIIe siècle : *Waverley, ou l'Écosse il y a soixante ans*, tel était le premier titre de cette merveilleuse série. De là, de proche en proche et de siècle en siècle, idéalisant toujours un peu plus ses récits dans le lointain des temps, il remonta jusqu'à *Ivanhoe*, le dixième de ses romans et son œuvre capitale sinon la plus populaire.

Après Walter Scott, le roman ne pouvait que descendre et revenir à son rang naturel, qui n'est pas celui de l'épopée. M. David Masson, que nous avons suivi assez fidèlement dans l'analyse qui précède, ne nous fournit pas de classification courte et précise pour tout ce qui vient après. Sa division du roman contemporain en treize classes appartient à la statistique plutôt qu'à la critique littéraire. C'est une méthode écossaise de généralisation lente et circonspecte; mais nous la préférons à la triade de M. Bulwer Lytton, qui divise les romans en familiers, pittoresques et intellectuels. A moins d'être dans le secret de l'avenir, on n'a pas de ces vues rigoureuses d'ensemble sur le présent. Attendez qu'il soit devenu le passé, pour le voir d'une certaine distance et vous en faire une idée nette. L'évo-

lution du roman des mœurs contemporaines est à peine terminée. Il faut du temps encore pour savoir quelles traces auront laissées dans la société anglaise les deux grands romanciers, l'un, Dickens, mettant aux mains les passions humaines et ce qui reste de rigorisme puritain dans la nation, l'autre, Thackeray, racontant la lutte des sentimens vrais avec le mensonge universel du *snobbisme*.

Cependant la fin prématurée du second ne semble-t-elle pas clore une période distincte? et chaque période du roman anglais n'est-elle pas marquée par deux noms éminens, par deux manières et deux styles opposés, Swift et de Foe, Richardson et Fielding, Smollett et Sterne, Horace Walpole et miss Burney, Anne Radcliffe et miss Austen? Il n'y a que Walter Scott qui ait régné seul dans sa bonne fortune et son incomparable succès; mais on pourrait dire avec Carlyle que lord Byron était le vrai contraste opposé à sir Walter Scott; la bonne santé, le bon sang qui court dans les ouvrages volumineux du baronnet combattaient l'irritation des pages maladives du lord.

Quand M. David Masson écrivait et professait ce cours sur les romanciers, la littérature n'avait pas perdu le regrettable Thackeray. La comparaison entre les deux rois du roman s'imposait d'elle-même; voici dans quels termes et à quelle occasion le critique anglais s'affligeait presque de la nécessité de cette comparaison. La précaution qu'il emploie est une sorte de pressentiment pénible.

« Il y a une faction Dickens et une faction Thackeray; il n'est pas de débat plus commun, partout où l'on cause littérature d'une manière suivie, que le débat sur le mérite respectif de Dickens et de Thackeray. Peut-être y a-t-il une certaine désobligeance à comparer ainsi, à opposer toujours les deux écrivains. Nous devrions nous estimer trop heureux d'avoir deux hommes de cette valeur, vivant encore et dans toute leur force, pour songer à acclamer l'un au détriment de l'autre. C'est ce que je sentis profondément un jour que je les vis ensemble. L'occasion était mémorable, c'était en juin 1857; la scène se passait au cimetière de Norvood.

« Une grande foule s'était réunie là pour ensevelir un homme à tous les deux connu, et qui les avait connus à fond tous les deux, un homme qui occupait un rang dans le genre auquel l'un et l'autre appartenaient, mais dont la meilleure place était un genre analogue et voisin; un homme encore dont je dirai ceci : c'est que, indépendamment des opinions qui sont exprimées à tort ou à droit sur lui, il n'y avait pas, à mon avis, dans le cercle malsain de ce qui s'appelle proprement Londres, un seul être qui eût plus de mâle énergie dans toute la force du mot. Comme il ressemblait à un Nelson de petite taille, lorsqu'il secouait en arrière sa chevelure, et qu'il se préparait frissonnant au combat de la parole! L'éclair de son esprit, de cet esprit qui n'avait pas son pareil dans notre île tout entière, n'était que la manifestation la plus visible d'une intelligence pleine de sens et de connaissances variées, d'une âme généreuse et prompte à s'enflammer.

« A ce moment, tout ce qui restait de Jerrold était enfermé dans le cercueil de plomb auquel le cimetière ouvrait ses portes. Au passage du cercueil, on voyait, parmi ceux qui tenaient les coins du poêle, Dickens, sa tête de génie découverte et penchée, les cheveux agités par le vent. Bien près de lui et par derrière venait Thackeray, et comme la lente procession montait jusqu'à la chapelle, la foule venant la grossir par deux et par trois, et la prolongeant ainsi sans cesse, on voyait du bas la tête de Thackeray s'élevant au-dessus de toutes les autres, comme la tête de Saül au-dessus du peuple. Ils montèrent ainsi jusqu'à la petite chapelle, et quand le service des morts fut terminé, ils descendirent d'un autre côté, vers la place où sur le bord d'une allée, en face de la pierre sépulcrale de Blanchard, la tombe de Jerrold était ouverte (1). Là les *dernières paroles* furent lues, le cercueil descendu dans la fosse, et avec tous les autres assistans les deux hommes illustres lui dirent adieu dans un dernier regard. Alors Jerrold, mort à l'âge de cinquante-quatre ans, fut laissé dans sa solitaire demeure, où les pluies du ciel devaient désormais tomber, où les nuits devaient passer sur sa tête, et seulement çà et là quelque promeneur, par un beau jour, s'arrêter curieusement... Et la troupe funéraire se dispersa de nouveau dans le tumulte de Londres. Parmi ceux que la tombe renvoyait ainsi à la vie étaient les deux hommes dont nous parlons aujourd'hui, l'un ayant quarante-cinq ans, l'autre quarante-six. Pourquoi ne pas remercier le ciel que la grande cité possède encore deux hommes de ce prix, et les voie traverser ses rues? Pourquoi établir des comparaisons trop curieuses entre eux? »

Les comparaisons allaient cependant leur train. Que faire à cela? L'Angleterre a toujours eu sa rose blanche et sa rose rouge, ses cavaliers et ses têtes-rondes, ses tories et ses whigs, son ministère et son opposition, ses majorités et ses minorités. Elle semble vouée au dualisme, et avec un bonheur qui est peut-être une sagesse, elle n'a jamais exclu, ni exilé, ni écrasé le parti vaincu; elle n'a jamais passé tout entière d'un parti à l'autre, d'un enthousiasme à l'autre. Ses évolutions littéraires ressemblent en ce point à ses évolutions politiques. Aussi peut-on tenir pour certain, quand il s'agit de l'Angleterre, que saisir une note dominante, une voix qui couvre les autres, une opinion, une renommée qui triomphe, sans tenir compte des notes, des voix, des opinions, des renommées, qui sont en désaccord et en opposition avec elles, c'est s'exposer à des erreurs inévitables.

Et c'est ce qui arrive encore en philosophie, car les leçons de M. David Masson nous rendent au vrai, et non sans vivacité, la lutte entre la doctrine de M. Mill, si répandue dans le monde, et la doc-

(1) Douglas Jerrold avait été *midshipman* dans la marine royale; sa santé l'avait forcé de quitter la mer. C'est pourquoi David Masson le compare à un petit Nelson dans la discussion. Il fut auteur dramatique, journaliste et conteur très spirituel. Il dut sa renommée populaire surtout à ses drames, joués dans les petits théâtres. Laman Blanchard était son camarade et ami.

trine de M. Hamilton, parlant encore avec autorité dans les écoles. On n'attend pas de nous une exposition des idées de ces deux philosophes, même circonscrite dans le champ de leur combat et, si je puis dire, de leur duel. D'ailleurs cette étude, déjà faite en partie dans la *Revue*, serait à la fois surabondante et prématurée. M. Mill vient de donner au public un examen de la philosophie de son vénérable adversaire : *Examination of sir William Hamilton's philosophy;* c'est une de ses œuvres les plus remarquables; il trouvera pourtant à qui parler. Ce n'est pas sa faute si le duel se continue entre un vivant et un mort; mais le mort a des amis, des tenans qui répondront, qui répondent déjà. Outre le livre de M. Masson, qui n'est, il est vrai, que l'œuvre d'un professeur de littérature, j'ai sous les yeux le savant ouvrage de M. James Mac-Cosh, professeur à Belfast, *Examination of M. J. S. Mill's philosophy*, déjà connu par des écrits philosophiques. D'autres encore descendront dans la lice, et M. Masson semble les appeler à la rescousse. Ajax est-il vainqueur? Il croit avoir renversé Hector; mais les meilleurs des Troyens couvrent leur maître de leur bouclier (1). Nous n'avons garde de nous risquer dans la mêlée des syllogismes avec lesquels nos voisins ont l'habitude de livrer ces grands combats; ce qui nous intéresse particulièrement, c'est le geste, l'attitude, le caractère extérieur de ces doctrines opposées.

Nous trouvons avec plaisir dans M. Masson l'esquisse de l'Aristote écossais, du professeur qui regardait la philosophie comme une gymnastique de l'âme, et qui a restauré en Angleterre le culte de la difficulté. A cette nation utilitaire et positive il a enseigné à travailler, à prendre de la peine, sans autre prix que les idéales récompenses du lointain avenir. On dit plaisamment qu'il a été le plus ardent promoteur de ce qui n'est pas utile, mais c'est lui qui a lancé dans ce pays les hautes questions de métaphysique auxquelles la nation était devenue entièrement étrangère. Il donne la main droite à Kant, la main gauche à Reid, et avec cela il tâche de s'éloigner de M. Cousin. Il soutient que nos connaissances sont toutes relatives, et cependant il prétend que nous sommes en communication directe avec les réalités naturelles. Ces contradictions jettent les hamiltoniens dans de grands embarras; mais Hamilton n'en est pas moins le maître du transcendantalisme d'Angleterre, qui est à peu près notre spiritualisme : il ne se discute pas en quelque sorte de thèse métaphysique, dans les universités, qui ne soit puisée dans Hamilton.

Les profanes comme nous ne lisent pas avec moins de profit les pages de M. Masson sur les habitudes d'esprit de M. Stuart Mill. Si

(1) Homère, *Iliade*, ch. XIV, vers 424 à 426.

le premier a la passion de l'inutile, le second n'a de goût et d'estime que pour ce qui peut servir. Tous les écrivains ont un mot favori qui trahit leur penchant. Bossuet avait celui de grandeur, M. Mill a celui de fécondité. Penseur fécond, voilà le plus grand éloge qui puisse sortir de sa plume. Entendons-nous, cette fécondité ne veut dire ni abondance ni grand fonds de richesse; en ce sens-là, rien ne serait plus fécond que les livres d'Hamilton. Un penseur fécond est pour lui un esprit produisant une certaine denrée d'idées positives, pratiques, d'un bon placement. Tel est Auguste Comte, dont quelques pages suffisent pour mettre une ou deux propositions utiles dans un article de journal ou dans un discours au parlement. Nous parlions tout à l'heure de la *respectabilité* du roman : la philosophie ne peut pas s'en passer davantage. M. Mill, depuis vingt-trois ans qu'il a introduit Auguste Comte en Angleterre, a fait les plus louables efforts pour lui donner une *respectabilité* tout à fait anglaise. Ainsi il revendique pour le positivisme tout ce qui lui peut rendre le caractère de la décence, de l'élévation, de la beauté. Il ne veut pas qu'il se passe de ces nobles mots d'âme, d'esprit, de cœur, de conscience, d'amour. Il rétablit la psychologie supprimée entre la biologie et la sociologie. Il ne rétablit pas Dieu; il le déclare possible : reste à savoir ce que peut être un Dieu qui n'est pas nécessaire. M. Mill en fait une question pendante, une discussion ouverte, *open question*. Qu'est-ce qu'une question pendante sur une matière que la doctrine range parmi les choses inexplicables? Je crains, avec M. Masson, qu'une discussion ouverte ainsi ne soit une discussion fermée. Rien d'ailleurs n'est plus honnête et plus caractéristique à la fois que ce besoin de respect et de bonne renommée, rien ne fait plus honneur à la délicatesse anglaise de M. Mill; mais je crois entendre le maître s'écrier comme Socrate en parlant de Platon : « Que de belles choses ce disciple me fait dire! » C'est que ce maître-là ne mâchait pas ses paroles, quand il disait que le genre humain cesserait de rapporter l'organisation de la nature à une volonté intelligente, ou de croire d'une manière quelconque un créateur ou un suprême régulateur de ce monde.

Ainsi se poursuit la comparaison entre M. Mill, qui est en faveur, et le nom de Hamilton, qui est encore en possession. Quel sera le successeur du vieux maître? On cite des noms, des œuvres qui prouvent un mouvement philosophique. Assurément ce ne sera pas Carlyle, qu'il a plu à M. Masson de ranger avec Mill et Hamilton, comme pour départager les suffrages. Carlyle gardera la position qu'il a occupée dans la philosophie de l'histoire, il ne renouvellera pas la psychologie; mais je ne crois pas que M. Masson attache au

nom de Carlyle cette signification. Si ce n'est pas un goût inaccoutumé pour la triade qui l'a invité à mettre son ami et compatriote en tiers entre la philosophie de l'expérience et le transcendantalisme, c'est donc qu'il aura voulu dissimuler et voiler le combat singulier des deux doctrines rivales. Malgré ce défaut du plan très facile à saisir, parce que l'auteur n'a pas sacrifié le fond des choses aux exigences du cadre, le livre sur la philosophie anglaise récente est une preuve de plus de la méthode du critique, de ses généralisations heureuses, surtout de l'art avec lequel il sait choisir le trait le plus saillant et la phrase fondamentale.

Un esprit d'un tempérament robuste, fidèle à ses origines par le patriotisme du souvenir et par la vigueur particulière à sa race, mais modifié et corrigé par le labeur de la vie littéraire au milieu d'influences plus variées et plus riches, sous un soleil aussi plus généreux; un critique portant dans l'analyse les études délicates de la psychologie et dans l'histoire littéraire les inductions qui la rendent animée et vivante, sans le jeu trompeur et la machine ambitieuse des lois générales, tel nous a paru David Masson. C'est un second point fixe que nous marquons au milieu du désordre apparent des idées littéraires dans la Grande-Bretagne. « Encore un critique écossais! » aurait dit Wordsworth, qui prétendait que cette herbe ne faisait jamais défaut (1). Encore un critique d'expérience et de méthode, dirons-nous. Nous avons vu dans Matthew Arnold un esprit essentiellement distingué, un juge presque dédaigneux, ayant plutôt des principes qu'une méthode; il se plaît à remonter le torrent et se constitue volontiers censeur des opinions dominantes. On le lit avec plus de plaisir; il est plus personnel et par suite écrivain plus vif et plus heureux. M. David Masson est, si je ne me trompe, un de ces critiques destinés à devenir des maîtres. Il sait comprendre, expliquer, relier ensemble toutes choses. Plus éloigné de la causerie, il se fait lire moins aisément et plaît davantage à une seconde lecture; l'énergie native est encore la qualité principale de son style. Après tout, plus on les rapproche, plus on revient au point de départ. Jeffrey, très Écossais en ceci, reproche à l'Anglais Hazlitt son confrère d'avoir plutôt dit ce qu'il avait senti que ce qu'il avait appris dans la lecture de Shakspeare. Un Écossais croit davantage à la science, un Anglais au sentiment. Ni le sentiment ne fait défaut à David Masson, ni la science à Matthew Arnold; mais Matthew Arnold dit avec grâce surtout ce qu'il sent, et David Masson dit avec talent surtout ce qu'il sait.

LOUIS ÉTIENNE.

(1) Voyez une note de sa préface générale.

LA CRISE FINANCIÈRE DE L'ANGLETERRE

I. *The recent financial Panic*, par M. William Newmarch. — II. *Macleod on Banking*. — III. *Practical Considerations on Banks*, par M. J. Stirling. — IV. *The Bank of England*, par M. Ch. Tennant. — V. *La Liberté des Banques*, par M. Horn. — VI. *La Monnaie*, par M. Michel Chevalier. — VII. *The Analysis of Money*, par M. Thos. Newman Hunt. — VIII. *The foreign Exchanges*, par M. Goschen. — IX. *Modern Reforms in Paper-Money*, par M. William Latham.

I. — LE NOIR VENDREDI.

Le 11 mai 1866, la grande métropole du commerce de l'univers semblait frappée de stupeur : une angoisse horrible s'était emparée des cœurs les plus fermes et troublait les esprits les plus résolus. Des flots de population s'écoulaient par le *Strand*, pour envahir la Cité; au-delà de *Temple-Bar*, la foule devenait de plus en plus compacte; l'on voyait comme une armée d'hommes au regard sombre, qui avançait sans cesse vers Saint-Paul, s'emparait de *Poultry*, pour se répandre au-delà de *Mansion-house*, dans Lombard-street, Cornhill, King-William-street, Lothbury, Bartholomew-Lane et les rues et ruelles adjacentes. Au milieu de ces rangs pressés, pas un cri : la consternation contractait les visages, le désespoir se traduisait par un morne silence. Tous se précipitaient vers quelques maisons, dont les portes assiégées laissaient passer le flux et le reflux de ces vagues vivantes. On voyait de tous côtés dans des mains crispées des portefeuilles, des carnets, des *checks*,

des papiers de forme diverse, surchargés de chiffres, symbole effrayant d'une cruelle catastrophe. On aurait dit que le vaisseau qui porte l'Angleterre et sa fortune s'était entr'ouvert avec un effroyable craquement, et que la masse des naufragés se précipitait sur les débris en cherchant des moyens de sauvetage.

Jamais le souvenir de cette convulsion ne s'effacera de la mémoire de Londres. La date du *noir vendredi* (*the black friday*) y restera gravée; ce jour a semé la détresse et l'épouvante, ce jour a semblé faire retentir le signal de la ruine universelle; personne n'était plus sûr de personne, ni de lui-même, du moment où l'on avait appris que la grande maison d'escompte Overend, Gurney et Ce avait fermé ses portes la veille à deux heures et demie de l'après-midi et s'était déclarée insolvable. C'est par centaines de millions qu'il fallait compter les engagemens du géant financier dont la chute faisait trembler le sol. La liquidation d'une partie du commerce du monde se concentre en Angleterre; la liquidation du commerce de l'Angleterre se concentre dans la Cité, et la maison Overend, Gurney et Ce tenait un des premiers rangs au milieu du petit nombre d'établissemens entre les mains desquels se concentre la liquidation du commerce de la Cité. Elle possédait de longue date un large crédit, elle disposait de valeurs énormes, une renommée plus qu'européenne avait multiplié le nombre de ses cliens et accru le chiffre des dépôts qui lui étaient confiés pour une somme de plus de 200 millions : aussi le fatal vendredi qui a éclairé ce désastre conserve-t-il dans le langage populaire le nom d'*Overend-friday*.

On ne saurait dépeindre la terreur répandue par la sinistre nouvelle. Des feuilles innombrables l'avaient portée dans tout Londres et dans la province; dès le jeudi soir et le vendredi matin, un *run* (1) colossal précipita aussitôt sur les banques et les établissemens d'escompte la masse consternée des déposans et des cliens. Pour satisfaire les uns, il fallait restreindre les crédits sur lesquels les autres comptaient, et la crise se déclara avec une rapidité et avec une violence inconnues jusqu'alors. Les embarras de l'*English joint-stock Bank* avaient mal disposé les esprits; la liquidation de l'*Imperial mercantile credit Association* enlevait de précieuses ressources à des maisons considérables, lorsque vint la cessation des paiemens d'Overend, Gurney et Ce. Aussi dans la journée même du vendredi 11 mai reçut-on l'avis de la suspension des paiemens de MM. Morton Peto et Betts, les grands entrepreneurs de chemins de fer, dont les engagemens montaient à 100 millions de francs. Le bilan promettait cependant une liquidation favorable : de bonnes

(1) Nom technique donné à l'espèce de *course* des créanciers qui réclament le paiement de leurs titres.

valeurs paraissaient garantir les créanciers jusqu'à concurrence de 3,800,000 livres (95 millions de fr.); il n'y avait en dehors de cette somme que 200,000 livres (5 millions de fr.) d'acceptations et de comptes exigibles, et M. Morton Peto avait refusé l'assistance généreusement offerte par ses amis, avec l'espoir que la liquidation achevée lui laisserait un avoir d'un million de livres sterling (25 millions de fr.). Un autre entrepreneur de chemins de fer, M. Shrimpton, s'arrêtait avec 200,000 livres (5 millions de fr.) de passif. Plusieurs compagnies de finance, la *Barned's banking Company*, l'*English joint-stock Bank*, l'*Imperial mercantile credit Company*, l'*European Bank*, la *Consolidated Bank* (elle a repris depuis les affaires), la *London Bank*, j'en passe et des meilleures, s'écroulaient l'une après l'autre. La splendeur éphémère des sociétés à responsabilité limitée n'en rendait que plus sensible la décadence ou la chute. Pour calmer ses cliens, l'*International finance Company limited* dut offrir de payer, déduction faite de l'escompte de la Banque d'Angleterre, toutes les acceptations qui seraient présentées dans la semaine. Un mal aussi profond, exaspéré par une excitation fébrile, demandait un prompt remède. Au milieu du désarroi général, un seul établissement restait inébranlable, la Banque d'Angleterre. Non-seulement l'*act* de 1844 préservait de tout soupçon la parfaite solidité des billets en circulation, mais encore la bonne et prudente administration du conseil des directeurs avait ménagé une réserve imposante pour venir en aide au commerce et à l'industrie dans ce temps d'épreuve; elle avait maintenu la force la plus féconde de toutes, une large confiance. On semble trop prompt à oublier l'immense service rendu par la Banque, elle n'a jamais fourni une assistance plus énergique et plus libérale, tout en restant fidèle aux règles de la prudence. Tandis que partout ailleurs on retirait les dépôts, à *Threadneedle-street* (1) le chiffre en augmentait et permettait à la Banque d'étendre dans une proportion considérable les escomptes et les avances.

Le gouverneur, M. L. Holland, et le sous-gouverneur, M. Thos. Newman-Hunt, adressèrent le 11 mai à M. Gladstone, alors chancelier de l'échiquier, la lettre suivante :

« Nous considérons comme un devoir de communiquer au gouvernement les faits relatifs aux demandes extraordinaires d'assistance qui ont été adressées aujourd'hui à la Banque d'Angleterre par suite de la faillite de MM. Overend, Gurney et Cᵉ.

« Nous avons avancé aux banquiers, courtiers et marchands de Londres, pendant cette journée, au-delà de 4 millions de livres (100 millions de

(1) Siége de la Banque d'Angleterre.

francs) sur dépôt de fonds publics et sous forme d'escompte, somme qu'on n'avait jamais encore prêtée en un seul jour, et qui, nous le supposons, suffit pour répondre à toutes les exigences, bien que la proportion dans laquelle peuvent y entrer les envois faits en province doive affecter matériellement cette question.

« Nous avons commencé la journée avec une réserve de 5,727,000 livres (environ 144 millions de francs), qui a été si largement mise en réquisition, que nous ne saurions calculer à plus de 3 millions de livres (75 millions de francs) ce qui nous reste ce soir, en faisant la part de nos *branches*.

« Nous n'avons refusé aucune demande légitime, et bien que la monnaie retirée de la Banque se trouve entièrement enlevée à la circulation, nous n'avons pas lieu de supposer que notre réserve soit insuffisante. »

D'où venait cette fermeté du gouvernement de la Banque et cette confiante hardiesse? De l'accumulation des dépôts privés, qui abandonnaient les placemens à intérêt élevé, pour se réfugier dans les caves d'une compagnie qui ne leur offrait aucun profit, mais dont le crédit grandissait seul au moment où celui de toutes les autres entreprises chancelait.

Il faut le dire cependant, la plupart des banques de dépôts tenaient tête bravement et efficacement à l'assaut dirigé contre elles. Des paiemens énormes furent effectués avec une rapidité merveilleuse; les grands établissemens justement entourés de la considération publique ont gagné à cette lutte vaillamment soutenue. Toutes les institutions financières ont subi une épreuve décisive : si les maisons faibles et atteintes d'une maladie latente ont succombé, les maisons solides se sont fortifiées; hâtons-nous d'ajouter qu'elles ne sont pas les moins nombreuses.

La lettre adressée à M. Gladstone le dit : la réserve du département de la Banque se trouvait réduite à 3 millions de livres (75 millions de francs). En vertu de la séparation du département de l'émission (*issue department*), doté par l'*act* de 1844 d'une sécurité absolue, la crise la plus violente ne saurait porter la moindre atteinte au billet de banque. La réserve métallique était au 10 mai de plus de 16 millions de livres (400 millions de francs); mais si elle fournissait la démonstration matérielle de la solidité complète de la circulation, si elle mettait hors de toute question le principal élément de la sécurité publique, le *medium* des transactions et des échanges, elle ne pouvait aider en rien les avances et l'escompte, car elle n'est en aucune manière à la disposition du département de la Banque (*banking department*), qui doit, avec ses propres ressources, faire face aux exigences des affaires. D'après le principe posé par sir Robert Peel et fermement maintenu par M. Gladstone, autre chose est l'émission des billets faisant office de monnaie, autre chose la gestion des affaires de banque : celle-ci ne s'appuie que

sur la *réserve commerciale*, c'est-à-dire sur la somme des ressources disponibles, sur le capital sérieux que la Banque peut employer. La Banque d'Angleterre opère avec son capital et ses bénéfices acquis (*rest*), représentés par les billets émis jusqu'à concurrence de 15 millions de livres (375 millions de francs) en échange de la dette de l'état (11 millions) et de fonds publics (4 millions) déposés dans l'*issue department* (1). Au-delà de cette quotité, tout billet émis est garanti par un dépôt équivalent d'or : le gouvernement de la Banque ne fait qu'appliquer exactement la disposition légale; il n'exerce aucun pouvoir sur l'*issue department*, dont l'action s'accomplit d'une manière spontanée, en vertu d'un mécanisme *self-acting*, qui assure la solidité entière de la circulation. Les novateurs désireraient que la Banque pût, en augmentant la garantie en fonds publics, être autorisée à accroître le nombre des billets au-delà de la limite rigide de 15 millions de livres. C'est à cela que se borne également l'effet pratique de la suspension temporaire de l'*act* de 1844, suspension décidée à trois reprises par le gouvernement, en 1847, en 1857 et le 12 mai 1866.

Cette suspension, qu'on a prétendu être la destruction des prévisions de l'*act*, a toujours exercé une influence utile sur l'émotion du public et calmé comme par enchantement un mal d'imagination. Les hommes d'affaires, même les financiers habiles, obéissent aux terreurs irréfléchies de la foule. Il est des maladies nerveuses, a dit un écrivain de beaucoup d'esprit, M. Bonamy Price, pour lesquelles une fiole d'eau claire fournit un excellent remède, pourvu qu'elle sorte de l'officine d'un pharmacien renommé; les femmes ne sont pas seules sujettes à ces attaques, et la triple expérience accomplie à l'égard des dispositions restrictives de l'*act* de 1844 prouve que l'excitation extrême résultant de la crise financière peut s'apaiser par suite d'une mesure qui ne diffère pas beaucoup d'une fiole d'eau claire.

L'organisation de la Banque d'Angleterre repose sur la publicité; chaque semaine des relevés exacts révèlent au public la situation des deux *départemens* qui constituent ce grand établissement. Le département de l'émission (*issue department*) déclare quelle est la quotité des métaux précieux qui complètent, ajoutés à la somme fixe des *sécurités engagées*, la garantie d'une quotité égale de billets délivrés; mais du moment où personne ne met en doute la sincérité de cet état, il attire peu l'attention. On sait que la monnaie fiduciaire possède une pleine garantie, on n'a plus à s'occuper, comme avant 1844, du remboursement des billets en or; l'*act* de

(1) Nous avons arrondi les chiffres, qui sont exactement : 11,015,100 livres sterling pour la dette de l'état, 3,984,900 pour les autres fonds déposés dans le *département de l'émission*.

sir Robert Peel y a pleinement et définitivement pourvu. Désormais le pays est d'une façon absolue à l'abri de toute crainte relative à la sécurité de la circulation, les périls de la question monétaire sont écartés. Loin de songer à les échanger contre de l'or et de s'abattre sur la réserve métallique de la Banque, les détenteurs de billets les conservent, et ceux qui s'adressent à la Banque s'empressent d'en demander. Le but principal de la grande réforme accomplie en 1844 se trouve ainsi pleinement atteint. L'Angleterre peut encore subir des crises financières, celle qu'elle vient de traverser montre combien elles arrivent soudaines et violentes; mais elle est désormais à l'abri de la calamité bien autrement redoutable et bien autrement profonde d'une convulsion monétaire. Peut-être même la grandeur du succès ainsi obtenu contribue-t-elle à le faire trop oublier : comme on est libre de toute inquiétude au sujet de la rectitude et de la fermeté de la monnaie fiduciaire, on ne s'en occupe plus. Ainsi que l'a dit M. William Newmarch au Club d'Économie politique de Londres, ce n'est plus la question. Pourquoi? Parce que le mécanisme de l'*act* de 1844 détruit toute appréhension, parce que, suivant la prévision bien justifiée d'un de ses habiles auteurs, lord Overstone, il met à couvert non-seulement *a calamitate, sed a calamitatis metu*, et qu'il est le véritable *deus ex machina* de la circulation, le *deus qui nobis hæc otia fecit.*

L'homme est ainsi fait qu'il s'habitue aisément à ce qui est bien; il incline à le regarder bientôt comme si naturel qu'il ne s'en occupe plus. La liberté du travail, la liberté du commerce, les voies rapides de communication, l'unité des poids et mesures et l'unité de la monnaie, pour nous en tenir à des indications d'ordre purement économique, nous en usons, nous en profitons chaque jour, sans trop nous rendre compte des efforts qu'il a fallu dépenser pour les conquérir. Ces grands bienfaits successivement acquis au prix de tant de luttes et de sacrifices, nous en jouissons presque sans nous en apercevoir, comme de l'air que nous respirons. Il en est de même de la stabilité de la circulation, heureux fruit de la réforme accomplie par sir Robert Peel. De là vient l'espèce d'indifférence, qui serait de l'ingratitude, si elle était préméditée, avec laquelle beaucoup d'hommes distingués traitent les sages prévisions du législateur de cette époque. Son œuvre peut ne pas être parfaite, la prudence éveillée et la prévoyance active peuvent, ainsi que le montre la conduite des affaires de la Banque de France, dispenser de l'emploi obligé d'un mécanisme rigide et conduire au même résultat par une voie différente; mais, tel qu'il est, l'*act* de 1844 a rendu à l'Angleterre d'incontestables services, et les défauts qu'on lui reproche tiennent bien plus à la nature des choses qu'à une méprise imputable au législateur.

De quoi se plaint-on en effet? De ce que les ressources disponibles de la Banque d'Angleterre se trouvent limitées par son avoir. Il en est qui voudraient qu'elle fût comme une providence monétaire en état de prêter à tous, de prêter toujours, et de faire surgir à volonté des capitaux inépuisables. Ses billets valent de l'or, pourquoi ne pas les multiplier? — On n'oublie que deux choses, c'est que la confiance inébranlable attachée aux billets vient des règles sévères qui en restreignent la fabrication, et que la monnaie se refuse à une expansion soudaine, créée par des moyens artificiels. Les métaux précieux ont été adoptés comme marchandise tierce, comme intermédiaire des échanges, justement parce que l'on a besoin de temps, de travail et de sacrifices pour se les procurer, parce qu'ils sont l'objet qui présente le plus de fixité au point de vue de l'espace de temps nécessaire pour accomplir les transactions et pour remplir les engagemens dont ils interprètent la portée, parce qu'ils assurent la fidèle exécution des contrats et l'équilibre des valeurs dans toutes les régions. La création arbitraire de signes qui, au lieu de représenter les métaux précieux, aspirent à se substituer à eux et à les remplacer, compromet et détruit la destination même de la monnaie, elle fausse les prix, elle porte le trouble dans toutes les opérations, elle livre tout à des chances incertaines. Ce ne sont plus seulement les relations de la finance et du commerce qui se trouvent atteintes, ce sont tous les engagemens civils, les salaires, les ventes, les achats, les stipulations de toute nature, tout ce qui est régulièrement traduit en chiffres monétaires.

N'insistons pas davantage sur cette indication; elle suffit pour faire comprendre l'idée-mère de l'*act* de 1844, et pour en révéler le bienfait. Cette loi a voulu assurer la stabilité de la monnaie, mesure de la valeur, force toujours présente dans les conventions, alors même qu'elle ne fonctionne pas matériellement, et ce qu'elle a voulu, elle l'a fait. L'Angleterre et les autres états n'ont que trop porté la peine des systèmes désastreux qui confondent la fabrication facile des billets de banque avec la création de capitaux. C'est sur cette pente que la Banque d'Angleterre serait replacée par des exigences irréfléchies; mais celles-ci n'ont heureusement pas chance de prévaloir.

Le département de la banque (*bank-department*) (1) fait les avances et les escomptes; il les alimente au moyen des ressources propres à la compagnie et des dépôts publics (fonds de l'échiquier, caisses d'épargne, arrérages de la dette publique, etc.), ainsi que des dépôts privés. Ceux-ci augmentent avec l'extension de la con-

(1) C'est la dénomination technique donnée à la division de la Banque d'Angleterre qui s'occupe de remplir l'office de banque proprement dit, de faire les avances et les escomptes et d'employer ainsi les billets créés par le département de l'émission.

fiance que la Banque d'Angleterre inspire, et, chose remarquable, une expérience constante peut faire considérer comme acquis au débat que plus la crise sévit, et plus les dépôts augmentent. Ils sont comme une poule aux œufs d'or qu'une émission inconsidérée de billets ne tarderait point à faire disparaître. C'est l'accroissement des dépôts qui a permis à la Banque d'Angleterre de faire face à la dernière crise en déployant une puissance d'action incomparable. Ils ont fourni les ressources matérielles, en même temps que la suspension purement nominale de la disposition limitative de l'*act* de 1844 a fait tomber les appréhensions fiévreuses.

Le département de la banque emploie son actif, qui se compose du capital, des bénéfices acquis, des dépôts publics et privés et des *post-bills* (billets à sept jours ou à soixante jours), aux placemens en consolidés et en billets de l'échiquier, aux avances sur fonds publics et aux escomptes (1). Le surplus constitue la réserve disponible, qui se compose de numéraire et de billets, représentés au département de l'émission par une quotité correspondante de métaux précieux, et employés sous forme de papier par la Banque pour la commodité du service. La *réserve* doit faire face aux nouvelles avances accordées à l'industrie et aux demandes de retrait des fonds déposés; elle constitue tout le comptant. En temps normal, une règle fidèlement suivie par le gouvernement de la Banque lui fait maintenir cette réserve active au niveau du tiers des dépôts reçus, car le jeu régulier des échéances successives suffit pour alimenter les avances et les escomptes consentis à nouveau. La Banque, délivrée de tout souci au sujet du remboursement toujours assuré des billets, porte une sollicitude inquiète sur le mouvement des dépôts : ceux-ci constituent sa puissance d'action. Les appeler et les mettre à couvert de toute inquiétude, tel doit être le but de la direction intelligente des affaires. Les placemens en valeurs publiques, les fonds sur lesquels les avances sont consenties et la prudence qui préside au choix des lettres de change admises à l'escompte forment la base solide de la garantie acquise aux déposans; il faut en outre qu'une somme suffisante d'argent comptant permette à chaque instant de répondre aux demandes de retrait. Quand cette somme faiblit, quand la réserve du département de la banque baisse, le public se trouve aussitôt averti que les avances et les escomptes ne pourront plus être faits aux mêmes conditions. Le rapport naturel de l'offre et de la demande du capital disponible change; il est tout simple que le taux de l'escompte et des

(1) Nous ne parlons pas du *Dead weight annuity*, rente annuelle de 585,740 livres sterling, servie par l'état pour une avance de 13 millions de livres, consentie en 1823 et destinée aux récompenses de Waterloo. Cette annuité s'éteindra en 1867; elle cessera donc bientôt de figurer dans les états publiés.

avances s'en ressente. La Banque hausse le prix qu'elle demande pour le service qu'elle rend, de manière à ne pas être prise au dépourvu. Aussi le commerce suit-il avec une attention soutenue le mouvement de la réserve du département de la banque, ce thermomètre infaillible de la facilité plus ou moins grande avec laquelle pourront être accueillies les demandes de crédit. Quand la réserve diminue d'une manière rapide et sérieuse, l'inquiétude naît aussitôt; si elle continue à décliner, l'alarme s'empare des esprits. Tel est le fait qui s'est invariablement produit dans toutes les crises avec une intensité plus ou moins énergique.

On voit le niveau du capital disponible s'affaisser; il a beau présenter des ressources imposantes, on prévoit le moment où celles-ci pourront être absorbées, et on se précipite à la Banque pour s'approvisionner de numéraire métallique ou fiduciaire, n'importe lequel, car le mécanisme régulier du département de l'émission maintient fermement le billet dans une parité absolue avec l'or. La Banque est exposée à voir restreindre ses ressources actives; elle risque de manquer de comptant, on en veut obtenir à tout prix. Le taux de l'escompte importe peu alors, il ne pèse que sur une opération essentiellement temporaire; la perte qu'il fait subir est peu de chose en présence de celle qu'entraînerait une liquidation précipitée : celle-ci frapperait le capital lui-même, la première ne porte que sur l'intérêt; c'est donc remplacer une progression géométrique du sacrifice par une simple progression arithmétique.

La réserve du département de la banque devient le point de mire de tous les calculs; tout affaiblissement de cette réserve contribue à exagérer le mal réel par le mal de la peur. La publicité des états communiqués au dehors trouble alors les esprits, qu'elle devrait calmer. L'élévation rapide du taux de l'escompte ne suffit plus, l'accroissement des dépôts privés passe inaperçu, le gouverneur et le sous-gouverneur de la Banque ont beau déclarer que la réserve leur paraît suffisante pour faire face aux éventualités, parce qu'ils voient la confiance des déposans leur restituer une partie de ce qu'enlèvent les avances, et que toute crainte au sujet des retraits s'efface de cette manière, en même temps que la part conservée dans la prévision de remboursemens exigibles se trouve dégagée. Il faut, pour dominer le trouble des esprits, quelque chose de plus saisissant, bien que de moins efficace; il faut que la limite imposée à l'émission de billets non couverts par le métal devienne plus flexible, que la faculté d'obtenir du comptant s'élargisse, sans que la Banque risque de peser sur le marché par l'aliénation forcée des fonds publics qu'elle possède; il faut que la crainte de voir épuiser la réserve s'efface au moyen d'une permission de suspendre l'*act*

de 1844 dans cette partie de ses dispositions, sauf à ne faire qu'un usage très restreint, ou même à ne pas faire usage du tout de cette concession.

Cette suspension a eu lieu en 1847 sans que la Banque augmentât l'émission d'un seul billet de 5 livres, et la panique s'est arrêtée; elle a eu lieu en 1857, et sur les 2 millions que le département de l'émission a été autorisé à transmettre au département de l'escompte, celui-ci n'a fait usage pour fort peu de temps que de 926,000 livres, et l'émotion publique s'est calmée. La crise de 1864 a été traversée sans qu'on eût recours à cette mesure, et si, comme nous allons le voir, elle a été renouvelée en mai 1866, tout s'est borné à une latitude accordée, sans que la Banque eût besoin d'y recourir. Il faut avouer que ces précédens ne justifient guère les argumens de ceux qui prétendent que la Banque d'Angleterre manque de billets, puisque, bien que le profit d'un escompte élevé l'y pousse, elle a su résister à un entraînement périlleux, et qu'elle n'a point profité de la faveur acquise. Elle a voulu demeurer fidèle à son rôle d'institution publique en évitant ce qui aurait pu porter le trouble dans le cours régulier de la circulation. Elle a été récompensée de sa fermeté et de son courage par un accroissement réel du capital disponible fourni par les dépôts dans une proportion bien supérieure à celle qu'aurait pu présenter l'augmentation de la monnaie fiduciaire. Des chiffres irrécusables viendront le démontrer.

L'émotion populaire était poussée le 11 mai à un point qui ne laissait plus de place au froid calcul. La réserve de la Banque avait diminué de moitié en un jour; les courtiers refusaient de négocier les meilleures valeurs et même les consolidés tant qu'ils n'auraient pas reçu la pleine assurance que la Banque continuerait les avances indispensables; les commerçans les plus considérables et les banquiers les plus accrédités de la Cité demandaient une nouvelle suspension de l'*act* de 1844. Le gouvernement n'hésita pas à l'accorder. Il fit bien; l'administration pratique des affaires ne permet point d'opposer une raideur inflexible à la pression des circonstances. Il transigea sans sacrifier le principe, car la faculté d'une émission extraordinaire rencontra, comme en 1847 et en 1857, le contre-poids nécessaire d'un escompte élevé qui devra être maintenu tant que la Banque ne sera point rentrée dans la situation légale. De cette manière on ne risque point de voir une mesure exceptionnelle détournée de l'unique application qu'elle peut recevoir sans danger. Le cauchemar d'une limite invariable qui faisait redouter l'épuisement absolu de la réserve disponible s'évanouit, et comme par un coup de baguette magique le calme revint dans les esprits sans qu'il fallût fabriquer un billet de plus. On évitait

donc le péril véritable, qui serait de faire naître la pensée qu'on peut impunément lancer dans la circulation un capital fictif, offert à des conditions faciles.

Loin d'être, comme on a voulu le faire accroire, une lacération de l'*act* de 1844, cette mesure exceptionnelle ne fait qu'appliquer l'esprit véritable dans lequel la loi a été conçue, et que suivre les prévisions de son illustre auteur, sir Robert Peel. Celui-ci écrivait le 4 juin 1844, pour répondre à des appréhensions analogues exprimées par M. Cotton : « J'ai la ferme conviction que nous avons adopté toutes les mesures de prévoyance que le législateur peut sagement consacrer pour prévenir le retour des crises; celles-ci peuvent encore éclater malgré toutes nos prévisions, mais alors, s'il était nécessaire pour les combattre d'assumer une lourde responsabilité, j'ose dire qu'il se rencontrera toujours des hommes d'état capables de l'accepter. » M. Gladstone était de taille à répondre à cette prédiction de sir Robert Peel et à ne point répudier cette part d'un glorieux héritage. — L'*act* de 1844 n'est nullement dépourvu d'une élasticité nécessaire; mais il impose une condition qui ne permet pas d'agir avec précipitation ou légèreté. Sir Robert Peel l'indiquait à David Barcklay-Chapman, qui signalait le danger possible; il lui disait : « Il reste toujours le recours à la reine en conseil; *there is always recourse to the queen in council.* »

Le comte Russell et M. Gladstone s'empressèrent d'adresser, dans la nuit même du 11 mai, au gouverneur de la Banque, une lettre officielle dans laquelle après avoir rendu justice aux efforts faits, ils ajoutent :

« Il est des points importans qui établissent une différence entre la crise actuelle et celles de 1847 et 1857. Ces époques ont été des époques de détresse commerciale, mais il ne paraît pas que l'intérêt vital du crédit des banques y ait été impliqué au même degré que dans la crise actuelle.

« En ce moment au contraire, les affaires semblaient comparativement avoir pris un cours mesuré et calme, lorsqu'un ébranlement violent est venu les frapper avec une rapidité intense, en restreignant toute faculté d'y apporter remède par la réflexion. Enfin la réserve de la Banque a subi une diminution sans précédent pour un espace de temps aussi court. C'est surtout en raison de cette circonstance que le gouvernement de sa majesté n'hésite point à regarder comme un devoir d'arrêter sans aucun délai les mesures qui semblent le mieux calculées, afin de calmer l'esprit public et de conjurer les calamités qui menacent le commerce et l'industrie. Si donc les directeurs de la Banque d'Angleterre, en agissant suivant les règles de prudence qui gouvernent d'habitude leur administration, trouvent que, pour satisfaire les demandes légitimes du commerce, ils sont amenés à étendre les avances et les escomptes sur des sécurités approuvées de manière à nécessiter une émission de billets au-delà des limites déterminées par la loi, le gouvernement de sa majesté leur recommande de se rendre immé-

diatement à la nécessité constatée, et, le cas échéant, il ne manquera pas de présenter au parlement la demande d'une sanction.

« Néanmoins aucun escompte et aucune avance de cette nature ne pourront être consentis à un taux inférieur à celui de 10 pour 100, et le gouvernement de sa majesté se réserve, s'il le juge indispensable, de recommander la fixation d'un taux encore plus élevé. Déduction faite par la Banque des sommes qu'elle jugera convenable de calculer pour la couvrir des risques et des frais occasionnés par l'émission supplémentaire, les profits des avances correspondantes appartiendront au trésor public. »

Dès le lendemain, le conseil des directeurs prit la résolution de se conformer aux indications transmises par le gouvernement. Il éleva immédiatement de 9 à 10 pour 100 le minimum de l'escompte sur les lettres de change n'ayant pas plus de 95 jours à courir, afin d'acquérir la faculté d'augmenter l'émission et d'écarter ainsi les craintes exprimées au sujet de l'épuisement éventuel de la réserve. Aussitôt que la nouvelle de cette mesure se fut répandue, il devint évident qu'une aveugle terreur cessait de peser sur la population; mais, si ce que la situation présentait d'alarmant pour les imaginations surexcitées s'était rasséréné, il n'en restait pas moins de cruels vestiges de la secousse financière de la veille. Les diverses associations de crédit et les grandes maisons de commerce inspiraient encore des inquiétudes persistantes. Il était difficile de détruire la fâcheuse impression produite par les bruits répandus au sujet de la solidité d'un grand nombre de ces établissemens, et la chute de plusieurs *joint-stock banks* et de quelques comptoirs privés ne causa point de surprise. Les opérations avaient repris néanmoins sur le marché des fonds publics, remis d'une terrible alerte, et l'on commençait à mesurer avec plus de sang-froid les chances de perte et d'amélioration que présentaient les autres valeurs.

Le gouverneur de la Banque et ses collègues siégèrent sans interruption pendant toute la journée du samedi. Bien que le travail de l'escompte fût singulièrement aggravé par suite de l'étendue des opérations, on se plut à reconnaître que le service ne laissa rien à désirer sous le rapport de la promptitude et du soin mis à satisfaire toutes les demandes légitimes. D'énormes transactions avaient eu lieu depuis deux jours; mais, au lieu de diminuer, les dépôts augmentaient dans une proportion rapide, et permettaient d'étendre l'action de la Banque sans épuiser la réserve, dont le public cessa de se préoccuper dès qu'il sut que la Banque avait obtenu la faculté de la reconstituer au besoin par des émissions nouvelles. Dès le lundi suivant, 14 mai, le grand assaut livré aux approvisionnemens de la Banque se ralentit. L'horizon était moins sombre, on respirait mieux. La Banque n'avait point été forcée de faire usage de la faculté ouverte par la lettre du gouvernement,

bien que les demandes d'escompte ne cessassent point d'affluer, car on ne pouvait se procurer d'argent qu'à *Threadneedle-street*. D'un autre côté, les grandes compagnies de banque et beaucoup d'autres établissemens répondaient avec une merveilleuse exactitude aux exigences de leurs cliens; on paya rondement et largement. — De nouvelles faillites éclataient, sans avoir toutefois l'importance de celles du *black-friday*. La place de Liverpool, engagée dans d'immenses opérations sur le coton, fut rudement secouée; la seule maison Macculloch présenta un passif de 20 millions. A Londres, les négocians indiens Framjee et Cᵉ de *Gresham-house* suspendirent leurs paiemens avec 10 millions d'engagemens. Nombre de constructeurs de navires, d'entrepreneurs de chemins de fer, de sociétés diverses à responsabilité limitée, allongeaient chaque jour la liste fatale; toutefois on ne vit plus de sinistre égal à celui de l'*Overend-friday*, jusqu'au commencement de juin, où la chute de la banque Agra Masterman amena un désastre plus grand encore, sinon par l'importance proportionnelle des pertes à subir, du moins par l'étendue des relations atteintes. Qu'il nous suffise de dire que le bilan de cette compagnie financière atteint presque un demi-milliard. On a beau espérer une liquidation assez favorable, ce chiffre suffit pour mesurer l'ébranlement causé par la suspension d'opérations de cette importance.

La chambre des communes ne pouvait rester impassible en présence d'un ébranlement pareil. Le jour même de l'*Overend-friday*, un des principaux manufacturiers de l'Angleterre, M. Bazley, interpella le chancelier de l'échiquier pour lui demander quelles seraient les facilités accordées à la Banque d'Angleterre pendant la panique. C'était provoquer la suspension de l'*act* de 1844, et M. Gladstone ne fit que répondre aux sentimens de la chambre en annonçant qu'il venait d'expédier au gouverneur et au sous-gouverneur de la Banque une lettre analogue en substance, en partie identique dans les termes, à celles qui leur avaient été adressées en 1847 et en 1857. Cette déclaration fut accueillie par des applaudissemens unanimes, qui exprimaient à l'avance une sorte de bill d'indemnité pour la résolution prise. — Le jeudi suivant, 17 mai, d'autres interpellations, faites par le capitaine Grindley et par M. Wyld, fournirent au chancelier de l'échiquier l'occasion de préciser avec une grande netteté le sens et la portée de cette mesure. On lui demandait s'il était vrai que la Banque avait refusé des avances sur les fonds publics en se fondant sur ce qu'on pouvait les vendre sur le marché, et si elle s'était conformée aux intentions du gouvernement alors qu'elle n'avait point usé de la faculté d'augmenter l'émission des billets pour les appliquer aux besoins des banques et du commerce, bien que cette négligence de

sa part semblât enfreindre une obligation formellement imposée.

La réponse de M. Gladstone fournit un précieux document pour l'histoire de la dernière crise et pour la saine appréciation de la politique financière. Elle précise les faits et pose les principes. Après avoir déclaré qu'il n'avait reçu aucune plainte, le chancelier de l'Échiquier dit : « Ces questions ont été soulevées d'une manière très opportune; elles me fournissent l'occasion de dissiper un malentendu qui a eu cours au dehors, et qui paraît avoir affecté dans une certaine mesure l'opinion publique. Ce malentendu se rattache et aux avances sur fonds publics et à l'escompte du papier de commerce. Le meilleur moyen de savoir comment la Banque d'Angleterre s'est comportée vis-à-vis de ces deux grandes branches de l'office qu'elle remplit, c'est simplement de rappeler les chiffres qui les concernent; je pense qu'en s'y référant on aura la conviction que la Banque ne s'est point refusée à prêter sur fonds publics. Voici les faits : les avances consenties par la Banque d'Angleterre sur dépôt de fonds se sont élevées vendredi, le jour de la panique, à 929,000 livres sterling; le lendemain samedi, elles ont été de 747,000, et avec les diverses sommes prêtées les trois jours suivans elles ont atteint un total de 2,874,000 livres sterling (environ 72 millions de francs) en cinq jours. En ce qui regarde le commerce en général, le meilleur moyen de mesurer l'aide qu'il a reçue par suite de la manière dont la Banque a exercé ses fonctions, c'est de constater qu'elle a consenti des avances sur lettres de change et des escomptes, pendant le même laps de temps, jusqu'à concurrence de 9,350,000 livres sterling (plus de 234 millions de francs), ce qui donne un total d'avances et d'escomptes de 12,225,000 livres sterling (plus de 333 millions de francs) en cinq jours. Rien qu'à voir ces chiffres, on reconnaît qu'on ne saurait reprocher à la Banque de s'être refusée à fournir au commerce l'assistance voulue; mais je dois ajouter que certaines paroles de la lettre du gouvernement étaient expressément destinées à faire connaître que l'on ne devait point s'attendre à ce que la Banque d'Angleterre pût se départir, sous la pression de ces circonstances difficiles, des règles de la prudence. La promesse conditionnelle signée par le premier ministre et par moi consiste en un engagement de nous adresser au parlement pour lui demander une sanction législative, au cas où la nécessité de pourvoir aux avances et aux escomptes ferait dépasser la limite posée par la loi pour l'émission des billets; mais cette promesse se trouve surbordonnée à la condition que la Banque, au lieu de fournir à chacun ce qu'il demande, continuera d'obéir aux règles de prudence qui la guident d'habitude. C'était là une restriction d'une grande importance, et le soin de l'appliquer, ainsi qu'il a été entendu, est entièrement laissé à la

discrétion des directeurs de la Banque d'Angleterre, dans lesquels nous avons toute raison de placer notre confiance. »

Ces explications furent très favorablement accueillies par la chambre, qui s'associa sans hésiter à l'hommage rendu par M. Gladstone à la conduite libérale et judicieuse des directeurs de la Banque, pendant les époques critiques. Les chiffres produits valaient à cet égard la démonstration la plus éloquente. Jamais aucun établissement financier n'a déployé une plus grande puissance d'action, ni plus largement fourni son assistance. Où la Banque d'Angleterre a-t-elle puisé cette force incomparable? Dans la solide structure qui écarte jusqu'à l'appréhension d'une crise monétaire proprement dite et qui élève si haut le crédit dont elle jouit, que l'on confie à sa garde de précieuses ressources pendant les périodes les plus tourmentées.

Voici quelques données décisives à cet égard. Le 10 mai 1866, le jour où Overend, Gurney et Ce suspendirent leurs paiemens, les dépôts privés étaient de 13 millions 1/2 de liv. sterl. (337 millions de francs); le 17 mai suivant, ils montaient à 18,600,000 livres sterl. (515 millions de francs). Aussi les escomptes se sont-ils élevés de 20,844,217 liv. sterl., chiffre du 10 mai, à 30,943,259 liv. sterl., chiffre du 17 mai, ce qui constitue une augmentation de plus de 250 millions de francs. Il est vrai que la réserve du département de la banque fut réduite jusqu'à 730,830 livres sterling, moins de 19 millions de francs; mais elle ne tarda pas à remonter. — Il n'est guère possible de traiter d'une manière légère le mécanisme qui procure un si grand résultat, en même temps qu'il met à l'abri de tout échec la stabilité de la circulation. Alors que le département de la banque contribuait ainsi à sauver le commerce de l'Angleterre, le département de l'émission continuait sa marche impassible et régulière : il possédait 16,279,670 livres sterling d'or au 10 mai, et ce total n'a été réduit que de 442,345 livres sterling au 17 mai, par suite d'échange de pareille somme de billets. La caisse contenait donc à cette dernière date 15,837,325 livres sterling d'or. Cette masse importante correspondait à une circulation de près de 27 millions de livres sterling de billets accueillis avec une inébranlable confiance; celle-ci a permis de concentrer dans les sphères financières et commerciales les funestes résultats de la dernière crise, sans que la régularité et la sincérité des transactions civiles en aient éprouvé aucune atteinte.

La rigidité apparente de la loi crée une élasticité effective plus grande que celle des combinaisons artificielles, impuissantes à rétablir le crédit ébranlé. Sans rien compromettre, en maintenant au contraire l'assiette invariable de la circulation et la stabilité de la monnaie métallique, *medium* des échanges, *évaluateur* commun des

produits et des services, une organisation ferme et véridique de la Banque a suffi pour dissiper l'orage, pour rétablir, sinon l'état normal des choses, du moins un ordre régulier des transactions. Sans doute il a fallu payer cher le capital disponible, dont on avait fait le plus étrange abus; mais nous ne connaissons pas le moyen de livrer à bon marché ce qui est devenu plus rare et ce qui est recherché davantage.

On essaie vainement de faire peser sur l'*act* de 1844 une responsabilité qui ne retombe en aucune manière sur les dispositions qu'il consacre. Non-seulement il y aurait injustice à le prendre ainsi pour le bouc émissaire des lourdes fautes commises, mais encore ce serait un grave imprudence que d'agir ainsi : on risquerait de ne point reconnaître les véritables causes de la catastrophe. Appliquons-nous au contraire à les rechercher, écartons les sophismes et les fausses apparences, essayons de dissiper des préjugés invétérés et d'éloigner les prétendus remèdes puisés dans la fiction et dans l'arbitraire. Il n'est que trop d'esprits enclins à suivre ou à flatter les erreurs vulgaires; pour notre compte, nous préférons les combattre, sauf à risquer de ne pas en avoir raison du premier coup. Il est si commode de supposer qu'on pourrait triompher de tous les embarras en imprimant quelques chiffres sur du papier à vignette! Sans doute, si la Banque d'Angleterre avait plus de billets, elle pourrait en prêter davantage; mais que seraient ces billets, que vaudraient-ils, quelle influence pourraient-ils exercer sur l'ensemble des transactions? Tel est le problème à résoudre. Lorsqu'une crise éclate, quelques intérêts privés peuvent être satisfaits par des facilités factices; mais que devient alors l'intérêt général? Comment défendra-t-on ce grand personnage anonyme, ce grand *tout le monde*, qui risque tant d'être sans cesse sacrifié aux exigences avides de quelques-uns? Il est sans doute désagréable de se heurter contre un système qui empêche les engagemens imprudemment contractés et de beaucoup supérieurs aux ressources dont on dispose; il faut cependant s'y résigner quand le charme trompeur des expédiens ruineux est dissipé, quand le pays, plus éclairé, ne croit plus à l'efficacité des mesures artificielles. Rien de plus séduisant que les moyens qui semblent aider à liquider les situations compromises; mais en ajournant le remède efficace on aggrave le mal, on crée une illusion périlleuse en faisant compter sur l'assistance illimitée du crédit. L'action de celui-ci n'est pas restreinte par la loi de 1844, tout au contraire; elle est bornée par les faits, par la diminution du capital, qu'il est impossible de transmettre quand on en possède peu ou qu'on ne le possède plus. Les demandes s'accroissent en temps de crise et les moyens d'action diminuent : prétendre alors obtenir des avances à bas prix, c'est chercher la pierre

philosophale; elle n'est pas plus facile à trouver pour la monnaie fiduciaire que pour l'or lui-même.

Pourquoi la panique s'était-elle aggravée au point de rendre efficace un remède purement illusoire en fait, la suspension de l'*act?* C'est que la crise se rattachait en partie non à l'insuffisance réelle des billets, mais à la crainte de ne pas en obtenir. L'inflexible limite de la réserve commerciale de la Banque, tel était le cauchemar qui troublait les esprits et qu'il fallait dissiper. Que le système d'émission soit élastique ou qu'il soit rigide, les demandes se développent d'une manière rapide alors que le marché est ébranlé; toute la différence consiste en ce que dans un cas l'espérance de puiser à des sources illimitées multiplie les engagemens et restreint les moyens sérieux d'y satisfaire, tandis que dans l'autre les prévisions qu'on accuse d'être trop rigoureuses soutiennent le crédit réel, entretiennent la confiance qui en est la source féconde, maintiennent la sincérité des transactions, et, sans aspirer à relever ce qui succombe comme une plante desséchée, elles raffermissent ce qui est seulement ébranlé.

La crise dernière, dont le *noir vendredi* a donné le signal, avait des causes profondes; elle n'a point fait explosion comme un météore dévastateur dont il serait impossible ou trop difficile de connaître l'origine. Tout au contraire on était à même d'en prévoir et même d'en calculer la venue. Les signes précurseurs du fléau éclataient de toutes parts; jamais peut-être pareil concours de circonstances fatales n'avait conspiré pour rendre le désastre plus complet et plus terrible. Cependant, comme un orage qui assainit l'atmosphère, cette crise douloureuse n'aura abattu que ce qui ne pouvait résister à l'action du temps : elle a mis à nu beaucoup de plaies latentes, elle a coupé court aux existences chétives et maladives; mais le développement vigoureux du commerce de l'Angleterre et l'accroissement des recettes du trésor prouvent assez que la constitution robuste du pays ne se trouve pas gravement affectée. Le mal existe à la surface, il n'a point pénétré dans l'organisme social.

On accuse à tort sir Robert Peel d'avoir supposé qu'il n'y aurait plus de crise d'aucune nature : l'*act* de 1844 a guéri radicalement la plus dangereuse, celle qui s'infiltre dans toutes les relations sous la forme de l'instabilité monétaire; la loi fournit des ressources énergiques pour combattre les autres embarras, cela suffit. Il y aurait témérité et ingratitude à la condamner, parce qu'elle ne les guérit pas toutes. Les charlatans seuls ont recours à un spécifique universel qui posséderait la puissance d'écarter tous les maux; la médecine n'en connaît pas, mais elle constate avec empressement et elle salue avec reconnaissance les remèdes qui dominent certaines affec-

tions graves. Que dirait-on si quelqu'un prétendait condamner la quinine parce que la vertu curative de cette substance, souveraine contre la fièvre tierce, utile contre d'autres fièvres, ne réussit pas contre la fièvre cérébrale? Tel est le sort de l'*act* de 1844; il n'a point la prétention d'écarter d'une manière absolue les crises commerciales et financières, mais il en atténue la persistance et en abrége la durée. — Oui, dira-t-on, mais à quel prix? Au prix d'un intérêt usuraire, de l'escompte à 10 pour 100! — Ici encore il est indispensable de voir à quoi tiennent la déperdition et le resserrement des capitaux disponibles, et quel est le vrai coupable sur lequel retombe la responsabilité de l'escompte à 10 pour 100.

II. — LES CAUSES DE LA CRISE.

Nous avons tracé le récit rapide et fidèle des faits en laissant parler le plus souvent les documens officiels et en résumant les débats publics. Il s'agit maintenant de scruter la nature de la crise et d'en indiquer les causes multiples et compliquées. Non-seulement elles ont amené une secousse violente, mais elles continuent à retarder la guérison. Trois mois se sont écoulés depuis le *noir vendredi*, et l'escompte reste encore à 10 pour 100 à la Banque d'Angleterre; celle-ci n'ose point en abaisser le taux, car la réserve commerciale se reforme lentement, elle est loin d'avoir retrouvé la proportion ordinaire avec les dépôts, dont la masse s'est au contraire accrue.

C'est que le taux élevé de l'intérêt n'a point été un accident, il tient à des motifs plus graves que ne le serait une exigence abusive à laquelle le marché libre ne tarderait pas à faire renoncer, s'il présentait une masse suffisante de capital disponible, et si celle-ci n'avait pas été rudement entamée par des spéculations hasardeuses, par des placemens inconsidérés. L'appât d'un intérêt élevé a fait de plus en plus de l'Angleterre la pourvoyeuse des sociétés étrangères et des emprunts consentis au dehors. La forme nouvelle des sociétés à responsabilité limitée a imprimé plus d'audace aux entreprises lointaines et aux plans ambitieux; les ressources privées qui alimentaient jusque-là les besoins locaux se sont concentrées entre les mains de compagnies, à l'affût d'un gros bénéfice et plus téméraires de leur nature, car elles sont dirigées par des hommes qui espèrent gagner beaucoup et qui n'engagent qu'une faible part de leur avoir personnel, — avoir quelquefois problématique. C'est dans ce sens qu'un écrivain écossais, M. James Stirling, s'est élevé contre le principe pestilentiel (*the pestilental principle*) de la *limited liability*. Dans un temps où plus que jamais on voit sévir la maladie morale qui pousse les hommes à tenter la fortune pour

s'enrichir rapidement sans grand travail, l'évangile financier nouveau du bénéfice illimité et de la perte limitée devait être accueilli avec une rare faveur. Une expérience rudement acquise pourra seule conserver à cette forme d'association les avantages que nous sommes loin de contester d'une manière absolue, mais qui ont été beaucoup surfaits. Au début, quand tout poussait vers l'Eldorado des nouvelles compagnies, lorsque les avertissemens sévères des pertes subies, des fautes commises et des déceptions encourues manquaient encore, il était tout simple qu'un mouvement considérable se produisît de ce côté. Quatre années se sont à peine écoulées depuis que le législateur a fait tomber les entraves et ouvert largement le champ des sociétés à responsabilité limitée; on ne saurait s'étonner que bien des spéculateurs se soient précipités dans la lice avec une aveugle ardeur, et que plus d'une fois l'impéritie et les entraînemens du gain se soient heurtés contre la fraude. On a vu éclore par centaines des entreprises de toute espèce, parmi lesquelles il en est de bonnes et d'utiles, mais beaucoup aussi de véreuses et d'imprudentes. Une partie du capital disponible s'est engouffrée dans cet abîme, et le mal s'est produit encore sous un autre aspect. Les compagnies nouvelles, surtout les compagnies de finance, épuisaient tous les artifices pour attirer les réserves actives du pays, en les alléchant par l'appât d'un intérêt élevé. Quand on veut et quand on espère gagner beaucoup et distribuer de larges dividendes, on ne marchande pas les conditions du crédit qu'on essaie d'obtenir, et une concurrence ardente élève le taux de l'intérêt. Telle a été la conséquence inévitable des sociétés créées en si grand nombre : d'un côté, elles ont absorbé une partie des ressources disponibles en diminuant l'offre du capital sur le marché et en l'engageant dans des opérations aléatoires; d'autre part, elles ont poussé à l'élévation du taux de l'intérêt. Là se rencontre une des principales causes de la crise.

Pour en mesurer l'influence, il faut remonter assez haut dans le passé. Les banques privées, concentrées entre les mains d'un petit nombre d'associés, n'ont jamais en Angleterre payé d'intérêt sur les dépôts ni sur les comptes-courans. Quand une première atteinte a été portée au monopole de la Banque d'Angleterre, aujourd'hui entièrement détruit (et, disons-le en passant, c'est l'*act* de 1844, cette loi qu'on accuse de favoriser le privilége, qui a inauguré le régime de la liberté pour le véritable *office des banques*, distinct de l'émission des billets), les compagnies par actions (*joint-stock banks*) se sont appliquées, à l'exemple de l'Écosse, à utiliser les plus minces réserves en offrant un intérêt modique à ceux qui leur apportaient leurs fonds. Elles ont varié les procédés, mais en obéissant aux rè-

gles d'une prévoyante prudence. Tout en utilisant un champ précieux, demeuré jusque-là en jachère, elles prenaient les précautions indispensables pour tenir les ressources disponibles au niveau des engagemens contractés. Sous ce rapport, nos banques de dépôt, qui se multiplient au grand avantage du pays, auraient d'utiles leçons à puiser dans l'expérience anglaise.

De l'autre côté du détroit, les cliens des banques de dépôt se divisent en deux catégories. Ceux qui se font ouvrir un compte-courant (*current account, drawing account*) ne touchent point d'intérêt, ou n'en touchent qu'un très faible sur la moindre balance mensuelle; on leur délivre un carnet (*pass-book*) et un cahier de chèques au moyen desquels ils ont le droit de disposer à chaque moment de sommes fractionnées jusqu'à concurrence de l'avoir. Il en est autrement des comptes de dépôt proprement dits (*deposit accounts*), qu'on est tenu de retirer en bloc, d'ordinaire après un avis préalable. Ces dépôts portent un intérêt gradué suivant la durée fixée par cet avertissement. Chaque fois que l'on apporte une somme destinée à ce genre de placement, on obtient en échange des récépissés de dépôt non transférables. Il faut, pour toucher la somme déposée, que le titulaire signe au dos du récépissé et le rapporte lui-même, sans avoir la faculté de tirer des *checks* sur la banque ni d'obtenir de remboursement partiel. Un certain délai s'écoule toujours (à la grande banque de *London and Westminster* il est d'un mois) avant que l'intérêt ne commence à courir au profit du déposant. Quant aux comptes-courans, toujours disponibles, nous venons de dire qu'ils ne portent point intérêt. L'habile *manager* (directeur) de la *London and Westminster bank*, M. Gilbart, s'est prononcé contre une pareille faveur accordée aux cliens. Il ne faut pas que la banque soit trop exposée à des remboursemens; elle supporte d'ailleurs de de grands frais dont elle doit se couvrir.

Plusieurs banques avaient commencé par servir un intérêt sur les comptes-courans; elles y ont renoncé ou bien elles en ont réduit le taux à 1 pour 100 ou 2 pour 100 au plus sur la plus faible balance mensuelle; encore faut-il que cette balance dépasse un chiffre minimum fixé d'avance. De cette façon, comme il arrive souvent que la balance tombe au-dessous de ce chiffre, le service de l'intérêt ne constitue qu'un faible chapitre de la dépense : il a une importance nominale plutôt qu'une importance réelle.

Il est impossible de connaître la proportion entre les comptes-courans et les sommes remboursables *at call* d'une part et les dépôts sur récépissés à terme d'un mois, de trois mois, de six mois et même d'un an de l'autre. C'est un secret religieusement gardé par les banques : les actionnaires l'ignorent; les rapports imprimés ne jettent aucun jour sur la question, car ils englobent dans un même

ensemble le montant de toutes les sommes déposées sans intérêt ou à un intérêt qui augmente avec la durée du dépôt obligatoire. Toujours est-il que la sécurité de ces établissemens repose en grande partie sur la distinction pratique établie entre les comptes-courans et les dépôts proprement dits.

Les banques anglo-coloniales, notamment celles qui font les affaires de l'Inde et de l'Australie et qui ont leur siége à Londres, ont été les premières à s'écarter de ces règles de prudente réserve. Les banques nouvelles, et surtout les compagnies à responsabilité limitée, les ont complétement mises de côté; elles ont voulu participer aux bénéfices considérables recueillis par les anciennes banques, en négligeant les procédés admis par celles-ci et en ne voulant pas se rendre compte de la différence de position amenée par le temps.

Jamais champ plus riche ne fut offert à des entreprises bien conduites, puissamment organisées, que celui que rencontraient les *joint-stock banks* il y a trente ans. Des lois sévères, dictées par un rigorisme outré et par le désir de favoriser le monopole alors existant de la Banque d'Angleterre, ne permettaient point à plus de sept associés de se réunir pour une entreprise de banque, et les astreignaient tous à la responsabilité solidaire, sans aucune limite. Les hommes riches, à moins d'une résolution ferme et d'une vigueur d'action peu commune, hésitaient à tout risquer en ne partageant la responsabilité qu'avec un petit nombre d'associés. Il est vrai que les affaires étaient mieux dirigées, plus soigneusement surveillées et plus sagement conduites dans le cas où un capital suffisant se trouvait acquis par des hommes habiles et actifs; mais c'étaient là de brillantes exceptions, largement récompensées par un succès solide. La masse des *private bankers* était loin de s'élever à une pareille hauteur : on en rencontrait beaucoup de faibles, d'ignorans et de peu scrupuleux. De là les faillites multipliées des banques, qui couvraient le sol anglais de ruines à la moindre secousse financière. L'habitude des dépôts et des comptes-courans était sans cesse contrariée et restreinte par le défaut de confiance.

L'établissement des *joint-stock banks* améliora singulièrement la situation. Par l'effet naturel d'une bonne concurrence, il releva aussi la condition des banques privées, forcées de grandir dans l'estime publique ou de disparaître. Le cercle des comptes ouverts sous toutes les formes dans les diverses maisons s'élargit rapidement; ce n'étaient plus seulement les hommes riches et les gens d'affaires, ce furent les rangs innombrables de la classe moyenne et des classes laborieuses, les boutiquiers, les petits fabricans, les ouvriers, qui apportèrent leurs modiques ressources, et qui constituèrent un gros capital, réveillé d'un long engourdissement et utilement employé à

vivifier l'esprit d'entreprise. Un pareil phénomène ne saurait se reproduire deux fois dans les mêmes proportions. La moisson la plus abondante était rentrée, les banques établies dans le cours des premières années de l'émancipation n'ont guère laissé qu'àglaner après elles. Il y a dix ans, il ne restait déjà plus que peu d'argent à recueillir; les sommes inactives, bonnes à mettre en œuvre, ont encore diminué depuis. Les banques nouvelles, encouragées par les profits qu'avaient réalisés leurs aînées, se virent obligées de leur disputer les capitaux. Une concurrence extrême s'établit pour attirer les dépôts, en leur assurant un intérêt qu'ils ne percevaient point jusque-là, ou en augmentant le taux de celui qui leur était servi. On alla chercher des spéculations donnant des profits élevés en province, dans les colonies et à l'étranger. On avait épuisé les avantages réguliers, on eut recours à des entreprises plus hasardeuses. Chacun s'empressait d'offrir des conditions meilleures aux capitaux dont on sollicitait le concours de toutes parts, car on ne pouvait rien faire sans argent. Les anciens établissemens solidement assis se trouvaient entraînés, eux aussi, dans une voie périlleuse, sous peine de voir diminuer leurs ressources et de perdre leurs cliens, éblouis par de plus larges promesses.

A ce moment, la loi de 1862, en ouvrant libre carrière à toutes les formes de sociétés à responsabilité limitée, est venue singulièrement aggraver la situation. Le parlement s'était longtemps refusé à cette concession réclamée par des esprits ardens. Il était inévitable qu'au moment où cette résistance était vaincue, où les digues étaient ouvertes, beaucoup de mauvaises compagnies allaient surgir, qu'elles allaient enchérir les unes sur les autres de promesses et d'avantages offerts. On créa surtout à l'envi de nouvelles sociétés de banque et des maisons d'escompte. Les anciennes faisaient beaucoup d'affaires, car il n'en existait même pas assez pour les besoins du commerce : elles payaient de gros dividendes; d'autres les avaient suivies avec un succès moins éclatant, mais encore raisonnable. On touchait au moment où le sol financier épuisé allait manquer à la culture. Au lieu d'exploiter des terrains délaissés, les compagnies écloses au soleil de la responsabilité limitée se trouvaient réduites à enlever aux entreprises existantes une partie de leur domaine.

Au début de cette campagne, en 1862 et 1863, le taux de l'intérêt était bas. On éprouvait de la difficulté à employer sur le marché monétaire le capital disponible, et l'on se trouvait forcément poussé aux aventures. On l'a dit depuis longtemps, *John Bull* est capable de tout supporter, mais il ne résiste guère au péril de l'intérêt à 2 pour 100. Dès que le taux de l'argent se maintient d'une manière prolongée à un niveau très bas, s'il ne se présente pas de

bonnes affaires, on en risque de mauvaises, on se lance dans les hasards; les réserves se dissipent, le capital disponible est entamé, et une chute énorme ne tarde pas à succéder à l'effervescence de l'esprit d'entreprise. De là viennent les oscillations extrêmes de l'intérêt. C'est afin de les restreindre et afin d'empêcher que le balancier ne s'éloigne trop du centre de gravité, pour se précipiter vers la hausse, que des esprits éminens, entre autres M. Tooke et son digne disciple, M. William Newmarch, voudraient combattre une baisse exagérée. Chose singulière, tandis que des systèmes empiriques rêvent le taux 4 pour 100 comme limite maxima de l'escompte de la Banque, M. William Newmarch indique ce même chiffre de 4 pour 100 dans son dernier écrit, *The recent financial Panic*, comme la limite minima au-dessous de laquelle il serait interdit à la Banque d'Angleterre d'abaisser l'intérêt perçu. Elle devrait s'abstenir de prêter quand le niveau du marché libre se trouve plus bas, et profiter de ce temps d'arrêt pour s'approvisionner de métaux de manière à faire plus aisément face aux époques difficiles.

Nous préférons pour notre compte le libre jeu de l'offre et de la demande, nous n'aimons ni les maxima ni les minima imposés; nous avons foi dans le cours naturel des choses, pourvu qu'il ne soit point faussé par des procédés artificiels, pourvu que l'on empêche les expansions violentes et les contractions subites de la monnaie fiduciaire, appelée forcément à jouer avec la monnaie métallique le rôle d'évaluateur commun de tout ce qui s'échange. Il faut que la circulation mixte, composée de métal et de papier se comporte comme le ferait une circulation purement métallique. En dehors de ce principe, il n'y a plus ni sincérité dans les prix, ni sécurité dans les transactions, et l'équilibre rompu entre les divers marchés, au lieu de se rétablir spontanément en vertu du libre commerce de l'or comme des autres marchandises, se trouve exposé à traverser des phases violentes.

La multiplication des compagnies de finance à responsabilité limitée a exercé une triste influence sur le marché. Elle a conduit à une exportation considérable du capital, placé à un intérêt d'autant plus élevé qu'il se trouvait exposé à plus de risques; bien plus encore, elle a fait consacrer des sommes énormes à des avances engagées dans des affaires dont le produit ne couvrira jamais la dépense. La meilleure chance se présente quand les banques, s'étant fait garantir par plusieurs signatures, en rencontrent une bonne, qui paie pour les autres. Alors les compagnies de finance assistent impassibles à la ruine d'entreprises qu'elles ont provoquées par d'imprudentes facilités, et dont elles ont hâté la chute par la perception d'un intérêt exorbitant. Ne faut-il pas qu'elles distribuent

de gros dividendes pour faire monter le prix des actions? Il s'agit bien d'un service à rendre, alors qu'on n'a eu en vue qu'un large profit à recueillir!

Cependant ce calcul égoïste manque souvent le but; les échecs répétés des entreprises écloses en serre chaude ébranlent la confiance. Les pertes deviennent contagieuses, les signatures regardées comme les meilleures perdent leur valeur, le crédit s'affaisse, et ceux qui ont fourni les ressources aux banques et aux maisons d'escompte commencent à exercer sur elles une pression gênante. Pour les calmer, les établissemens menacés augmentent encore le taux de l'intérêt servi, mais cet expédient meurtrier ne fait que retarder de quelques jours l'instant fatal.

L'organe le plus accrédité de l'Angleterre pour les questions financières, l'*Economist*, si habilement dirigé par M. Bagehot, l'a dit récemment : on ne vit jamais et probablement on ne verra plus de longtemps commettre d'aussi insignes folies que celles qui ont marqué le cours des deux dernières années. Il faut que l'Angleterre ait un tempérament d'une solidité indestructible pour avoir résisté à tant d'abus, pour supporter comme elle l'a fait les mouvemens spasmodiques d'une crise formidable, conséquence nécessaire des fautes récentes. La défiance actuelle du continent, qui contribue à maintenir l'escompte de Londres à un taux de guerre, doit servir de leçon : moins elle est fondée, plus elle constitue un avertissement salutaire. Jamais, en effet, la puissance productive de l'Angleterre n'a reposé sur un terrain plus solide ni plus fructueux; s'il est une vérité incontestable enseignée par Adam Smith, c'est celle qui consiste à regarder le fruit annuel du travail d'une nation comme la source la plus féconde de la richesse. L'Angleterre ne tardera point à réparer les pertes subies; déjà une situation prospère, une industrie florissante, un commerce d'exportation accru dans de larges proportions, un revenu public progressif, font un singulier contraste avec le désarroi financier, et ne sauraient tarder à y mettre un terme. Nous ne sommes nullement inquiet de l'avenir de ce grand pays, il nous semble que le présent apparaît au dehors sous des couleurs beaucoup trop sombres. On ne saurait continuer à demander à nos voisins tous les paiemens en or et à tenir en défiance leurs titres de crédit; mais l'expérience acquise ne sera point perdue par eux : ils ont éprouvé une fois de plus combien, même en présence d'une circulation affermie par la rigueur prévoyante de la loi, le crédit est d'une structure légère et délicate.

Il est vrai qu'on s'est trouvé en présence d'une réunion singulière de causes et d'influences délétères. Au moment même où un taux très réduit de l'intérêt portait à se lancer à tout prix, à tout risque, dans les opérations les plus téméraires, la loi sur les sociétés

à responsabilité limitée a multiplié les compagnies de finance et les maisons d'escompte peu expérimentées, ardentes au gain. Bientôt après une source féconde de déceptions s'est ouverte avec le nouveau mode d'entreprise des chemins de fer. A l'entraînement des placemens multipliés à l'étranger, on a vu se joindre les manœuvres audacieuses des *ours* (*bears*) (1), spéculateurs âpres, qui ont combiné d'actifs efforts pour précipiter la chute des entreprises vacillantes, afin de réaliser de tristes bénéfices sur la baisse des actions dont ils étaient les promoteurs. Enfin l'ébranlement causé par l'approche d'une grande guerre européenne dont personne ne pouvait prévoir la marche rapide, l'agitation provoquée par le bill de *reform* et le changement inattendu du cabinet, qui a mis lord Derby à la place du comte Russell et M. Disraeli à la place de M. Gladstone, expliquent assez, pour nous en tenir aux points culminans, l'invasion et la persistance de la crise, et contribuent à faire admirer la constance énergique avec laquelle l'Angleterre a su dominer un mal qu'il lui avait été impossible de conjurer.

Rien de plus instructif, en ce qui concerne l'action des sociétés à responsabilité limitée, que l'étude du désastre causé par la maison d'escompte Overend, Gurney et Ce. Un grand nombre de créations suscitées par le système nouveau étaient venues lui disputer le terrain, lui faisant une concurrence acharnée. Les nouveaux venus cherchaient à multiplier à tout prix les dépôts qu'on leur confiait, et, pour ne pas se voir enlever les cliens, la vieille maison Gurney, déjà rudement atteinte et condamnée à de fâcheux expédiens, se lança dans la même voie hasardeuse que ses rivales. Une lutte de facilités abusives et d'offres séduisantes s'établit. Le taux de l'intérêt servi s'éleva, alors que le produit des sommes empruntées restait le même. Pour grossir celui-ci, afin de rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses qu'une méthode vicieuse avait rompu, on fit un usage excessif et périlleux des avances consenties à un prix exorbitant. Pour nous servir d'un terme nouveau, dont la langue des affaires vient de s'enrichir tristement de l'autre côté du détroit, on s'appliquait à faire *financer* les entrepreneurs de chemins de fer, chargés d'énormes constructions sans capital souscrit, les spéculateurs hasardeux et les établissemens compromis. On leur imposa les conditions les plus dures. Le taux de l'intérêt allait en grossissant, et il semble singulier qu'au lieu de diriger avec une animosité blessante de vives attaques contre la Banque d'Angleterre à l'occasion des rehaussemens de l'escompte, on ait longtemps négligé de signaler le véritable siége du mal, la concurrence imprévoyante que se faisaient les établissemens de finance

(1) Spéculateurs à la baisse. On appelle *bulls* (taureaux) les spéculateurs à la hausse.

et les maisons d'escompte pour attirer les ressources disponibles par l'appât d'un gros intérêt. N'est-ce pas ainsi que dernièrement encore les classes laborieuses ont vu crouler avec désespoir la compagnie établie sous le titre pompeux de *The national Savings' bank Association*, fondée en 1856, au capital de 100,000 livres sterling en actions d'une livre. Cet établissement ne comptait pas moins de cent soixante-quatorze succursales, dont trente-sept dans la métropole; il avait fait appel par des prospectus retentissans aux plus faibles sommes, lentement amassées et rudement conquises par le labeur de chaque jour. Il prenait en pitié les 3 pour 100 des caisses d'épargne, il offrait 4, 4 1/2, 5 et même 6 pour 100, accueillant les dépôts les plus minimes et promettant des *branches* (*branch-banks*) partout où on aurait souscrit un nombre d'actions suffisant; surtout il insistait sur la sécurité acquise à des placemens si avantageux. Les classes laborieuses ont cédé à la tentation trompeuse (*that tempting delusion*) d'un intérêt élevé; elles s'en repentent amèrement aujourd'hui. — On dira peut-être, en invoquant la théorie favorite du *self-government :* Les hommes doivent savoir veiller sur eux-mêmes et sur ce qui leur appartient. D'accord, nous aimons cette fière maxime, néanmoins c'est à la condition que la loi ne soit pas assez élastique pour ne fournir aucun remède contre les gens peu scrupuleux à l'égard de ce qui appartient à autrui. La formation des sociétés à responsabilité limitée offre des facilités dont une exacte probité ne s'accommode guère. La banque Overend, Gurney *and C°*, à la suite d'une impulsion aussi large qu'imprudente, était devenue insolvable. On choisit ce moment pour la reconstituer au mois d'août 1865, sous forme de société à responsabilité limitée, au capital de 5 millions de livres sterling (125 millions de francs), divisé en 100,000 actions de 50 livres (1,250 fr.) chacune, sur lesquelles 15 livres (325 francs) se trouvaient versées. L'apport de l'ancienne maison, dont on connaît l'état, fut payé 500,000 livres sterling (12,500,000 francs)! Les titres de la société Overend, Gurney *and C° limited* se négocièrent avec une prime élevée, qui était récemment encore de 10 livres sterling; elles sont tombées d'abord à 12 livres d'escompte, c'est-à-dire de perte, et depuis qu'un appel nouveau de 10 livres a été fait par les liquidateurs aux malheureux actionnaires, ces actions ne sont même plus cotées à aucun prix.

Une série d'opérations vicieuses et des charges accablantes avaient dissipé les ressources de l'ancienne compagnie; on pouvait espérer que la leçon aurait profité à la direction nouvelle. Il n'en a pas été ainsi; elle multiplia les opérations hasardées et se trouvait au bord de l'abîme, quand une similitude de nom vint lui porter une rude atteinte lors de la faillite Overend, Watson and C°, constructeurs de

chemins de fer. Victime d'une fraude audacieuse de la part de la maison Pinto, Perez et Cᵉ, engagée dans une quantité de mauvaises affaires, elle tenta un dernier effort en demandant le jeudi matin, 10 mai, un secours de 400,000 livres sterlings (10 millions de francs) à la Banque d'Angleterre. Les *sécurités* offertes étaient insuffisantes, l'assistance dut être refusée avec un vif regret, car les directeurs de la Banque ne se dissimulaient nullement l'imminence du danger; ils s'attendaient à l'explosion que cet événement devait produire. Ce jour même, la *grande maison du coin*, fermait ses portes, et le lendemain commençait l'*Overend-friday*, le *black-friday*.

Ce fut dans la Cité comme la secousse d'un tremblement de terre; la violence du choc échappe à toute comparaison, et cependant rien n'était imprévu, il avait seulement été impossible de calculer à l'avance la force destructive du fléau. Le taux de l'escompte de la Banque d'Angleterre était déjà à 6 pour 100 à la fin d'avril; dès les premiers jours de mai, il fut successivement et rapidement porté à 7, à 8 et à 9 pour 100. Le jeudi matin, 10 mai, les avances sur fonds publics étaient taxées à 10 pour 100. Le baromètre financier marquait la tempête; à mesure que les moyens d'action de nombreuses compagnies s'affaissaient, les demandes affluaient de plus en plus à la Banque; la réserve baissait, car l'importation de tout l'or de l'Australie ne suffirait point pour la maintenir au même niveau, quand l'équilibre se trouve rompu entre ce qu'on apporte et ce qu'on retire, quand on prête plus que l'on ne reçoit, et que les exigences des emprunteurs vont en croissant. Les ressources les plus larges ont leur limite : celles de l'Angleterre sont énormes, l'imprévoyante ardeur de la spéculation avait cependant réussi à épuiser l'avoir disponible. Une augmentation constante et colossale de la richesse n'avait pas suffi pour tenir tête à l'expansion violente des entreprises.

Le mécanisme de sa production se trouvait dépassé en rapidité par le mécanisme de l'absorption des placemens. Il y a vingt ans, le savant statisticien Porter estimait à 60 millions de livres (quinze cent millions de francs) le progrès annuel de la richesse de la Grande-Bretagne; le chiffre a au moins doublé depuis. M. Newmarch et l'*Economist* le portaient à 130 millions de liv. sterl. (3 milliards 250 millions de fr.) il y a peu d'années; des autorités compétentes l'élèvent jusqu'à 150 et même 200 millions de liv. st. (3 milliards 750 millions à 5 milliards de fr.) Il ne faut pas oublier que ce capital ne saurait être employé en totalité; la rente et le prix des immeubles ont monté sans fournir l'objet du commerce d'exportation; on ne saurait s'en servir non plus pour payer les articles apportés du dehors, ni pour solder les emprunts turcs, égyptiens, brésiliens, etc.

Quant aux épargnes disponibles, elles ont en partie pris cette direction; beaucoup ont été consolidées dans des travaux d'une utilité contestable et d'un rendement médiocre ou nul, beaucoup ont été englouties dans des entreprises imprudemment conçues et mal exécutées. Les sociétés à responsabilité limitée en ont absorbé une bonne part : il n'y aurait encore que demi-mal, si le passé pouvait se liquider au moyen du sacrifice déjà subi; mais presque toutes ces sociétés n'ont eu que le nom de la responsabilité limitée, du moins quant aux sommes versées. Les fondateurs, afin de trouver plus facilement des souscripteurs, leur ont demandé une faible partie du montant des actions; ils faisaient ainsi briller l'attrait d'un capital imposant, et reportaient sur l'avenir la charge du présent. La maison Overend, Gurney *and C° limited* n'avait fait verser que 15 livres sur 50. L'actionnaire ne s'en trouve pas moins engagé pour le surplus, il est tenu de parfaire tout ce que le déficit constaté peut exiger. C'est en fait une sorte de responsabilité illimitée qu'il encourt, et les inquiétudes répandues rendent cette perspective fort sombre; elles pèsent sur tous ceux qui ont eu le malheur de s'engager trop légèrement dans des opérations dont ils ne mesuraient pas la portée. Nombre d'entreprises ont ruiné déposans et actionnaires en laissant encore ceux-ci sous de graves engagemens.

Les fatales découvertes faites à cet égard ont révélé que beaucoup de capitaux souscrits et beaucoup de dépôts réalisés étaient consacrés à de mauvais placemens. Rien de plus naturel par conséquent que la furie avec laquelle l'*Overend-friday* a vu les intéressés se précipiter sur toutes les caisses. Une réaction violente se faisait jour contre la confiance des trois dernières années. La panique financière (*credit panic*), tel est caractère saillant de la dernière crise. Le *Times* a beau dire dans un langage pittoresque que toutes les paniques viennent du crédit ébranlé, comme tous les poissons sortent de l'eau. Il est impossible de se méprendre sur la physionomie que présente celle qui vient d'affliger l'Angleterre. A l'exception de quelques spéculations immodérées sur le coton et le fer, le commerce était sain, l'industrie vigoureuse, les récoltes n'avaient pas manqué. L'*act* de 1844 avait élevé une digue infranchissable contre une crise monétaire proprement dite. Les signes principaux de la tourmente de 1825 et de celles de 1837, 1847, 1857, 1864, manquaient en grande partie. Par contre jamais les signes précurseurs d'une crise financière ne se présentèrent plus complets et plus menaçans, jamais aussi le choc subi n'arriva avec cette rapidité foudroyante.

Le mal, quelque grave qu'il paraisse, nous semble moins profond il laissera des traces moins sensibles. Répétons-le, si les banques

faibles ont disparu, les banques solides se sont fortifiées, et leur utile influence ne cessera point de s'exercer. Si nous résistons au mirage de la liberté d'émission, fonction tout à fait secondaire et fonction distincte du véritable office de banque, si nous avons toujours maintenu le principe que le billet faisant office de monnaie réclamait, comme celle-ci, l'unité et la stabilité, et devait appeler l'action de l'état, dont le premier devoir était de veiller à la fidélité et à la sécurité de la monnaie fiduciaire comme de la monnaie métallique, au même titre qu'il est appelé à veiller à la rectitude des poids et mesures, nous sommes aussi le partisan décidé de la liberté des banques sainement entendue, sans mélange d'aucune fiction et d'aucun artifice. Un grand enseignement sort de la crise financière de l'Angleterre : c'est grâce à la solidité de la circulation garantie par l'*act* de 1844 que les désastres privés n'ont point dégénéré en un désastre public. D'un autre côté, si certains établissemens ont sombré, la grande et féconde institution des banques de dépôt, cet actif intermédiaire entre le capital qui s'offre et la demande qui se présente pour l'employer, n'a fait que se retremper durant l'épreuve. Les saturnales d'une spéculation éhontée ont pu dissiper des capitaux nombreux; elles n'ont pas porté atteinte au principe du bien-être général. Les banques de dépôt, appuyées sur la base inébranlable de la circulation, garanties par la Banque d'Angleterre, forment le plus puissant levier de l'activité productive. Ce que nous pouvons faire de mieux en France, c'est d'en bien étudier le mécanisme et de nous l'approprier complétement.

Le chiffre des dépôts que possédaient en 1865 les institutions de crédit de Londres dépassait 100 millions de livres (2 milliards 500 millions de francs). La *London and Westminster bank* recueillait à elle seule près d'un demi-milliard de ressources actives. En réunissant ce résultat à celui obtenu par trois autres grandes banques, la *London Joint-Stock*, l'*Union Bank of London* et la *London and County*, on arrivait à un total de 70 millions sterling (1 milliard 750 millions de francs) (1). On ne saurait relever d'une manière précise le chiffre des dépôts pour tout le royaume-uni, mais les renseignemens que nous avons recueillis nous le font évaluer au minimum de 240 ou 300 millions de livres sterl. (6 ou 7 milliards 1/2 de francs). On l'a estimé jusqu'à 400 millions sterling (10 milliards de francs). Ces données colossales suffisent pour imprimer la conviction que là se rencontre l'avenir du crédit et non dans l'accroissement périlleux d'une monnaie fiduciaire sans garantie métallique. Les plans les plus avantageux se bornent à promettre de ce côté quelques centaines de millions de francs, et nous savons

(1) Le chiffre de ces dépôts a encore augmenté en 1866.

à quel prix. N'est-ce pas, malgré l'importance de la somme, quelque chose de mesquin en face des milliards qu'un crédit sain, assis sur un numéraire fidèle, assure aujourd'hui à l'Angleterre par l'office régulier des banques de dépôt?

Les efforts des *ours* (*bears*), si funestes aux compagnies suspectes, ont été impuissans contre les grandes banques de dépôt. Le *bearing* (spéculation combinée à la baisse) a joué un grand rôle dans la dernière crise financière de l'Angleterre : des manœuvres illégitimes de Bourse ont précipité un désastre qu'elles n'auraient pas à elles seules pu produire. Des combinaisons hostiles ont traqué les titres de certaines compagnies; elles ont fait vendre à tout prix les actions, afin d'exciter l'alarme des déposans et de faire encore baisser les titres par suite du *run* sur les caisses. On a été jusqu'à dénoncer des personnes occupant de hautes positions dans diverses entreprises, qui auraient trempé dans ces manœuvres déshonorantes. Pendant longtemps, les *taureaux* (*bulls*) ont été vaincus et les *ours* (*bears*) ont été triomphans. A Londres, les esprits se sont vivement émus de cette persistance de la baisse, et un membre du parlement, M. Leeman, a même déposé une proposition tendant à refréner le *bearing*.

Le *bearing* a beaucoup contribué à la convulsion de l'*Overend-friday*. Cela vient à l'appui de l'opinion qui considère la crise de 1866, non pas comme une panique du capital provenant de l'épuisement des ressources, non pas comme une panique commerciale fruit d'une spéculation désordonnée, non pas comme une panique monétaire (*bullion-panic*) ayant sa source dans une diminution de numéraire ou dans une suspicion jetée sur les billets de banque, mais comme une panique financière amenée par une maladie du crédit, à laquelle ont principalement conduit l'explosion des sociétés à responsabilité limitée, les manœuvres des spéculateurs à la baisse et les fausses combinaisons sur lesquelles repose la construction des chemins de fer.

L'*act* de 1844, sur lequel on a prétendu faire retomber la responsabilité de la tourmente, a fourni au contraire un puissant moyen de défense contre la crise, et parmi les hommes qui font autorité dans la question, presque aucun ne réclame la liberté d'émission; loin de prévenir l'invasion du mal, elle n'aurait fait que l'aggraver. Beaucoup d'essais ont été produits, beaucoup de propositions ont été faites pour empêcher à l'avenir le retour d'une commotion pareille à celle du *noir vendredi*. Nous venons de donner le récit fidèle de cette tourmente; nous essaierons peut-être d'en aborder l'étude sous ce nouvel aspect.

L. WOLOWSKI, de l'Institut.

SOUVENIRS

D'UNE CAMPAGNE

DANS L'EXTRÊME ORIENT

DE FRANCE A SINGAPORE.

En mer. — 16 février.

Nous voici enfin en route, joyeux d'échapper ainsi aux mille ennuis inséparables du départ, alors surtout que l'absence doit être de plusieurs années. On se repose à la mer en pareil cas. — Se reposer, faire le négociant, dit le matelot : n'est-ce pas là une charmante métaphore? Pour lui, pauvre diable dont la vie se passe entre le ciel et l'eau, dont la moitié des journées comme des nuits est consacrée à *faire le quart*, le négociant, l'armateur est l'homme heureux par excellence, celui qui, tranquille au logis, n'a autre chose à faire que de s'y reposer et de dormir grassement toutes les nuits, en attendant les navires qui lui rapporteront de riches chargemens des quatre coins du globe. Cependant les vertes prairies qui bordent la Charente disparaissent rapidement derrière nous; nous traversons la rade de l'île d'Aix, les longues lames de l'Océan commencent à nous bercer, et la nuit qui survient nous montre à l'horizon les derniers feux de la côte de France. C'est en chantant sur le gaillard d'avant que l'équipage leur dit adieu.

Madère, 26 février.

La première relâche d'un long voyage a un charme particulier; il semble que l'on y apporte je ne sais quelle virginité d'admiration que l'on ne retrouvera plus aux autres haltes de la campagne. Ce sentiment, on l'éprouve à Madère plus qu'ailleurs, en hiver surtout. Nous laissions en arrière cette triste saison dans toute la laideur que lui imprime la civilisation, c'est-à-dire non pas telle qu'on peut l'admirer dans les âpres et grandioses paysages du nord, mais sombre, humide, pluvieuse, boueuse, telle qu'on la voit trop souvent dans nos villes de province, telle qu'on la voit toujours sur les quais de Rochefort... Et voilà que quelques jours de mer ont suffi pour que cet hiver fît place au printemps le plus idéal qui se puisse rêver. Un printemps éternel, c'est là la grande séduction de cette île charmante,

. . . . . Filha do Oceano,
Do undoso campo flor, gentil Madeira.

Aussi tous les marins l'ont-ils vue sous le même jour enchanteur, et ont-ils tous conservé le même souvenir de ce climat privilégié, également éloigné des ardeurs du tropique et des froids de nos régions. Lequel d'entre eux n'a gravi ces hautes montagnes, au pied desquelles de frais villages se cachent sous la verdure? Lequel ne voudrait revoir le *curral das Freiras*, le *curral das Romeiras*, et suivre de nouveau ces sentiers ombreux si hardiment accrochés aux flancs de précipices abrupts. Peu de points du globe inspirent à un égal degré le désir d'y vivre quelques mois dans le repos et l'oubli de toutes choses; avec ses allées bordées d'arbustes en fleur, ses *quintas* ensevelies sous d'épais massifs, ses jardins embaumés, on dirait d'un vrai nid d'amoureux, et c'est du reste à la faveur d'une légende amoureuse que ce joyau de l'Océan fit jadis son entrée dans le monde, en l'an de grâce 1346. Deux amans, Robert Machim et Anna d'Arfet, s'étaient enfuis de Bristol pour aller chercher en France un abri contre la rigueur de leurs parens. La tempête se mit de la partie, et souffla pendant treize jours et treize nuits avec une telle violence que le couple fugitif, au lieu d'aborder prosaïquement à Boulogne ou à Calais, se vit un matin jeté sur la rive d'une île inconnue; mais la pauvre Anna, trop affaiblie pour admirer la riche nature qui l'entourait, ne tarda pas à succomber, suivie de près par son époux inconsolable. Après les avoir enterrés sous un cèdre, leurs compagnons reprirent la mer, furent jetés sur la côte du Maroc, où ils devinrent esclaves des Maures, et firent part de leur découverte à un Portugais nommé Moralès, captif

comme eux. Comment le secret fut-il transmis de Moralès à João Gonsalvo do Camara, surnommé Zargo, qui découvrit officiellement l'île soixante-dix ans plus tard, c'est ce que la chronique ne dit pas; mais à ceux qui seraient tentés de mettre en doute l'authenticité de la légende, on montre encore l'église construite par Zargo sur l'emplacement du tombeau, en un lieu désormais appelé Machico, du nom du héros de l'aventure. Enfin pour les plus incrédules le sacristain de l'église tient en réserve, comme preuve irrécusable, un morceau du cèdre qui ombrageait ces restes tragiques.

Ce qui gâte le séjour de Madère, c'est l'armée de malades dont on est entouré dès les premiers pas que l'on fait dans l'île, et qui donne un si singulier caractère à la population de la ville de Funchal. Il semble que tous les poitrinaires de la Grande-Bretagne s'y soient donné rendez-vous, attirés par la douceur du climat. Chaque promeneur a l'air plus ou moins phthisique, soit qu'il se fasse voiturer en char à bœufs, comme au temps du roi Mérovée, soit qu'il se traîne languissamment appuyé sur un bras plus valide, soit enfin qu'on aperçoive ses traits amaigris entre deux oreillers, au fond d'un hamac porté à l'épaule. Ce que ces malheureux viennent chercher à Madère, c'est moins une guérison qu'un sursis : presque tous se savent condamnés, mais au lieu de passer les mois de grâce qui leur sont accordés dans la lourde atmosphère d'une chambre de malade, ils peuvent ici vivre d'air et de soleil jusqu'au dernier jour. Il est toujours bon d'être millionnaire, même pour mourir, et les millionnaires sont nombreux parmi les phthisiques qui forment le cinquième des décès de l'Angleterre.

Il faut reconnaître à la louange des Madériens qu'ils ne cherchent pas trop à exploiter les étrangers que la Faculté leur envoie ainsi chaque année. Leur industrie est plus avouable; c'est celle de ce vin célèbre parmi les classiques de la table, et qui jusqu'en ces dernières années fut tout ensemble l'honneur et la richesse de l'île. Toutefois la notoriété des crus de Madère ne date pas de bien loin, puisqu'au siècle dernier le navigateur Atkins raconte qu'il en troquait deux pipes contre deux vieux habits et trois perruques à demi usées. Les guerres de la république et de l'empire, en sevrant les Anglais de nos vins de France, les obligèrent à se pourvoir ailleurs, et donnèrent l'essor au commerce de Madère. L'île produisait alors de huit à dix millions de litres de vin, dont une bonne partie s'exportait au prix de trois francs le litre; les grands crus, le Bûal, le Malvoisie, le Sercial, allaient jusqu'à cinq francs. C'était un revenu qui se comptait par millions et ne semblait pouvoir qu'augmenter; mais l'oïdium survint en 1852, poudrant à blanc les vignes l'une après

l'autre et mettant à néant l'espoir des vignerons, si bien qu'en 1854 l'exportation était descendue à deux mille pipes. Elle se relève à peine aujourd'hui; encore beaucoup du vin que l'on recommence à exporter provient-il de l'île voisine de Porto-Santo.

J'ai dit l'extrême attrait de Madère. Ce n'est que dans le merveilleux climat de cette nature exceptionnelle qu'il faut le chercher, car l'île n'a pas d'intérêt historique, quoiqu'elle ait eu l'honneur d'être canonnée par Cook, et l'on n'y peut signaler aucun monument, si ce n'est, dans la rue *do Esmeraldo*, la maison jadis habitée par Colomb lorsqu'il épousa la fille de Perestrello. Nombre d'autres maisons, aux portes surmontées d'armoiries sculptées dans la pierre (1), indiquent l'ancienneté des familles qui les habitent; mais cette société est restée fidèle aux traditions claustrales des mœurs portugaises, et l'on n'en a d'autre révélation que le dimanche à l'église, ou parfois, à la tombée du jour, par le coup d'œil de quelque dame en grande toilette, traversant majestueusement les rues en palanquin. Qu'importe d'ailleurs l'absence de société à la gloire de cette île si hospitalière? Son charme gît en elle; qui l'a vue une fois ne l'oublie jamais, et s'il fallait la caractériser d'un mot, rien ne lui conviendrait mieux que la devise trop rarement vraie : aimée pour elle-même!

Bahia, 28 mars.

Passer de Madère à Bahia, du Portugais au Brésilien, c'est rester avec le même peuple peut-être, mais comme on y resterait en passant en Allemagne d'une ville d'eaux cosmopolite à quelque antique et calme cité de Saxe ou de Westphalie. Bahia est en effet la ville brésilienne par excellence, pure de tout mélange étranger, et probablement telle aujourd'hui à bien des égards qu'elle était il y a cent ans, lorsqu'elle servait de siége au gouvernement de la colonie. C'est toujours en chaise à porteurs que l'on y gravit les rampes escarpées qui relient le port aux quartiers opulens; la foule s'y agenouille toujours indistinctement sur le passage des processions, comme si la ville n'avait perdu aucune des soixante-deux églises dont elle s'enorgueillissait jadis, et, à voir la multitude de nègres qui encombre les rues, on pourrait se croire encore à l'époque où la traite expédiait chaque année 50,000 noirs d'Afrique au Brésil. Le progrès moderne a pourtant pénétré à Bahia sous la forme d'un chemin de fer destiné à faire un jour ou l'autre le tour de l'immense baie qui a donné son nom à la ville; mais ce chemin ne

(1) Une de ces maisons, portant la date de 1618, appartient à la famille d'Ornelas, qu'une tradition fort douteuse chercherait à rattacher à la maison d'Orléans, dont son nom est l'anagramme.

conduit aujourd'hui qu'à une de ces stations dont s'égayait Dickens sur les lignes du *Far-West* américain, où le peu de chance de débarquer un voyageur ne se peut comparer qu'à l'improbabilité d'en jamais embarquer aucun. On doit d'ailleurs rendre justice à la bonne foi avec laquelle le gouvernement brésilien a, depuis 1850, concouru à la répression de la traite, et l'on réduira ainsi à sa juste valeur l'anathème banal dont beaucoup de voyageurs croient encore devoir charger cette terre classique de l'esclavage. Longtemps il a semblé impossible, en parlant du Brésil, d'échapper à la tirade obligée sur les tortures et les coups de fouet. Jacquemont lui-même, ce fin observateur, n'y a pas manqué, et après avoir dépeint sous les plus tristes couleurs la société de Rio-Janeiro, « nous verrons donc infailliblement, dit-il, une nouvelle débâcle de républiques dans cette belle partie de l'Amérique méridionale. Elles n'iront pas loin, car la matière première de quelque avenir manque absolument en elles. L'anarchie s'en emparera; bientôt à sa suite viendront les révoltes des noirs, les querelles atroces, l'extermination des blancs peut-être, conséquence forcée de l'émancipation des esclaves. Avec l'esclavage finira le travail; la misère dévorera le reste de la population. » Les années ont marché, et nous savons aujourd'hui combien peu les événemens ont donné raison aux charitables prédictions de Jacquemont. Le Brésil n'accéda à la répression de la traite qu'en 1850, mais il y concourut alors si efficacement que l'on put voir condamner à Bahia, en 1856, un négrier qui, avant d'être pris, avait touché en cinq points de la côte sans réussir à vendre un seul noir. La vérité est que la condition de l'esclave au Brésil est bien plus douce qu'elle ne l'était par exemple aux États-Unis avant la guerre, et cela parce qu'on y a franchement accepté l'esclavage comme un mal destiné à disparaître dans un délai plus ou moins long. En somme, le seul état de l'Amérique du Sud auquel il ait été donné de jouir paisiblement de son indépendance est cet empire du Brésil, dont l'immensité semblait devoir s'opposer à tout établissement d'une monarchie représentative; sa constitution, simple et rationnelle, n'a jamais changé, et il en jouit depuis près d'un demi-siècle. Il est assez étrange qu'il la doive en quelque sorte à l'empereur Napoléon Ier, car ce fut l'approche de nos armées, en 1808, qui, en envoyant à Rio de Janeiro l'antique maison de Bragance, décida de l'avenir du pays.

. . . . . Ami voleur, sans toi ce bien si doux
Me serait inconnu,

eût pu dire alors, non sans raison, au conquérant de l'Europe l'obscur planteur brésilien, dont, par ce coup de fortune inespéré, les

ports s'ouvrirent au commerce de toutes les nations, en même temps que la présence du souverain donnait à la capitale un lustre qu'elle n'a plus perdu. Qu'est aujourd'hui le Portugal à côté du Brésil, dont le commerce double tous les dix ans? et quelles différentes perspectives l'avenir n'ouvre-t-il pas aux deux pays!

Une légende assez authentique fait de l'Indienne Paraguassu, femme du fondateur de Bahia, la filleule du roi de France Henri II et de Catherine de Médicis. C'est une de ces histoires si fréquentes alors. Un vaisseau portugais se perd sur la côte du Brésil en 1510; seul le capitaine, Diego-Alvarez Correa, échappe au naufrage. Il épouse la fille du chef de la tribu qui l'a recueilli, devient lui-même chef de cette tribu sous le nom de Caramuru (l'homme de feu), fonde une ville sur les bords de la baie, et profite plus tard du passage fortuit d'un navire de Dieppe pour rentrer en Europe. Le succès de Paraguassu fut grand à la cour de France; on voulut l'y baptiser, mais ce fut tout ce que l'on obtint des deux époux, que rien ne put empêcher de retourner à Bahia. Ils y vécurent encore de longues années, après avoir définitivement établi la domination portugaise. On montre leurs tombeaux dans l'église de Nostra-Senhora-da-Graça, du couvent de São-Bento. De plus l'une des rivières de la baie porte le nom de Paraguassu, et l'île qui fait face à la ville a reçu le nom de son père, Itaparica.

Le coup d'œil de Bahia est des plus pittoresques. Au bord de la mer est la ville basse, se déroulant sur une étroite lisière resserrée entre le rivage et la falaise. C'est le quartier des affaires, aux hautes et sombres maisons, aux rues étroites et nauséabondes, auxquelles vient aboutir tout le mouvement commercial et maritime du port; mais de robustes nègres s'empressent autour de vous, offrant de vous transporter à la ville haute, qui s'aperçoit au sommet de la falaise. — *Quer cadeira, senhor?* — Défiez-vous de ces *cadeiras*, perfides chaises à porteurs, si étroites que l'on ne saurait mettre la tête à la portière sans courir risque de verser en donnant du nez contre terre. Il serait dangereux néanmoins d'affronter à pied le soleil, qui transforme en fournaises ardentes les rampes montant d'une ville à l'autre. On s'installe donc de son mieux dans un de ces véhicules à équilibre instable, et l'on arrive bientôt sur un vaste plateau où se développent en liberté les larges voies de la ville haute. Les principales de ces rues sont celles qui longent la rade. Là s'étalent à l'aise les villas et les maisons de plaisance où chacun vient, après le travail de la journée, jouir du magnifique panorama de la baie en respirant la brise du large, et où le soir, sous de vastes portiques, les salons éclairés permettent au promeneur d'entrevoir à travers un rideau d'arbustes de blanches formes de

femmes se balançant indolemment dans des fauteuils de rotin. Nous arrivions à Bahia en carême, époque où plusieurs soirées de la semaine sont consacrées à des processions pour lesquelles la ville secoue son calme habituel. Alors partout les fenêtres s'illuminent et se garnissent de monde; les fidèles s'agenouillent, et le pieux cortége, que ses torches font ressembler à un long serpent de feu, commence lentement un défilé qui dure parfois plus d'une demi-heure. Les confréries se succèdent, vêtues de couleurs diverses; leurs chants se heurtent avec les sons des musiques militaires. Puis viennent, portés sur des brancards, des groupes en cire dont les personnages, de grandeur naturelle, représentent les différentes scènes de la Passion. Les anges abondent, cuirassés d'argent par devant et de velours rouge par derrière, coiffés d'énormes diadèmes de caciques; ils sont de plus pourvus d'une paire d'ailes gigantesques, en plumes bien étoffées, dans l'envergure desquelles se donnent carrière les rivalités des paroisses. C'est à qui baisera un pan de robe, un bout de ruban, et cependant, malgré ces pompes où la dévotion italienne est surpassée, le Brésil est peut-être un des pays catholiques où l'autorité de la cour de Rome a le moins d'influence. Non-seulement l'empereur y nomme seul les évêques, qui ne peuvent ensuite conférer les ordres sans son autorisation, mais les assemblées provinciales prononcent sur beaucoup de cas ecclésiastiques, et le parlement brésilien lui-même a plus d'une fois pris des mesures pour restreindre l'ingérance papale. La liberté des cultes est d'ailleurs complète.

Bahia est bien loin encore de la prospérité que comporte l'heureuse disposition naturelle du riche bassin, dit *Reconcavo*, qui entoure la rade. Tout y a contribué, la guerre d'abord jusqu'en 1827, car ce fut le dernier point de la côte où flottèrent les couleurs portugaises, et ce fut là qu'avec l'unique vaisseau de ligne du nouveau gouvernement le célèbre lord Cochrane réussit à détruire la plus grande partie d'une escadre portugaise très supérieure en force; ensuite des années de disette, puis l'abolition de la traite, puis des épidémies successives, qui, en 1855 par exemple, firent plus de vingt mille victimes. Aujourd'hui le mouvement maritime du port n'atteint pas 500,000 tonneaux, et le chiffre total du commerce ne va pas à 80 millions de francs. Malheureusement on ne peut guère espérer que cet état de choses se modifiera de longtemps : sous les tropiques, où toutes les terres sont fertiles, ce n'est pas dans la fécondité du sol que gît la véritable richesse d'un pays, c'est dans le chiffre de la population. Or la province de Bahia, qui s'étend sur 14,000 lieues carrées, ne compte encore qu'un million d'habitans, dont 152,000 dans la capitale, et l'émigration n'y donne guère.

Elle est d'ailleurs la plus productive de l'empire; c'est déjà un rôle assez beau.

En mer, 20 avril, par 17° long. O., 37° lat. S.

Nous passons en vue du petit groupe de Tristan d'Acunha, jeté comme une sentinelle perdue au milieu de l'Atlantique. Un pic élevé, de vertes vallées, quelques torrens se précipitant du haut des falaises dans la mer, c'est tout ce que la longue-vue nous permet d'apercevoir de l'île principale. Est-elle encore habitée? Rien ne le montre, quoique la chose soit possible. Elle ne l'était pas au siècle dernier, lorsque le capitaine français d'Etcheverry la visita; mais en 1811, le capitaine américain Heywood y débarqua, du consentement de toutes les parties, trois de ses matelots qu'avait probablement séduits la destinée aventureuse de Robinson Crusoé. Leur enthousiasme dura peu, et au bout de trois ans, le chef de la petite bande étant mort, les deux survivans furent heureux d'être recueillis par un des rares navires qui de loin en loin s'approchent de ce point oublié. Plus tard, en 1816, par un luxe de précautions peu raisonné, les Anglais se persuadèrent que l'occupation de Tristan d'Acunha leur offrirait un surcroît de garantie contre toute tentative d'évasion de l'illustre captif de Sainte-Hélène; il ne fallut rien moins, pour leur faire abandonner ce projet, que la perte du bâtiment chargé de le réaliser. Enfin, quinze ans plus tard, six familles anglaises, comptant quarante personnes, voulurent à leur tour attacher leur sort à cette île, qui atteignit alors son plus haut degré de prospérité. Elle devint presque un point de relâche, où, sans mouiller, quelques navires mettaient parfois en panne pour se procurer des vivres frais. Quel incompréhensible attrait peut avoir cet isolement du reste du monde, cette séquestration absolue, pour qu'à deux reprises des êtres humains s'y soient volontairement condamnés? Faut-il faire remonter jusqu'à Daniel de Foe la responsabilité de ces essais avortés? N'est-ce pas plutôt le milieu exceptionnel de la vie maritime qui prédispose certains esprits, même des plus grossiers et des moins cultivés, à rechercher ainsi cette existence contre nature? Génie de la solitude, qui dira ton secret?

Cap de Bonne-Espérance, 2 mai.

Le cap de Bonne-Espérance offre cet avantage que les vaisseaux peuvent, suivant la saison, venir mouiller d'un côté ou de l'autre de ce gigantesque promontoire. Ainsi, pendant les vents d'est de la belle saison, qui correspond à notre hiver de France, les navires se pressent sur la baie de la Table, sans se préoccuper des rafales qui descendent des hautes montagnes où le poète cache le géant Ada-

mastor; mais d'octobre en avril, alors que le vent d'ouest reprend le dessus et déchaîne sur la baie de la Table les tempêtes de l'Atlantique, ils passent de l'autre côté du cap, où, dans la vaste échancrure de False-Bay, le petit havre de Simon's-Town leur assure un abri. C'est là que les Anglais, toujours prévoyans, ont placé l'arsenal de leur marine militaire, là que, dans une fraîche maison de campagne, réside l'amiral dont le commandement s'étend sur les mers environnantes. Dès le jour de l'arrivée, notre bonne étoile voulut que nous vissions ce petit pays en habits de fête. On y célébrait je ne sais quel anniversaire national, et il était impossible de ne pas être frappé de la spontanéité de ces manifestations. C'était bien l'expression de ce sentiment que les Anglais appellent *loyalty* (fort imparfaitement traduit en ce cas par le mot français loyauté), car nulle instruction officielle n'avait été nécessaire pour que chacun se mît en frais d'arcs de triomphe, de pavois, de feux d'artifice, d'illuminations, de torches et de transparens. Il est à noter, à l'honneur de la reine Victoria, qu'il n'est pas une colonie britannique où sa royale famille ne soit ainsi l'objet du plus sincère et du plus respectueux attachement. A neuf heures, la rade s'éclaira comme par enchantement : les batteries de la frégate amirale et des autres bâtimens de guerre se dessinèrent sous de longues lignes de fanaux de couleur; des flammes du Bengale brillèrent au bout des mâts et des vergues, en même temps que d'énormes feux de joie s'allumaient sur les sommets des montagnes voisines. *Simon's-Town looks very grand to night*, disait derrière moi un honnête bourgeois qui se rengorgeait au spectacle de ces merveilles. Pensant comme lui qu'il me serait impossible de revoir Simon's-Town sous un jour plus brillant, dès le lendemain je prenais la route de Cape-Town.

Je ne sais pourquoi je m'étais fait de cette ville une idée à part. Je la croyais toujours l'Amsterdam africaine du siècle dernier. Aussi, chemin faisant, mon imagination me représentait-elle d'avance de tranquilles rues coupées de canaux, ombragées d'une double rangée d'arbres, baptisées *Keyzers* ou *Heerengracht*, et devant chaque maison une tonnelle où de flegmatiques bourgeois se reposeraient d'une pipe en en fumant une autre; puis sur le tard je les voyais se diriger avec leurs familles vers le jardin du gouverneur pour y échanger les nouvelles de la journée sous l'épais couvert du Kolfbaan, et le soir je ne désespérais pas d'épier à travers les fenêtres quelque scène d'intérieur à la Metsu, transportée sous le 34e degré de latitude méridionale. Je comptais sans quarante-cinq années de domination anglaise. On avait comblé ces canaux classiques, qui, à vrai dire, n'avaient guère d'autre raison d'être que le souvenir de la patrie absente; Heerengracht s'écrivait Adderley-street,

Keyzers était désormais Darling-street; les tonnelles avaient disparu, toute la ville avait pris ce cachet britannique devenu si familier de nos jours au voyageur d'outre-mer. Je me garde de dire qu'elle y ait perdu. Les rues privées de canaux n'en sont que plus larges et plus belles, les trottoirs qui les bordent sont de même préférables aux bosquets du temps passé; mais la vieille couleur locale a disparu, sauf de loin en loin quelques lions vendus à l'encan. L'étranger qui s'informera par exemple de la belle ménagerie admirée par Levaillant la trouvera remplacée par un muséum assez insignifiant, dont l'objet le plus original est à coup sûr une énorme botte à l'écuyère, difforme, recroquevillée, armée d'un éperon encore menaçant sous la rouille qui le ronge. Une étiquette nous apprend que cette botte est celle d'un postillon français... Quel postillon? Pourquoi une botte et non pas l'autre? La nationalité du postillon résulte-t-elle de la botte, comme le squelette du mégathérium de la mâchoire retrouvée par Cuvier? Enfin saura-t-on jamais de quel grand personnage cet éperon a jadis animé les coursiers? L'écriteau ne révèle aucun de ces secrets.

Malgré cette transformation, le Cap n'en est pas moins resté le point le plus intéressant de la colonie. Toute la partie des environs qui comprend les quartiers de Rondebosch, Wyneberg, Mowbray, abritée du vent et du soleil, rappelle les sites les plus pittoresques de l'Angleterre, tant par ses frais cottages que par les arbres séculaires qui ombragent les routes, chênes, pins d'Australie, aulnes, peupliers. De plus les relations du Cap sont constantes avec les nouveaux ports de la côte orientale depuis la baie d'Algoa et Port-Elizabeth jusqu'à D'Urban et Port-Natal, comme aussi avec les anciennes villes de l'intérieur, Zwellendam, Graaf-Reynet, Uitenhage, et, bien que le mouvement commercial du pays ne soit pas en grand progrès aujourd'hui, les importations de 1864 n'en ont pas moins été de 62 millions de francs, et les exportations de 60 millions. Grâce à un chemin de fer inauguré dans ces dernières années et fonctionnant sur un parcours de 92 kilomètres, le voyageur peut facilement visiter dans sa journée les districts de Stellenbosch et de la Paarl, où se sont conservées quelques-unes des familles françaises exilées sur cette rive lointaine par la révocation de l'édit de Nantes. Elles n'ont plus guère de français que le nom, mais plusieurs de ces noms sont illustres, Duplessis-Mornay, Villiers, Hugo, Malherbe; deux descendans de cette race proscrite ont même gouverné la colonie au siècle dernier, Maurice de Chavonnes et Jean de La Fontaine. C'est au Cap enfin que viennent aboutir les principaux fils du vaste réseau propagandiste dont les missions protestantes ont enserré l'Afrique méridionale, et nul sujet assurément

n'est plus digne d'étude. Par quel mystérieux concours de circonstances cette contrée a-t-elle été ainsi exclusivement réservée aux travaux de ces missionnaires, et d'où provient l'abstention volontaire des puissantes sociétés que l'on voit ailleurs si ardentes à la propagation de la foi catholique? Alors que dans les mers du sud par exemple chaque île sert de théâtre aux fâcheuses rivalités des deux grandes branches de la religion chrétienne, ici au contraire l'esprit aime à se reposer au spectacle du touchant accord des diverses sectes qui se sont partagé la commune moisson. Les faits parlent d'eux-mêmes : là treize sociétés de missions protestantes sont à l'œuvre côte à côte, non dans la triste pensée d'élever autel contre autel, mais animées d'une généreuse émulation pour les progrès de l'Évangile et de la civilisation. J'insiste sur ce point, parce que ce n'est malheureusement pas toujours sous cet aspect que se montrent les missions chrétiennes à l'étranger, et qu'il est difficile de ne pas se laisser aller parfois à une pénible impression de doute et de découragement au spectacle trop répété de leur imperturbable confiance et de leurs fréquentes déconvenues. Combien de fois un missionnaire a-t-il cru qu'il lui suffisait de mettre le pied en un pays pour que les habitans fussent déjà plus qu'à demi convertis, et retenus seulement par la crainte de l'autorité! De là ces constantes incursions dans le domaine temporel, cette âpre recherche d'influence et de domination que l'on regrette de rencontrer aussi souvent dans les fastes de ces lointaines annales. Les choses se sont autrement passées dans l'Afrique méridionale, et il est d'autant plus juste de le reconnaître que nous aurons bientôt à constater à Siam l'un des échecs les plus complets des missions protestantes. Je sais que l'on s'est souvent égayé aux dépens de ces pasteurs évangélisant en famille : il est vrai que leurs noms figurent rarement sur les listes d'un sanglant martyrologe; mais peut-être en serait-il de même ailleurs, si l'apostolat s'y était toujours renfermé dans les limites naturelles qui lui sont assignées. Aussi nous bornerons-nous à exposer ici les résultats obtenus.

L'histoire en est simple et ne remonte guère au-delà du siècle : le premier apôtre de cette église fut le docteur Vanderkemp, qui mourut sur la brèche au bout de douze années de labeurs. Son nom est encore vénéré chez les Cafres et les Hottentots. Officier distingué de l'armée hollandaise, connu par de remarquables travaux scientifiques et littéraires, jeune, riche, il avait tout quitté pour aller où l'appelait sa vocation. La voie était ouverte, d'autres suivirent, si bien qu'aujourd'hui, dans le vaste triangle découpé sur le continent africain par le cap de Bonne-Espérance et le vingt-cinquième parallèle de latitude sud, il est bien peu de tribus sau-

vages qui n'aient éprouvé les bienfaits de l'évangélisation. Nulle œuvre au début ne fut plus ingrate; il semblait que le défaut presque absolu de notions religieuses dût offrir au missionnaire une table rase propre à recevoir ses enseignemens : tout au contraire ce qui résultait de cette nuit totale, c'était l'absence d'un point d'appui pour le levier religieux que l'on voulait faire agir. Rien ne mordait sur ce dur granit. Les années se succédaient sans progrès apparent, et l'on vit entre autres, chez une tribu de Bechuanas, l'un des fondateurs de l'œuvre, M. Moffat, attendre dix ans sans se lasser les premiers symptômes de fructification. Sa femme et lui se partageaient la tâche, prêchaient de l'exemple non moins que de la parole, ne se rebutaient jamais lorsqu'ils entrevoyaient la possibilité de rendre un service matériel à quelque membre de leur famille d'adoption, et ne croyaient pas moins servir Dieu de la sorte qu'en se bornant à l'aride exposition de dogmes trop souvent incompris. Ils ne désespérèrent jamais. A l'heure la plus sombre de cette longue période d'adversité, c'est M. Moffat lui-même qui cite ce détail d'une touchante naïveté, alors que le succès semblait plus éloigné que jamais, une des amies de sa femme ayant voulu envoyer d'Angleterre un souvenir à l'exilée, cette dernière demanda des vases de communion qu'un heureux hasard fit arriver à leur destination précisément le jour où pour la première fois des sauvages convertis approchaient de la sainte table. Discute qui voudra la question si controversée du mariage des prêtres protestans : pour moi, je l'avoue, nul rôle de femme ne me paraît plus complétement, plus idéalement beau que celui de la compagne du missionnaire, et, grâce à Dieu, l'expérience est là pour démontrer combien ce sentiment est partagé ici par les races infortunées dont on cherche à dessiller les yeux. « Aussi longtemps que nous étions demeurés seuls, écrit M. Casalis, les Bassoutos avaient vu dans notre existence quelque chose de phénoménal et de suspect. On chuchotait souvent autour de nous sur cette matière; les interprétations étaient diverses, mais toutes défavorables. Tout changea de face le jour où des servantes du Christ vinrent rassurer les esprits sur la permanence de notre œuvre, relever la dignité du caractère pastoral et donner l'exemple de l'assiduité aux services religieux. »

Disons tout de suite, puisque le nom de M. Casalis nous y amène, que les missions évangéliques de France tinrent dignement leur place dans ce noble mouvement de charité. Il n'était guère possible qu'elles eussent la priorité de date, mais sous tout autre rapport elles ne le cédèrent en rien à personne, et toute une contrée inculte et misérable il y a trente ans se vit, grâce à elles, sinon civilisée dans le sens européen du mot, du moins couverte de villages et de

cultures en plein rapport. Cette contrée, à deux cents lieues dans le nord-est du Cap, est celle des Bassoutos, tribu importante de la grande famille des Bechuanas. MM. Pellissier, Rolland, Lemue, Gosselin, Arbousset, Casalis et Daumas, qui y furent les premiers pionniers de la bonne nouvelle, se virent conduits par leur heureuse étoile auprès de l'un des chefs les plus intelligens et les plus réellement supérieurs de ces peuplades, Moshesh. Ils ne connurent donc pas la dure phase d'épreuves qu'avaient traversée les missionnaires anglais chez les Bechuanas, et ils purent voir s'échelonner rapidement le long de la rivière Caledon et du fleuve Orange des établissemens auxquels ils donnèrent les noms bibliques de Béthulie, Beerseba, Bethesda, Carmel, Ébron, etc; mais cette prospérité même eut plus tard son inconvénient, en ce qu'elle appela sur ces terres fertilisées les redoutables empiétemens des Boers (1), et l'on sait avec quel brutal abus de la force procèdent ces descendans des premiers colons du Cap. Aussi les missions eurent-elles souvent à souffrir du voisinage de ces luttes, tant au temporel qu'au spirituel, pendant la seconde période du séjour de nos concitoyens chez les Bassoutos.

Sans entrer dans le détail un peu compliqué des divisions ethnographiques des peuples de l'Afrique méridionale, nous rappellerons qu'ils sortent tous de deux souches principales, les Cafres et les Hottentots. A la première de ces deux races se rattachent plus ou moins directement les Bechuanas, les Bassoutos, les Zoulous, etc., répandus sur la côte orientale et dans l'intérieur. La race hottentote, qui habite la partie occidentale de ce vaste continent jusqu'à l'Atlantique, a donné naissance aux Namaquois, aux Griquois, qui valurent à la Société évangélique de Londres son plus beau triomphe, aux Bushmen enfin, dernier terme de la misère et de la dégradation humaine. Les Boers occupent géographiquement une position intermédiaire entre les deux grandes familles des Cafres et des Hottentots. D'origine hollandaise pour la plupart, ils commencèrent vers 1835 leur mouvement d'émigration hors de la colonie, et parvinrent à fonder deux états à peu près indépendans, la république du Trans-Vaal en 1848 et l'état libre de l'Orange en 1854. Ce ne fut pas sans des luttes sérieuses. L'administration coloniale devait en effet voir cette séparation avec d'autant plus de déplaisir, que, malgré leur titre de républiques, ces états ne reposaient en réalité que sur le maintien d'un esclavage plus ou moins déguisé. La guerre des

(1) On donne ce nom à tous les fermiers hollandais de l'Afrique méridionale, mais il faut faire une différence entre ceux qui sont établis dans la colonie du Cap proprement dite et ceux qui se sont transportés au nord de cette limite : autant les premiers sont appréciés, autant ceux du nord le sont peu. Nous ne parlons ici que de ces derniers.

Cafres de 1834 n'avait été qu'une cause secondaire du mouvement qui chaque année amenait de nouveaux Boers au-delà du fleuve Orange; on ne le vit que trop lorsqu'en 1848 le gouvernement anglais voulut établir un peu d'ordre au sein de cette population. Pour y parvenir, il fallut presque une bataille, celle de Boomsplatts, à la suite de laquelle les plus récalcitrans des Boers se portèrent encore plus au nord, franchirent la rivière Vaal ou Fal, et se proclamèrent en république, sous la présidence d'un des leurs, nommé Prétorius. Six ans plus tard, de guerre lasse, les Anglais renonçaient d'eux-mêmes à s'annexer définitivement le territoire que leur avait donné la bataille de Boomsplatts, et une seconde république s'y organisait sous le titre d'état libre de l'Orange. Elle comptait de 12 à 15,000 blancs, et sa voisine de 15 à 20,000.

L'indépendance que les Boers ont ainsi conquise n'est pas seulement un échec pour les Anglais; c'en est un aussi, et malheureusement plus grave, pour la cause intéressante de la civilisation africaine. Les témoignages de tous les missionnaires, anglais, français ou américains, sont unanimes à cet égard, et ils nous montrent chez les Boers une tendance marquée à faire de leur territoire une sorte de Paraguay africain, tel qu'en avait rêvé Francia au Nouveau-Monde (1). Leur succès du reste ne sera que passager, car les Anglais ont déjà commencé à tourner la position. Ils sont à Natal, et ils y créent une colonie de premier ordre, qui, maîtresse de tous les débouchés de la côte, s'assimilera tôt ou tard les territoires des Boers par un progrès non moins sûr que celui de la goutte d'huile sur l'étoffe où elle est tombée; mais, pour bien comprendre cette situation, il est nécessaire de dire quelques mots de la marche ascendante de l'Angleterre le long de la côte orientale d'Afrique. C'est un des chapitres les plus instructifs de son histoire coloniale.

Le cap de Bonne-Espérance, deux fois conquis par la Grande-Bretagne pendant les luttes du commencement de ce siècle, ne lui fut définitivement assuré que par les traités de 1815. A cette époque, la colonie, assez vaguement limitée au nord, s'étendait à l'est jusqu'au 25e degré de longitude, encore n'était-ce guère qu'une possession nominale près de la frontière. Les choses ne tardèrent pas à changer de face, et dès 1819 le parlement vota des fonds destinés à favoriser l'émigration de ce côté. Combien de familles en France eussent répondu à un semblable appel? Pas dix peut-être, tandis que celles qui s'adressèrent au gouvernement anglais repré-

(1) Un habitant de la république du Trans-Vaal ayant adressé aux journaux de Cape-Town une lettre relative au voyage du lac Ngami, découvert par Livingstone, les Boers lui infligèrent 500 dollars d'amende pour avoir publié quelque chose sur *leur pays* (*onze veldt*), et ils l'emprisonnèrent jusqu'à ce que cette somme fût payée.

sentaient une population de 90,000 âmes! On n'en demandait pas tant, et l'on se borna à choisir 4,000 émigrans, qui furent débarqués l'année suivante à la baie d'Algoa. Répandus de là dans la province orientale de la colonie, ils réussirent si bien que l'élément anglais ne tarda pas à y dominer, contrairement à ce qui avait lieu dans la portion de pays voisine du Cap. Les Hollandais se sentirent mal à l'aise dans ce milieu étranger : ils y étaient surtout représentés par les rudes fermiers qui leur servent d'avant-garde sur le sol d'Afrique; aussi ceux-ci prirent-ils une large part au remarquable exode des Boers dont nous avons parlé, lequel commença vers 1836. Ce fut pour les émigrans le début d'une nouvelle ère de prospérité : devenus à vil prix acquéreurs des terrains ainsi abandonnés, ils y entreprirent l'élève des moutons sur une grande échelle, et aujourd'hui la quantité de laine produite par eux forme le plus clair des exportations non-seulement de la province, mais du pays tout entier (1).

Ce courageux travail de colonisation ne s'accomplissait pas sans obstacles. Le plus sérieux était le voisinage des Cafres, dont le nom a été si souvent prononcé en Europe lors des guerres périodiques que les Anglais eurent à soutenir contre eux. L'année 1819 avait été signalée par une de ces guerres, et c'était même ce qui avait hâté l'envoi des émigrans. Une seconde éclata en 1834, puis une troisième en 1846, enfin une dernière en 1850. Il semblait que l'ennemi ne déposât les armes que pour se donner le temps de reprendre des forces. Les griefs étaient réciproques, et malheureusement aussi les excès. Si à chaque prise d'armes les Cafres se voyaient privés d'une portion de territoire, en revanche chaque fois aussi les colons comptaient par centaines les familles que le pillage et l'incendie réduisaient à la misère. Néanmoins, bien qu'à certains momens cette lutte lui coûtât de sept à huit millions de francs par mois, le gouvernement anglais ne songea jamais à reculer. Au contraire la guerre de 1846 lui servit à s'annexer, sous le nom de Cafrérie anglaise, une nouvelle province qui lui donnait sur la côte trente lieues de plus vers le nord, et la guerre de 1850-52 lui four-

(1) Les chiffres suivans, quoique s'arrêtant à 1857, établiront catégoriquement le progrès de la colonisation anglaise dans la province orientale qui nous occupe :

	Importations.	Exportations.	Laine exportée.	Valeur de la laine exportée.
1830. . .	461,375 fr.	610,975 fr.	4,500 livres.	5,550 fr.
1845. . .	5,037,125	5,575,800	2,085,064	2,606,425
1857. . .	32,063,400	27,116,000	14,064,261	17,580,325

L'ensemble des exportations de la colonie (province orientale et province occidentale) s'élevait en 1858 à 45,117,600 fr., dont 27,404,425 fr. pour la laine seulement. Ce dernier chiffre était de 32,078,400 fr. en 1862.

nit l'occasion de modifier la population par des mouvemens de tribus, de manière à établir irrévocablement sa domination. Plus tard, plus de 2,000 soldats de la légion anglo-allemande de la guerre de Crimée furent établis dans le pays à titre de colons militaires. Aussi n'est-ce pas trop s'avancer que de conclure dans un avenir prochain, pour cette province, de l'annexion à une assimilation malheureusement trop facilitée par la mortalité des indigènes (1).

L'Angleterre ne se bornait pas à attaquer ainsi la Cafrérie par le sud; elle agissait au nord dans le même sens en y créant la colonie de Natal, destinée à devenir l'une des plus solides, sinon des plus vastes, de ses possessions d'outre-mer. Tout au plus quelques curieux de géographie connaissent-ils en France ce petit pays, grand comme l'Écosse, dont les Boers s'emparèrent en 1836 sur les indigènes, pour s'en voir ensuite expulsés eux-mêmes en 1842 par les Anglais. Cependant lorsqu'en 1856 la Grande-Bretagne fit largesse de constitutions à toutes ses colonies, la Natalie ne fut point oubliée, et quoiqu'elle ne comptât guère à cette époque que 10 ou 12,000 Européens, on ne l'en dota pas moins de ses deux chambres électives, tout comme s'il se fût agi d'un Canada ou d'une Australie. Peut-être alors cette générosité était-elle hors de proportion avec l'importance du pays, mais on n'en aime pas moins la noble confiance avec laquelle la mère-patrie faisait ainsi dépendre l'avenir de ses colonies du principe de liberté qui avait fondé sa propre grandeur. Toujours est-il que Natal justifia toutes les espérances. On n'y avait d'abord vu qu'un pays merveilleusement propre à toutes les industries agricoles et pastorales; plus tard on découvrit que les terrains qui bordent la côte, sur une superficie de 4 à 500,000 hectares, étaient d'une admirable qualité pour la culture de la canne, et c'en fut assez pour qu'en dix ans l'exportation du sucre s'élevât à 4,000 tonnes. De 1850 à 1864, l'ensemble des importations était monté de 2,775,000 francs à 14,792,000, et celui des exportations de 390,000 francs à 5,506,000; mais, puisque nous étudions ce spécimen de colonisation anglaise, voyons par les faits ce que sont les termes pratiques du problème de l'émigration à Natal : les chiffres que nous donnons ont pour garant l'autorité de l'un des colons les plus distingués du pays, M. James Arbuthnot, mort il y a quelques années à Umzinto.

Il est rare qu'une colonie anglaise se crée dans de bonnes conditions sans être promptement doublée d'une solide compagnie d'émigration. La compagnie de Natal s'engageait au début à transporter

(1) En 1858 par exemple, une famine fit de tels ravages dans la population, que, le recensement de 1857 ayant accusé 104,721 Cafres, celui de 1858 n'en donna que 52,535.

le colon et ses bagages de Londres au lieu voulu; elle lui donnait 12 hectares de terre, et lui garantissait sa subsistance pendant six mois, le tout pour 625 francs. Était-il marié, il lui en coûtait 1,125 francs pour faire jouir sa femme des mêmes avantages, et recevoir 24 hectares au lieu de 12. De plus tout membre de sa famille pouvait l'accompagner pour 150 francs. Ces conditions très avantageuses avaient le mérite de pouvoir s'appliquer aux colons les moins favorisés. Toutefois l'émigrant qui en est réduit à cette limite extrême ne doit pas être pris pour type. Supposons-lui donc un avoir de quelques milliers de francs à consacrer en premier lieu à l'élève des moutons. Il lui suffira dans ce cas d'une terre de qualité ordinaire, dont il pourra acquérir 400 hectares pour 5,000 fr. Deux cents moutons lui coûteront le même prix, et une troisième somme pareille assurera ses frais de premier établissement, ainsi que l'entretien de la première année. S'agit-il au contraire de cultiver le roseau destiné un jour, selon quelques enthousiastes, à faire sortir du pays le sucre par centaines de mille tonnes, les dépenses seront moins considérables encore. La terre à la vérité sera plus chère, mais il ne serait pas prudent d'en prendre plus de 80 hectares à 30 francs l'un; encore n'en faudra-t-il guère planter que 8 la première année en s'aidant de travailleurs indigènes, qui reviendront en moyenne à 180 francs l'un. Cette première année sera lourde, car elle ne coûtera pas moins de 9,000 francs sans rien rapporter; de même le budget de la seconde année n'ira pas loin de 4,000 francs pour défricher et planter 12 nouveaux hectares. En revanche, la troisième année indemnisera largement le colon par la récolte des premières cannes plantées, lesquelles lui rapporteront, vendues sur pied, au minimum 2,000 francs par hectare; on cite même des terrains où l'hectare a rapporté au-delà de 3,000 francs. Il ne restera qu'à envoyer les cannes à l'une des nombreuses usines qui se sont élevées sur la côte. Évidemment cette industrie ne donnera pas toujours des prix aussi magnifiquement rénumérateurs, car la terre ne pourra qu'augmenter de valeur; mais le but n'en sera pas moins atteint, et cette augmentation même sera le meilleur indice de l'accroissement de la population.

Les missionnaires ne jouaient pas un rôle moins actif ici que sur les autres frontières de la colonie. Le gouvernement avait si bien apprécié leur bienfaisante influence, que dès l'émigration de 1820 il pourvoyait lui-même aux principaux besoins de tout ministre librement choisi par un groupe de cent colons, quelle que fût d'ailleurs sa dénomination. Les méthodistes se trouvèrent ainsi former dans la province orientale une majorité assez sensible, et ce fut à ce fait, non moins qu'à l'initiative dévouée de M. William Shaw, que

l'on dut de voir se créer d'année en année le long de la côte jusqu'à Natal, une chaîne non interrompue de missions wesleyennes en communication de l'une à l'autre. 32 pasteurs y étaient employés en 1860, plus, pour l'instruction primaire, 90 agens à la solde de la mission, et 630 agens non payés; les écoles, au nombre de 51, étaient fréquentées par 6,440 élèves. De tels résultats faisaient d'autant mieux honneur à l'esprit religieux des colons que l'œuvre de propagande avait été plus contrariée par les guerres dont nous avons parlé. Même en paix, les débuts étaient parfois décourageans. « J'engageai l'interprète, écrit M. Shaw, à leur dire que j'allais prier Dieu de nous être favorable, et qu'ils eussent à imiter mes mouvemens, parce que Dieu est grand et saint, et que nous devons nous prosterner devant lui. Après quelques difficultés, tous finirent par s'agenouiller en cercle; mais l'un d'eux, frappé du singulier aspect de cette nouvelle attitude, éclata d'un fou rire qui se communiqua si bien à la ronde que je dus renoncer à poursuivre. » Longtemps après, les Cafres se montraient encore beaucoup plus sensibles aux avantages matériels qu'aux bienfaits spirituels dont pouvait les doter le commerce des missionnaires. Ces derniers pourtant restèrent toujours à leur poste, et bien qu'on ait voulu les représenter comme s'abritant volontiers sous le canon anglais, il n'est que juste de dire que plus souvent encore ce fut au sein des tribus sauvages de la Cafrérie, loin de tout poste européen, qu'ils allèrent s'établir. Cette confiance leur réussit; plus d'une fois les chefs de ces tribus furent les premiers à les appeler. Ils partaient alors dans un de ces curieux wagons africains de douze pieds de long sur cinq de large, véritables maisons roulantes qui sont encore aujourd'hui conformes de tout point à la description qu'en a laissée Levaillant. Dix ou douze bœufs, davantage quelquefois, traînaient lentement, à raison de sept ou huit lieues par jour, la lourde machine qui le soir formait le centre du campement, et qui, même au terme du voyage, servait encore longtemps de demeure provisoire. Les missionnaires s'établissaient de préférence en un lieu isolé, afin de laisser autour d'eux le champ libre à la création d'un village chrétien dont une église modeste était ordinairement le premier édifice. Venaient ensuite la demeure du ministre et l'école, plus tard enfin, dans les missions principales, l'imprimerie, dont les néophytes appréciaient fort bien les services (1). Le travail remplissait ces existences humbles et dévouées. C'était ou la tache sans cesse renaissante de l'école, ou le labeur imposé par les besoins matériels de

(1) Rien n'égale, écrit M. Casalis, l'intérêt avec lequel nos néophytes suivaient l'impression du volume sacré. Ayant observé que leurs yeux de lynx pourchassaient sans pitié les plus légères fautes de typographie, nous avons tiré un excellent parti, pour la

la vie, ou encore les instructions religieuses, les visites aux malades, bien souvent aussi les interminables et subtiles discussions auxquelles se complaît le sauvage. Médecin tout à la fois du corps et de l'âme, maître d'école le matin, charpentier, maçon ou forgeron le soir, il fallait en même temps que l'infatigable travailleur veillât à se concilier tout ce qui l'entourait, et à donner aux plus revêches quelque preuve de cette bienveillance chrétienne où saint François Xavier voyait l'une des pièces les plus essentielles de l'armure du missionnaire. Ainsi s'est insensiblement étendue cette pacifique conquête qui, grâce au ciel, n'a encore été scellée du sang d'aucun martyr. — Remercions-en la Providence; elle a voulu nous montrer par là que c'est aujourd'hui par nos œuvres, plutôt que par des supplices, qu'il faut confesser notre foi et répandre la parole divine.

1er juin en mer, par 75° long. E., 37° lat. S.

Nous apercevons les deux petites îles de Saint-Paul et d'Amsterdam, perdues au milieu de l'Océan-Indien comme Tristan d'Acunha dans l'Atlantique. A la vérité, ces îles n'ont pas eu l'honneur d'être habitées par amour de l'art, et je ne crois pas que, depuis leur découverte par le Hollandais Vlaming en 1697, elles aient jamais eu d'autres hôtes que des pêcheurs temporaires de veaux marins; mais ces pêcheurs sont parfois soumis à d'étranges odyssées. Trois d'entre eux avaient été envoyés pour quelques mois à Saint-Paul en 1864 par une maison de commerce de la Réunion, lorsqu'un jour un bâtiment qui passait près de l'île mit en panne pour communiquer. Après les échanges habituels, nos insulaires imaginèrent d'aller rendre à bord la visite qu'ils venaient de recevoir; mais, pendant qu'ils s'oubliaient sur le navire étranger, distant de terre d'un demi-mille au plus, le temps changea tout à coup et rendit le retour impossible. Toute la nuit, le vent souffla en tempête, et le lendemain matin l'île était trop loin hors de vue pour que l'on pût songer à les y reconduire. Force leur fut de subir le nouvel embarquement que le sort leur envoyait, et ce ne fut que six mois plus tard, après avoir passé par Saïgon, Singapore et Aden, qu'ils purent enfin revenir à Bourbon, où chacun les croyait morts. Insoucians comme tous les matelots, lorsque je les vis à Saïgon, leur seule préoccupation était de savoir sur quel pied ils seraient payés de leurs gages pendant cette longue promenade.

correction de nos épreuves, de ce penchant à la critique. Il est tel mot qui, avant de garder la place que nous lui avions assignée, a dû subir l'examen d'un jury composé des hommes les plus considérables de la tribu.

12 juin, Anjer (île de Java).

Il est des relâches dont le souvenir occupe une place à part dans l'esprit des marins, et je ne parle pas tant des grands ports de départ ou d'arrivée que de certaines haltes sur la route, parfois à peine entrevues. Anjer est du nombre. Ce n'est point un de ces grands caravansérails maritimes dont les noms sont dans toutes les bouches; c'est simplement un modeste village malais, blotti sous la verdure et baigné par les flots du détroit de la Sonde. Peu de navires cependant passent devant sans s'y arrêter, ne fût-ce que quelques heures, pour reprendre haleine après la longue traversée qui les a amenés à Java-Head. C'est l'auberge gaie et riante qui marque la dernière étape, après laquelle le voyageur pourra chercher à l'horizon la fumée de la ville prochaine. Derrière lui, les mers australes, qu'il a battues quarante jours, étendent à l'infini leurs solitudes désolées; devant, c'est la mer des passages qu'il va falloir affronter, — redoutable cimetière sous-marin où chaque écueil porte le nom d'un naufrage. Ici, c'est le repos de l'heure présente entre les fatigues de la veille et les soucis du lendemain. A peine l'ancre a-t-elle mordu le fond, que le navire est entouré de *pros* chargés de fruits, de volailles et de légumes, offrant à l'envi leurs services; mais c'est à terre que chacun a hâte de se rendre, pour mettre à profit les courts momens de la relâche. La population européenne, c'est-à-dire hollandaise, s'y composait lors de notre passage de six personnes, qui, ne venant pas comme nous de la mer, ne parurent s'associer que de loin à notre enthousiasme. C'était le capitaine de port, le maître de poste et sa femme, un docteur, un officier chargé du fort et l'agent du télégraphe. Nous les trouvâmes le soir réunis sur la terrasse de l'hôtel de la poste, grande maison blanche à fière prestance, qui se carrait à l'extrémité d'une belle allée d'orangers. Sauf le maître du logis, que son embonpoint rendait digne de rivaliser avec les aubergistes du siècle dernier, tous avaient plus ou moins le teint blême et terreux des anémiques, et l'on se serait fait une triste idée du joyau colonial de l'Inde néerlandaise, s'il eût fallu en juger par la mine ou par les discours de nos exilés; mais nous ne prêtions qu'une oreille distraite à leurs doléances : l'orage, qui montait depuis le coucher du soleil, venait d'éclater, et nous écoutions avec un ravissement que tout marin comprendra le bruit des larges gouttes de pluie tombant sur l'épais feuillage du jardin.

Quam juvat immites ventos audire cubantem!

s'écrie l'habitant de notre Europe : au lieu d'enfouir son égoïste au

fond d'un lit, Tibulle, s'il eût vécu sous les tropiques, l'eût représenté sans doute abrité par une vaste verandah, étendu sur un fauteuil de rotin, le cigare à la bouche et les pieds au niveau de la tête, pendant qu'autour de lui la nature semble vouloir renouveler les horreurs du déluge. Ainsi se passa notre première soirée d'extrême Orient, jusqu'à ce que les grondemens de plus en plus éloignés de la foudre nous permissent de regagner le bord. Au jour, les côtes de Java étaient loin derrière nous.

14 juin, détroit de Rhio.

Lisez-vous quelquefois, capitaine? demande un passager au commandant d'un vaisseau de la compagnie des Indes. — Oui, monsieur, beaucoup. — Et que lisez-vous? — *Horsburgh's Directory*, les Instructions d'Horsburgh. — Cette boutade de je ne sais quel roman de Marryat me revient en mémoire pendant les trois jours que nous mettons à franchir la mer des passages, car, malgré la fâcheuse opinion que le romancier veut donner du goût littéraire des marins, nous aussi nous lisons Horsburgh, et indépendamment de ses mérites nautiques, qui ne sont pas ici en cause, nous y trouvons un intérêt que n'offre pas habituellement ce genre de lecture. James Horsburgh, dont le livre fut si longtemps l'oracle des navigateurs dans l'Inde et en Chine, était l'un des capitaines de l'*East India company*. Les navires qu'il cite trafiquaient dans ces contrées tant à la fin du dernier siècle qu'au commencement de celui-ci, et leur nombre est la meilleure preuve de la vitalité de cette marine anglaise, qui dès lors préparait sur les côtes de Chine le magnifique développement commercial que nous y admirons de nos jours. Pendant qu'en Europe il semblait que la Grande-Bretagne eût employé toutes ses forces vives dans les luttes de géant de l'épopée napoléonienne, pendant que les mille vaisseaux de sa flotte de guerre sillonnaient en tout sens l'Atlantique et la Méditerranée, d'autres flottes richement chargées sortaient chaque année de la Manche pour se rendre aux confins les plus reculés de l'Asie. Les coups de tonnerre avaient beau se succéder sur les champs de bataille du continent; Austerlitz éblouissait le monde, Leipsig l'épouvantait, Waterloo l'enivrait..... Le *Royal-Charlotte* ou le *Bombay-Castle* n'en accomplissait pas moins périodiquement les voyages indiqués par le retour périodique des moussons. C'était ce silencieux et caractéristique épisode de l'histoire contemporaine dont je retrouvais les traits épars à chaque page d'Horsburgh, en y suivant pas à pas, même aux années les plus sombres de la guerre, les progrès de la difficile hydrographie de ces mers. Jusqu'à l'île de Banca,

les noms anglais se mêlèrent aux noms hollandais pour les vigies, les pointes et les dangers; puis peu à peu tous devinrent anglais, montrant ainsi quels avaient été les premiers pionniers de cette route. Grâce au ciel, le pavillon britannique n'est plus le seul à flotter aujourd'hui sur les nombreux navires avec lesquels nous remontons de conserve vers le nord, poussés par les tièdes brises de la mousson de sud-ouest. Nous longeons ainsi d'abord les côtes basses et marécageuses de Sumatra, puis la chaîne de balises naturelles qui relie le détroit de Banca à celui de Rhio; nous laissons rapidement derrière nous les verts îlots semés entre Rhio et Bintang comme un collier d'émeraudes égrené à la surface des flots, et nous voyons enfin à l'avant les falaises rouges qui signalent l'approche de Singapore. C'est le terme du voyage, ou, pour mieux dire, le point de départ de notre nouvelle campagne.

Singapore, 16 juin.

Je ne crois pas qu'aucun peuple ait poussé la prévoyance plus loin que le peuple anglais dans le choix des positions maritimes qu'il s'est assurées sur toutes les mers du globe. C'est ainsi qu'une fois l'importance de la route de Chine démontrée, il voulut en posséder tous les jalons, et s'empara successivement de Ceylan, de Pulo-Pinang, la clé du détroit de Malacca, de Malacca lui-même, si déchu de son antique splendeur, mais encore plein des souvenirs héroïques du grand Albuquerque, puis de Singapore, et enfin d'Aden en 1840, lorsque les progrès de la vapeur eurent définitivement consacré les avantages du transit par Suez. La fondation de Singapore ne remonte qu'à 1819. Elle est due à sir Stamford Raffles, qui avait été frappé de cette incomparable situation géographique lorsqu'il gouvernait l'île de Java, occupée par les Anglais pendant les guerres de l'empire. Peu lui importait que le territoire fût grand ou petit, le pays plus ou moins peuplé : il ne s'agissait que de créer un entrepôt, et certes, dans le réseau compliqué des détroits qui séparent les mers de Chine de l'archipel malais, aucun point ne pouvait être mieux choisi; c'était, que l'on me pardonne la trivialité de l'expression, l'idéal de l'auberge maritime. Il en coûta à la Grande-Bretagne une somme de 300,000 fr., plus une rente viagère de 80,000 francs au sultan de Johore, plus une autre rente de 50,000 francs à ses descendans. Aujourd'hui, ainsi que l'avait pressenti le génie de Raffles, le misérable village malais de 1819 est devenu une ville de 90,000 âmes, offrant annuellement, tant en importations qu'en exportations (1), un mouvement commercial de plus de 300 millions de francs.

(1) Singapore n'étant qu'un entrepôt, les exportations n'y sont naturellement pas in-

Certes ce résultat est beau; mais ce qui l'est plus encore, c'est la simplicité des moyens par lesquels il a été obtenu et l'instructive leçon que l'on en peut retirer. Grâce à sa position centrale, Singapore en effet avait l'inappréciable avantage de servir de trait d'union entre les divers marchés de ces mers, l'Inde, la Chine, Java, Manille, etc., et tout capitaine arrivant d'Europe après trois ou quatre mois de traversée apprenait là mieux que partout ailleurs lequel de ces marchés devait lui donner les meilleures conditions de vente. Toutefois cette considération n'eût pas suffi à déterminer le rapide essor que l'on a vu, si dès le début, alors que les doctrines de liberté commerciale étaient encore partout lettre close, Singapore n'eût été déclaré port franc. C'est ainsi que tous les pavillons du globe n'ont cessé d'être représentés dans l'immense flotte marchande qui amène chaque année dans ses eaux de 1,200 à 1,300 navires jaugeant plus de 600,000 tonneaux. Enfin, — et ce n'est pas le moindre enseignement pour nous, — lorsque nous avons dit de quelle somme minime l'Angleterre avait payé cette prospérité, nous ne faisions qu'énoncer la plus stricte vérité, car je ne crois pas qu'aucune colonie ait jamais moins coûté à la mère-patrie soit en première mise, soit en entretien. Point de luxueuses bâtisses, peu d'établissemens publics, et pas d'autre garnison que 400 cipayes indiens avec quelques artilleurs; encore sont-ils soldés sur le budget local. On peut même dire que cette confiance avait été poussée à l'extrême, puisque, jusque dans ces derniers temps, Singapore n'avait d'autre protection que quelques forts inoffensifs, bons tout au plus à répondre aux saluts des bâtimens de guerre. Aussi a-t-on mis sérieusement à l'étude un projet de fortifications capables de protéger, en cas d'attaque, les richesses de tout genre constamment accumulées à terre et en rade.

Le trait caractéristique de Singapore, celui dont ne peut s'empêcher d'être frappé le voyageur, c'est, avec l'insignifiance de l'élément militaire, l'extraordinaire infériorité numérique de la race

digènes. L'île est trop petite d'ailleurs pour donner lieu à des récoltes bien importantes, et elle ne produit pas actuellement autre chose que d'assez faibles quantités de gomme, de poivre et de muscade. Il est à noter cependant que ses forêts ont fourni à l'Europe les premiers échantillons de la gutta-percha, qui rend journellement des services si variés à l'industrie. Les Malais l'employaient comme glu dans leurs piéges de chasse, et sa ténacité était telle que, d'après le colonel Low, un tigre même en avait été victime. On avait enduit de gutta-percha la proie destinée à l'animal et une certaine quantité de paille de riz répandue tout autour. Le monstre, furieux de sentir sa mâchoire engluée et paralysée, se roula sur la paille avec rage, et, celle-ci s'attachant à son corps, il fut alors facilement achevé. Malheureusement, par suite de l'accroissement continuel de la consommation, l'île de Singapore est aujourd'hui dépouillée des arbres auxquels on doit ce précieux produit.

à laquelle appartient le pouvoir. Dans cette ville de 90,000 âmes, à peine compte-t-on 600 Européens, et malgré cette formidable disproportion, malgré l'absence presque complète de précautions, jamais ils n'ont eu l'ombre d'une inquiétude sur leur sécurité. Je ne crois pas que l'on puisse faire un plus bel éloge du mode de gouvernement suivi, car il ne faut pas oublier que cet ordre n'a pas été troublé lors de la grande insurrection de l'Inde en 1857, quoique l'île renfermât des milliers d'Indiens de Madras ou de Calcutta appartenant aux castes révoltées. De même, bien que les Chinois représentent les deux tiers de la population de Singapore, aucun d'eux ne broncha pendant les deux guerres de la Grande-Bretagne et de la Chine. Ils ont besoin d'être surveillés néanmoins, ainsi que l'on en eut la preuve en 1854, dans une sorte d'émeute ou plutôt de lutte intestine entre deux des plus importantes de leurs congrégations, laquelle ne dura pas moins de trois semaines; pendant tout ce temps, les affaires durent être suspendues. La surveillance heureusement est assez facile en raison de la variété des races en présence et de leur peu de sympathie réciproque, chacune d'elles ayant son quartier, sa langue, sa religion, ses chefs et jusqu'à ses attributions distinctes. Ainsi les Malais seront marins, pêcheurs ou domestiques, les Malabars cochers ou blanchisseurs, les Chinois agriculteurs, marchands et ouvriers de toutes professions. La confiance dont certains de ces derniers sont l'objet est même si grande qu'on leur voit remplir les fonctions de caissier dans la plupart des maisons de commerce européennes, honneur que leur vaut surtout, il faut le dire, leur tact infaillible à dépister les pièces fausses, abondamment répandues dans le pays.

La colonie a réussi à concilier la franchise absolue de son port, l'entière liberté de son commerce et de son industrie avec la nécessité de pourvoir aux dépenses administratives, sans rien mettre de cette charge au compte de la métropole, et elle a résolu ce difficile problème en n'imposant en quelque sorte que les vices de la population. Ce système pourtant a été vivement critiqué; aussi importe-t-il d'autant plus de ne pas le passer sous silence, que nous retrouverons bientôt les mêmes questions, également attaquées et défendues, dans notre nouvel établissement de Cochinchine. Oui, sans doute, l'opium est un poison dont on ne peut que déplorer l'usage chez la plupart des races de l'extrême Orient; mais il y a lieu de croire que les effets en ont été exagérés, peut-être de bonne foi, pour venir à l'appui d'une philanthropie plus généreuse que pratique. S'est-on demandé d'abord s'il était possible de couper le mal dans sa racine, et si cette funeste manie n'était pas trop passée à l'état endémique pour qu'on pût la combattre autrement qu'en em-

pêchant l'abus? N'est-il pas permis d'ailleurs de se demander jusqu'à quel point l'Européen est en droit de proscrire tel vice plutôt que tel autre chez un peuple dont il n'est que le maître étranger, en tant que ce vice n'est la cause d'aucun désordre? Et s'il réclame ce sacrifice au nom de la morale, ne devrait-il pas commencer par fermer les débits de tabac et de liqueurs fortes qu'il est le premier à alimenter? Quoi qu'il en soit, le fait est que l'on fut amené à renoncer à une lutte corps à corps avec cette passion envahissante. On ne pouvait cependant l'abandonner sans contrôle à son libre développement. La conclusion la plus naturelle fut donc qu'il fallait tâcher de restreindre la consommation de l'opium par l'élévation des prix. Si impure que puisse paraître cette source de revenus, on conviendra qu'elle était préférable à celle qui eût taxé, lié et amoindri le commerce, gage essentiel de la prospérité du pays. Le principe admis, il restait à en régler l'application en optant entre la ferme et la régie. Outre la grave atteinte que le gouvernement eût portée à sa considération en se constituant lui-même marchand d'opium, la régie offrait l'inconvénient non moins sérieux de nécessiter une coûteuse armée de douaniers pour réprimer la fraude. La ferme fut ainsi préférée, et l'expérience donna raison à ce choix, car, grâce à la vigilance intéressée des adjudicataires, grâce à leur connaissance du pays, toute introduction clandestine a disparu, en même temps que la cherté de l'opium en rendait l'abus à peu près impossible pour les classes laborieuses. L'exemple a même été si concluant que l'administration, après avoir supprimé dans un esprit de moralité une ferme analogue pour les jeux, songe aujourd'hui à la rétablir, convaincue qu'elle est de l'inanité de ses efforts pour triompher de cette autre passion si répandue chez les races indigènes.

C'est de Singapore que lord Elgin expédia l'ordre célèbre qui sauva probablement l'Inde anglaise lors de la grande insurrection (1), en faisant rebrousser chemin vers Calcutta à toutes les troupes destinées à la seconde expédition de Chine. En raison de sa récente origine, c'est le seul souvenir historique que Singapore puisse offrir à l'étranger. Quant à la ville proprement dite, quelques heures de promenade suffisent pour la connaître à fond. L'intérêt qu'elle présente consiste principalement dans son animation et son mouvement à certains momens de la journée. On a presque toujours un avant-goût de ce mouvement avant d'avoir quitté le bord. A peine mouillé, le navire est assailli d'embarcations de tout genre chargées de vivres frais, de fruits, de singes, d'oiseaux, de

(1) *Our tropical Possessions in Malay and India*, by John Cameron; London 1865.

coquillages, et par-dessus tout de coraux admirables, aux teintes les plus riches et les plus variées. Des enfans malais s'empresseront dans des flottilles de pirogues lilliputiennes d'où ils plongeront à l'envi pour rapporter les pièces de monnaie qui leur sont jetées, avant même qu'elles aient touché le fond. Les Malais sont de si incomparables plongeurs, qu'une de leurs industries consiste à visiter et à nettoyer le doublage en cuivre des carènes, en y remplaçant les feuilles qui manquent comme on le ferait dans un bassin. Parfois enfin un de ces escamoteurs indiens, les plus habiles du monde, donnera pour quelques sous sur le pont une représentation à l'équipage émerveillé. A terre, le nouvel arrivé aura à défendre sa bourse contre des tentations plus dispendieuses, car l'une de ses premières visites sera nécessairement pour l'universel John Little, au *Commercial Square*, où il se verra entouré de marqueteries de Bombay, de bronzes et de cloisonnés de la Chine, ou encore de porcelaines du Japon, sans se douter que son inexpérience les lui fera payer aussi cher qu'à Paris. Ce *Commercial Square*, sorte de bourse en plein air, centre des affaires de Singapore, est une place rectangulaire à arcades, où sont les bureaux des principaux négocians. Autour s'étend le quartier des Indiens et des Chinois, ces derniers, de beaucoup les plus nombreux, ayant une tendance marquée à se grouper par professions, comme jadis les corps de métiers dans nos cités du moyen âge. On les verra de la sorte épiciers et bouchers (la boulangerie n'est pas leur fait), tailleurs d'Européens et d'indigènes sur une assez grande échelle pour employer jusqu'à quarante ouvriers et plus, charpentiers et forgerons, ferblantiers, barbiers, armuriers, etc. Ils se livrent souvent, en cette dernière qualité, à la singulière occupation de transformer des fusils à piston en fusils à pierre pour ceux de leurs cliens de la Malaisie qui trouveraient trop de difficultés à renouveler au loin leur approvisionnement de capsules. La principale de ces rues chinoises sert d'amorce à la route qui conduit au nouveau port de Singapore, *New-Harbour*, où sont les établissemens maritimes des paquebots anglais et français, les docks, etc. Peu de Malais habitent ce côté de la ville; presque tous sont réunis à l'autre extrémité, au-delà du quartier européen, lequel est séparé de celui dont on vient de parler par une rivière constamment encombrée de centaines de barques.

Le quartier européen est charmant avec ses larges rues, ses jardins et ses élégantes maisons aux portiques à colonnes. Toutefois d'année en année il devient plus désert, non que la population diminue, mais parce que la plupart des négocians préfèrent aujourd'hui, et avec raison, le séjour des campagnes environnantes. La configuration naturelle du pays s'y prête on ne peut mieux, l'inté-

rieur de l'île n'étant formé que d'une succession non interrompue de petits monticules de cent à deux cents pieds de haut, surmontés chacun, dans un rayon d'une lieue autour de la ville, d'une de ces constructions à un étage, importées de l'Inde anglaise, auxquelles on a conservé ici le nom générique de *bungalow*. Les appartemens y sont spacieux et aérés, une large galerie les relie à l'extérieur; tout, en un mot, jusqu'à l'élévation relative où l'on se trouve, concourt à donner à ces habitations une fraîcheur qui fait souvent défaut à celles de la ville. C'est là qu'après ses affaires l'Européen vient chaque soir, jusqu'au lendemain matin, retrouver sa famille, s'il est marié, ou, s'il ne l'est pas, les compagnons qui auront associé leur existence à la sienne, car on vit rarement seul à Singapore, et le marin serait ingrat, s'il ne conservait le meilleur souvenir des heures passées sous ces toits hospitaliers, ainsi que des brillantes réunions auxquelles sert de prétexte un dîner souvent trop substantiel pour le climat. Cependant, si belles que puissent être ces soirées sous la verandah où la brise apportait les parfums de la forêt voisine, le retour au milieu de la nuit nous paraissait plus merveilleux encore avec la féerique illumination des lucioles répandues par myriades le long de la route. Chaque buisson semblait une éponge imprégnée d'un feu magique, qu'une main invisible eût pressée à intervalles égaux; mais ce n'était qu'un éclair, et rien n'était plus admirable que la simultanéité mathématique de l'action lumineuse de ces insectes, soit que le buisson s'allumât comme par enchantement, soit qu'il fût replongé de même dans la plus profonde obscurité. Les femmes malaises placent volontiers dans leur coiffure de ces mouches à feu emprisonnées dans de petites cages de la grosseur d'un pois; l'effet en est original et gracieux.

Ce bienveillant accueil offert aux nouveau-venus, nous l'avons toujours retrouvé aussi cordial par la suite, chaque fois que dans cette campagne les hasards de notre navigation nous ont ramené à Singapore. Je dois l'avouer, jamais il ne m'est arrivé d'être au loin, dans quelque pays que ce fût, l'un des élus de ces réceptions sympathiques sans me rappeler avec un véritable sentiment de honte l'absence totale de bienvenue et de prévenances qui chez nous attend l'étranger au nom de notre civilisation supérieure. Il est fort heureux pour le marin que l'hospitalité bannie de la vieille Europe se soit réfugiée aux colonies.

ED. DU HAILLY.

DIANE DE POITIERS

D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX

Lettres inédites de Diane de Poitiers, publiées d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, avec une introduction et des notes, par M. George Guiffrey; 1 vol. in-8°; Renouard.

Chateaubriand a remarqué que, de toutes les maîtresses des rois de France, une seule, Agnès Sorel, ne fut pas inutile au prince et à la patrie. Toutes les autres apparurent comme des calamités publiques, et celles-là même qui empruntent à la poésie et aux arts un certain prestige, celles dont le nom éveille une sorte de sympathie en rappelant des splendeurs passées, ne peuvent pas résister à l'examen sérieux de l'histoire. De toutes ces favorites, il y en a peu qui aient le charme de la belle duchesse de Valentinois, Diane de Poitiers. Son souvenir évoque toutes les pompes, toutes les merveilles de la renaissance. On la voit entourée d'un cortége d'artistes immortels, Jean Cousin, Jean Goujon, Philibert Delorme, le Primatice. Diane brille dans cet olympe sous les traits d'une déesse, telle que Jean Goujon l'a sculptée, nue et triomphante, entourant de ses bras de marbre le cou d'un cerf mystérieux épris comme le cygne de Léda. C'est la chasseresse mythologique, la divinité des forêts suivie de ses chiens rapides, le carquois sur l'épaule, le croissant d'argent sur le front. La femme à l'éternelle jeunesse, qui exerça sur un siècle moitié chrétien, moitié païen, une véritable fascination, éblouit encore la postérité; mais si l'on descend dans la réalité des choses, si, grâce aux lumières de l'histoire, on place sous son vrai jour cette figure séduisante au premier abord, on est tout étonné de voir s'évanouir le prestige. On trouve une femme qui n'a

été grande ni par l'esprit ni par le cœur, une courtisane dans toutes les acceptions du mot, dont le succès a été la victoire de la flatterie et du sensualisme, une femme qui n'a jamais conseillé à son royal amant une action généreuse ou un acte de clémence. Ce n'est pas assez pour Diane de prétendre racheter la faute de l'adultère par les persécutions religieuses que le fanatisme de l'époque représente comme des actes méritoires; ambitieuse et cupide, elle épuise le trésor, et les merveilles d'art qu'elle fait naître sont le fruit d'impôts vexatoires ou de cruelles confiscations. Elle trône en paix dans le scandale, au milieu de ces péchés d'abondance dont parle Bossuet, qui sont superbes et audacieux, qui recherchent la lumière et veulent jouir de toute la conscience du ciel. Jeune fille, à l'âge des rêves d'amour, elle avait épousé un mari vieux et laid, on dit même bossu; mais c'était un grand-sénéchal. Veuve, elle affichait pour la mémoire de ce mari d'hypocrites regrets qui mettaient à un prix plus haut ses infidélités à l'ombre conjugale. Maîtresse d'un prince qui avait dix-huit ans de moins qu'elle, elle se servait de son expérience consommée pour tenir sous le joug sa conquête. Cette destinée n'a rien de noble. Dans ce cœur sec, froid, calculateur, on chercherait en vain ces luttes entre la passion et le devoir, ces remords et ce mécontentement de soi-même qui, pour la femme coupable, sont comme une moitié d'innocence. Quoi qu'on ait pu dire, Diane n'inspire au roi aucun sentiment digne d'un souverain. Elle le pousse dans la voie du fanatisme. Elle grandit outre mesure cette ambitieuse maison de Guise, qui sera si funeste à la race des Valois. Elle entoure le souverain d'une coterie qui se jette sur la France comme sur une proie. Sans doute elle protége les artistes, elle fait de brillantes commandes aux peintres et aux architectes; mais ce n'est pas la châtelaine d'Anet et de Chenonceaux qui a créé le mouvement de la renaissance. Elle n'a point ressuscité les mœurs chevaleresques, et bien que le règne de Henri II commence par un duel judiciaire et se termine par un tournoi où le monarque est tué d'un éclat de lance, la poésie du moyen âge n'est déjà plus à cette époque qu'une parade, une ostentation. Le langage de la chevalerie est encore dans sa fleur; mais l'esprit moderne commence à se faire jour, et l'Amadis de Gaule va devenir une vieillerie.

Lorsque François Ier et Charles-Quint se défient en combat singulier, lorsque les hérauts d'armes porteurs des cartels traversent la France et l'Espagne, le blason sur la poitrine, le gonfalon à la main, quand le roi Henri II félicite Jarnac, vainqueur de La Châtaigneraie, d'avoir « combattu comme César et parlé comme Aristote, » ces réminiscences du passé font sourire. Ce sont les derniers vestiges des mœurs qui s'effacent. On ne croit plus aux amours platoniques, aux aventures idéales. François Ier lui-même protége Rabelais, dont le bon sens fait justice de toutes ces exagérations qu'il relègue dans son île des lanternes. En vain essaie-t-on de parodier l'époque de Charlemagne; on est bien loin de la chanson de Roland! Fran-

çois Ier et Henri II sont des souverains modernes; ces paladins couronnés se liguent avec les Turcs, ces défenseurs de la foi brûlent les protestans en France, mais sont leurs alliés en Allemagne; ces prétendus imitateurs de l'Amadis de Gaule sont, à les bien examiner, les disciples de Machiavel.

Ce n'est qu'à la surface que les amours de Henri II et de Diane de Poitiers ont quelque chose de chevaleresque. La favorite n'a rien de la naïveté et de la tendresse des châtelaines du moyen âge. Un écrivain qui déclare préférer Brantôme à Montaigne, et qui s'est fait l'apologiste de toutes les reines de la main gauche, a inutilement essayé de représenter sous des couleurs idéales le caractère de Diane. Les réhabilitations de ce genre ne peuvent rien contre le sens moral, contre la conscience de l'histoire; ce n'est pas en effet chose facile que de vanter l'adultère lorsqu'il n'a pas même pour excuse la force et la sincérité de la passion. On a dit de Mlle de La Vallière que l'homme qu'elle aimait, c'était Louis et non pas le roi. L'homme qu'aimait Diane, c'était le souverain dispensateur des grâces et des bénéfices, le monarque riche et puissant dont elle possédait le cœur et le trésor. Pour de pareils scandales, l'histoire, si elle veut se respecter, ne doit pas avoir de complaisances. M. George Guiffrey, qui vient de publier dans une édition de luxe tirée à très peu d'exemplaires les lettres inédites de Diane de Poitiers avec une introduction et des notes aussi intéressantes que substantielles, nous semble avoir bien compris le caractère de la favorite. Procédant avec une méthode d'analyse et d'investigations approfondies, il s'est préservé de tout parti-pris et de toute exagération. A la différence de la plupart des biographes, qui, se passionnant pour ou contre leurs personnages, en font le sujet d'un dithyrambe ou d'une satire, M. Guiffrey a jugé Diane sans enthousiasme et sans colère. Il ne s'est pas, comme l'infatigable courtisan des reines de la main gauche, laissé éblouir par la chasseresse mythologique, divinité de la renaissance; il ne l'a pas dépeinte, comme M. Michelet, sous des couleurs fantastiquement sombres: il l'a montrée telle qu'elle était, ni meilleure ni pire que son époque, dont elle résuma l'élégance et les vices, la beauté matérielle et la laideur morale.

I.

Diane de Poitiers, née à la fin du xve siècle, en 1499, était issue d'une des plus anciennes maisons du Dauphiné, et son père, Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier, avait du crédit dans sa province et à la cour. Toute jeune encore, elle épousa le grand-sénéchal de Normandie, Louis de Brézé, comte de Maulévrier, qui, au dire de Brantôme, était un des seigneurs les plus laids de France, bien qu'il fût par sa mère petit-fils de la belle Agnès Sorel et du roi Charles VII. Louis de Brézé avait alors quarante-cinq ans, et sa jeune femme n'en comptait pas encore seize; mais, malgré cette dif-

rence d'âge, le sénéchal ne paraît pas avoir été trompé par Diane. Jacques de Brézé, son père, avait tué de sa propre main la fille d'Agnès Sorel, Charlotte de France, pour la punir d'une infidélité. Avant d'être inhumée à l'abbaye de Coulombs, la victime de cette vengeance conjugale avait été transportée dans une des chambres du château d'Anet, où était suspendu son portrait. En contemplant cette image, Diane pouvait faire des réflexions qui contribuèrent peut-être à rendre sa vertu plus ferme. Quoi qu'il en soit, sa réputation demeura intacte pendant tout le temps de son union avec Louis de Brézé, et la fable qui veut qu'elle ait payé de son honneur la vie de son père, Saint-Vallier, est une calomnie inventée après coup. M. Guiffrey, dans son nouveau recueil, et M. de Lescure, dans un ouvrage qui, sous une forme pittoresque, résume bien les chroniques du temps (1), nous semblent avoir résolu cette question; la mémoire du roi « sacré chevalier par Bayard » doit être préservée de l'infamie qu'on lui a longtemps attribuée. Il faut demander à l'imagination populaire la première origine de cette rumeur. L'arrêt de mort du comte de Saint-Vallier avait été prononcé par le parlement. Au jour fixé pour l'exécution (17 février 1523), la foule était accourue autour de l'échafaud, dressé en place de Grève. Le condamné paraît. Il crie « merci à Dieu, au roi et à tout le monde. » Il s'agenouille pour recevoir le coup mortel, lorsqu'un archer du roi se présente et apporte les lettres qui commuent la peine de mort en une prison perpétuelle. La foule, déconcertée par ce dénoûment imprévu, y cherche des causes mystérieuses, et les suppositions les plus étranges se font jour dans la crédulité publique. « Et estoit bruit, lisons-nous dans le Journal d'un bourgeois de Paris, que le dict seigneur de Sainct-Vallier avoit menacé le roy, en son absence, de le tuer à cause de la defloration d'une sienne fille qu'on dict qu'il avoit violée et fut la cause qu'il fut mis en cet estat, et de faict, n'eust esté le dict grand-sénéchal de Normandie, son gendre, il eust esté décapité. » Évidemment, ce n'est là qu'une fable. Diane, qu'on représente comme une jeune fille, était mariée depuis huit ans et avait eu déjà deux enfans de Louis de Brézé.

En réalité, la grâce de Saint-Vallier n'eut rien d'extraordinaire. Chaque jour, Diane approchait la reine en qualité de dame d'honneur, et la charge de grand-sénéchal mettait son mari en rapports continuels avec le roi. Qu'y a-t-il d'étonnant que ce prince se soit ainsi laissé toucher par les prières de son entourage, et pourquoi supposer, sans autres témoignages que des récits évidemment controuvés et une anecdote graveleuse de Brantôme, le honteux marché de la tirade du *Roi s'amuse?* Au surplus les inventeurs de ce qu'on pourrait appeler la légende de Saint-Vallier n'ont pas même pris la peine de se mettre d'accord entre eux. Les uns l'ont fait mourir foudroyé, en recevant sa grâce, d'un excès de joie succédant à un

(1) *Les Amours de François Ier*, par M. de Lescure; 1 vol..

excès de terreur; les autres l'ont laissé languir dans une prison perpétuelle. La vérité, c'est que Saint-Vallier n'obtint que par degrés son pardon. La peine de mort fut en premier lieu remplacée par la détention perpétuelle. « Ladicte peine de mort, lisons-nous dans les lettres de rémission, avons de notre certaine science, grâce spéciale, plaine puissance et auctorité royale, commué et commuons en la peine cy-après déclarée, c'est assavoir qu'icelluy de Poitiers sera mis et enfermé perpétuellement entre quatre murailles de pierre, massonnées dessus et dessoubz, esquelles n'y aura qu'une petite fenestre par laquelle on luy administrera son boire et menger, demeurant au reste le contenu en l'arrest de ladicte court. » Est-ce là le pardon d'un prince qui aurait été amoureux de Diane, et M. Guiffrey n'a-t-il pas raison de dire que cette avare clémence qui ne lâche point sa proie et la laisse vivante pour la mieux tourmenter ne peut être la récompense du sacrifice qu'une des plus belles et des plus nobles femmes du royaume aurait fait de son honneur? Peut-on supposer que, si Diane avait été la maîtresse de François Ier en 1523, son père n'aurait été réintégré dans ses biens et honneurs que plus de quatre ans plus tard, au mois d'août 1527?

En résumé, nous pensons que M. Guiffrey a justifié l'assertion ainsi émise par la biographie Michaud : « la grande-sénéchale ne donna aucune prise sur sa conduite tant que vécut son mari. » Devenue veuve en 1533, elle ne tarda pas à faire parler d'elle, et il s'est engagé entre plusieurs érudits une assez vive controverse pour savoir si la célèbre favorite avait été la maîtresse de François Ier avant d'être celle de Henri II. Les partisans de l'affirmative invoquent ce passage de la relation d'un ambassadeur vénitien, Lorenzo Contarini, qui écrivait à son gouvernement en 1552 : « La personne que sans nul doute le roi aime et préfère, c'est madame de Valentinois. C'est une femme de cinquante-deux ans, autrefois l'épouse du grand-sénéchal de Normandie et fille de M. de Saint-Vallier, laquelle, restée jeune et belle, fut aimée et goûtée du roi François Ier et d'autres encore, selon le dire de tous; puis elle vint aux mains de ce roi (Henri II), lorsqu'il n'était que dauphin. » Il ne faut point, sur une simple insinuation du médisant ambassadeur, ajouter foi à cet amour du père et du fils pour la même femme, car aucun témoignage sérieux ne prouve cette double passion. Au surplus, que la favorite de Henri II ait été, oui ou non, l'objet d'un des nombreux caprices de François Ier, c'est là une question de médiocre intérêt. Diane n'est pas une de ces figures respectables qu'on veut voir entourées comme d'une auréole. Il est certain qu'elle était bien en cour sous le règne de François Ier; mais jusqu'où allait cette faveur, c'est ce qu'il est impossible d'affirmer sur de simples présomptions. Rien d'ailleurs ne serait moins étonnant que l'amour du roi-gentilhomme pour la belle sénéchale. Diane de Poitiers était alors une de ces veuves séduisantes dont le deuil est un attrait de plus et qui affichent leur douleur

comme une sorte de poésie. « Elle s'habillait gentiment et pompeusement, dit Brantôme, mais tout de noir et de blanc. »

Le noir et le blanc, telles sont désormais les couleurs du dauphin. Fasciné par la beauté de Diane, il se déclare son serviteur. S'il y a des natures qui, en amour, cherchent à dominer, il y en a d'autres qui veulent subir le joug. Pour les uns, l'amour est un charme, une douceur, une consolation; pour les autres, c'est une force qui subjugue. Tandis que les uns rêvent dans la femme un être faible, qui a besoin de protection et qui conserve encore quelque chose des grâces de l'enfance, les autres aiment à trouver en elle une véritable maîtresse, qui exerce une autorité despotique sur leur âme et qui excite plus encore l'admiration que la tendresse. Telle fut Diane de Poitiers pour le dauphin. L'enfance de ce prince avait été triste. Envoyé en Espagne avec son frère comme otage pour l'exécution du traité de Madrid, il y avait passé quatre ans, relégué à Valladolid dans un couvent de moines, où il avait subi une véritable captivité. Revenu à la cour de France, il y était timide, embarrassé. Le roi son père n'avait pour lui qu'une affection assez médiocre et trouvait qu'il manquait un peu de vivacité. Le jeune prince croyait avoir besoin d'une Égérie, d'une protectrice, et dès son enfance, il avait jeté un regard d'enthousiasme sur Diane. Cette admiration juvénile, ce fanatisme qui allait jusqu'à l'idolâtrie et que les contemporains ont attribué à des moyens magiques, on le retrouve dans ces vers du prince :

Hellas, mon Dyu! combien je regrète
Le tans que j'é perdu en ma jeunèse;
Combien de foys je me suys souhèté
Avoir Dyane pour ma seule mestrèse;
Mès je craignois qu'elle qui est déesse
Ne se voulut abéser jusque là.

Ce langage humble et servile est bien celui d'un homme ébloui par la beauté comme par une invincible lumière, d'un amoureux qui s'était d'abord interdit même l'espérance. Quand le jeune prince fit son début au tournoi de la rue Saint-Antoine, son premier coup de lance fut en l'honneur de Diane, et en 1541, dans une fête donnée au bois de la Berlaudière, près de Châtellerault, sous le titre de tournoi des chevaliers errans, il prit publiquement les couleurs de sa bien-aimée. C'est la fête que Clément Marot célébra dans ces jolis vers :

Ici est le perron
D'amour loyale et bonne,
Où maint coup d'éperon
Et de glaive se donne.
Un chevalier royal
Y a dressé sa tente,
Et sert de cœur loyal
Une dame excellente

Dont le nom gracieux
N'est jà besoin d'écrire.
Il est écrit aux cieux
Et de nuit se peut lire.

Henri était marié à Catherine de Médicis depuis 1533, mais les mœurs de l'époque admettaient parfaitement le partage d'un cœur entre une femme et une maîtresse. D'ailleurs on avait d'abord représenté le culte de Henri pour Diane comme une affection purement platonique. Dans une relation reproduite par M. Armand Baschet (1), l'ambassadeur vénitien Marino Cavalli écrivait au sujet du dauphin : « Il n'est guère adonné aux femmes, la sienne lui suffit; pour la conversation, il s'en tient à celle de Mme la sénéchale de Normandie. Il a pour elle une tendresse véritable, mais on pense qu'il n'y a rien de lascif, et que dans cette affection c'est comme entre mère et fils; on affirme que cette dame a entrepris d'endoctriner, de corriger, de conseiller M. le dauphin et de le pousser à toutes les actions dignes de lui. » Catherine de Médicis savait bien à quoi s'en tenir sur leur passion; mais la froide et astucieuse Florentine refoulait au fond du cœur tout dépit, toute colère, et attendait avec cette patience qui est la marque de l'ambition l'heure où elle pourrait prendre sa revanche. Un ambassadeur vénitien a dit que « dans cette femme d'Étrurie le fameux temporisateur Fabius, ce grand Romain, eût bien reconnu sa fille. » Catherine eut d'ailleurs une situation difficile pendant les premières années de son mariage. Mariée depuis neuf ans, elle était restée stérile, et il y avait à craindre que la race des Valois ne s'éteignît. On fit courir le bruit d'un divorce, et la relation de Lorenzo Contarini explique avec quelle prudence Catherine sut détourner l'orage suspendu sur sa tête. « Elle alla trouver le roi, à qui elle dit avoir entendu que l'intention de sa majesté était de donner une autre femme pour épouse à son mari, et que, puisque jusqu'alors il n'avait pas plu au Seigneur Dieu de lui faire la grâce d'avoir des enfans, il convenait, du moment que sa majesté n'avait pas pour agréable d'attendre davantage, qu'elle pourvût à la succession d'un si grand trône, et que pour sa part, en raison des grandes obligations qu'elle avait à sa majesté, qui avait daigné l'accepter pour belle-fille, elle était plutôt disposée à supporter cette grande douleur que de s'opposer à sa volonté, et qu'elle se résolvait à entrer dans un couvent ou à demeurer à son service et en sa faveur. Cet épanchement, elle le fit avec beaucoup de larmes et de tendresse au roi François Ier; le cœur si noble et si facile du roi s'émut tellement qu'il lui dit : — Ma fille, ne doutez point que, puisque Dieu a voulu que vous soyez ma belle-fille et la femme du dauphin, je ne veuille qu'il en soit autrement; peut-être lui plaira-t-il de vous faire la grâce, à vous et à moi, de répondre à ce que

(1) M. Armand Baschet, *les Princes de l'Europe au seizième siècle.*

nous désirons le plus au monde. Il arriva que peu de temps après elle fut grosse, et que l'année 1543 elle mit au monde un enfant mâle, pour la plus grande satisfaction de chacun. » Autant Catherine avait été stérile dans les premières années de son union, autant elle devint féconde ensuite. Depuis 1543 jusqu'en 1555, elle n'eut pas moins de dix enfans. Sous le règne de François Ier, elle se tenait systématiquement à l'écart de toute intrigue, et ne songeait qu'à complaire au roi. Elle avait le talent de distraire ce monarque blasé, malade, attristé, qui se fuyait lui-même et terminait dans les souffrances du corps et de l'esprit une vie si brillante, si agitée. Quant à Diane de Poitiers, Catherine la traitait de puissance à puissance.

La véritable lutte était entre le présent et l'avenir, entre la favorite du père et la favorite du fils, entre la duchesse d'Étampes et Diane de Poitiers; leur rivalité partageait la cour en deux camps. François Ier avait vu sans déplaisir la passion du dauphin pour Diane. Au dire de Brantôme, « il vouloit fort que tous les gentilshommes se fissent des maîtresses, et s'ils ne s'en faisoient, il les estimoit mal et sot, et bien souvent aux uns et aux autres il leur en demandoit les noms et promettoit de leur dire du bien et de les servir. » Un roi aussi galant ne s'étonnait pas de se voir imité par son fils, et, tenant la balance entre les deux coteries rivales, il s'amusait des zizanies et de la haine des deux favorites. Au point de vue de la dignité morale, elles n'avaient rien à s'envier l'une à l'autre. Anne de Pisseleu, demoiselle d'Heilly (la duchesse d'Étampes), était entrée à dix-sept ans à la cour en qualité de fille d'honneur, et Clément Marot, admirant la finesse précoce de cette jeune beauté, lui avait dit :

Dix et huit ans je vous donne
Belle et bonne,
Mais à votre sens rassis
Trente-cinq ou trente-six
J'en ordonne.

Elle avait songé à se pourvoir d'un mari commode, Jean de Brosse, fils de René de Brosse et de Jeanne, fille du célèbre Philippe de Comynes. René, complice et compagnon du connétable de Bourbon, avait été tué à la bataille de Pavie, et un arrêt du parlement de Paris avait prononcé la confiscation de tous ses biens. Jean de Brosse, en épousant la maîtresse du roi, Mlle d'Heilly, obtint la restitution des biens de sa famille. Ce complaisant époux fut nommé gouverneur de Bretagne et comblé d'honneurs. Sous le nom de duchesse d'Étampes, sa femme était reine, sauf le nom. Moins âgée que Diane de Poitiers, elle se montrait fière de sa jeunesse et se plaisait à répéter que l'année de sa naissance était celle du mariage de Mme la sénéchale. Il y avait là de l'exagération, car Diane se maria en 1515, et la duchesse d'Étampes était née en 1509. Ce n'est pas d'ailleurs

une chose rare de voir des hommes déjà vieux dominés par de toutes jeunes femmes et des adolescens sous le joug de femmes d'un âge mûr. Tel était le double spectacle que donnaient à la cour François Ier et le dauphin. Les deux favorites avaient chacune leur cortége d'artistes et de courtisans. Tandis que le Primatice reproduisait sans cesse dans les décorations des galeries royales les traits de la duchesse d'Étampes, Benvenuto Cellini choisissait pour modèle Diane de Poitiers en Diane chasseresse. Les poètes du parti de la duchesse d'Étampes la célébraient comme la reine de la beauté, et traitaient Diane comme une vieille femme sans cheveux et sans dents, ne devant plus qu'au fard un reste d'éclat trompeur. C'était un assaut d'invectives, d'épigrammes latines ou françaises, plus exagérées, plus grossières les unes que les autres. Les partisans de Diane se consolaient en se disant que l'avenir était à eux. Ils attendaient le nouveau règne.

II.

Dès qu'Henri II monte sur le trône, Diane de Poitiers, malgré ses quarante-huit ans, est autant la maîtresse du royaume que la maîtresse du roi. Elle a tout préparé pour ce moment, qui est le signal de son long triomphe. Sa première pensée est l'abaissement de la favorite déchue. Les funérailles de François Ier sont à peine accomplies qu'un ordre d'exil force la duchesse d'Étampes à se retirer dans son château de Saint-Bris, et que le nouveau roi lui redemande un diamant de cent mille écus, dernier présent de François Ier, sous prétexte que c'était un bien de la couronne. En même temps Diane, créée duchesse de Valentinois, se fait donner des pierreries qui surpassent la valeur de ce diamant. Gratifiée de tous les droits qui se levaient, à chaque changement de règne, pour la confirmation des charges vénales, des immunités de corporations et des autres priviléges, elle fait un de ses affidés trésorier de l'épargne et s'empare de la dispensation des bénéfices ecclésiastiques. Elle obtient pour son gendre, le marquis de Mayenne, de la maison de Guise, toutes les terres vacantes du royaume, don qui dépossède une foule de seigneurs, de communes et de particuliers, et qui engendre une foule de procès, — toute terre occupée sans titre incontestable pouvant être considérée comme vacante. Elle forme avec les Guise et les Montmorency une sorte de ligue. « Il n'y avait, dit le rédacteur des mémoires de Vieilleville, que les portes de Montmorency et de Guise ouvertes pour entrer en crédit. Tout était à leurs neveux ou alliés : maréchaussées, gouvernemens de province, compagnie de gens d'armes, rien ne leur échappait... Il ne leur échappait, non plus qu'aux hirondelles les mouches, état, dignité, évêché, abbaye, office, qui ne fût incontinent englouti, et avaient, pour cet effet, en toutes parties du royaume, gens apostés et serviteurs gagés, pour leur donner avis de tout ce qui mourait parmi les titulaires des charges et bénéfices. »

Ce que veut la favorite pour elle et pour les siens, c'est l'argent et la domination. Il lui faut à la fois l'apparence et la réalité du pouvoir. Ses devises sont celles de l'ambition et de l'orgueil. C'est une flèche avec cette légende : « elle atteint tout ce qu'elle vise; *consequitur quodcunque petit.* » C'est un croissant, une lune naissante, avec cette inscription : « jusqu'à ce qu'elle remplisse tout le globe; *donec totum impleat orbem.* » Les chiffres entrelacés du roi et de sa maîtresse, le croissant symbolique, décorent les murs des châteaux et les dômes des palais. La beauté de Diane est en apport avec son rôle. C'est une beauté dominatrice, aux lignes sculpturales, à l'aspect fier, imposant, presque dur, une beauté dont le principal caractère est la force. Amazone intrépide, elle pourrait porter une armure. Quel est son secret pour conserver à cinquante ans le prestige et l'éclat de la jeunesse? « Beau secret, dit M. Michelet, et pourtant on peut en donner la recette : ne s'émouvoir de rien, n'aimer rien, ne compatir à rien. Des passions, en garder seulement ce qui donne un peu de cours au sang, des plaisirs sans orages, l'amour du gain et la chasse à l'argent. »

En voyant le jeune roi dominé par la vieille enchanteresse, comme Roger charmé par Alcine, les contemporains croient à un ensorcellement, à un pouvoir magique, à une bague enchantée. Cette puissance qui d'abord semble surnaturelle, c'est la volonté. Diane ne veut pas vieillir, et elle ne vieillit pas. Sa fontaine de Jouvence, c'est l'eau glacée dans laquelle elle se plonge en toute saison. Debout à l'aurore, elle s'élance à cheval dans les forêts, elle chasse deux ou trois heures le cerf ou le sanglier. Ses habitudes actives et matinales lui donnent une vigueur incroyable; jamais on ne surprend en elle un moment de défaillance. Elle se fait l'intendante des « passe-temps » du roi, elle renouvelle sans cesse l'atmosphère des plaisirs et des fêtes, elle veut faire de la vie un printemps éternel. Les peintres et les sculpteurs multiplient partout son image sous les traits d'une déesse. De fresque en fresque, de groupe en groupe, elle reparaît toujours éblouissante d'orgueil et de lumière. Il faut tenir le faible monarque sous le charme d'une perpétuelle vision; il faut, à force d'art et de prestiges, parvenir à réparer l'irréparable outrage des ans; il faut persuader à un prince tout ému des romans de chevalerie qu'il est le plus heureux comme le plus fidèle des amans; il faut enivrer le monarque de l'encens qu'on brûle aux pieds de son idole. On l'enferme, comme en un sanctuaire, dans ce merveilleux château d'Anet, aux statues innombrables, aux élégans portiques, aux horizons faits à souhait pour le plaisir des yeux. Dans ces bosquets de roses, dans ces plaines verdoyantes, dans ces forêts profondes et giboyeuses, le roi mène une existence féerique. Diane apparaît comme une divinité, à l'ombre des bois, avec son arc d'argent, tandis que les échos sont réjouis par le son du cor, que la meute rapide se glisse dans les éclaircies des feuillages. Sur le portail du château sont agencées des figures de bronze

représentant Diane entourée de lévriers et poursuivant un cerf. Par un ingénieux mécanisme, à l'expiration de chaque heure, les figures commencent à se mouvoir, les chiens aboient, le cerf de son pied droit sonne les heures. Le palais de l'enchanteresse a quelque chose de fantastique. Il est tout brodé d'arabesques, d'emblèmes amoureux; il est comme recouvert d'un voile de dentelles, et jusque sur l'or et sur l'azur des piliers de la chapelle les initiales de Henri et de sa favorite s'épanouissent au-dessous de la couronne.

La France même est la complice des longues illusions du monarque fasciné par cette vieille Armide. Toutes les fois que Henri II honore d'une visite ses bonnes villes du royaume, les habitans ne manquent pas d'élever sur son passage des arcs de triomphe où le chiffre de Diane resplendit à côté de celui du roi. A Rouen, les conseillers municipaux viennent présenter à la toute-puissante duchesse des bassins et des aiguières d'or; à Lyon, on lui offre le spectacle d'une fête qui représente le triomphe de Diane chasseresse, et Brantôme dit en parlant de cette apothéose : « Mme de Valentinois, au nom de laquelle cette chasse et mystère se faisoit, en fut très contente et en aima fort toute sa vie la ville de Lyon. » Ébloui par ses propres largesses, et jouet d'une illusion dont il est le principal auteur, le roi se croit naïvement le modèle des chevaliers. Quand il n'est pas auprès de Diane, il est comme en exil. Ses lettres respirent la tendresse. « Je vous supplye, lui écrit-il, avoir souvenance de celuy qui n'a jamès connu que ung Dyeu et une amye, et vous assurer que n'aurez poynt de honte de m'avoyr donné le nom de serviteur, lequel je vous supplye de me conserver pour jamès. » Les psaumes eux-mêmes sont interrogés pour célébrer la gloire de Diane, et au bas de l'un de ses portraits on lit en caractères romains : « Comme le cerf brait après le décours des eaux, ainsi brait mon âme après toi, ô Dieu! » C'est un mélange de religion et de chevalerie, de mysticisme et de volupté. Les pompes catholiques se mêlent aux imaginations chevaleresques. « Qu'il faisoit beau voir, s'écrie Brantôme, les filles d'honneur de la reine aux processions générales de la Fête-Dieu ou des Rameaux, portant leurs palmes d'une si bonne grâce, et le jour de la Chandeleur portant de même leurs flambeaux. » Nourri dans la morale du siècle, le roi regarde le long scandale de son règne comme une preuve admirable d'héroïsme et de fidélité. Ne dépasse-t-il pas en constance le grand Amadis lui-même? En ayant pour sa femme de simples égards, en réservant pour sa favorite la tendresse, ne suit-il pas les doctrines des romans de chevalerie? D'après le rituel sentimental de cette littérature, la maîtresse n'a-t-elle pas le droit d'être jalouse, impérieuse, hautaine, tandis que le rôle de la femme ne peut être que la soumission et la docilité? Diane de Poitiers est la maîtresse, elle commande; Catherine de Médicis est l'épouse, elle obéit. Le roi tient d'ailleurs à ce que les deux femmes n'aient entre elles que les meilleurs rapports. Le roman de l'Amadis ne donne-t-il

pas à cet égard de mémorables exemples de conciliation? La reine des Amazones, Zahara, s'éprend de Lisvart, fils d'Esplandian. Lisvart, marié à la princesse de Trébizonde, Onolorie, aime tendrement sa femme. Cependant Zahara ne se décourage point. « Si Lisvart, se dit-elle, a l'esprit aussi bon comme le cœur, je pourrai tant gagner sur lui avec le temps qu'Onolorie et moi nous nous le partagerons, demeurant en elle pour sa femme et moy pour son amye. »

Par un curieux contraste, Diane de Poitiers, avec des apparences sentimentales et romanesques, est une femme essentiellement pratique et positive. Elle suit exactement le conseil du *Roman de la rose*.

> Folle est qui son ami ne plume
> Jusqu'à la dernière plume,
> Car qui mieux plumer le saura,
> C'est celle qui meilleur aura.

Pour plaire à cette femme funeste, le roi jette les trésors de son royaume dans un gouffre qui ressemble au tonneau des Danaïdes. On ne peut se faire une idée de ces dilapidations effroyables. Les lettres publiées par M. Guiffrey représentent Diane sous les traits d'une courtisane cupide qui regarde la France comme une proie. Son style est aride comme son cœur. On n'y trouve ni élégance, ni agrément. Ce sont des lettres d'affaires, courtes, précises, allant droit au but. Elle n'admet pas le moindre retard pour le paiement de ses créances, elle connaît parfaitement ses comptes, elle discute ses intérêts avec une vigueur de raisonnement qui ferait honneur au procureur le plus tenace. Dans une lettre écrite à Fontainebleau le 28 août 1556, elle brocante avec son cousin, M. de Charlus, des captifs espagnols, dont le roi lui a fait don, et qu'elle appelle en conséquence ses esclaves. Sa grande préoccupation, c'est de les vendre le plus cher possible. « Je vous prye, écrit-elle à M. de Charlus, y regarder pour le myeulx et y user de diligence, car on m'a dict que le Grand-Seigneur (1) envoye ung homme par deçà pour en faire quelques remontrances au roy, et je voudrois bien que cela fust vuidé avant que il fust arrivé, et l'argent que vous en recepvrés, donnés ordre, s'il est possible, de le faire venir par la bancque, affin que vous n'ayés tant de payne à l'aporter. »

Ainsi Diane trouvait moyen de profiter de tout, même de la captivité des prisonniers. Jamais rapacité n'avait été plus ingénieuse. Cette femme, dévorée par la soif du lucre, occupait la cour de France comme une citadelle dont elle s'était assuré toutes les avenues. Il y a quelque chose qui étonne dans la puissance de ce sceptre de la main gauche. Les premiers temps de la faveur de Diane s'expliquent facilement, puisqu'elle était encore dans

(1) Le Grand-Seigneur était alors le sultan Soliman II, qui, avec ses navires, secondait la France contre l'Espagne, et qui, tout musulman qu'il était, ne trouvait pas sans doute de son goût la traite que Diane exerçait sur des captifs chrétiens.

tout l'éclat de sa beauté; mais ce qui est moins aisé à comprendre, c'est que cet empire, dont l'origine n'a rien que de naturel, se soit prolongé si longtemps, c'est qu'un roi entouré de toutes les séductions, qui n'avait qu'à choisir entre les plus grandes beautés de son royaume, se soit obstiné dans une fidélité si rare pour une femme que son âge semblait devoir reléguer au rang des matrones. Un semblable succès a des causes complexes. Il faut, pour en apprécier les motifs, pénétrer les replis du cœur humain, réfléchir à ce que peut une âme forte sur un esprit faible, une volonté inflexible sur un caractère sans ressort; il faut se rendre compte des sophismes de la fausse conscience, qui tourne le vice en vertu et représente l'opiniâtreté dans le mal comme une constance méritoire. En résumé, le système de Diane n'est qu'une longue hypocrisie. Elle masque l'ignominie de son rôle sous des dehors séduisans et presque respectables. Au début, elle prend l'attitude d'une conseillère, d'une amie; elle donne à une passion sensuelle l'aspect d'une tendresse idéale. Plus tard, elle persuade à son amant qu'elle est utile aux intérêts de sa couronne; elle se met au courant de toutes les affaires de l'état; elle écrit aux ambassadeurs, aux princes, aux maréchaux. C'est plutôt un premier ministre qu'une maîtresse. Le roi, qui, malgré le rang suprême, conserve toujours un fonds naturel de réserve et de timidité, se sent en confiance auprès d'elle et ne peut se passer de ses entretiens. « Chaque jour, dit l'ambassadeur vénitien Lorenzo Contarini, il demeure, après son dîner, une heure et demie à raisonner avec elle, et lui fait part de tout ce qui arrive. » L'illusion du monarque est devenue si complète qu'il se croit sincèrement l'obligé, le débiteur de Diane, et qu'il lui demeure attaché autant par la reconnaissance que par les liens de l'habitude. La favorite cherche jusque dans les sentimens de famille des appuis pour ses projets de domination. Elle se constitue la protectrice de l'épouse qu'elle outrage, la gardienne du foyer domestique, dont en réalité elle est l'opprobre. Elle se fait livrer tous les secrets de l'alcôve, elle pénètre dans le gynécée. En lui confiant la direction de la famille royale, Henri II s'imagine qu'il agit en bon père, et que ses enfans ne peuvent avoir de meilleur soutien que Diane. Elle préside au choix des nourrices, elle accapare les berceaux, elle tranche toutes les questions relatives à la santé des nouveau-nés. C'est encore elle qui décide en quelles maisons de campagne les jeunes princes passeront l'été, et auprès d'eux elle place, en qualité de gouverneur et de gouvernante, deux de ses créatures, M. et Mme d'Humières, qu'elle appelle naïvement ses alliés. M. Guiffrey a publié un grand nombre de lettres adressées par Diane à ces deux personnages, et l'on voit que les ordres d'Henri II au sujet des enfans s'exprimaient par l'intermédiaire de la favorite. Guillaume Chrestian, médecin ordinaire du roi, dans la préface d'un de ses livres dédié à la grande-sénéchale, lui rend ce témoignage : « Non-seulement, dit-il, vous avez eu soing de la conception et nativité de leurs enfans, mais aussi à les faire nourrir par femmes nourrices

vigoureuses, saines, bien complemennées, avec sages et prudentes gouvernantes, et semblablement aussi à les faire instituer et enseigner par bons et doctes précepteurs, tant en vertus et saines doctrines, comme en l'amour et crainte de Dieu. »

Comment Catherine de Médicis supportait-elle cette usurpation de ses droits et de ses devoirs de mère, cet insolent partage de sa dignité conjugale, cette espèce de ménage à trois dont le scandale était public? Elle acceptait ce triomphe de Diane, parce qu'en réalité elle n'avait pas d'amour pour le roi. Il s'était fait d'ailleurs entre Diane et la reine une ligue tacite, et c'était un triste spectacle que la feinte amitié dont ces deux femmes ambitieuses se prodiguaient les marques extérieures. Lorsqu'il avait été question de divorce, Diane, qui aurait redouté pour son amant une épouse plus séduisante, avait intercédé en faveur de Catherine, et de son côté Catherine, qui n'aurait peut-être pas trouvé autant d'égards dans une autre maîtresse, témoignait à Diane tous les dehors de l'amitié. C'est ainsi que l'intérêt réunissait ces deux femmes dont la passion aurait pu faire d'irréconciliables rivales; mais dans l'atmosphère des cours les combinaisons de l'ambition et de l'intrigue ne savent-elles pas prévaloir sur les instincts du cœur et les sentimens de la nature? Nous trouvons donc toujours Diane à côté de Catherine. Elle lui permet de donner des enfans au roi; elle l'assiste dans ses couches, dans ses relevailles; elle la soigne dans ses maladies. Elle va même jusqu'à se faire écrire par le médecin de la famille royale : « Sans votre diligence et bonté d'esprit, la reine estoit jà presque désespérée; mais Dieu prospéra si bien vos efforts et exauça vos prières que finalement elle recouvra santé. » Ajoutons que ces soins étaient largement payés. Par une lettre signée à Blois le 17 janvier 1550, Henri II donnait à Diane 5,500 livres tournois (environ 66,000 francs de notre monnaie), « en faveur, disait-il, des bons, agréables et recommandables services qu'elle a ci-devant faits à notre très chère et très aimée compagne la reine. » Ainsi donc l'insatiable maîtresse faisait argent de tout, même des maladies de Catherine de Médicis! Le désordre du ménage royal se trouvait régulièrement organisé, et rien n'égalait l'adulation des courtisans devant l'adultère manifeste, si ce n'est la longanimité systématique de l'épouse outragée. Lorenzo Contarini écrivait en 1552 : « La reine ne pouvait souffrir dès le commencement de son règne un tel amour et une telle faveur de la part du roi pour la duchesse; mais depuis, sur les prières instantes du roi, elle s'est résignée, et elle supporte avec patience. La reine fréquente même continuellement la duchesse, qui de son côté lui rend les meilleurs offices dans l'esprit du roi, et souvent c'est elle qui l'exhorte à aller dormir avec la reine. »

Cette espèce de courtoisie de Catherine de Médicis et de Diane de Poitiers l'une pour l'autre fait songer à Marie Leczinska et à Mme de Pompadour. Marie Leczinska, comme Catherine, accepta son sort sans murmurer,

mais par d'autres motifs que l'astucieuse Italienne. C'était chez la vertueuse femme de Louis XV résignation chrétienne, bonté d'âme, humilité; chez Catherine, la soumission était une adresse, un calcul. Sans doute ses astrologues lui avaient prédit que l'heure viendrait où elle assouvirait sa seule passion, la passion de gouverner. Cette heure, elle l'attendait silencieusement et ne voulait point compromettre sa fortune par une impatience qui n'eût pas été politique. Elle se disait d'ailleurs qu'une autre maîtresse vaudrait peut-être moins que Diane. Ce fut aussi le raisonnement de Marie Leczinska. « La reine, rapporte le duc de Luynes, traite d'une manière très convenable Mme de Pompadour... Elle dit souvent que, puisqu'il y a une maîtresse, elle l'aime mieux qu'aucune autre. » La marquise, qui savait que la reine aimait beaucoup les fleurs, ne cessait de lui envoyer des bouquets. Elle se sentait flattée de voir qu'elle n'était pas inutile à la reine auprès du roi (1). » Ainsi donc, sous Louis XV comme sous Henri II, c'était la maîtresse qui protégeait la femme légitime. Entre la vie de la duchesse de Valentinois et celle de la marquise de Pompadour, il y a d'autres points de ressemblance. Toutes deux déployèrent une avidité sans bornes; toutes deux furent des femmes politiques, des personnages d'état, comme dit Duclos. Toutes deux s'entourèrent d'un cortége d'artistes et surent triompher avec un mélange d'orgueil et de prudence. Il existe aussi entre Henri II et Louis XV de remarquables analogies de caractère. Les deux princes étaient braves, aimaient la chasse, avaient l'abord et la prestance de gentilshommes accomplis. Ils étaient nés l'un et l'autre avec une certaine bonté de caractère; mais les hommages idolâtres dont on les entourait avaient détruit le germe de leurs qualités. Et cependant ces souverains, qui vivaient au milieu d'une pompe féerique et qui épuisaient toutes les merveilles et tous les raffinemens du luxe, n'étaient pas véritablement heureux. Matteo Dandolo raconte que Henri II était de nature sombre et taciturne, que les courtisans disaient ne l'avoir jamais vu rire une seule fois. Le duc de Luynes nous apprend que Louis XV, blasé et rassasié de tout, avait des momens « de tristesse et d'une humeur qu'il fallait connaître pour ne pas la chagriner. » Si Henri II montrait « un naturel fort débonnaire et tant plus aisé à tromper, de sorte qu'il ne voyait et jugeait que par les yeux, oreilles et avis de ceux qui le possédaient, » Louis XV, avait un fonds de timidité naturelle, un embarras qui fit toujours partie de son caractère. Comme le remarque un homme qui le voyait tous les jours, Le Roy, lieutenant des chasses de Versailles, son indolence le portait à céder facilement à tout ce que ses ministres lui proposaient sans prendre la peine de l'examiner. Les deux princes avaient en apparence des sentimens très religieux. « Mme la sénéchale, dit Matteo Dandolo dans une de ses relations au sénat de Venise, racontait à une dame d'honneur que, remarquant en quelle dé-

(1) *Mémoires du duc de Luynes*, t. II, p. 228.

votion profonde était le roi au moment de recevoir la couronne et lui ayant demandé depuis de lui vouloir bien dire pour qui il avait tant prié Dieu, le roi lui avait répondu que ce n'était pas pour une autre fin que la suivante : que si la couronne qu'il allait prendre promettait un bon gouvernement et assurait le salut de ses peuples, Dieu lui fît la grâce de la lui laisser pour longtemps, qu'autrement il la lui prît bien vite. » — « Le roi, dit encore Lorenzo Contarini, ne manque pas aux devoirs de la religion; il va à la messe chaque jour, entend les vêpres les jours de fête, va aux processions à certains temps de l'année et honore chaque fête principale en touchant chaque fois avec autant de patience que de dévotion de nombreux malades atteints de scrofules, lesquels, au seul toucher du roi, prétendent être guéris. » Louis XV avait aussi, malgré tous ses désordres, un fonds de religion mal comprise, mais sincère, et les remords, qui existaient à l'état latent dans son cœur, étaient sans doute l'une des causes de sa perpétuelle tristesse. « Le roi ne fait point ses pâques, écrivait d'Argenson en 1740, de peur de se brouiller tout à fait avec Dieu. Il marmotte à l'église ses patenôtres et prières avec une décence d'habitude, et il ménage pour d'autres temps la pratique complète du salut. »

La supériorité du règne de Louis XV sur celui de Henri II, c'est qu'au moins il n'est pas souillé de cruautés. Mme de Pompadour était ce qu'on appelle vulgairement une bonne personne; Diane de Poitiers au contraire, persécutrice des protestans, enrichie par les confiscations et les supplices, apparaît sous un double aspect, tour à tour gracieuse et terrible. Les fresques de Fontainebleau la montrent comme la déesse de la fable, tantôt en souveraine lumineuse de la nuit, tantôt en sombre Hécate entourée des flammes infernales. On dirait que les reflets des bûchers jettent sur sa figure des lueurs sinistres. Le côté odieux du règne, c'est la persécution. Qu'un moine espagnol, amaigri par le jeûne, macéré par la discipline et le cilice, soit fanatique, il inspire plus de compassion que de haine; mais ces âmes épicuriennes et voluptueuses qui font de la cruauté un raffinement pour leur sensualisme, qui mêlent les bûchers aux tournois et se délectent à la vue du supplice de l'estrapade, ces âmes font naître un sentiment d'indignation inexprimable. Autant, sous Henri II, les basses classes étaient sincères dans leurs superstitions et leur fanatisme, autant l'on trouvait dans les hautes régions de scepticisme et de froid calcul. La persécution religieuse faisait partie, pour ainsi dire, du cérémonial de la cour. A chaque fête, on étouffait des hérétiques dans les flammes en signe de réjouissance publique. Le jour de l'entrée solennelle du roi dans sa bonne ville de Paris, on ne manqua pas à cette coutume. Henri, qui revenait au palais des Tournelles, après avoir assisté à des joutes brillantes, voulut contempler de près un des bûchers. Il reconnut la voix d'un de ses anciens domestiques qui expirait dans les tortures du feu. Le sacre et le couronnement de la reine donnèrent lieu à de nouveaux supplices. Un pauvre

tailleur, arrêté comme hérétique, fut conduit devant le roi, auquel on voulait donner le divertissement de la confusion et de la simplicité de cet homme; mais il répondit à l'interrogatoire royal avec sagesse et dignité. Diane de Poitiers, qui assistait à cette scène, ayant voulu prendre part à la discussion : « Madame, s'écria-t-il, contentez-vous d'avoir infecté la France, et ne mêlez pas votre ordure parmi chose si sacrée qu'est la vérité de Dieu. » La favorite se tut pour le moment; mais le 4 juillet 1549, à la suite d'une procession où Henri venait de renouveler le serment d'extirper l'hérésie, un bûcher était allumé dans la rue Saint-Antoine, en présence du roi et de Diane de Poitiers. Le pauvre tailleur y monta avec trois de ses coreligionnaires. On raconte que lorsque le supplicié aperçut le roi accoudé à une fenêtre de l'hôtel de la Roche-Pot, « il se prit à le regarder si fort que rien ne pouvait l'en détourner. » Le roi, saisi de frayeur par ce regard fixe et terrible, quitta la fenêtre, et, longtemps poursuivi par ce souvenir vengeur, jura de ne plus voir brûler d'autres condamnés. Toutefois il ne jura point de ne plus en faire brûler, et les exécutions continuèrent. Ne fallait-il pas des exactions, des supplices pour alimenter le luxe babylonien de Diane? La favorite détestait ces réformés austères qui refusaient de courber la tête devant l'idole royale, et le cardinal de Lorraine, par l'appât des confiscations, avait gagné Diane de Poitiers à sa politique sanguinaire. On décida le roi à se rendre en personne au parlement le 10 juin 1559. On y délibérait sur les moyens de ramener une jurisprudence uniforme dans les jugemens sur les hérétiques. Henri, tendant un piége et parlant de la paix des consciences, invita chacun des conseillers à s'exprimer en pleine liberté. Ceux-ci eurent l'imprudence de se fier à la parole royale. — « Ce n'est pas chose de petite importance, dit Anne du Bourg, que de condamner ceux qui, au milieu des flammes, invoquent le nom de Jésus-Christ. Eh quoi! des crimes dignes de mort, blasphèmes, adultères, horribles débauches, parjures se commettent tous les jours impunément à la face du ciel, et l'on invente tous les jours nouveaux supplices contre des hommes dont le seul crime est d'avoir découvert par les lumières de l'Écriture sainte la turpitude romaine et de demander une salutaire réformation! » Le conseiller du Faur ne fut pas moins énergique, « Il faut bien entendre, s'écria-t-il, qui sont ceux qui troublent l'église, de peur qu'il advienne ce qu'Élie dit au roi Achab : C'est toi qui troubles Israël. » On avait prononcé le mot d'adultère. Des conseillers parurent se troubler comme si le souverain venait de recevoir une injure personnelle. Le roi exaspéré ordonna au connétable de saisir de ses propres mains sur leurs bancs Anne du Bourg et du Faur, et Montmorency obéit sur-le-champ. Henri était tellement irrité contre du Bourg qu'il dit qu'il « le verrait brûler de ses deux yeux; » mais il avait compté sans la lance de Montgommery. Dix-neuf jours après la séance du parlement, le roi était atteint d'un coup mortel dans un tournoi, où il portait encore les couleurs

de sa maîtresse sexagénaire, la livrée noire et blanche des veuves, que Diane n'avait jamais quittée.

Les ambassadeurs vénitiens racontent que François II envoya dire à la favorite détrônée qu'en raison de sa mauvaise influence auprès du feu roi elle mériterait un grand châtiment, mais que, dans sa clémence royale, il ne voulait pas l'inquiéter davantage, que néanmoins elle devrait lui restituer tous les joyaux qu'elle tenait de Henri II. Elle fut aussi obligée de céder à Catherine de Médicis la magnifique terre de Chenonceaux, et reçut en échange le sombre château de Chaumont-sur-Loire. Heureuse que la vengeance de la reine-mère n'allât pas plus loin, Diane accepta sans murmure ce désavantageux marché, et, bientôt réconciliée avec le nouveau règne, elle vécut sept ans encore dans son château d'Anet au sein d'une opulente et fastueuse retraite. Elle avait marié ses deux filles à de grands personnages, les ducs d'Aumale et de Bouillon. Enrichie des dépouilles de la France et conservant encore des restes de beauté, elle brava jusqu'à la dernière heure les outrages des ans et de la fortune.

La vie de Diane de Poitiers fut, au point de vue de l'intrigue et de la cupidité, un succès continuel. Cependant cette femme si habile dut subir dans sa longue carrière les tristesses qui accompagnent le triomphe de l'immoralité. Il y a toujours au fond des situations fausses quelque chose de douloureux, et si le sens moral était peu développé au XVIe siècle, si l'on ne connaissait guère ces délicatesses de conscience qui poétisent les illustres pénitentes du siècle de Louis XIV, il n'est pas moins permis d'affirmer qu'il manquait à Diane de Poitiers le bien suprême, la paix du cœur. Ne trouve-t-on pas les traces d'une mélancolie profonde dans cette lettre qu'elle écrivait à Mme de Montagu? « Quand donc me vyendrès vous vysyter, madame ma bonne amie, estant bien desireuse de vostre veue qui me regalardiroit en tous mes chagrins que fusse-t-il, et bien voyes ce qu'advyent souvent de monter au dernyer degré qui feroyt croire que l'abyme est en hault. » C'est ainsi qu'arrivée au sommet de sa fortune la toute-puissante favorite voyait comme un gouffre devant elle, et ressentait ce trouble, cette vague inquiétude qui est le châtiment de l'ambition satisfaite. Sans doute elle dut entendre plus d'une fois l'écho des cris des malheureux qui payaient de leurs épargnes, quelquefois de leur vie, la réalisation de ses caprices. Lorsqu'elle trônait au milieu des merveilles de Chenonceaux, de ce « charmant castel fleuronné, blasonné, flanqué de jolies tourelles, orné de cariathides, contourné de balconnades avec enjolivations dorées jusqu'en hault du faiste, » tous ces fleurons, toutes ces arabesques ne devaient-ils point parfois se teindre de la couleur du sang, et les pensées sinistres ne pénétraient-elles pas dans ce « sylvestre et plantureulx bocage arrosé de fontaines, verdoyant comme un pré d'apvril? » Les fondations pieuses auxquelles Diane consacra les derniers temps de sa vie accusent le besoin qu'elle avait de se réconcilier avec Dieu. C'est au mi-

lieu de ces occupations que la mort vint la surprendre le 22 avril 1566. Sa volonté dernière fut que son corps, après avoir été exposé dans l'église des filles pénitentes à Paris, fût transporté ensuite dans son château d'Anet. C'est là qu'avant la révolution on pouvait voir son mausolée, qui depuis a été transporté au musée des Petits-Augustins. Quatre sphinx de marbre blanc soutiennent un sarcophage sur lequel Diane est représentée agenouillée dans le costume de l'époque, les mains jointes devant un livre ouvert sur un prie-Dieu. Son testament, minutieux, détaillé, rédigé avec cette précision pointilleuse qui caractérise tout ce qu'elle a écrit, est empreint de sentimens de piété. Elle demande des messes, des cierges, des processions. Elle se préoccupe d'une manière toute particulière des maisons religieuses ouvertes aux filles de mauvaise vie, comme si elle reconnaissait, au fond de sa conscience, une analogie entre leur destinée et la sienne. Jusque dans ce testament même reparaît la femme de lucre et d'intrigue : elle y parle de ses biens comme « venant en partie de *son labeur,* » expression d'une cynique naïveté qui peint un caractère et qui résume une existence.

La réputation de Diane de Poitiers ne gagnera pas aux nouvelles études faites sur son caractère. Si ingénieux, si complaisans qu'ils soient, les apologistes des reines de la main gauche ne peuvent découvrir dans cette destinée rien qui charme l'imagination, rien qui séduise le cœur, rien qui doive désarmer la juste sévérité de l'histoire. Parmi toutes les lettres récemment publiées, on n'en trouve peut-être pas une seule où il y ait quelque chose de tendre ou d'humain. Le personnage officiel ne se dément jamais. C'est une femme sans attendrissement, sans larmes, sans sourire, beauté virile qui a la force, l'énergie, la résolution, mais dans laquelle on cherche en vain les véritables attributs de son sexe, la grâce et la bonté. C'est le type des favorites royales, de ces grandes intrigantes, moitié ministres, moitié maîtresses, qui traitent le sentiment comme une affaire d'état et apportent dans le triomphe du vice une sorte de décorum et de gravité. N'est-ce pas assez que ces femmes, si chèrement entretenues par la France, aient été de leur vivant l'objet des flatteries les plus basses, de l'idolâtrie la plus servile? Faut-il encore que leur mémoire ait des panégyristes enthousiastes? Félicitons M. Guiffrey d'avoir échappé à cette littérature de boudoir, à cette manie de réhabilitations malencontreuses qui semblent un défi à la morale et au bon sens. Diane de Poitiers, quoi qu'on en dise, fut le mauvais génie de Henri II. Mieux dirigé, ce prince eût été capable de grandes choses. Diane lui ôta le respect de lui-même. La prétendue « divinité de la renaissance » ne mérite point d'apothéose, et, si l'histoire n'est pas une école de scandale, elle n'aura jamais d'indulgence pour des femmes qui ne furent en réalité que des modèles de courtisanes.

IMBERT DE SAINT-AMAND.

L'ÉRUPTION DE SANTORIN

ET

LES ILES VOLCANIQUES

Nos volcans méditerranéens semblent être entrés depuis quelque temps dans une phase d'activité nouvelle. Au commencement de 1865, le flanc septentrional de l'Etna s'entr'ouvrait subitement, et vomissait pendant cinq mois des flots de lave avec des torrens de vapeur d'eau et d'autres matières volatiles. A la même époque, le Vésuve présentait une surexcitation extraordinaire, et la matière embrasée montait jusqu'au bord supérieur du cratère, sans toutefois se déverser au dehors. Cette année, l'un des évens secondaires de l'Etna, la salinelle de Paterno, a offert une recrudescence notable de phénomènes volcaniques; le Vésuve a continué sans interruption à produire d'épaisses fumées accompagnées de détonations; enfin, au milieu de l'archipel grec, la baie de Santorin, où tout paraissait au repos depuis cent cinquante ans, est devenue tout à coup le siége de manifestations d'une extrême intensité. Au centre de la baie, formée principalement par Santorin, et que complètent les deux îles plus petites de Therasia et d'Aspronisi, s'élèvent trois îlots d'origine volcanique, dont l'apparition remonte à des époques plus ou moins récentes dans les temps historiques. Ces îlots portent le nom de Kameni (brûlées). C'est dans le voisinage de l'un d'eux que se passent aujourd'hui les phénomènes éruptifs qui ont excité à juste titre l'attention des corps savans de l'Europe, et qui ont engagé l'Académie des Sciences à envoyer une commission dont j'ai eu l'honneur de faire partie (1).

(1) Mes collaborateurs ont été MM. Lenormant et Da Corogna; nous avons en outre été accompagnés pendant la première partie de notre voyage par le savant académicien M. de Verneuil.

I.

Le siége principal de l'éruption se trouve à la partie méridionale de la plus récente des Kameni, nommée Nea Kameni (nouvelle brûlée). L'apparition de cet îlot ne date que de 1707. L'éruption qui lui a donné naissance a duré cinq ans, de 1707 à 1712. D'après les récits du temps, on sait qu'elle a été signalée par des projections et des détonations d'une violence extrême; mais depuis lors tout était rentré dans un état de calme presque complet. Le seul indice qui aurait pu faire penser à la probabilité de phénomènes volcaniques nouveaux était l'existence d'émanations singulières dans l'anse de Voulcano, qui découpait profondément le rivage méridional de Nea Kameni. L'eau de la mer y était presque constamment trouble et d'un vert jaunâtre; parfois, principalement quand le vent soufflait du sud-est, cette teinte devenait plus foncée et passait au jaune rougeâtre. Des sels de fer en dissolution étaient certainement la cause de ces colorations anormales. En outre il s'en exhalait des quantités d'acide sulfhydrique assez notables. Ces émanations ayant été reconnues mortelles pour les animaux et les plantes marines, on avait eu l'idée d'utiliser les eaux de l'anse de Voulcano au nettoyage des carènes de bâtimens. En effet, deux ou trois journées de séjour dans ces eaux fétides suffisaient pour amener l'empoisonnement et la destruction des mollusques et des algues attachés à la coque des navires doublés de cuivre. Les habitans de Santorin mettaient aussi à profit les propriétés médicinales de l'eau de cette anse. Chaque année, ils y venaient pendant l'été prendre des bains, et même, afin d'y pouvoir passer commodément une partie de la belle saison, ils avaient fait bâtir des maisons tout le long d'un quai nouvellement construit. Deux églises, l'une grecque, l'autre catholique, s'élevaient en arrière des habitations, et tout faisait présumer que bientôt Nea Kameni deviendrait une station fréquentée. Tel était l'état de l'île à la fin de 1865 (1). A l'approche de l'hiver, les navires qui venaient relâcher dans l'anse de Voulcano étaient devenus rares, les baigneurs de Santorin avaient regagné leurs foyers, et il ne restait à Nea Kameni qu'une seule famille chargée de veiller à la garde des habitations. Ces gens vivaient fort tranquilles dans une maison située sur le bord de la mer, au pied de l'ancien cône de Nea Kameni. Jusqu'à la fin du mois de janvier 1866, ils ne remarquèrent rien de particulier. Peut-être cependant un examen attentif les eût-ils avertis plus tôt du péril prochain; il n'est pas douteux par exemple que l'eau de la mer ne soit devenue

(1) Les trois îles de Santorin, de Therasia et d'Aspronisi ont fait autrefois partie d'un même tout. A l'époque où s'est effectué le dépôt du terrain tertiaire pliocène, l'emplacement de la baie était occupé par une grande île volcanique de forme arrondie, dont le centre s'est effondré subitement un certain jour en même temps que les bords se soulevaient. La mer s'est précipitée, par la dépression du sol comprise entre Therasia et Santorin, dans le gouffre qui venait de se creuser ainsi, et la baie s'est trouvée constituée à peu près avec la configuration qu'elle possède actuellement.

tiède près du rivage plusieurs jours avant le début apparent des phénomènes éruptifs. Quoi qu'il en soit, c'est seulement le 30 janvier que l'attention du gardien de Nea Kameni fut provoquée par une circonstance qui, au premier abord, lui parut peu importante. En s'éveillant ce jour-là, il avait remarqué que le toit de sa demeure, voûté et construit en béton comme tous les toits de Santorin, était traversé par une étroite lézarde. Il pensa d'abord que cette fente était l'effet d'un défaut de construction; néanmoins il eut la curiosité de visiter les habitations voisines, dont il avait les clés, et grande fut sa surprise en trouvant que toutes étaient plus ou moins ébranlées et fissurées. Il y avait donc eu pendant la nuit un mouvement du sol. Le cône de Nea Kameni, haut d'environ 100 mètres au-dessus du niveau de la mer, présentait également des traces de la commotion souterraine. Des blocs volumineux s'étaient détachés du sommet, et, après avoir roulé le long des pentes, étaient venus s'arrêter au pied des habitations.

Le gardien attribua ces faits à un tremblement de terre survenu pendant son sommeil; mais bientôt, sans ressentir aucune secousse, il vit les fentes s'élargir peu à peu. A la fin de la journée, les maisons les plus voisines de l'anse de Voulcano commencèrent à menacer ruine; des blocs volumineux se détachèrent du bord supérieur du cratère de Nea Kameni, et s'écroulèrent avec fracas. Enfin des bruits sourds et des chocs qui semblaient se produire dans les profondeurs de la terre vinrent épouvanter la pauvre famille qui seule assistait à ces premières manifestations éruptives. Le lendemain, tous ces phénomènes continuèrent en redoublant encore d'intensité, les bruits devinrent formidables et les chocs plus violens. L'anse de Voulcano surtout paraissait éprouver vivement l'action du feu souterrain. La température de l'eau s'y était beaucoup élevée, et une multitude innombrable de bulles de gaz s'en dégageait, produisant un mouvement comparable à celui d'une ébullition. L'odeur de l'acide sulfhydrique y était devenue tellement forte qu'elle était presque insupportable. De plus les mouvemens du sol commençaient à produire à la pointe sud-est de Nea Kameni un affaissement très sensible du quai, particulièrement vers les points où les bruits étaient le plus distincts. Il était visible que le terrain s'abaissait lentement, d'une façon continue. Le gardien et sa famille passèrent toute la journée dans la plus vive anxiété, mais sans abandonner encore leur demeure. La nuit suivante, le grondement souterrain avait acquis une telle intensité qu'ils tremblèrent plus d'une fois d'être ensevelis sous les ruines de leur maison. Une heure avant le lever du soleil, ils virent s'élever au-dessus de l'anse de Voulcano des flammes qui paraissaient sortir du sein de la mer, près du rivage, et dont la lumière jaunâtre éclairait d'une lueur lugubre les laves et les ponces de l'éruption de 1707. Dès lors leur frayeur ne connut plus de bornes, et, sans attendre davantage, ils s'empressèrent de détacher leur canot et de gagner Santorin. Les récits qu'ils firent en arrivant au port de Phira jetèrent l'alarme dans la population, et l'on craignit de voir s'engloutir dans un abîme de feu non-seule-

ment les Kameni, mais encore l'île de Santorin elle-même. Un certain nombre d'habitans émigrèrent immédiatement, d'autres envoyèrent à Syra ce qu'ils avaient de plus précieux. Quelques-uns au contraire, plus intrépides, voulurent voir par eux-mêmes les phénomènes dont on leur parlait, et se rendirent à Nea Kameni. M. le docteur Decigalla, à qui nous devons des renseignemens précieux sur la marche de l'éruption et principalement sur les faits qui en ont accompagné le début, fut l'un des premiers à se faire conduire sur les lieux. Il put constater l'élévation de température des eaux de la mer, la coloration rougeâtre extrêmement prononcée qu'elles affectaient, et les dégagemens gazeux qui s'y produisaient. Il observa aussi un fait bien remarquable : c'est la formation de quatre petits lacs d'eau douce au pied de l'ancien cône de Nea Kameni, en arrière des habitations, en un point où le sol paraissait uniquement formé de roches volcaniques entassées, et où il n'y avait jamais eu trace de source. Enfin, dans le courant de la soirée, il vit reparaître les flammes qui avaient été aperçues la nuit précédente, et que la clarté du jour l'avait jusqu'alors empêché de distinguer. Ces phénomènes continuèrent pendant la journée du lendemain (2 février) en redoublant d'intensité. L'enfoncement du sol sur la rive orientale de l'anse de Voulcano était, en certains endroits, de plusieurs mètres, et l'eau de la mer pénétrait dans quelques habitations.

Cependant tous ces faits ne constituaient pour ainsi dire que les préliminaires d'une éruption. C'est le 3 février seulement que l'on vit poindre à la surface de la mer, dans l'anse de Voulcano, un récif formé par des masses de lave incandescentes sortant des entrailles de la terre et poussant devant elles les débris du sol. Pendant plusieurs jours, l'accroissement de ce récif s'est fait avec la plus grande régularité, mais en même temps avec une rapidité telle qu'on le voyait grandir de minute en minute. Il est évident que le sol était fendu au fond de la mer, et qu'il sortait continuellement de la fissure un flot de lave liquide, qui, au contact de l'eau, se solidifiait en blocs irréguliers. Le premier jour de l'apparition de cet îlot, comme la masse en était encore peu considérable, les blocs qui le composaient se refroidissaient rapidement en faisant entendre des sifflemens aigus; mais la poussée souterraine continuant à s'exercer et amenant sans cesse de nouvelle lave liquide au centre de l'amas déjà formé, les blocs qui avaient paru d'abord se trouvaient incessamment rejetés vers la périphérie et remplacés par d'autres dont la température était de plus en plus élevée. Le 5 février, l'îlot avait atteint déjà une longueur de 70 mètres sur une largeur de 30 et une hauteur de 10 environ. Les masses de lave qui le composaient, se trouvant, par suite de l'accumulation même des matières, mieux protégées contre le refroidissement, restaient longtemps incandescentes, et brillaient d'un vif éclat dans l'obscurité de la nuit. Des flammes jaunâtres s'échappaient de tous les interstices, principalement au sommet du monticule, et lui donnaient l'apparence d'un bûcher.

L'éruption se développait ainsi sans produire aucun désastre notable et

sans catastrophe violente. Bientôt les Santoriniotes s'étaient rassurés, et chaque jour une foule de curieux venait aborder au rivage de Nea Kameni. On s'asseyait sur le bord de la mer, en face de l'île nouvelle, pour admirer le curieux phénomène qu'on avait devant les yeux et se livrer à des dissertations interminables sur les causes probables qui l'avaient déterminé. Une des questions qui occupaient les esprits était celle de savoir quel nom on donnerait au nouvel îlot, chacun avait son nom de prédilection; enfin, quelqu'un ayant proposé de l'appeler George Ier en l'honneur du souverain de la Grèce, ce nom s'est trouvé adopté par tout le monde, excepté par le jeune monarque, qui a protesté, assure-t-on, en disant que son humeur pacifique et son rôle de roi constitutionnel lui interdisaient d'être le parrain d'un volcan. Malgré cela, le nom est resté. L'île George a continué de se développer: dès le 6 février, elle était réunie à Nea Kameni; quelques jours plus tard, elle couvrait toute l'anse de Voulcano, bientôt même elle en dépassait l'ouverture. Elle s'est transformée en un monticule situé sur la rive méridionale de Nea Kameni, s'avançant dans la mer, vers le sud, sous la forme d'un promontoire. En même temps que ce premier centre se développait, les allures en devenaient moins tranquilles, et on y entendait des détonations qui, d'abord rares et faibles, ne tardèrent pas à augmenter d'intensité. Il s'y produisit aussi quelquefois des projections de petits fragmens de lave. Cependant, jusqu'au 20 février, les matières ainsi expulsées furent toujours assez peu volumineuses pour ne causer aucun danger.

Pendant que ces phénomènes suivaient leur cours au niveau de l'anse de Voulcano et dans la région voisine de Nea Kameni, le mouvement éruptif devenait de plus en plus marqué vers la pointe sud-ouest de cette île. Le 8 février, on avait déjà remarqué que la mer était de ce côté très chaude et très fortement colorée en jaune verdâtre. Les dégagemens gazeux y étaient aussi d'une abondance extrême. Le lendemain, au milieu de la journée, on vit tout à coup, dans la direction du sud-ouest, les eaux entrer pendant quelques instans en ébullition; de grosses bulles de vapeur vinrent éclater à la surface de la mer, il y eut même projection brusque d'une multitude de petits morceaux de lave scoriacée. Le 13 février apparut à environ 50 mètres de la côte une nouvelle île, que les membres de la commission scientifique envoyée par le gouvernement grec appelèrent *Aphroessa* du nom du bateau à vapeur qui les avait amenés à Santorin. Aphroessa était comme l'île George composée de blocs de lave incohérens. Sur quelques-uns, formant auparavant le fond de la mer, se trouvaient fixés des mollusques et d'autres débris d'origine marine. Ils étaient portés et soulevés par d'autres blocs de lave sortie à l'état fluide du sein de la terre et bientôt solidifiée. L'accroissement d'Aphroessa semble s'être fait plus lentement et moins régulièrement que celui de l'île George. Le premier jour, le sommet de l'îlot, après s'être élevé d'un mètre ou deux au-dessus du niveau de la mer, s'est enfoncé trois ou quatre fois au-dessous; il n'est devenu stable qu'à la fin de la journée. Tout alentour, l'eau de la mer s'é-

tait élevée à une température de 60 à 70 degrés, et les bulles de gaz dégagées au contact des blocs incandescens produisaient en brûlant des flammes brillantes, que l'on pouvait apercevoir aussitôt après le coucher du soleil non-seulement à la surface de la mer autour d'Aphroessa, mais aussi sur le sommet de l'îlot volcanique. Pendant la journée, on ne voyait en ce point que des fumées roussâtres bien différentes des vapeurs blanches qui ont toujours couvert la pointe culminante de l'île George.

Jusqu'au 20 février, il n'y eut rien d'important à signaler, si ce n'est de temps à autre quelques détonations assez fortes. A cette date, les îlots de George et d'Aphroessa s'étaient considérablement agrandis. Le premier de ces deux centres d'éruption formait une colline conique haute d'environ 50 mètres, le second se présentait sous l'apparence d'une île allongée dans la direction du nord au sud, et dont le sommet s'élevait à 15 mètres environ au-dessus des eaux. Cette île était séparée de Nea Kameni par un canal qui se rétrécissait tous les jours, et n'avait plus guère que 20 mètres de largeur. La commission scientifique grecque, qui suivait attentivement les progrès de l'éruption, vint, dans la soirée du 19 février, jeter l'ancre dans le canal compris entre Micra Kameni et Nea Kameni, tout auprès de cette dernière île. Non loin de là se trouvait amarré un navire de commerce qui était en train de recueillir et de charger un reste de pouzzolane déposée sur le quai. La nuit se passa tranquillement; aucun mouvement violent du sol, aucune détonation plus forte que de coutume, n'en troublèrent le calme. L'amas de lave de l'île George brillait comme d'ordinaire dans l'obscurité, et éclairait d'une lueur rougeâtre les maisons en ruine qui bordaient le rivage. Le matin du 20 février de très bonne heure, les membres de la commission grecque descendirent à terre avec leurs instrumens. Ils furent bientôt frappés de certains signes spéciaux, suffisans pour leur faire présumer qu'il allait prochainement se passer quelque chose d'insolite. La température de l'eau de la mer près du rivage atteignait 85 degrés, elle s'était élevée de 10 degrés depuis la veille. La vapeur s'échappait plus vivement du sommet de l'île George, le sifflement qu'elle produisait était interrompu par des bruits souterrains beaucoup plus sonores et plus prolongés que les jours précédens. Tout autour du centre éruptif, les fumeroles sulfureuses présentaient également une activité inaccoutumée. Malgré ces indices précurseurs d'une crise prochaine, les membres de la commission n'en résolurent pas moins de continuer leur travail. L'un d'eux, M. Palaska, resta sur le bord de la mer, afin d'y faire quelques déterminations géodésiques. Les quatre autres, MM. Schmidt, Mitzopoulos, Boujouka et Christomanos, gravirent le cône de Nea Kameni pour observer l'ensemble de l'éruption. Il était environ neuf heures quand ils en atteignirent le sommet. Ils y trouvèrent des crevasses profondes nouvellement formées, d'où s'échappait de la vapeur d'eau chargée d'acide sulfhydrique, et quand ils arrivèrent sur le bord méridional de l'ancien cratère, situé en face et au-dessus du volcan nouveau, ils virent que l'aspect de l'île d'Aphroessa et de

l'île George n'offrait plus le caractère de bénignité habituel. Ils se mirent néanmoins à faire leurs observations accoutumées. L'un d'eux mesurait la hauteur barométrique; les autres, assis sur un bloc de lave, dessinaient ou prenaient des notes sur ce qu'ils avaient sous les yeux, quand tout à coup une épouvantable détonation se fit entendre. Une épaisse colonne de fumée noire s'éleva en tourbillonnant avec une rapidité prodigieuse, les enveloppa subitement, et leur déroba complétement la lumière du ciel. Quelques secondes après, ils étaient environnés d'une pluie de cendres et de *lapilli;* des milliers de pierres incandescentes tombaient autour d'eux comme une grêle brûlante. Instinctivement tous cherchèrent aussitôt leur salut dans la fuite et se précipitèrent vers le nord-ouest, abandonnant cartes et instrumens; mais il était presque aussi dangereux de fuir que de rester en place, car tant qu'on restait à découvert on était exposé à une mort presque certaine. Chacun d'eux se blottit donc immédiatement à l'abri des rochers volcaniques de l'ancien cratère. Les uns purent se réfugier derrière des roches volumineuses dont les saillies les garantirent; les autres ne découvrirent que des abris très imparfaits. M. Christomanos, par exemple, n'avait pour refuge qu'un bloc crevassé au-dessous duquel il ne put cacher que sa tête; le reste de son corps se trouvait exposé à la chute des cendres et des pierres. Il eut le bonheur de n'être atteint par aucun projectile volumineux; mais des *lapilli* incandescens mirent le feu à ses vêtemens, et lui causèrent une blessure profonde à la nuque. Autour de lui, tout était en feu, les pierres tombées avaient enflammé les herbes et les broussailles qui garnissaient l'ancien cratère. Un bloc projeté venait de s'abattre comme une bombe sur le rocher qui lui servait d'abri et s'y était brisé en éclats. Meurtri, blessé, ses habits à demi brûlés, M. Christomanos dut traverser le cratère en courant au milieu des flammes afin de chercher une retraite plus sûre. Un creux de rocher s'offrit à lui, il put s'y mettre en sûreté et y attendre la fin d'une seconde explosion qui se produisit alors, et fut plus terrible encore que la première. Il reprit enfin sa course vers le nord-ouest et se laissa rouler le long des pentes du cône, au milieu des rochers qui en rendent ordinairement la descente presque impraticable. Quand il arriva au bord de la mer, ses vêtemens étaient en lambeaux, ses pieds nus et sanglans, tout son corps couvert de brûlures ou déchiré par les aspérités tranchantes des rochers. Ses compagnons, arrivés avant lui sur le rivage et presque aussi maltraités, attendaient avec anxiété un canot de leur bateau à vapeur, afin de quitter la plage de Nea Kameni, où ils n'étaient pas en sûreté; mais l'*Aphroessa* ne possédait que deux embarcations, dont l'une était restée à Santorin depuis la veille, et dont l'autre venait d'être trouée par un bloc de lave qui l'avait coulée à fond. Pour rentrer à bord, il fallait donc attendre le retour du canot laissé à Santorin.

Le bateau à vapeur avait été lui-même très maltraité par l'explosion.

Une pierre incandescente était tombée sur le pont, qu'elle avait percé, et avait mis le feu à la cabine du mécanicien; plusieurs matelots et un sous-officier avaient été atteints, le dernier assez gravement à la tête en éteignant ce commencement d'incendie; M. Palaska, qui était à l'origine de l'explosion occupé sur le bord de la mer à des mesures trigonométriques, avait été blessé grièvement à la main. Enfin M. Vallianos, capitaine du bateau marchand amarré à la côte de Nea Kameni, venait d'être frappé à la tempe par une pierre qui l'avait étendu mort sur le coup. D'autres pierres incandescentes avaient mis le feu à son bâtiment, et ses matelots effrayés s'étaient sauvés à la nage à Micra Kameni, après avoir déposé son corps dans une des maisons abandonnées de Nea Kameni.

On comprend aisément combien toutes ces circonstances durent troubler la population de l'île. L'émigration recommença de nouveau. Les établissemens d'éducation dirigés par les sœurs de charité et les lazaristes français, qui comptaient un grand nombre d'élèves, devinrent déserts, et personne n'osa plus se risquer dans le voisinage du lieu de la catastrophe. Nous manquerions donc complétement de renseignemens sur ce qui s'est passé depuis le 20 février jusqu'au jour de notre arrivée, si un navire de guerre autrichien, la *Reka*, n'était venu stationner dans la rade au commencement du mois de mars. Nous savons par les officiers de ce bâtiment, qui plusieurs fois sont descendus à Nea Kameni, que dans cet intervalle de temps les détonations ont été fréquentes, mais faibles, et qu'il n'est survenu aucun phénomène qui mérite une mention spéciale. La *Reka* s'est tenue pendant plus de quinze jours au milieu de la rade, à peu de distance de Micra Kameni, en un point que l'on nomme le Banc. A côté d'elle sont venus se placer une frégate turque et un bateau à vapeur grec, le *Syros*. Le banc sur lequel se sont amarrés ces trois bâtimens n'est autre chose que le sommet d'un ancien cône volcanique qui ne s'est jamais élevé jusqu'au niveau de la mer. L'étendue en est peu considérable et néanmoins suffisante pour permettre à sept ou huit navires d'y séjourner; partout ailleurs, la baie est beaucoup trop profonde pour qu'on puisse jeter l'ancre.

Depuis le commencement du mois de mars et pendant les trois mois qui ont suivi, nous avons observé pour ainsi dire jour par jour les diverses phases de l'éruption. Le 12 mars, nous trouvâmes le quai construit en 1865 par la municipalité de Santorin à fleur d'eau dans la partie moyenne, complétement submergé à l'extrémité méridionale, effondré et crevassé sur presque tous les points. Les maisons qui le bordaient avaient toutes plus ou moins souffert; quelques-unes étaient simplement lézardées; le plus grand nombre étaient complétement renversées, il n'en restait debout que des pans de murailles. L'une d'elles, qui se trouvait à la pointe du quai vers le sud-ouest, était presque entièrement plongée dans l'eau. Les deux églises, situées en arrière et plus rapprochées du volcan, avaient surtout été maltraitées par les projectiles. L'église grecque, à peine éloignée de quatre ou cinq mètres du pied de l'île George, avait eu le toit traversé par une

pierre qui était tombée près de la porte d'entrée, à l'intérieur de l'édifice, et s'y était brisée en éclats. Dans l'église catholique, un bloc de lave de plus d'un mètre cube était venu s'abattre près de l'autel, et s'était enfoncé dans le sol après avoir fait une large trouée à la voûte. Le chemin dirigé perpendiculairement au quai était défoncé et encombré par des masses de laves projetées, dont quelques-unes avaient un volume énorme. Ces masses, arrondies et fendillées à la surface par le retrait qu'elles avaient subi au moment du refroidissement, avaient été certainement lancées à l'état de boules pâteuses incandescentes, et ne s'étaient solidifiées qu'au milieu de l'air. Plus au sud, près du rivage, il existait des sources abondantes d'eau salée dont la température était de 70 degrés. L'eau qui en sortait était chargée de sels de fer, et possédait par suite une coloration verdâtre; elle déposait un épais sédiment ferrugineux d'un jaune rouge. Tout autour du promontoire formé par l'île George, la mer était également très chaude et colorée par des sels de fer. Vers le sud-ouest, l'eau atteignait sur les rives 80 degrés. Il s'en dégageait un nuage de vapeur tellement épais, qu'on ne pouvait rien distinguer à une distance de quelques pas. Il était impossible aux embarcations de séjourner longtemps dans cet endroit, la poix qui les enduit y aurait fondu infailliblement. Nous sommes montés au sommet du promontoire formé par l'île George. Cette escalade n'était pas sans danger. La mobilité et la haute température des blocs rendaient l'entreprise assez difficile. Nous avons pu néanmoins parcourir un espace d'environ cinquante mètres au sommet du plateau, mais au-delà les gaz qui se dégageaient du milieu de la lave étaient tellement brûlans, qu'il n'y avait plus moyen d'avancer. Des craquemens souterrains et des éboulemens continuels nous avertissaient en outre des périls qui nous entouraient. Du point où nous étions arrivés, nous pouvions cependant constater que l'île George ne présentait pas de véritable cratère. Il existait seulement vers l'extrémité ouest plusieurs fentes étroites au fond desquelles on apercevait, même en plein jour, la lueur rougeâtre de la lave brûlante. Il s'en dégageait des torrens de vapeur d'eau et exactement les mêmes produits volatils qu'au Vésuve et à l'Etna; mais, comme la température décroissait rapidement du centre à la périphérie du monticule, les fumerolles à température élevée étaient peu importantes et comme effacées par les autres. Parmi ces dernières, les plus abondantes étaient celles qui sont caractérisées par le dégagement de l'acide sulfhydrique; aussi tout le pourtour du promontoire était-il garni d'un épais dépôt de soufre, qui provenait de la décomposition de cet acide au contact de l'air. L'eau de la mer dans quelques points du voisinage était blanche comme du lait à cause du soufre qu'elle tenait en suspension à l'état de poudre impalpable. Après avoir fait ainsi l'ascension de l'île George, nous nous sommes rembarqués pour faire le tour d'Aphroessa. Le centre de cet îlot était formé par des blocs incandescens. De tous les interstices, on voyait sortir une fumée roussâtre très épaisse. Il s'y produisait à chaque instant de violentes détonations accompagnées de

projections. Il ne paraissait pas non plus y avoir de véritable cratère, on apercevait seulement des fentes par lesquelles des torrens de gaz et de vapeur s'échappaient avec des sifflemens aigus. Aphroessa s'étendait dans la direction du nord au sud sur une longueur d'environ deux cent cinquante mètres; la hauteur, moitié environ de celle de l'île George, était d'à peu près trente mètres au-dessus du niveau de la mer. Cet îlot, de même que le monticule formé par l'île George, était entièrement constitué par une lave noire, brillante, dont l'aspect rappelait celui du verre noir, et semblable à la lave ancienne qui compose en grande partie le sol de Santorin. Les laves modernes du Vésuve et de l'Etna sont beaucoup moins vitreuses; elles sont aussi plus denses, et présentent une composition chimique un peu différente, car elles renferment moins de fer et sont plus riches en silice. Le canal qui sépare Aphroessa de Nea Kameni était devenu si étroit et si encombré de roches, que nous ne pouvions le parcourir qu'avec les plus grandes précautions. Nous avancions en tâtonnant, aveuglés par la vapeur d'eau dans laquelle nous étions plongés, et respirant péniblement un air chaud et saturé de vapeurs. Pendant que nous traversions ce canal, de grosses bulles de gaz venaient incessamment frapper le fond de notre barque avec un bruit redoublé comparable au roulement d'un tambour. L'abondance de ces dégagemens gazeux, jointe à la grande chaleur de l'eau, faisait croire au premier moment à une véritable ébullition. Il n'en était rien : dans les points les plus chauds, la température de la mer ne dépassait jamais 80 degrés.

Le canal une fois franchi, nous avons voulu contourner Aphroessa, mais grande fut notre surprise en apercevant tout à coup un nouvel îlot que nous n'avions pas vu la veille, et qui même, assurait-on, n'existait pas quelques heures avant le moment où nous l'avions découvert. Cet îlot pouvait avoir environ 30 mètres de diamètre et 1 mètre 1/2 d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Il était composé de blocs de lave presque froids et semblables à ceux qui composaient les deux autres centres de l'éruption. J'y suis descendu avec le second de la *Reka*, nous l'avons parcouru dans toute son étendue. Le milieu de cet îlot était situé sur une ligne droite imaginaire passant par le sommet de l'île George et par celui d'Aphroessa. Cette direction suivait certainement celle d'une fente du sol dont ces trois centres volcaniques n'étaient que les points les plus largement ouverts. Nous avons donné au nouvel îlot le nom de *Reka* en l'honneur de la corvette autrichienne, dont les officiers nous avaient rendu de grands services.

Le soir du même jour, nous sommes revenus de nouveau avec notre embarcation autour d'Aphroessa, afin de voir et d'admirer ce que nous n'avions vu jusqu'alors dans aucun autre volcan, je veux parler des flammes. Jusqu'à présent, les littérateurs et surtout les poètes n'ont jamais manqué de les mentionner toutes les fois qu'ils ont eu à décrire une éruption; mais le fait était bien moins certain pour les hommes de science, et l'existence de flammes véritables dans un centre volcanique en activité était à leurs

yeux plus que douteuse. L'éruption de Santorin donne raison aux poètes contre les savans. Les gaz qui se dégageaient de la mer autour d'Aphroessa étaient combustibles; ils s'allumaient près du rivage au contact de la lave incandescente, et l'incendie une fois commencé se propageait rapidement à la surface de la mer à une distance de plusieurs mètres. Les bulles s'allumaient et brûlaient à mesure qu'elles arrivaient au contact de l'air. Au moment de notre excursion, il y avait une brise assez forte du nord-ouest dont les rafales éteignaient souvent la flamme; mais aussitôt que le vent se calmait un peu, le feu reprenait sur-le-champ et se propageait avec rapidité en se communiquant d'une bulle à l'autre. Nous nous en sommes approchés, et nous y avons allumé des fragmens de papier. Au bout de quelque temps, l'obscurité de la nuit étant devenue plus profonde, les flammes brillèrent d'un éclat plus vif encore. On les apercevait non-seulement autour du rivage, mais encore sur toute l'étendue d'Aphroessa et particulièrement au sommet, où elles s'élevaient à une hauteur de plusieurs mètres. Les sels de soude entraînés leur donnaient une coloration jaune caractéristique, et nos visages, éclairés par cette lumière, avaient une teinte livide. Pendant que notre canot circulait rapidement au milieu des nuages de vapeurs et à la clarté de ces lueurs vacillantes, nous devions ressembler à des fantômes naviguant sur un lac des enfers.

On voyait aussi des flammes au sommet et sur les flancs de l'île George. Le long des pentes, elles étaient bleuâtres et mobiles comme un feu follet, et couraient d'un point à un autre s'allumant ou s'éteignant selon que le vent soufflait plus ou moins fort. Au sommet de l'île George, on les apercevait moins facilement que sur Aphroessa, parce que ce sommet était entaillé de trous profonds au milieu des blocs de lave, et que c'était là surtout que les flammes se produisaient, de telle sorte qu'on ne voyait ordinairement que des fumées très fortement éclairées par la réverbération des laves incandescentes placées au-dessous. Cependant, quand le vent chassait ces fumées dans une direction convenable, chaque fois qu'une poussée volcanique nouvelle se faisait sentir, on entendait un violent bruit de soufflet, et en même temps on voyait un jet de flammes haut de plusieurs mètres s'élever en tourbillonnant au-dessus de la masse noire du monticule.

L'ancien sol de Nea Kameni a été à la même époque le siége de phénomènes qu'il importe de signaler. Dans l'intervalle compris entre George et Aphroessa, il existait au commencement du mois de mars une longue traînée de fumerolles sulfureuses, qui, partant du pied du cône formé en 1707, s'étendait jusqu'à un petit port situé sur la rive occidentale de l'île et nommé le port Saint-George. Ces fumerolles exhalaient des torrens de vapeur d'eau et d'acide sulfhydrique. Les plus chaudes d'entre elles ne tardèrent pas à produire de l'acide sulfureux. Toutes étaient environnées d'un dépôt de soufre. Le 12 mars, aucune de ces fumerolles n'offrait une température supérieure à celle de l'ébullition du mercure (360 degrés). Quelques jours plus tard, on y pouvait fondre le zinc, c'est-à-dire que la

température avait atteint 600 degrés environ. Il s'en exhalait une forte odeur d'acide chlorhydrique, et l'on y entendait fréquemment des bruits souterrains qui faisaient trembler la terre, et qui ressemblaient à ceux que produiraient des chocs violens frappant le sol de bas en haut à une petite profondeur. Je présumai dès lors qu'il allait prochainement se passer là quelque fait important. Un peu plus au sud, précisément dans la direction qui joint le sommet de l'île George à celui d'Aphroessa, se trouvaient en outre quatre grandes fissures longues de plus de 200 mètres, profondes de 8 à 10 mètres et souvent assez étroites pour qu'on pût les franchir d'un bond. Ces fentes, parallèles les unes aux autres et très rapprochées, étaient réunies par quelques coupures transversales. Elles avaient probablement été produites dans les premiers jours de l'éruption. Les déchiremens qui leur avaient donné naissance avaient été assez violens pour rompre des bancs de lave compacte de plusieurs mètres d'épaisseur qui composaient le sol. En beaucoup d'endroits, les parois verticales étaient si nettement taillées qu'on les aurait crues coupées par un instrument tranchant. Au fond de ces canaux étroits circulaient des courans d'eau salée qui coulaient de l'île George vers Aphroessa, et dont la température était comprise entre 70 et 80 degrés. Il s'y faisait un abondant dégagement de gaz combustible, dont les bulles s'allumaient et brûlaient avec une jolie flamme bleue aussitôt qu'on en approchait un corps enflammé.

A la fin du mois de mars, en même temps que les fumerolles sulfureuses acquéraient une activité plus grande, les quatre grandes crevasses avaient subi de notables changemens. Elles étaient devenues plus larges et surtout plus profondes. Quelques-unes atteignaient jusqu'à 7 ou 8 mètres de largeur et jusqu'à 30 mètres de profondeur. Le fond étant toujours resté sensiblement au niveau de la mer, il faut nécessairement en conclure que le sol s'y était soulevé de plusieurs mètres dans un intervalle de quelques jours. En même temps que ces canaux s'étaient agrandis dans tous les sens, ils se trouvaient en partie encombrés par la chute des blocs tombés de leurs parois; les ruisseaux d'eau chaude circulant librement au fond de leur cavité avaient disparu, et étaient remplacés par une suite de petites flaques d'eau distribuées irrégulièrement au milieu des morceaux de lave éboulés. La température de l'eau s'était élevée de quelques degrés, et il s'y opérait des dégagemens d'un gaz combustible, de plus en plus riche en acide sulfhydrique à mesure que la température était devenue plus haute.

Ces fentes et la ligne de fumerolles voisine qui leur était parallèle représentaient la fissure de l'éruption dans l'intervalle compris entre l'île George et Aphroessa. La déchirure du sol en ce point était incomplète, mais les mouvemens qui s'y manifestaient, ainsi que l'accroissement continu de la température, montraient qu'elle s'agrandissait chaque jour, et l'on pouvait prévoir dès lors que dans un temps peu éloigné elle s'ouvrirait entièrement, et donnerait issue à des courans de lave, comme elle le faisait déjà dans ses points les plus béans.

L'ancien cône de Nea Kameni, qui a 109 mètres de haut, domine tout le champ de l'éruption. Le cratère qui en occupait le sommet était irrégulier, encombré d'énormes blocs de lave qui lui donnaient un aspect assez différent de ceux du Vésuve et de l'Etna. L'éruption nouvelle y a produit deux crevasses profondes, larges de trois à quatre mètres, au fond desquelles se trouvaient des fumerolles exhalant de la vapeur d'eau et de l'acide sulfhydrique. L'une de ces crevasses s'étendait du bord oriental jusqu'au centre du cratère; l'autre en contournait tout le bord méridional. Le sol était couvert d'une multitude de blocs qui ont été lancés par l'île George le 20 février et les jours suivans; la plupart étaient très petits, il y en avait cependant qui présentaient un volume considérable, et en les voyant nous comprenions fort bien les dangers qu'avaient courus les membres de la commission scientifique grecque au moment où ils avaient été exposés à la chute de ces morceaux de lave. Plusieurs fois nous sommes revenus en ce lieu, d'où l'on apercevait tout l'ensemble de l'éruption. Une fois entre autres, nous avons fait cette ascension en compagnie de M. Christomanos, qui n'y était pas remonté depuis le 20 février. En parcourant ce cratère où il avait couru de si grands périls, il ne pouvait se défendre encore d'une certaine émotion.

II.

Au mois de mai, je revenais à Santorin après une absence de quelques semaines. J'avais pu pendant ce temps visiter les parties de la Grèce qui, à diverses époques, ont été le siége de phénomènes volcaniques. A mon retour, une première excursion me permettait de constater qu'il s'était produit des changemens considérables dans toute l'étendue du champ de l'éruption. Les détonations étaient plus fortes et plus fréquentes qu'autrefois; des projections abondantes s'y produisaient à chaque explosion; il semblait qu'il y eût une recrudescence marquée dans l'intensité des phénomènes. La partie culminante de l'île George s'était déplacée de 50 mètres environ vers le sud en se rapprochant du bord de la mer, sans que la hauteur eût beaucoup varié. Ce monticule formait toujours une masse conique composée de blocs irréguliers entassés pêle-mêle, dont quelques-uns avaient un volume énorme et dont la plupart étaient fortement altérés par la vapeur d'eau et les émanations acides. Le sommet en était creusé d'un vaste cratère rempli en grande partie par un amas de lave recouvert de fragmens scoriacés. Entre ces amas volumineux et la paroi du cratère, il n'existait qu'un étroit espace, une sorte de fossé circulaire du fond duquel s'échappaient constamment en sifflant de puissans jets de vapeur, et de temps en temps, au moment des explosions, des fumées épaisses composées de cendres et de vapeur d'eau, qui s'élevaient dans les airs à de grandes hauteurs, et auxquelles les gens du pays ont donné le nom de κουνούπιδι (choux-fleurs) à cause de la forme qu'elles affectaient. Aphroessa, réunie d'un côté à Reka et jointe de l'autre à Nea Kameni, offrait encore un som-

met distinct, d'où sortaient toujours d'épaisses fumées roussâtres, mais les détonations y étaient devenues très rares; c'est tout au plus s'il s'en produisait une ou deux chaque jour, et encore n'offraient-elles qu'une médiocre intensité. La température même semblait y avoir beaucoup baissé, et les flammes ne s'y montraient plus. En revanche, la quantité de lave qui en était sortie depuis six semaines était extrêmement considérable. Bien que les coulées de lave nouvelle fussent à peine longues d'un kilomètre, comme elles étaient épaisses de plus de 100 mètres, le volume qu'elles présentaient finissait par être comparable à celui des coulées ordinaires du Vésuve et de l'Etna, qui offrent souvent une longueur de plusieurs kilomètres avec une faible épaisseur. Cette différence entre les dimensions relatives des courans de lave suivant qu'une éruption a lieu au contact de l'air, sur la terre ferme, ou qu'elle se produit au sein de la mer, s'explique simplement. Dans le premier cas en effet, la matière en fusion conserve ordinairement très longtemps et quelquefois même pendant des années entières une haute température; elle peut par conséquent demeurer fluide pendant un laps de temps assez prolongé pour s'étaler au loin sous la forme d'une nappe mince, mais très étendue. Dans le second cas au contraire, se trouvant déversée au milieu de l'eau et rapidement refroidie, elle cesse bientôt de progresser, et forme d'épais amas près de l'orifice de sortie. Les coulées gagnent donc en épaisseur ce qu'elles perdent en longueur.

L'agrandissement des deux promontoires, formés l'un par l'île George, l'autre par Aphroessa et Reka réunies, avait complétement modifié la forme de la partie sud de Nea Kameni ; mais c'est surtout entre ces deux points, sur l'ancien sol de l'île, qu'étaient survenues les modifications les plus grandes. Au lieu des quatre crevasses profondes qu'on y observait à la fin du mois de mars, on y trouvait en mai un grand nombre de fentes plus larges et plus profondes encore que les premières. Au fond circulaient des courans d'eau salée dont la température variait entre 70 et 75 degrés, et qui étaient encore le siége de dégagemens gazeux ; mais tandis qu'autrefois les gaz, beaucoup plus abondans, étaient combustibles, ils ne brûlaient plus maintenant, même quand on les dépouillait de l'acide carbonique qu'ils contenaient en très grande quantité. Ces déchirures de l'ancien sol de Nea Kameni étaient tellement nombreuses et si souvent taillées à pic qu'il était très difficile de parcourir l'étendue de terrain comprise entre l'île George et Aphroessa, bien qu'elle n'eût plus guère que 120 mètres de largeur.

Les fumerolles sulfureuses qui se trouvaient alignées près des fentes étaient aussi devenues de plus en plus actives. La température s'y était élevée jusqu'à l'incandescence; les bruits souterrains s'y faisaient entendre avec une formidable intensité. Enfin, dans la journée du 27 avril, il s'était produit une violente explosion dans la partie la plus chaude. Le sol y avait été brusquement projeté de tous côtés avec un fracas comparable à celui

qui accompagne l'explosion d'une poudrière, et depuis lors on voit en ce point un petit cratère ayant environ 30 mètres de diamètre et autant de profondeur. Les parois en sont couvertes d'un dépôt de sels de fer en partie décomposés, dont les nuances éclatantes passent du jaune clair au rouge le plus vif. Il s'en dégage de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique et une faible quantité d'acide sulfhydrique.

Tel était l'état général de l'éruption vers la fin du mois de mai. Depuis cette époque, les phénomènes se sont concentrés exclusivement dans l'intervalle compris entre l'île George et Aphroessa, et le sol entr'ouvert dans cette étendue a fourni des quantités prodigieuses de lave qui se sont répandues vers le sud-ouest au fond de la mer. Les coulées ainsi formées présentent aujourd'hui une épaisseur de plus de 200 mètres. Elles sont, comme les précédentes, composées de blocs irréguliers constitués par des fragmens de lave rapidement solidifiés au contact de l'eau, entassés les uns sur les autres dans le plus affreux désordre, et rejetés sans cesse en avant et en haut par la poussée de la matière en fusion qui sort sans interruption des profondeurs de la terre. Ces coulées ont, comme tous les courans de lave, une surface supérieure fort irrégulière, de telle sorte qu'en certains points elles dépassent le niveau de la mer, tandis que dans d'autres elles restent beaucoup au-dessous. Les parties émergées forment autant d'îlots, qui ne tarderont pas à se réunir quand la masse totale de lave aura acquis une plus grande épaisseur et que tout l'ensemble se trouvera émergé. Il existe ainsi onze îlots distincts de création toute récente, qui ne formeront bientôt plus en se rejoignant que de simples promontoires de Nea Kameni.

Il est impossible de prévoir d'une façon positive le temps pendant lequel se prolongeront encore toutes ces manifestations volcaniques; cependant la concentration graduelle du foyer éruptif et surtout la substitution de l'acide carbonique pur au mélange de ce gaz avec les composés hydrogénés permettent d'affirmer qu'aujourd'hui l'éruption est en voie de décroissance, bien que la sortie abondante des laves, la formation de nouveaux îlots, l'élévation de température en quelques points et les détonations multipliées qui se produisent encore au sommet de l'île George aient pu faire penser le contraire. En somme, l'éruption actuelle, quelle qu'en soit la durée, aura eu pour effet principal d'augmenter considérablement l'étendue de l'île de Nea Kameni, et d'en modifier surtout la configuration; mais aura-t-elle exercé, comme on l'a craint, une influence désastreuse sur la santé des hommes et des plantes à Santorin et dans les autres îles qui environnent la baie? Aura-t-elle, comme celle de 1650, brûlé les vignes et causé une effrayante mortalité dans la population? Les faits jusqu'à ce jour tendent à montrer qu'on n'a rien à redouter de pareil. La poussée volcanique de 1866 n'a pas été assez puissante pour causer de grands dommages, lesquels d'ailleurs ne sont produits à distance que dans des cas exceptionnels.

Néanmoins, dans l'éruption actuelle, les gaz et les vapeurs sont loin d'avoir été sans action. L'influence s'en est fait sentir dans un rayon considé-

rable, jusque dans les îles d'Anaphi et d'Astympalée; mais c'est à Santorin que les effets se sont plus particulièrement manifestés. Fréquemment les vents du nord-ouest y ont apporté des nuages de fumée chargés d'acide sulfhydrique. On voyait alors, en peu d'instans, les objets en cuivre devenir noirs, ceux en fer se ternir et s'oxyder, et toutes les peintures dans la composition desquelles il entrait du cuivre ou du plomb changer rapidement de couleur. Au-dessus de la porte du collége des lazaristes, il existait dans une niche une statue de saint Joseph peinte à la céruse. Pendant de longues années, elle était restée parfaitement intacte; mais dans le courant du mois de février, les émanations sulfhydriques du volcan ayant été poussées de ce côté par le vent pendant une nuit, la statue, qui la veille était blanche, s'est trouvée le lendemain matin complétement noire. Ces émanations, qui répandaient sur la ville de Santorin une odeur fétide, occasionnaient aussi aux habitans des nausées et de violens maux de tête. Elles paraissent également avoir exercé une action fâcheuse sur la végétation; ceci est cependant douteux.

Quant aux cendres, qui bien souvent ont été chassées par le vent sur les vignes de l'île, on ne peut en nier l'influence délétère immédiate. Ces cendres, chargées de sels de soude et imprégnées d'acide chlorhydrique, produisaient à la surface des feuilles une sorte de cautérisation. Cet effet nuisible a surtout été sensible dans certains cas où la chute des cendres s'est faite sur des feuilles mouillées par la rosée ou par la pluie. Il est arrivé alors que l'action caustique a été assez vive pour amener une perforation complète des feuilles dans les points humectés; mais jamais cette action désastreuse ne s'est étendue sur une grande surface, et dans les endroits où la vigne a le plus souffert, l'altération n'a pas été assez profonde pour l'empêcher de reprendre au bout de peu de temps l'apparence la plus belle. Il faut en outre mentionner ce fait important, que l'oïdium, qui, les années précédentes, faisait le plus grand tort aux vignes de Santorin, a presque entièrement disparu en 1866, ce qui ne peut guère être attribué qu'à l'action des fumées sulfhydriques. Enfin les cendres, dans la composition desquelles il entre des proportions considérables de potasse et de soude, constitueront pour l'île un élément important de fertilité. Ces résultats avantageux de l'éruption en compenseront donc les inconvéniens.

III.

Les expansions du feu souterrain sont en apparence tout ce qu'il y a de plus confus et de plus désordonné, il semble que ce soit l'image du chaos; cependant, lorsqu'on étudie attentivement ces grands cataclysmes, on voit bientôt qu'ils obéissent à des lois fixes et régulières. La nature, dans ses convulsions les plus violentes, reste toujours soumise à des lois immuables, et l'ordre règne au milieu du désordre même. C'est une des gloires de la science moderne d'avoir su reconnaître la régularité qui

préside à ces terribles phénomènes, car on était encore, il y a cinquante ans, dans une ignorance complète à ce sujet. Au commencement de notre siècle, un savant géologue italien, Mario Gemellaro, a montré le premier que, dans une éruption quelconque, le sol s'entr'ouvrait toujours de la même manière, suivant une fente à peu près rectiligne. Quelques années plus tard, M. Élie de Beaumont, adoptant ces idées, les a étendues et généralisées; il a fait voir qu'un volcan n'était autre chose qu'un point de rupture de l'écorce terrestre, autour duquel rayonnaient une série de fêlures divergentes. Depuis lors, il ne s'est produit aucune éruption nouvelle sans qu'on n'ait eu à vérifier l'exactitude de ces opinions; dans les faits qui s'accomplissent au milieu de la baie de Santorin on en peut voir particulièrement une éclatante confirmation. En effet, l'île George, Aphroessa et Reka, les trois principaux centres de l'éruption, sont situés sur une même fissure rectiligne, dont ils ne sont que des points singuliers, et entre eux le sol est profondément labouré et déchiré dans la même direction. On peut donc dire aujourd'hui que le développement des puissans effets mécaniques des volcans est soumis aux mêmes lois, soit que l'on considère des volcans terrestres comme le Vésuve et l'Etna, soit que les laves sortent du milieu de la mer comme à Santorin.

A côté de ces phénomènes mécaniques, il y a toute une série de phénomènes encore plus compliqués, dont l'étude, exigeant des connaissances d'un ordre spécial, était restée longtemps moins avancée : ce sont les réactions chimiques si variées et si remarquables qu'on observe dans toutes les éruptions, et qui ont fait comparer les volcans à de grands laboratoires naturels. Quand ces évens du globe terrestre sont en état d'activité, les produits qu'on y rencontre sont de deux sortes : d'une part se trouve la lave épanchée sous forme de courans liquides ou projetée dans les airs sous forme de cendres, de *lapilli* ou de blocs dont la grosseur peut atteindre le volume de plusieurs mètres cubes ; de l'autre part se voient une foule de produits volatils aussi divers d'aspect que de composition. Ce sont ces derniers dont Gay-Lussac demandait avec instance qu'on recherchât la nature, disant que cette étude, faite sur les vapeurs de plusieurs volcans, permettrait de découvrir la cause même des éruptions, donnerait la clé des phénomènes volcaniques. Aujourd'hui le désir exprimé par Gay-Lussac se trouve en partie rempli : Gay-Lussac lui-même, sir Humphry Davy, Breislak, Abich, Daubeny, ont commencé à porter la lumière dans ces difficiles questions. M. Boussingault a installé des appareils d'analyse jusqu'au sommet des Andes et appliqué le premier d'une façon suivie les ressources de la chimie à l'étude des gaz qu'il y avait recueillis. Il a ouvert une voie féconde dans laquelle il a été suivi par l'un des plus illustres chimistes de l'Allemagne, M. Bunsen, dont le travail sur l'éruption de l'Hékla en 1844 restera à jamais comme un modèle de l'application de la chimie à la géologie.

Les cratères des plus grands volcans de l'Europe et de l'Amérique ont été

ainsi l'objet de savantes recherches; mais la difficulté de stationner longtemps aux alentours de ces points d'accès pénible, où l'on a toujours plus ou moins à souffrir de l'influence délétère des vapeurs au milieu desquelles on doit accomplir son travail, font que chaque volcan n'a guère été étudié que dans une phase particulière de son intensité. Le Vésuve par exemple a été observé par Gay-Lussac et Davy dans une période voisine de celle du maximum d'action volcanique; l'éruption de 1844 à l'Hékla était extrêmement affaiblie quand elle a été vue par M. Bunsen, et celle des volcans des Andes l'était encore davantage lorsqu'ils ont été visités par M. Boussingault. Or chaque observateur a cru à la constance des produits émis dans le lieu qu'il étudiait, quel qu'y fût le degré d'activité. C'est ainsi que l'acide chlorhydrique a été regardé comme caractérisant spécialement les émanations du Vésuve, les gaz et vapeurs sulfureuses comme appartenant plus particulièrement à l'Etna, l'acide carbonique comme propre aux volcans des Andes, et les gaz combustibles comme dominant au volcan de l'Hékla.

Telles étaient les idées généralement reçues, lorsque M. Ch. Sainte-Claire Deville, au retour d'un voyage scientifique pendant lequel il avait eu occasion de visiter la soufrière de la Guadeloupe, Ténériffe et Fogo, se rendit au Vésuve, alors en pleine éruption, et y demeura assez longtemps pour assister à l'évolution complète des phénomènes. Il vit que la nature des produits volatils rejetés variait avec le temps, et que l'on y observait successivement toutes les substances que l'on avait crues appartenir exclusivement à tel ou tel volcan. Dès lors il affirma qu'il devait en être de même dans tous les autres centres éruptifs, et qu'il existait une relation constante entre l'intensité générale des phénomènes, la température et la composition des matières volatilisées. Deux nouvelles éruptions survenues au Vésuve peu de temps après, en 1858 et en 1861, lui permirent de vérifier l'exactitude de cette assertion. Les produits émis y furent les mêmes qu'en 1855, et y varièrent dans le même ordre, suivant le temps et suivant la distance du foyer d'émission. Dans les points où les phénomènes présentaient le maximum d'intensité, sur le bord des courans de lave en fusion, les dépôts formés étaient surtout composés de sels de soude et de potasse recouvrant d'un enduit blanchâtre les blocs refroidis du voisinage. Le chlorure de sodium, notre sel de cuisine ordinaire, en était l'élément le plus important. Quand la température s'abaissait et que l'incandescence venait à disparaître, les sels de soude et de potasse cessaient de se montrer; mais le chlorure de fer tapissait de ses riches couleurs la lave solidifiée, et en même temps l'acide chlorhydrique et l'acide sulfureux remplissaient l'atmosphère d'exhalaisons suffocantes. Au-dessous de 200 degrés, on ne retrouvait plus les produits précédens, mais on observait fréquemment des dépôts blancs de sels ammoniacaux et des amas de soufre fondu ou cristallisé sous l'apparence de longues aiguilles composées de petits octaèdres emboîtés les uns au bout des autres, et alors on ne sentait plus que l'odeur fétide de l'acide sulfhydrique. Enfin, au-dessous de 100 degrés, la vapeur

d'eau, l'acide carbonique, l'azote et les gaz combustibles restaient comme les derniers signes de la vitalité du volcan.

Une éruption complète présente donc quatre périodes distinctes, pendant chacune desquelles prédominent des substances différentes parmi les matières volatilisées. Dans une même éruption, au moment de la plus grande intensité des phénomènes, on peut encore observer tous ces produits rangés dans un ordre méthodique à partir du foyer principal d'émission, les sels qui caractérisent la première période se rencontrant près des bouches des cratères, ceux de la seconde à une certaine distance, en des points où la température s'est déjà notablement abaissée, ceux de la troisième au-delà de ceux-ci, et ceux de la quatrième plus loin encore. Tels sont les faits remarquables fournis par l'examen des volcans terrestres. Or dans une éruption sous-marine, comme celle de Santorin, les mêmes produits s'observent encore et exactement dans le même ordre. La seule différence que l'on constate consiste dans l'étendue moindre du champ de l'éruption. A Santorin, les produits des quatre périodes, au lieu d'être échelonnés sur une longueur de plusieurs lieues, comme cela s'observe par exemple à l'Etna, sont fort rapprochés, et prédominent successivement dans un espace de moins d'un kilomètre. Tout s'y trouve resserré dans un étroit intervalle; mais il est évident que cela ne constitue qu'une différence d'ordre secondaire. La loi découverte par M. Ch. Sainte-Claire Deville est donc une loi générale.

Est-elle vraie cependant dans le sens rigoureusement absolu qu'on lui a d'abord donné? Les différens produits apparaissent-ils les uns après les autres en se succédant? Un élément nouveau vient-il remplacer chaque fois un élément disparu? C'est ce que l'étude des faits ne semble pas justifier. Voici comment les choses se passent en réalité : au début, quand un volcan est en pleine activité, les produits de toutes les périodes se montrent simultanément; mais les sels de soude et de potasse, n'étant volatils qu'au rouge, et par suite ne se rencontrant pas à une température plus basse, permettent de distinguer une première période à laquelle ils sont propres. Quand la température vient à s'abaisser au-dessous du rouge tout en restant fort élevée, nous trouvons encore en abondance les chlorures de fer, l'acide chlorhydrique, l'acide sulfureux, qui manquent aux températures inférieures; dès lors nous les regardons comme caractéristiques de la seconde période, bien qu'ils y soient accompagnés par toutes les matières volatiles des périodes ultimes, et ainsi de suite. Nous caractérisons donc ainsi chaque phase du mouvement éruptif par certains produits, non parce qu'ils y existent seuls, mais parce qu'ils manquent dans les périodes suivantes, pendant lesquelles la température n'est plus assez haute pour amener soit la volatilisation de ces corps, soit la production des réactions chimiques qui leur donnent naissance. L'éruption actuelle de Santorin permet d'apporter des argumens décisifs en faveur de cette manière d'interpréter la loi de M. Ch. Sainte-Claire Deville, car on a pu y

voir les gaz combustibles regardés comme caractéristiques de la dernière période volcanique se dégager du sein de la lave en fusion en même temps que les sels de potasse et de soude, propres à la période la plus élevée, et en même temps que tous les produits intermédiaires. La loi ainsi expliquée rationnellement n'en acquiert qu'une plus grande autorité.

L'étude des substances volatilisées dans une éruption fournit en outre des preuves très fortes à l'appui d'une ancienne théorie des volcans, émise il y a bien longtemps, mais toujours abandonnée faute de raisons suffisantes pour la soutenir. Dès qu'on a connu le phénomène de la chaleur centrale, dès qu'on a su qu'à une petite profondeur au-dessous de la surface de la terre il devait exister une nappe de matière en fusion, on a eu l'idée de regarder les laves comme n'étant pas autre chose qu'une très petite portion de cette matière chassée au dehors à travers des fentes de l'écorce terrestre. On supposait que l'eau infiltrée dans les profondeurs du sol, emprisonnée par des obstructions accidentelles et réduite en vapeur à une température fort élevée produisait une épouvantable pression, et devenait l'agent qui brisait le sol et amenait l'expulsion du fluide igné. La situation ordinaire des volcans dans le voisinage des mers ou des lacs salés, surtout la présence du chlorure de sodium et de l'acide chlorhydrique dans les émanations volcaniques, avaient même fait penser que l'eau infiltrée devait être de l'eau de mer. M. Abich et M. Durocher se sont particulièrement prononcés avec énergie en faveur de cette hypothèse, à laquelle les recherches récentes donnent une solidité nouvelle. En effet, parmi les composés si nombreux et si variés volatilisés dans une éruption, il n'en est pas un dont la présence ne puisse s'expliquer dans la théorie précédente. Les uns, comme le chlorure de sodium, existent en égale abondance dans l'eau de la mer et dans les émanations volcaniques; d'autres se montrent, il est vrai, seulement parmi les matières amenées avec la lave des profondeurs du sol, mais les réactions qui leur donnent naissance à l'aide des élémens précé dens peuvent être suivies dans la nature et même reproduites en petit artificiellement; enfin d'autres encore, se trouvant en dissolution dans l'eau de la mer, ne figurent plus parmi les substances volatilisées autour des cratères; mais comme ils sont facilement décomposés par la chaleur, surtout en présence de l'eau, il est facile d'expliquer par ce seul fait pourquoi l'on ne les rencontre pas en des points où la température est excessivement élevée; on retrouve d'ailleurs les produits de la décomposition de ces corps chacun à la place que lui assignent la volatilité et les affinités chimiques qui lui sont propres.

On peut donc dès à présent regarder comme en partie soulevé le voile mystérieux qui cachait le plus effrayant de tous les phénomènes naturels. Les forces puissantes qui bouleversent le sol, renversent les cités, portent la ruine et l'incendie dans toute une contrée, sont soumises aux mêmes lois que les réactions délicates opérées dans le plus humble laboratoire.

FOUQUÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1866.

On a, ces jours derniers, répandu le bruit qu'une négociation serait ouverte entre notre gouvernement et la cour de Berlin au sujet d'une rectification de la frontière française de l'est. L'occasion et le motif de la réclamation de la France seraient l'agrandissement imprévu de la Prusse ou de l'autorité prussienne en Allemagne, résultat de la dernière guerre. Il ne faudrait point peut-être exagérer l'importance de la négociation dont on parle. Dans toute grande question de politique internationale, il y a le fond et la broderie. Le fond, dans la question actuelle, c'est la révolution qui s'accomplit en Allemagne, et le changement que par corrélation cette révolution apporte dans la situation de la France. Sur ce fond-là, de petits dessins tracés au bord d'une frontière ne forment qu'un agrément de mince intérêt. Ne nous amusons point aux bagatelles, et voyons les choses comme elles sont. La révolution allemande est une révolution intérieure; les accroissemens germaniques ne sont point, à proprement dire, territoriaux, ce sont des augmentations intrinsèques qui s'opèrent par la concentration aux mains de la Prusse des ressources et des forces de la race qui possède la supériorité numérique parmi les nations européennes. L'équivalence qui peut faire véritablement contre-poids à cette condensation de la puissance de l'Allemagne sous le sceptre prussien ne saurait exister dans l'adjonction de quelques kilomètres carrés à notre territoire; c'est en nous seuls que nous la pouvons trouver, c'est dans un effort prompt et continu de régénération intérieure, c'est dans une refonte de nos institutions militaires qui proportionne aux levées possibles de la Prusse le nombre des citoyens combattans que la France aurait au besoin à mettre en ligne, c'est dans notre émancipation politique et dans l'initiative des libertés qui ont plus d'une fois fourni à la France le plus efficace instrument de sa sécurité extérieure et de son action sur le monde. Nous sommes à l'un des momens les plus critiques de l'histoire de l'Europe et de la France : que

les minuties de la controverse diplomatique ne nous le fassent point oublier.

D'ailleurs la négociation sur une rectification de frontières ne saurait donner lieu encore qu'à des conjectures vagues et oiseuses. Peut-on savoir au juste de quoi il s'agit? Est-ce d'une proposition inattendue pour la Prusse? M. de Bismark n'y aurait-il pas été préparé par d'anciens pourparlers? Est-ce une ouverture générale ou une réclamation précise? Les uns veulent qu'il soit question de la grande frontière du Rhin; d'autres, moins hardis, ne parlent que d'un retour à la frontière que les alliés nous avaient laissée en 1814. On sait que les négociateurs français du traité de Paris obtinrent pour nous en 1814 la conservation de quelques territoires en sus de nos limites de 1792. Nous eûmes ainsi, outre Landau, Sarrelouis du côté de l'Allemagne, Philippeville et Mariembourg du côté de la Belgique et une portion de la Savoie. Les désastres de l'entreprise des cent-jours nous firent perdre ces annexes en 1815. Aujourd'hui nous avons la Savoie entière. Parmi les petites possessions que nous aurions à recouvrer pour rentrer dans les limites de 1814, les unes font partie de la Belgique, les autres appartiennent à la Bavière. La Prusse ne détient que le district de Sarrelouis, important par ses richesses houillères. Si ce sont là les acquisitions qui sont réellement en jeu, comme il faudra prendre quelque chose à la Belgique et lui procurer une compensation, retirer quelque chose à la Bavière et lui trouver un équivalent, et comme pour donner à cela une forme légale et correcte il sera peut-être nécessaire que la nouvelle organisation allemande soit achevée, on ne saurait s'attendre à une prompte conclusion de l'affaire. Nous n'avons nul besoin de dire que, si cette conjecture était conforme à la vérité, il faudrait s'en féliciter. Ce n'est pas, à proprement parler, un grand dommage, c'est un mauvais souvenir de 1815 qui serait effacé; la cour de Berlin reconnaîtrait ainsi à bien peu de frais le concours indirect que nous avons prêté à ses succès. M. de Bismark serait fort aimable dans le triomphe, s'il ne nous marchandait pas cette gracieuseté. Il ne faudrait point parler à ce propos de compensation pour la France des avantages obtenus par la Prusse en Allemagne. Si on plaçait ainsi les choses sur le pied d'un règlement de compte, on nous donnerait là non un prix de chevalerie, mais des honoraires de notaire. Cependant, aux termes de l'amitié où nous sommes avec la Prusse, comment se ferait-il que la demande de la France lui eût été communiquée avec une certaine solennité? Pourquoi la note présentée, dit-on, à M. de Bismark la veille de l'ouverture du parlement prussien? Faut-il expliquer par l'embarras qu'aurait causé une ouverture imprévue le silence que le roi de Prusse a gardé dans son discours sur la France et par conséquent sur toutes les autres puissances? Ainsi trotte l'imagination des anecdotiers. L'anecdote politique a du sel quand elle porte sur des faits réels; mais l'anecdote conjecturale serait par trop insipide et sotte.

Quoi qu'il en soit des pourparlers relatifs à un remaniement de frontières, ce n'est point là qu'est l'oreiller sur lequel il convient à la France de s'endormir. Avant tout, ce qui importe à la France, c'est d'avoir une idée claire de la situation qui lui est faite et de ne point se laisser détourner par frivolité et insouciance de l'observation attentive des procédés à l'aide desquels la politique prussienne va opérer la reconstitution de l'Allemagne. Pour avoir pris acte, avec une émotion patriotique dont nous ne songeons point à nous défendre, de la situation que les derniers événemens ont faite à la France, nous avons, quant à nous, encouru deux sortes de reproches, les uns venant de ceux qui ont été chez nous les fauteurs de la guerre, les autres émanant de la presse étrangère, que comble de satisfaction la perspective de l'unification de l'Allemagne et des embarras que cette révolution peut susciter à la France. Il n'est peut-être pas inutile, pour l'éclaircissement de l'état réel des choses, de répondre à ces deux ordres de critiques.

Commençons par prendre acte des balbutiemens où s'étourdissent en France les instigateurs de la dernière guerre, les partisans aujourd'hui décontenancés de l'alliance italo-prussienne. Déroutés par les événemens, ces politiques, qui avaient pris faussement les couleurs de la démocratie et du patriotisme, essaient de se tirer d'affaire par une altération nouvelle de la vérité. Ils ne parviennent point à dissimuler l'inquiétude que leur inspire la grandeur improvisée de la Prusse, à laquelle ils ont si naïvement conspiré : ils comprennent qu'un fait aussi énorme ne peut laisser la France indifférente, et que l'œuvre à laquelle ils ont travaillé porte ombrage au patriotisme français; mais, pour échapper aux étreintes de la responsabilité qu'ils ont assumée, ils essaient d'une calomnie. Ils accusent ceux qui n'ont point secondé de leurs vœux les agrandissemens de la Prusse de pousser la France à la guerre. « Nous étions belliqueux il y a deux mois, disent-ils, nous sommes pacifiques aujourd'hui. » Ils osent affirmer que ceux qui étaient pacifiques il y a deux mois sont belliqueux aujourd'hui. Cette accusation est purement calomnieuse. L'été n'a pas rendu belliqueux les pacifiques du printemps dernier. Personne, ni directement ni par insinuation, n'a demandé que la France prît inconsidérément et tout à coup les armes contre la Prusse. Personne n'a voulu lancer la France « dans une partie mal engagée et mal préparée, » puisque partie il y a, et que tel est le noble mot dont des écrivains humanitaires désignent les sanglans caprices de la guerre. Nous n'avons fait que prendre acte des résultats de la guerre où vous avez joué le généreux rôle de parieurs. Vous vous ravisez aujourd'hui : la faute malencontreuse, dites-vous, a été de parier, il fallait prendre soi-même le jeu; il fallait que la France s'unît à la Prusse et à l'Italie pour accabler l'Autriche. Ces regrets après coup sont superbes. Il n'y a qu'un malheur, c'est qu'ils sont contradictoires. Si le gouvernement français se fût inspiré des conseils posthumes qu'on exprime, s'il fût sorti de la neutralité, s'il eût cru que l'honneur lui permît de prendre part à une triple alliance con-

tre l'Autriche, il est incontestable que l'Autriche eût reculé devant une lutte si inégale, il est certain qu'il n'y eût pas eu de guerre. Or c'était avant tout la guerre que voulaient les furibonds illuminés aujourd'hui convertis à la paix, et leur espoir visible était que la France serait conduite par la force des choses à s'en mêler tôt ou tard.

Nous recevons d'un autre quartier des admonitions qui, pour n'être pas mieux fondées, sont cependant plus instructives. Celles-ci nous viennent de la presse anglaise et notamment du *Times*. Les résultats de la guerre d'Allemagne ont inspiré au grand journal anglais une véritable ivresse de gaîté. Depuis que la Prusse agrandie ou l'Allemagne unifiée lui montre au centre de l'Europe l'organisation d'un empire capable de balancer la puissance militaire de la France, le *Times* ne se tient pas de joie. C'est sur nous, sur les libéraux français, qui, après avoir blâmé la présente révolution dans ses causes, la déplorent dans ses premiers effets, que le *Times* verse les flots de sa gaillarde humeur. *Le Constitutionnel* s'est allié au *Times* avec une adorable candeur, pour reproduire dans notre langue cette satire enjouée, non pas des ambitions de la France, mais des plus étroites exigences de notre sécurité. L'ironique Anglais se répand en louanges plaisantes sur le désintéressement de la politique française; les traités de 1815, ce n'était pas pour elle-même que la France les haïssait, c'était par sympathie pour les peuples étrangers que ces traités avaient mutilés et opprimés. La France n'avait pour elle-même aucun sujet de s'en plaindre; on l'avait entourée de petits états bien vite dominés par son influence morale. La France sentait qu'elle n'avait aucun voisin capable de l'inquiéter, aucun qu'elle ne fût à même d'intimider à l'occasion. La France, par une sublime abnégation, a changé tout cela. Grâce à elle, les traités de 1815 ont cessé d'exister. De nouveaux arrangemens européens placent à côté d'elle deux nobles nations qui peuvent être des amies utiles, mais qui deviendraient aussi au besoin des ennemies redoutables. Dans sa prudence généreuse, la France s'est donné ces deux garde-fous. Quel motif de se plaindre ont donc les libéraux de notre école? Nous ne sommes pas des hommes raisonnables, nous sommes des déclamateurs. Le *Times* veut bien nous promettre la prédominance qui s'exerce par les arts, le goût, la mode; un mot de plus, et il allait nous garantir que nous ne serons jamais dépassés dans cette production élégante que le commerce appelle l'article de Paris! Ressuscitant M. Dupin, il nous rappelle au « chacun chez soi, » et tourne vers la gloire de vivre nos illusions disciplinées. Voilà comment le pacifique tant mieux d'Angleterre finit par tomber d'accord contre nous avec les pacifiques tant pis de *l'Opinion nationale*.

La philanthropie ahurie et larmoyante des uns, la bonhomie persiflante des autres ne réussiront point à donner le change sur les dispositions d'esprit avec lesquelles les patriotes vigilans ont abordé en France l'examen de l'état de choses créé par la guerre d'Allemagne. Il n'y a point eu

place dans nos pensées pour les chimères, dans nos paroles pour la déclamation. Nous avons pris acte des choses telles qu'elles sont. Est-ce un fait, oui ou non, que la Prusse ait mis dans la dernière campagne sept cent mille hommes sous les armes? Est-ce un fait, oui ou non, que lorsqu'elle aura la direction de l'Allemagne septentrionale, elle sera capable de commencer une campagne avec plus d'un million d'hommes? Est-ce un fait, oui ou non, que l'armée prussienne vient de révéler en ses chefs des qualités d'initiative et de science stratégique, dans les rangs des soldats une intelligence, un moral, une discipline, une solidité, qui commandent le respect à tous ceux qui comprennent ce que c'est que la force, la vertu et le talent militaire? Qui dira que la France peut assister à une pareille révélation avec un paresseux dédain, avec une indifférence imprévoyante? Tout ce que nous aimons de la France, tout ce qui en elle est digne d'admiration serait en péril le jour où notre force militaire cesserait d'être au moins l'égale de la première force militaire existant en Europe. Sur ce point, notre vigilance, notre émulation, notre application, ne peuvent s'endormir un seul jour. C'est en nous, rien qu'en nous que nous devons établir et maintenir sans relâche les garanties de notre sécurité extérieure. Il serait donc insensé et criminel de prétendre qu'en face de ce qui se passe en Allemagne la France n'ait rien à faire. Sans doute, c'est pour un grand nombre d'esprits, et nous l'avouons pour nous-mêmes, une pénible surprise que cette nécessité qui vient à l'improviste réveiller la sollicitude patriotique à l'endroit des choses militaires. Nous étions accoutumés à avoir meilleure idée de l'état de l'Europe; nous espérions que les soucis et les précautions militaires y devraient tenir de jour en jour moins de place : que peuvent des théories et des vœux contre les événemens et la force des choses? Les états de notre continent sont encore dans une situation complexe et grosse de nécessités contradictoires. Les questions d'organisation intérieure suivant les lois de la liberté moderne ne sont encore résolues nulle part d'une façon durable. Nous sommes convaincus que si la liberté était organisée partout en Europe ou du moins chez les grands peuples appelés à diriger notre civilisation, les intérêts de sécurité internationale seraient fixés pour tout le monde; l'arbitrage pacifique serait l'organe unique de la liberté appliquée aux relations des peuples; les grands établissemens militaires n'auraient plus de raison d'être, et les élémens civils, comme il nous est déjà donné de l'entrevoir aux États-Unis, finiraient par suffire aux garanties défensives de l'indépendance des nations. Ce n'est point la faute des libéraux constans de l'Europe, si cet idéal est loin encore d'être conforme à l'état des faits. Les principes de la politique intérieure des états européens n'étant point encore assis sur la liberté et sur le gouvernement des peuples par les peuples, les relations internationales demeurent placées sous la vieille loi, la loi d'ancien régime, la loi d'arbitraire, de ruse et de violence, qu'on appelle depuis des siècles la balance des forces ou l'é-

quilibre européen. Partout et à chaque instant sur notre vieux continent, les principes de liberté viennent donc se heurter encore contre les questions de forces. Il faut perpétuellement veiller au plus pressé, et malheureusement quand on a près de soi des potentats qui peuvent, par une volonté secrète et discrétionnaire, mouvoir et porter où ils veulent des masses armées, le plus pressé, c'est de se mettre et de se tenir toujours en état de leur résister et de les vaincre, c'est d'établir au-dessus de toutes les surprises et de tous les hasards les garanties de l'indépendance nationale. Si l'Allemagne se constitue sous un gouvernement qui ne pose pas des limites suffisantes au pouvoir royal et qui puisse tirer d'elle des armées inépuisables, il faut, avant tout, que la France étende, elle aussi, sa fécondité en soldats. La France a un autre moyen de défendre l'équilibre à son profit : c'est un franc retour aux pratiques de la liberté, c'est l'ébranlement moral qu'elle communiquerait à toute l'Europe par la propagande des idées et la contagion de l'exemple. Il est permis d'affirmer à ce point de vue que le jour est proche où ce qui a été appelé métaphoriquement chez nous le couronnement de l'édifice sera, non plus le rêve de quelques libéraux élégiaques tels que nous, mais le devoir impérieusement tracé par le patriotisme. La France doit enfin travailler à se rallier d'abord les forces nouvelles qui viennent de se produire ou du moins à les contre-balancer, si elles lui devenaient contraires, par un système fédératif prudemment étudié et attentivement dirigé.

Le système fédératif de la France, voilà en ce moment quel doit être l'objet des méditations les plus graves. Combien ici le champ du possible est étroit! et que le choix des alliances est difficile! Il serait commode de pouvoir imiter l'Angleterre, de pouvoir se dégager de toute pensée d'alliance systématique, d'avoir de grands intérêts dans un autre hémisphère, de rester indifférent à cette Europe continentale où la barbarie côtoie encore la civilisation, où les choses neuves ont tant de peine à naître et à vivre, où les vieilles choses ont tant de peine à mourir. L'Angleterre a confessé par la bouche de ses nouveaux ministres l'exactitude du jugement que nous portons sur elle depuis longtemps : elle est plus asiatique, plus américaine, plus australienne qu'européenne. Elle ne nous donnera des signes de sollicitude et d'activité qu'à la prochaine explosion de la question d'Orient : jusque-là, il n'y faut point songer. La Russie! que pouvons-nous avoir de commun avec elle? Ses intérêts en Orient ne sont point analogues aux nôtres, la Pologne est entre elle et nous une cause latente de froideur; puis elle ne semble avoir aucune vitalité vraiment civilisatrice, elle reste dans une inertie antipathique à l'esprit moderne. L'Autriche non plus n'est guère une alliée désirable; au point de vue de la force, on ne sait trop ce qu'elle peut valoir encore après les désastres qu'elle vient de subir; au point de vue de la constitution intérieure, tout demeure chez elle à l'état confus et problématique. Il n'y a de séve, il en faut bien

convenir, qu'en Prusse. Coïncidence étrange! la Prusse, qui devient pour nous la puissance la plus redoutable, est en même temps celle avec qui il nous importerait le plus de vivre en bonne intelligence, celle qui se rapprocherait le plus de nous par ses instincts et sa vigueur tout modernes. La Prusse, si elle sait s'assimiler ses conquêtes, est destinée à être désormais l'émule de la France, et cependant par sa culture scientifique, par son activité industrielle, par son indépendance d'esprit, par ses qualités militaires, il semble qu'elle devrait être la mieux préparée à tenir compagnie à la France dans le mouvement civilisateur de l'Europe.

Autant il importe de ne point se faire une idée trop petite des progrès que vient d'accomplir la Prusse, autant il importe aussi, à notre avis, de ne point compromettre par de mesquines jalousies et des prétentions vaniteuses les bons rapports que les circonstances ont créés entre elle et nous. Il serait bien plus utile d'obtenir d'elle des concessions modérées dans la réorganisation de l'Allemagne que de lui arracher avec effort quelques lambeaux de territoire pour raccommoder notre frontière de l'est. On est bien obligé de prendre son point de départ dans les faits accomplis quand on n'a point voulu prévenir les événemens, ou les conduire. Il y a lieu d'espérer que, malgré le fracas du succès, les idées de modération prévaudront dans les conseils de la cour de Berlin. C'était une habileté de Frédéric II de ne jamais prolonger les guerre au-delà des strictes nécessités de son intérêt, d'étonner le monde, et d'affliger souvent ses alliés par la brusquerie précipitée de ses traités de paix. La cour de Berlin, par la hâte qu'elle a eue à traiter avec l'Autriche, vient de nous montrer qu'elle n'a point perdu cette tradition. Il est une autre qualité de Frédéric que ses successeurs feraient bien d'imiter aussi. Personne n'était moins infatué que lui de ses succès; il ne se grisait d'aucune vanité charlatanesque; il n'a jamais eu la pensée de tricher avec la postérité. Après le récit de la brillante conquête de la Silésie, il rend un compte exact des causes de son triomphe avec une sincérité qu'on trouverait modeste, si l'affectation de la modestie n'était point au-dessous de ce rare et fort esprit. « Les conjonctures, dit-il, secondèrent surtout cette entreprise : il fallut que la France se laissât entraîner dans cette guerre, que la Russie fût attaquée par la Suède (à l'instigation de la France), que par timidité les Hanovriens et les Saxons restassent dans l'inaction, que les succès fussent non interrompus, et que le roi d'Angleterre, ennemi des Prussiens, devînt malgré lui l'instrument de leur agrandissement. » Si M. de Bismark et le roi de Prusse se livraient à l'examen des causes auxquelles ils ont dû leur succès, ils auraient à écrire un résumé à peu près semblable. Pour que leur entreprise réussît, il a fallu que l'Italie s'alliât à la Prusse, que la France ne fît aucune objection à cette alliance, et ainsi de suite dans le ton de la récapitulation de Frédéric. Avec cette perception claire de l'explication d'une bonne fortune, on se met en garde contre le ridicule de l'outrecuidance

et le péril des prétentions exagérées. La cour de Berlin a donné une autre marque d'habileté en convoquant le parlement et en associant tout de suite la représentation du pays à l'œuvre nationale achevée par la diplomatie et par l'armée. A nos yeux, les passages les plus saillans du discours royal sont ceux où le souverain, reconnaissant les infractions commises par lui à la constitution, a demandé pour le passé un bill d'indemnité et a promis que, dans l'avenir, la constitution serait toujours respectée. Cet hommage rendu par le roi à la règle constitutionnelle et à la juste prérogative de la chambre n'est point, si l'on veut, une garantie absolue; ce serait pourtant avoir l'esprit trop chagrin que de refuser d'y voir un bon augure pour l'avenir des institutions libres. Au surplus la chambre n'a point tardé à montrer son indépendance opiniâtre. La chambre, en Prusse, nomme son président elle-même. Tout radieux de ses triomphes, M. de Bismark n'a pu cependant réussir à faire arriver son candidat à la présidence. La majorité a choisi son président dans les rangs du parti progressiste. Tout annonce donc que l'influence de la chambre représentative va grandir en Prusse; des optimistes vont même jusqu'à promettre que M. de Bismark ne tardera point à épouser les opinions libérales. Cette conversion de M. de Bismark serait la plus agréable des surprises qu'il aurait données au monde. Si ces présages favorables au libéralisme venaient à se réaliser, la Prusse, en matière de politique intérieure, prendrait sur nous une avance marquée; voilà surtout la supériorité pour laquelle nous lui porterions le plus d'envie.

Quand on en viendra à considérer la position de la Prusse au point de vue des intérêts fédératifs de la France, une question qui présentera un grand intérêt et qui devra être mûrement pesée sera celle des rapports nouveaux de la Prusse avec la Russie. Les changemens qui ont lieu en Allemagne ne peuvent manquer d'affecter considérablement la position de la Russie en Europe. Il serait possible que tout le système fédératif de la Russie en fût bouleversé. Qu'on y songe, c'est par ses alliances de famille contractées avec les dynasties régnantes des petites cours allemandes, c'est surtout par la fidélité avec laquelle la Prusse lui a été unie pendant un siècle, que la Russie avait pris la grande place qu'on l'a vue occuper dans les affaires de l'Europe centrale. Les médiations qui vont s'effectuer, celles qui se préparent pour l'avenir, enlèveront à la Russie la moitié de son terrain en Allemagne; l'agrandissement de la Prusse lui fait perdre l'autre. Sans doute l'union des dynasties restera étroite entre Berlin et Pétersbourg; mais, devenue plus forte, la Prusse sera plus indépendante et sera plus libre dans le choix des alliances : la cour de Pétersbourg ne trouvera plus en elle les mêmes prévenances et la même docilité. Il serait possible que la diplomatie russe laissât déjà percer son chagrin, qu'elle fît des efforts dans la prochaine réorganisation de l'Allemagne pour défendre la conservation des petites cours où l'empereur Nicolas distribuait les plaques russes avec tant de profusion; un premier antagonisme s'élèverait

alors entre la Prusse et la Russie, dont il serait intéressant de surveiller les commencemens et les suites. Il est certain d'ailleurs que si la Russie ne fait aucun effort sur elle-même, que si elle n'élève pas le niveau de sa vie politique intérieure, que si elle ne donne au monde aucun signe de sa participation à la vie moderne, sa figure en Europe ira diminuant tous les jours, et elle ne sera plus, elle aussi, regardée que comme une puissance asiatique, mais d'une tout autre espèce que l'Angleterre.

Nous n'avons pas la pensée d'insister en ce moment sur les chances nouvelles du système fédératif européen. Nous ne voulons qu'indiquer un sujet d'études qui va s'imposer aux hommes d'état; nous ne saurions avoir la présomption d'en disserter prématurément et au pied levé. Dans l'appréciation des combinaisons que le nouvel ordre de choses pourra présenter, il faudra garder une mémoire exacte des leçons de l'histoire et se défendre des conceptions romanesques. On ne peut parler des alliances de la France et omettre l'Italie. Les Italiens sortent d'assez mauvaise humeur de la crise actuelle; la condition de la France, qui a moins qu'eux encore le droit d'être contente, devrait arrêter l'expression de leur chagrin. En dernier résultat, les Italiens, malgré le peu de bonheur qu'ils ont eu à la guerre de terre et de mer, obtiennent la Vénétie et achèvent leur unité territoriale. A vrai dire, le regret des Italiens est de ne point avoir gagné par des succès militaires les avantages qui leur échoient. Ils feront sagement d'en finir le plus tôt possible avec leurs regrets et leur dépit, et de ne point songer davantage au Tyrol, qu'ils ont été obligés d'évacuer après en avoir occupé la plus grande partie. Des matières plus sérieuses devraient attirer l'attention des hommes d'état italiens. Il y a par exemple dans la rédaction du prochain traité relatif à la cession de la Vénétie une question de forme qu'il y aurait intérêt à résoudre selon le désir des Italiens. Nous craignons que l'Autriche ne veuille recommencer à propos de la Vénétie ce qu'elle a pratiqué à Zurich pour la cession de la Lombardie; l'Autriche fit alors par un instrument cette cession à la France, qui par un autre instrument la transmit à l'Italie. Pourquoi l'Autriche voudrait-elle éviter encore aujourd'hui de se trouver directement en présence du cessionnaire réel, et se cacherait-elle avec une affectation puérile derrière un intermédiaire? Pourquoi ne se déciderait-elle pas enfin à conclure avec l'Italie une véritable paix? Ses peuples ont après tout des intérêts d'industrie et de commerce communs avec les intérêts des populations italiennes, et qui peut prédire d'ailleurs à Vienne que des nécessités futures n'obligeront jamais l'Autriche à se rapprocher de l'Italie? Par une opiniâtreté futile, la cour de Vienne en cette occurrence compromettrait peut-être d'importans intérêts. Il serait plus simple et plus digne que l'Autriche entrât en négociation directe avec l'Italie; si l'on tenait à maintenir le souvenir de la cession de la Vénétie à la France, on en ferait mention dans le préambule du traité. Si même l'on voulait marquer davantage l'intervention de la

France, si l'on voulait retenir celle-ci parmi les contractans, pourquoi ne réunirait-on pas sur un seul et même document les trois signatures? Il y aurait bon sens et bonne grâce à l'Autriche de ne point s'entêter à ces vétilles et d'entrer rondement en affaires avec l'Italie. Pour ce qui concerne leurs affaires intérieures, nous ne doutons point que les Italiens n'y reviennent activement après la paix. Ils ont maugréé d'abord à l'occasion de l'armistice; cependant ils ont fini par y consentir avec une modération sensée. On avait craint que Garibaldi et les volontaires ne fissent des difficultés pour évacuer les parties du Tyrol qu'ils avaient occupées; Garibaldi a donné une grande preuve d'intelligence et de loyauté en invitant les volontaires à exécuter ponctuellement les ordres du gouvernement. Une fois la paix conclue, les Italiens se replieront enfin sur eux-mêmes, et se mettront sérieusement à l'œuvre de l'administration intérieure et de l'économie financière. Tout ce qui reste à faire maintenant pour assurer l'existence de l'Italie dépend des Italiens eux-mêmes. Nous avons confiance qu'ils ne décourageront point ceux qui n'ont point douté de leur avenir, et qu'ils auront à cœur de prouver au monde que ceux qui les ont moralement et matériellement aidés ont travaillé à une œuvre grande et féconde.

On n'ose guère parler de l'Espagne au milieu de la crise douloureuse que traverse ce pays, si singulièrement malheureux. On ne sait plus quels encouragemens donner aux administrations qui se succèdent, et qu'aucune disgrâce ne parvient à rebuter. On craindrait, si l'on se permettait de censurer les ministres, de voir tomber ces représentations désintéressées au milieu de quelque sédition violente suivie d'une répression féroce. L'Espagne a reculé jusqu'au dernier degré où un pays puisse tomber en fait de gouvernement intérieur. Sa constitution est suspendue, et, pour résister aux élémens de dissolution qui la consument, on n'emploie plus que l'extrême concentration de la force militaire. Quelques-uns prédisent une explosion prochaine; d'autres, plus rassurans, prétendent que la situation matérielle s'améliore, et qu'on ne doit plus désespérer du rétablissement de l'ordre. Le mal qui depuis quelque temps envenime toutes les plaies de l'Espagne, c'est la misère causée en partie par des accidens matériels et aggravée par le mauvais gouvernement. On dit que l'Espagne va recevoir cette année un soulagement positif par l'abondance des récoltes, qui répandra quelque bien-être à l'intérieur et donnera lieu à des exportations profitables. On annonce que les impôts exigés par anticipation sont payés avec assez d'ensemble, et que le trésor ne tardera point à se trouver plus à l'aise. Si le général Narvaez et ses collaborateurs tirent l'Espagne de la pénible situation où elle se tord depuis deux ans, ils auront été les médecins heureux d'un cas désespéré, et auront des titres à la reconnaissance de leur pays.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LETTRE AU DIRECTEUR DE LA *REVUE*.

Monsieur,

La *Revue* n'avait certes pas mesuré étroitement l'espace à M. Feuillet de Conches en vue de sa réponse à mes objections contre l'authenticité des lettres de Marie-Antoinette et de Louis XVI. Nulle parole ayant trait aux doutes ici exprimés ne lui avait été refusée; il s'était donné librement toute carrière, et, si quelqu'un s'en est plaint, ce n'est pas moi. Les cinquante-sept pages de la *Revue* ne lui ont cependant pas suffi; il lui a plu de les réimprimer avec de nombreux remaniemens et d'importantes additions, pour nous fort imprévues. Ce factum remanié sert d'introduction à son quatrième volume, publié récemment, et il en a fait de plus un tirage à part, qu'il distribue, probablement sans la réplique. Ses nouveaux argumens et son procédé me forcent, bien malgré moi, à reprendre la plume.

En tête de cette introduction, je lis tout d'abord une épigraphe à laquelle l'auteur paraît se complaire, car ce n'est pas la première fois qu'il en fait usage. « Sur ma vie, dit un des personnages de Shakspeare, ceci est bien l'écriture de mylady; voilà bien ses C, ses U, ses T. C'est assurément, sans conteste possible, sa propre main. » — Bien trouvé! se sera dit M. Feuillet, bonne devise à inscrire sur mon drapeau! — Grotesque méprise, lui répondra-t-on, et de fort mauvais augure. Malvolio, qui parle de la sorte dans cette amusante comédie de Shakspeare, *la Douzième Nuit,* est une manière de chambellan qui veut plaire à Olivia, sa souveraine, et se croit en faveur; mais la lettre sur laquelle il s'exclame est, ne le voyez-vous pas? une lettre fabriquée. Allez au dénoûment; lisez la dernière scène : « *Alas! Malvolio, this is not my writing,* dit Olivia; hélas! Malvolio, ce n'est pas là mon écriture, quoique, je l'avoue, on l'ait assez bien imitée. Ah! pauvre homme, comme on s'est moqué de vous! *Alas! poor fool, how have they baffled thee!* » N'est-ce pas ainsi que parlerait Marie-Antoinette elle-même, dites-moi, si on lui montrait écrite de son écriture cette lettre à Mercy qu'elle avait confiée, comme trop dangereuse, à une autre main et qu'un de nos collectionneurs croit avoir autographe (1)? N'est-ce pas

(1) M. Feuillet lui-même vient de publier dans son 4e volume la lettre de Fersen à

ainsi qu'elle répondrait à la vue de tant de lettres qu'on lui attribue, qu'elle n'a jamais écrites, et qui lui offriraient, quoique datées de 1770 à 1780, le caractère d'écriture qu'elle devait avoir seulement dans la seconde moitié de sa vie. Elle dirait du collectionneur, avec la comtesse Olivia : « *He hath been most notoriously abus'd;* il a été très manifestement trompé. »

M. Feuillet pourrait mieux que personne, s'il y mettait un peu de complaisance, nous éclairer et s'éclairer lui-même sur tout cela; mais on dirait qu'il prend plaisir à s'envelopper de nuages. Que penser par exemple de la réponse qu'il nous donne enfin, dans son introduction récente, au sujet d'un prétendu cahier de lettres de l'archiduchesse dauphine ou reine de France à sa mère et à ses sœurs, lettres par lui copiées, assure-t-il, aux archives impériales de Vienne? Je lui avais dit publiquement que son indication était obscure ou incomplète ou erronée, puisqu'on m'avait affirmé des archives de Vienne qu'on n'y possédait pas et qu'on n'y avait pas connu un tel cahier. Voici qu'après un long silence M. Feuillet déclare tout crûment qu'un pareil témoignage ne peut pas venir des archives elles-mêmes, « à coup sûr. » On jugera de l'absolue nécessité que sa déclaration m'impose de lui dire que c'est de M. d'Arneth lui-même, sous-directeur des archives impériales, que je tiens cette assurance : il faut absolument qu'il la prenne au sérieux. M. d'Arneth m'a écrit de Vienne, en date du 7 septembre dernier : « Il n'existe pas, ni aux archives de l'état d'Autriche, ni à la bibliothèque particulière de l'empereur, ni, à ce que je sache, autre part à Vienne un cahier de lettres de la reine, excepté la correspondance que j'ai publiée. Je ne sais pas ce que M. Feuillet a en vue; » et en date du 14 décembre : « Je m'empresse de vous autoriser, monsieur, à dire ou écrire ou faire imprimer que vous vous êtes adressé à moi pour savoir s'il existe aux archives impériales, à Vienne, un cahier de lettres de l'archiduchesse ou dauphine, et que je vous ai répondu qu'il n'y en a absolument pas, excepté la correspondance avec le comte de Mercy, dont la plus grande partie a été communiquée à M. Feuillet de Conches pendant sa présence ici en 1852 et 1854. »

Il est vrai que M. Feuillet a réponse à tout : « Quoi! s'écrie-t-il d'un ton indigné, je n'aurais pu dire un *cahier* parce que ce n'était plus qu'un cahier défait et décousu! » Et de ce même ton avec lequel il vous dit ailleurs : « Étudions en honnêtes gens, » il ajoute ici : « Cessons toutes ces mauvaises querelles et ne jouons pas sur les mots pour faire du bel esprit critique. » A merveille! mais, en accusant les autres de jouer sur les mots, apparemment M. Feuillet veut rire : c'est son raisonnement qui est décousu, et il

Gustave III du 1er janvier 1792, avec laquelle, comme je l'ai montré, on a évidemment fabriqué une et même deux lettres de la reine; chacun peut s'en convaincre maintenant par une comparaison soit de cette pièce, soit de la lettre du 7 décembre 1791 dans le recueil d'Hunolstein, avec la vraie lettre à Mercy, donnée par M. d'Arneth en son second volume, à la date du 16 décembre 1791.

nous prête ainsi sans scrupule une mauvaise foi qui serait insigne. Notre affirmation ne porte pas sur l'état actuel du prétendu cahier : nous lui disons que la collection de lettres de Marie-Antoinette à sa mère et à ses sœurs, écrites, suivant lui, de la main de l'abbé de Vermond, et qu'il affirme avoir copiées dans les archives de Vienne, n'existe pas et est absolument inconnue, comme n'ayant donc jamais existé, dans ces mêmes archives.

Après cela, je sais bien que M. Feuillet n'admet pas comme paroles d'évangile, — c'est bien son droit, — les témoignages d'archivistes. Voyez-le malmener M. de Sybel, qui lui demande compte de certains billets de Marie-Antoinette à Mercy, billets de quelques lignes indifférentes, pour donner rendez-vous, pour dire qu'on sera seule à telle heure, autographes à Vienne et encore autographes chez M. d'Hunolstein, comme s'il était concevable que Marie-Antoinette les eût écrits identiquement deux fois. On demande à M. Feuillet de Conches pourquoi il ne les a pas insérés dans son recueil, lui qui les a copiés à Vienne, suivant une note des archivistes, confirmée par M. d'Arneth dans la lettre du 14 décembre citée plus haut. Il répond qu'il ne sait à quel propos on lui parle de ces pièces, qu'elles ne lui ont jamais été communiquées et qu'il ne les a connues, comme toutes les lettres de la reine à sa mère et à ses sœurs en la possession de M. d'Hunolstein, que par la publication de ce dernier. — A quel propos on parle de tels détails à M. Feuillet, je peux le lui dire, et il comprendra tout de suite qu'ils ont leur gravité dans la discussion présente. On soutient que les prétendus autographes possédés par M. d'Hunolstein ont été fabriqués, le fabricateur ayant eu connaissance des vrais textes, et il s'agit de démontrer comment cela aurait pu se faire. S'il est prouvé que M. Feuillet a copié ces textes, certes cela n'importe pas directement, mais cela prouve du moins que les originaux ne sont pas restés secrets; des copies en ont pu être communiquées ou dérobées même. M. Feuillet peut avoir perdu et puis oublié les siennes; mais un habile fabricateur peut les avoir trouvées : ainsi s'expliquerait une fabrication devenue facile. — Notez qu'il en va de même pour l'unique lettre authentique parmi celles de Marie-Antoinette à sa mère que donne M. Feuillet, et pour une lettre à Gustave III du 26 février 1776. M. Feuillet a connu des copies seulement de ces deux pièces. Il produit un fac-simile de la première qu'il a certainement tort de croire authentique. M. d'Hunolstein croit posséder un original de la seconde; mais, outre que l'on comprendrait difficilement cette lettre écrite deux fois par la reine, l'original incontestable qui est aux archives des affaires étrangères de Stockholm offre un caractère d'écriture différent. L'un et l'autre collectionneur auront acheté des pièces fabriquées, la seconde après 1841, d'après des copies qui, nous le savons, ont été vues et ont pu circuler. Où et comment ils ont acheté, cela n'est pas notre affaire; nous étions tenu seulement à démontrer, en présence de dénégations obsti-

nées, comment la fabrication de faux autographes reproduisant des lettres authentiques avait été possible.

Quelles autres nouveautés contient la récente introduction de M. Feuillet? J'y remarque une lacune fâcheuse. On peut se rappeler que, pour défendre l'authenticité d'une certaine lettre de Louis XVI sur une représentation de l'*Iphigénie en Aulide,* il alléguait une lettre de Gluck attestant que le roi, contre toute vraisemblance, était présent. Pourquoi n'avoir pas pris le temps, en vue d'une publication dont on était maître, de se procurer le texte de cette lettre avec les preuves d'authenticité? Elle est, nous disait-on, chez un curieux de Londres; ce n'est pas là une distance infranchissable; la peine eût été mince, et nous eussions été heureux de rendre justice à une démonstration non équivoque.

Je n'insisterai pas sur un nouvel exemple du procédé qu'on a déjà vu appliqué à la lettre devenue presque célèbre sur la Dubarry. On se rappelle les trois successives et surprenantes découvertes que M. Feuillet avait su faire dans le malheureux texte de sa minute autographe; on a ici quelque chose de semblable. Une certaine lettre sur Mme Élisabeth, où le fabricateur avait eu le tort de faire allusion à trois ou quatre faits différens, — tort grave, qui multiplie les occasions de désaccord avec les mille circonstances de la réalité, — avait été placée par nos éditeurs en 1778 parce qu'elle paraissait faire mention du voyage de Joseph II en France, effectué en 1777. Beaucoup d'objections s'étant élevées contre cette date, M. Feuillet s'est rendu, et il découvre aujourd'hui, « sous une rature, dans le brouillon, » ces mots qu'il n'avait pas soupçonnés jusqu'alors : « d'après Maximilien! » Et, grâce à la nouvelle lecture, la lettre, faisant apparemment allusion au voyage de l'archiduc Maximilien en France, peut désormais être placée à la date de 1775, que d'autres circonstances par elle mentionnées réclamaient. — Voilà, pour le dire en passant, ce qui encourage à faire des objections à M. Feuillet; comme ses textes ne sont pas le moins du monde fixés et que ses « minutes autographes » peuvent se prêter à de notables différences avec les originaux de M. d'Hunolstein, on ne doit jamais désespérer de se trouver quelque jour d'accord avec lui.

Les autres argumens de sa récente réponse nous étaient déjà connus. On retrouve ici la naïve excuse de ces innocentes coquilles du premier tirage si heureusement corrigées dans le second. On retrouve surtout la triomphante histoire de ces secrétaires de la main que M. Feuillet paraît connaître de si près, et sur lesquels il aurait certainement encore d'autres confidences à nous faire. Son introduction ne nous offre plus après cela d'autre nouveauté, j'ai regret à le dire, qu'un plus grand nombre d'insinuations dont il aurait dû s'abstenir. La moindre est que je n'ai donné ici qu'un « manifeste collectif » auquel j'ai mis mon nom. Je saisis bien volontiers l'occasion qu'il m'offre de répéter que je ne prétends pas m'attribuer le seul mérite dans le travail de critique qui a servi à démontrer

plusieurs sortes d'erreurs : M. Scherer avait exprimé les premiers doutes, et M. de Sybel avait donné, avec un talent incontestable, une démonstration qui, pour les esprits attentifs, avait commencé de décider la question. Je ne réclame d'autre mérite que celui d'avoir entrepris à mes risques et périls, sur un point qui intéresse notre histoire nationale, un examen sérieux et indépendant, avec la ferme volonté, si j'arrivais à une entière conviction, d'apporter cet hommage sincère à la vérité, de quelque côté qu'elle m'apparût. A entendre M. Feuillet, nous nous appelons légion. Il y a du vrai en ce sens que beaucoup d'esprits désormais sont persuadés, comme nous, qu'il s'obstine dans l'erreur. — M. Feuillet me paraît mal raisonner quand il me reproche, ainsi qu'à M. de Sybel, de n'avoir pas été voir ses prétendus autographes. Il nous suffisait d'avoir vu ceux de M. le comte d'Hunolstein, qui joint une exquise bienveillance à la noblesse de sentimens; nous savions de reste que les minutes n'étaient pas d'une autre écriture. Je déclare d'ailleurs, pour ma part, que je ne suis point expert en autographes : c'est d'après les raisons morales, historiques, littéraires, que je suis arrivé à la certitude; les argumens extérieurs, quelque éclatante démonstration qu'ils m'aient pu fournir ensuite, ne me sont arrivés que par surcroît et comme un excellent appoint. M. Feuillet trouvera, je l'espère, mon explication fort naturelle : il n'y avait pas là matière à tant de points d'exclamation.

Les reproches de malveillance, de jalousie, de « tactique pitoyable, » vont de pair avec celui de s'être rangé du côté de l'étranger contre un recueil « national. » Ne dirait-on pas qu'il faut croire aux autographes de M. Feuillet sous peine de haute trahison? Tout au moins vous êtes, en ce cas, un démagogue et, peu s'en faut, un buveur de sang. M. Louis Blanc, publiquement consulté par un journal anglais, déclare-t-il qu'il croit fausses les lettres discutées, on lui répond : « Mon recueil dérange les idées préconçues par l'écrivain, je le soupçonne, » et on reprend cette même thèse, par voie d'insinuation, contre ces critiques français « importunés de ce qu'on relève une reine; » à quatre lignes de là, on a nommé en toutes lettres Marat, Chaumette, Hébert, et, quand j'ai pris à partie ceux qui ont appelé « période de l'expiation » le temps de la captivité, du procès et de la mort, quand j'ai dit que, s'il y avait eu une expiation, elle avait été acceptée par le roi et la reine non-seulement pour effacer par une humble obéissance à la pensée chrétienne toutes les fautes personnelles, mais pour payer encore par la vertu du sacrifice et du martyre tant de fautes commises par d'autres dans le passé, on ne craint pas de m'imputer la pensée et l'expression mêmes que je combats. — M. Feuillet de Conches s'est permis de prononcer l'accusation d' « outrecuidance dont il faut enfin faire justice » (page CXIII de son introduction) et d'insinuer celle de déloyauté (page CXVIII). Il n'y a point à s'en irriter, au contraire, car décidé-

ment il était à propos que de telles paroles eussent une fois place dans ce débat: elles iront à leur juste adresse et y resteront.

Pour achever de préférence par ce qui touche au fond même de la question, nous répétons que toutes les lettres de Marie-Antoinette à sa mère et à ses sœurs contenues dans les deux recueils de M. d'Hunolstein et de M. Feuillet nous paraissent, sauf deux, évidemment fausses. Toutes les lettres, de la reine ou du roi, que M. Feuillet tire de son cabinet ou d'autres collections privées, ou bien du cahier de Vienne, sans autre indication de provenance, — et nous comptons dans ce nombre, à ne prendre que son premier volume, une trentaine de lettres de Marie-Antoinette et une cinquantaine de Louis XVI, — deviennent suspectes. Nous ne prétendons pas que tout y soit à rejeter; mais un bon nombre de ces pièces sont évidemment fausses, et par conséquent l'historien ne peut se servir d'aucune sans une recherche sérieuse d'authenticité. Il ne faut pas dire qu'il n'y a en tout ceci qu'un doute sur quelques documens de peu d'importance, et que nous faisons beaucoup de bruit pour rien, car les lettres contestées sont précisément celles des nouveaux recueils qui ont attiré le plus vivement l'attention et qu'on a presque uniquement citées; faire du bruit pour rien, c'est annoncer une révélation et ne pouvoir maintenir ce qu'on publie. Il ne faut pas dire non plus qu'il n'y a en tout ceci qu'une question d'authenticité matérielle, qui ne touche pas une autre question supérieure et toute morale. Ce reproche irait mal avec celui de faire injure à un souvenir digne de tout respect. Nous avons la conscience d'avoir servi cette mémoire en même temps que nous servions la cause de la vérité historique. Les fausses lettres, modelées sur des gazettes de cour et sur des mémoires incomplets ou erronés, prêtaient à la reine un langage auquel on pouvait se tromper avant les publications de M. d'Arneth, mais dont on a bientôt vu l'étrange contraste avec l'accent toujours digne et élevé que lui inspire dans la vraie correspondance le sentiment de sa naissance et de son rang. Pour tout dire en un mot, la mémoire de Marie-Antoinette n'a besoin, pour meilleur hommage, que de la pure vérité; ceux-là le lui refusent qui persistent à écouter des flatteries apocryphes.

A. GEFFROY.

F. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-QUATRIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1866.

Livraison du 1er Juillet.

Le Dernier amour, première partie, par M. George SAND. 5
Le Nouveau Louvre et les Nouvelles Tuileries, par M. L. VITET, de l'Académie Française. 57
Joachim de Flore et l'Évangile éternel, par M. Ernest RENAN, de l'Institut. 94
Les Sept Croix-de-Vie, quatrième partie, par M. Paul PERRET. 143
Les Voies romaines en Italie et en Gaule d'après les travaux les plus récens de l'archéologie, par M. Alfred MAURY, de l'Institut. 181
Sciences naturelles. — Le Dronte et les espèces perdues, par M. R. RADAU. 211
Symptômes du temps. — Un Essai de Roman national, par M. F. de LAGENEVAIS. 225
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 238
L'Espagne et l'Insurrection de Madrid. 248
Essais et Notices. — Les Hommes de la confédération germanique. 251

Livraison du 15 Juillet.

Le Dernier amour, deuxième partie, par M. George SAND. 257
Les Précurseurs italiens. — Niccolini et la vie toscane, par M. Charles de MAZADE. 302
La Guerre de 1866. — Les Armes et les Armées des belligérans, par M. Xavier RAYMOND. 322
La Culture du Coton en Égypte et aux Indes. — Le Travail libre aux États-Unis, par M. John NINET. 350

Le Grand Œuvre, entretiens sous un chataignier, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 377
Les Sept Croix-de-Vie, dernière partie, par M. Paul PERRET. 419
De l'authenticité des Lettres de Marie-Antoinette, par M. FEUILLET de CONCHES. 446
Réplique sur ce débat, par M. A. GEFFROY. 502
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 516

Livraison du 1er Août.

Le Dernier amour, troisième partie, par M. George SAND. 529
L'Instruction du peuple au XIXe siècle. — IV. — L'École laïque et l'Enseignement primaire en Hollande, dernière partie, par M. Émile de LAVELEYE. 568
Souvenirs d'un voyage en Allemagne. — La Bataille de Lutzen. — L'Art et la Philosophie, Hegel, par M. Victor COUSIN, de l'Académie Française. 594
La Ville de Marseille, ses Finances et ses Travaux publics, par M. BAILLEUX de MARIZY.. 629
Le Grand Œuvre, entretiens sous un chataignier, deuxième partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 652
Des Nationalités a propos de la guerre de 1866, par M. André COCHUT.. . 689
Le Chêne, essai de Physiologie végétale, par M. Ed. GRIMARD. 721
Symptômes du temps. — La Réalité dans le roman. — L'*Affaire Clémenceau*, de M. Alexandre Dumas fils, par M. F. de LAGENEVAIS. 744
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 758
Essais et Notices. — La Force musculaire des Insectes, par M. R. RADAU.. 770

Livraison du 15 Août.

Le Dernier amour, dernière partie, par M. George SAND. 785
La Philosophie positive. — M. Auguste Comte et M. J. Stuart Mill, par M. É. LITTRÉ, de l'Institut. 829
Le Grand Œuvre, entretiens sous un chataignier, dernière partie, par M. Victor CHERBULIEZ. 867
La Critique contemporaine en Angleterre. — II. David Masson, par M. Louis ÉTIENNE. 901
La Crise financière de l'Angleterre en 1866, par M. L. WOLOSWKI, de l'Institut. 927
Souvenirs d'une Campagne dans l'extrême Orient. — I. — De France a Singapore, par M. Ed. Du HAILLY. 957
Diane de Poitiers d'après des documens nouveaux, par M. Imbert de SAINT-AMAND. 984
L'Éruption de Santorin et les Iles volcaniques, par M. FOUQUÉ. 1003
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique et littéraire. 1023
Essais et Notices. — Lettre au Directeur de la Revue, par M. A. GEFFROY. 1033

Erratum. — Dans la *Revue* du 15 juillet, page 505, ligne 6, au lieu de *Saint-Louis*, lisez *Saint-Michel*.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.